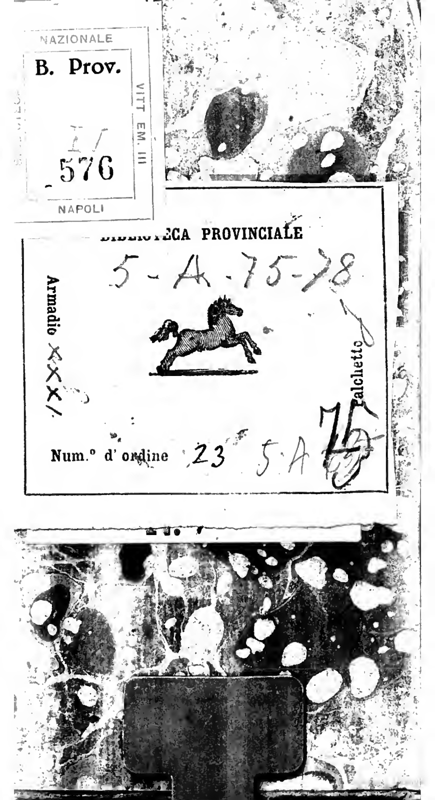
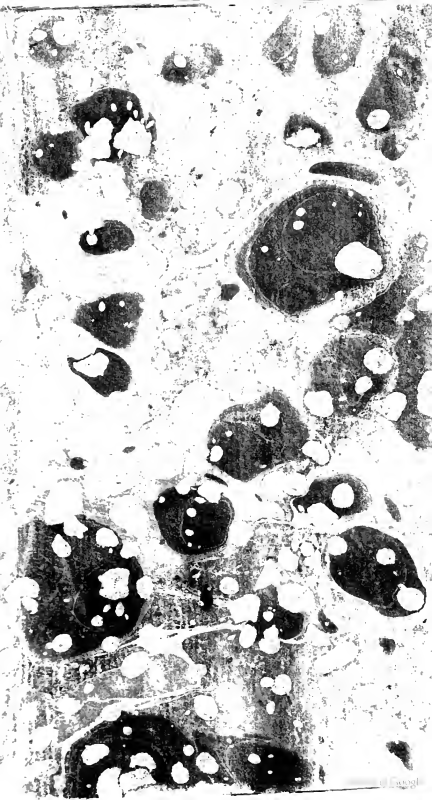






LE MANUEL
DES ARTISTES
ET DES AMATEURS,
OU
DICTIONNAIRE HISTORIQUE
ET MYTHOLOGIQUE
DES EMBLÊMES, ALLÉGORIES, &c.

LE MANUEL DES ARTISTES ET DES AMATEURS,

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE ET MYTHOLOGIQUE

Des Emblêmes, Allégories, Énigmes, Devises, Attributs & Symboles, relativement au Costûme, aux Mœurs, aux Usages & aux Cérémonies :

Contenant tous les Caractères distinctifs & l'Explication de chaque sujet naturel ou moral, sacré ou profane, historique ou fabuleux, dont on peut faire usage dans la Poésie, la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, le Dessein, l'Ornement & la Décoration, *&c.*

Ouvrage utile aux Poëtes, aux Artistes & aux Amateurs des Beaux Arts.

Composé en faveur des nouvelles Écoles Gratuites de Dessein :

Par Messire Jean-Raymond De Petity, *Prédicateur de la Reine, Prieur-Commendataire de Vieux-Vicq & d'Anqcau.*

Tome premier.



A PARIS,

Chez J. P. Costard, rue Saint-Jean-de-Beau…

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



PRÉFACE.

L'HIÉROGRAPHIE *est un espèce de Secours Poétique, inventé par la Peinture ingénieuse, pour donner de la force & de l'expression aux sujèts qu'elle traite, & faire, pour ainsi dire, discourir les images qu'elle représente.*

Cet Art ne peut avoir lieu que dans les sujèts de l'Histoire Fabuleuse, ou qui sont tirés de quelques Fictions Poétiques, ou enfin dans ceux qui sont susceptibles d'Allégories.

Comme les sujèts les plus agréables à traiter, soit en Dessein, soit en Peinture, sont ceux dans lesquels il entre du Poétique; c'est-à-dire, des fictions prises de la Mythologie, ou des Allégories tirées

de l'Hiérographie : il m'a ſemblé à propos, & même néceſſaire, d'expliquer toutes les Parties qui compoſent cette Sçience. Par ce moyen, les Artiſtes, les Amateurs & les jeunes Elèves ſçachant diſtinguer les Hiéroglyphes des Emblêmes, les Emblêmes des Attributs, les Attributs des Symboles, & les Symboles des Deviſes ; ils pourront éviter les contre-ſens & les faux Attributs qui, loin de ſervir à faire reconnoître les Figures Allégoriques, en font des Énigmes inſupportables aux Spectateurs éclairés.

La Mythologie tire ſon Origine de l'intérêt des Prêtres & des faux Docteurs du Paganiſme, dont les preſtiges abuſoient le peuple ignorant & groſſier. L'Hiérographie tire la ſienne des Savants Poëtes & des Orateurs qui ornoient leurs diſcours de raiſonnemens figurés, en donnant aux Vertus qu'ils éxaltoient, ou aux Vices qu'ils com-

battoient, des espèces d'Attributs sensibles, & si bien adaptés, qu'ils les rendoient plus forts & plus convainquans. Ces Attributs frappant généralement le peuple, furent bientôt imités par les Artistes, qui en reconnurent plus vivement que personne, la valeur & l'utilité.

Ils étudièrent la connoissance des Hiéroglyphes, que les Sages d'Égypte avoient inventés, pour exprimer la Doctrine de leur Religion, ainsi que leurs Sciences Morales & Politiques.

Les Hiéroglyphes ont même été d'usage chez toutes les Nations, pour conserver les pensées par des figures, & leur donner un être qui les transmît à la postérité. Un concours universel ne peut jamais être regardé comme une suite, soit de l'imitation, soit du hazard ou de quelqu'évènement imprévu. Il doit être sans doute considéré comme la voix uniforme de la nature, parlant aux conceptions grossières des hu-

mains. Les Chinois dans l'Orient, les Méxiquains dans l'Occident, les Sçythes dans le Nord; les Indiens, les Phéniçiens, les Egyptiens, les Ethiopiens & les Etruriens, qui ont tous suivi la même manière d'écrire, par Peinture & par Hiéroglyphes, n'ont pas eu vraisemblablement une pratique différente des autres Peuples.

En effet, ils employèrent leurs Hiéroglyphes à dévoiler nuëment leurs Loix, leurs Réglemens, leurs Usages, leur Histoire; en un mot, tout ce qui avoit du rapport aux matières civiles. C'est ce qui paroît par les Obélisques, par le témoignage de Proclus, & par le détail qu'en fait Tacite dans ses Annales, Liv. II, Ch. lx, *au sujet du voyage de Germanicus en Egypte. C'est ce que prouve encore la fameuse inscription du Temple de Minerve à Saïs, dont il est tant parlé dans l'Antiquité. Un enfant, un vieillard, un faucon, un poisson, un cheval ma-*

rin, ſervoient à exprimer cette ſentence morale : » Vous tous qui » entrez dans le monde, & qui en » ſortez, ſçachez que les Dieux » haïſſent l'impudence «. Ce Hiéroglyphe étoit dans le veſtibule d'un Temple public : tout le monde le liſoit, & l'entendoit à merveille.

Il nous reſte quelques Monumens de ces premiers eſſais groſſiers des Caractères Égyptiens dans les Hiéroglyphes d'Horapollo. Cet Auteur nous dit entr'autres faits, que ce peuple peignoit les deux pieds d'un homme dans l'eau, pour ſignifier un Foulon; *& une* Fumée *qui s'élevoit dans les airs, pour déſigner le* Feu.

Ainſi les beſoins, ſecondés de l'induſtrie, imaginèrent l'Art de s'exprimer : ils prirent en main le crayon ou le ciſeau, & traçant ſur le bois ou ſur les pierres, des figures auxquelles furent attachées des ſignifications particulières, ils donnèrent en quelque façon la vie à ce bois, à

ces pierres, & parurent les avoir doués du don de la parole. La Représentation d'un enfant, d'un vieillard, d'un animal, d'une plante, de la fumée ; celle d'un serpent replié en cercle, un œil, une main, quelqu'autre partie du corps, un instrument propre à la guerre ou aux Arts, devinrent autant d'Expressions, d'Images ; ou, si l'on veut, autant de mots qui, mis à la suite l'un de l'autre, formèrent un discours suivi.

Bientôt les Égyptiens prodiguèrent par-tout les Hiéroglyphes : leurs Colonnes, leurs Obélisques, les murs de leurs Temples, de leurs Palais & de leurs Sépultures, en furent surchargés. S'ils érigeoient une Statuë à un homme illustre, des symboles tels que nous les avons indiqués, ou qui leur étoient analogues, taillés sur la Statuë même, en traçoient l'Histoire. De semblables caractères, peints sur les Momies, mettoient chaque famille en

état de reconnoître le corps de ses Ancêtres : tant de Monumens devinrent les dépositaires des connoissances des Égyptiens.

*Ils employèrent la méthode Hiéroglyphique de deux façons ; ou en mettant la partie pour le tout, ou en substituant une chose qui avoit des qualités semblables, à la place d'une autre. La première espèce forma l'*Hiéroglyphe Curiologique*, & la seconde l'*Hiéroglyphe Tropique : *la Lune, par exemple, étoit quelquefois représentée par un demi-cercle, & quelquefois par un Cynocéphale, ou Tête de chien : le premier Hiéroglyphe est* Curiologique, *ou tiré d'une propriété de la chose ; & le second* Tropique *ou figuré : ces sortes de Hiéroglyphes étoient d'usage pour divulguer ; presque tout le monde en connoissoit la signification, dès la tendre enfance.*

La Méthode d'exprimer les Hiéroglyphes tropiques *par des propriétés similaires, produisit des*

Hiéroglyphes Symboliques, *qui devinrent, à la longue, plus ou moins cachés, & plus ou moins difficiles à comprendre. Ainsi l'on représenta l'Egypte par un Crocodile & par un Encensoir allumé, avec un Cœur dessus. La simplicité de la première représentation donne un Hiéroglyphe* Symbolique *assez clair : le raffinement de la dernière, offre un Hiéroglyphe* Symbolique *vraiment énigmatique.*

Mais aussitôt que, par de nouvelles recherches, on s'avisa de composer les Hiéroglyphes d'un mystérieux assemblage de choses différentes, ou de leurs propriétés les moins connuës; alors l'Enigme devint inintelligible à la plus grande partie de la nation. Aussi quand on eut inventé l'Art de l'Écriture, l'usage des Hiéroglyphes se perdit dans la société, au point que le Public en oublia la signification. Cependant les Prêtres en cultivèrent précieusement la connoissance, parce que tou e

la Sçience des Égyptiens se trouvoit confiée à cette sorte d'Écriture. Les Sçavans n'eurent pas de peine à la faire regarder comme propre à embellir les Monumens publics, où l'on continua de l'employer; & les Prêtres virent avec plaisir, qu'insensiblement ils resteroient seuls dépositaires d'une Écriture qui conservoit les secrets de la Religion.

Voilà comme les Hiéroglyphes, qui devoient leur naissance à la nécessité, & dont tout le monde avoit intelligence dans les commencemens, se changèrent en étude pénible, que le peuple abandonna pour l'Écriture, tandis que les Prêtres la cultivèrent avec soin, & finirent par la rendre sacrée.

Les Hiéroglyphes furent aussi la source du Culte que les Egyptiens rendirent aux Animaux, & cette source jetta ce peuple dans une Idolâtrie des plus grossières : l'Histoire de leurs Grandes Divinités, celle de leurs Rois & de leurs Législa-

teurs, ſe trouvoit peinte en Hiéroglyphe, par des figures d'animaux & autres repréſentations; le Symbole de chaque Dieu étoit bien connu par les Peintures & les Sculptures que l'on voyoit dans les Temples & ſur les monumens conſacrés à la Religion. Un pareil Symbole préſentant donc à l'eſprit l'idée du Dieu, & cette idée excitant des ſentimens religieux, il falloit naturellement que les Egyptiens dans leurs prières, ſe tournaſſent du côté de la marque qui ſervoit à le repréſenter.

Cela dut ſur-tout arriver, depuis que les Prêtres Egyptiens eurent attribués aux Caractères Hiéroglyphiques, une Origine Divine, afin de les rendre encore plus reſpectables. Ce préjugé qu'ils inculquèrent dans les âmes, introduiſit néceſſairement une Dévotion relative pour ces Figures Symboliques; & cette Dévotion ne manqua pas de ſe changer en adoration directe, auſſi-tôt que le Culte de l'animal vivant eût

été reçu. Ne doutons pas que les Prêtres n'aient eux-mêmes ſavoriſé cette Idolâtrie.

Ces Hiéroglyphes étoient quelquefois des Repréſentations de figures humaines; mais le plus ſouvent c'étoient des figures d'animaux différens, des fruits, ou des fleurs, ſelon ce qu'ils vouloient déſigner: ils ſe ſervoient auſſi de diverſes Figures Géométriques. Tous ces ſignes étoient connus des Sçavans de cette ingénieuſe Nation, dont l'emploi étoit de les expliquer: pour cet effet, ils étoient gravés ſur des Pyramides ou Obéliſques que le peuple avoit en grande vénération.

L'Invention des Emblêmes prit naiſſance de cette Etude des Hiéroglyphes: l'Emblême n'étant autre choſe qu'une Deviſe Hiéroglyphique, par laquelle on donne à connoître quelque inſtruction morale. Par exemple, le Pélican qui ouvre ſon ſein pour nourrir ſes petits, eſt une Deviſe Emblématique, inſtruc-

tive & morale, qui dénote l'amour d'un Père pour ſes enfans, ou d'un Prince pour ſes ſujets. La Paix qui brûle un Trophée d'armes, ou la Diſcorde frémiſſante & enchaînée aux portes fermées du Temple de Janus, ſont des Emblêmes Hiſtoriques ; parce qu'ils ſervent pour des Monumens qu'on élève, ou pour des Médailles que l'on frappe au ſujet de quelque fait éclatant, qui intéreſſe toute une Nation.

L'Emblême s'explique ſouvent de lui-même, ſans le ſecours d'aucune Figure ; mais il a beſoin quelquefois d'un mot ou d'une Inſcription qui en donne l'intelligence.

Lorſque l'Emblême ſert à caractériſer une Figure Hiéroglyphique, il devient attribut. Si cet attribut a du rapport au Dogme, à la Morale ou au Myſtique, il eſt Symbole. Ce ſont ces diſtinctions auxquelles on a fait peu d'attention juſqu'à préſent.

Quand il s'agit de peindre une

Divinité Fabuleuſe, on a recours à la Mythologie, pour connoître les Attributs qui lui conviennent : veut-on perſonnifier une Paſſion, une Vertu ou un Vice, c'eſt l'Hiérographie qui en donne les Attributs.

Ces Attributs ſont des diſtinctifs imaginés, pour donner à chaque Figure le moyen de ſe faire aiſément reconnoître. Ceux que l'on donne aux Divinités de la Fable, ſont reçus depuis ſi long-tems, qu'aucun des Artiſtes ne peut s'en écarter; c'eſt une eſpèce de Loi à laquelle ils ſont aſſujettis. Les Paſſions les plus violentes, les Vertus les plus recommandables & les Vices les plus affreux, ont auſſi leurs Attributs juſtes & convenables. La Colère, par éxemple, ſera toujours reconnuë au Flambeau, & au poignard qu'elle tient. La Foi, l'Eſpérance & la Charité, dont les Attributs ſont le Calice, l'Ancre & le Cœur embraſé, ne peuvent être

méconnuës, ayant ces marques Symboliques.

Les Attributs ne ſuffiſent pas ſouvent pour caractériſer une Figure Hiéroglyphique; le Peintre intelligent a encore un autre moyen d'y ajouter une force très-propre à les faire diſtinguer; c'eſt l'Étude & la connoiſſance des Paſſions du cœur humain. Selon Ariſtote, » *Les diverſes Paſſions, dont le cœur des* » *hommes eſt ſuſceptible, ſe manifeſ-* » *tent toujours par l'extérieur de la* » *perſonne, & particulièrement dans* » *les traits du viſage, que l'on nom-* » *me, pour cette raiſon, le* Miroir » de l'Âme «: *la Colère donc, outre les Attributs que lui donne l'Hiérographie, doit encore être caractériſée, non-ſeulement par ſon attitude agitée, mais encore par l'altération de ſes Traits : ainſi elle doit avoir le front rétreci par l'élévation forcée de ſes ſourcils; les yeux ardens, le nez racourci, & les narines ouvertes; ſa bouche difforme & de cou-*

leur livide, exprime l'eſpèce de rage où conduit cette violente paſſion. Les *Vertus au contraire doivent être repréſentées dans des attitudes tranquilles, nobles & impoſantes. Leurs viſages aimables & gracieux doivent exprimer la paix qu'elles apportent dans les cœurs où elles réſident; ainſi le caractère de la foi eſt la réſignation exprimée par ſon regard tendre & ſoumis : celui de l'Eſpérance eſt le deſir marqué dans l'attention de toutes les parties du viſage, & principalement dans la vivacité des yeux; le regard compatiſſant & doux, & les jouës colorées d'un vif incarnat, déſignent l'ardent amour qui anime la Charité.*

A l'égard des Attributs, ils ſont de deux eſpèces; de choſes Animées, *& de choſes* Inanimées. *Les Attributs* Animés *ſont des animaux différens, & dont les Naturaliſtes ayant découvert & obſervé attentivement l'inſtinct, le naturel & les propri-*

tés, ont donné lieu aux Poëtes & aux Artistes de s'en servir utilement. De-là, le Paon a été reconnu pour l'Attribut de la Superbe : le Loup, de la Rapine : le Tigre, de la Cruauté ; & ainsi des autres.

Les Attributs Inanimés *sont des fruits, des fleurs ou des branches d'arbres de différentes espèces dont on peut se servir, après avoir consulté les meilleurs Auteurs sur leurs qualités : ce sont aussi des instrumens de Musique, des outils propres aux Arts ; des Armes, des Livres & toutes les choses dont on connoît l'usage.*

Les Symboles *sont les Attributs qui ont du rapport au Mystique, à la Morale & au Dogme ; ainsi le Verd est la couleur symbolique de l'Espérance : le Blanc, de la Pureté : le Rouge, de la Charité. L'Agneau & la Colombe sont les* Symboles *de la Douceur & de l'Innocence.*

On connoîtra toutes ces distinctions

dans le développement de cet Ouvrage, dont le but eſt d'inſtruire les Jeunes Élèves de l'Inſtitut Royal du Deſſein; en leur mettant ſous les yeux un nombre ſuffiſant de Figures Hiéroglyphiques adoptées par l'uſage.

Après cette explication des parties différentes qui compoſent cet Ouvrage, il me reſte à démontrer que le but de cette Étude eſt de conduire à la connoiſſance des Allégories, pour les traiter poétiquement ou pittoreſquement.

*L'*Allégorie, *en Poéſie, eſt une maniere figurée de Peindre, par le choix des expreſſions par un ſens différent de ce que l'on dit, & dont la Vérité ſe trouve cachée ſous une eſpèce de voile.*

*L'*Allégorie, *en Peinture, eſt une manière Poétique d'exprimer avec peu de figures, & même quelquefois avec une ſeule, un grand ſujet. C'eſt depuis les Anciens juſqu'à nous, le Style qu'on a tou-*

jours ſuivi pour la compoſition des Médailles. D'un côté elles expoſent le Portrait & le nom du Héros, & ſur le revers, une ou deux Figures Allégoriques; ou quelquefois un ſimple Emblême fait connoître à quel ſujèt elles ont eté frappées. Par ce moyen, les plus grands événemens ayant été caractériſés allégoriquement, ſont venus à notre connoiſſance, avec l'aide des judicieuſes interprétations que les Sçavans en ont donné.

Quoique l'Étude de l'Hiérographie ſemble n'être principalement utile qu'à la compoſition des Médailles, ou à celle des Statuës qui ſervent à orner des Monumens Publics de Douleur ou d'Alégreſſe, elle ſert auſſi pour les Tableaux Hiſtoriques, où l'Allégorie peut avoir part. C'eſt ce que je vais expliquer le mieux qu'il me ſera poſſible, en montrant la néceſſité du Poëtique *dans la Peinture, & l'uſage qu'un Peintre doit faire*

des lumières qu'il reçoit de la Poéſie.

La Poéſie *doit être regardée comme la Reine des Arts Libéraux. C'eſt ſon enthouſiaſme qui échauffe & anime le Génie des Artiſtes : ainſi l'on pourroit ſe tromper, lorſqu'on prétend qu'il eſt certaines actions que la Peinture peut rendre avec plus de force que la Poéſie. Le Poëte a des Attributs, des Symboles & des Epithètes qui donnent une force ſupérieure à ſes Images, & qui ne peuvent s'employer que très-difficilement hors de la* Poéſie. *Le Peintre, qui n'a qu'un nombre meſuré d'Attribut & de Symboles, ne peut exprimer que l'intérieur des paſſions ſur la ſuperficie. Le* Poëte *prépare par gradation ſon Lecteur au moment de la cataſtrophe qui doit l'émouvoir. Le Peintre qui n'a pas ce ſecours, ne peut toucher que par la juſte expreſſion du moment même. On n'a pas, dans la Peinture, la même facilité de manifeſter l'inté-*

rieur du cœur des hommes, ni de mettre au jour les Passions & les divers intérêts, dont sont animés les èspèces d'Acteurs qui concourent à la composition générale d'un sujèt : ces avantages sont réservés à la Poésie.

Mais, si la Poésie *est la Reine des Arts, les Artistes sont des sujèts courageux, qui ne négligent rien pour approcher des perfections de leur souveraine. Plus ils ont senti sa force & son énergie, plus ils ont tâché de se rendre forts & énergiques. Ils ont étudié la valeur & les propriétés des Hiéroglyphes, des Emblêmes & des Attributs, pour apprendre, ainsi que la Poésie, à mêler de l'Allégorie dans leurs Ouvrages. Mais cependant les plus sages d'entr'eux, sont ceux qui n'ont usé qu'avec modération de ce secours, parce qu'ils ont connu le danger de devenir obscurs, en donnant trop à la fiction.*

L'Allégorie n'est donc permise, que

que dans les ſujèts pris de la Fable ou de quelque Poëme. C'eſt alors que le Génie du Peintre doit être ſaiſi de l'enthouſiaſme du Poëte, & faire tous ſes efforts, pour égaler dans ſon Tableau l'énergie de la deſcription poétique qui l'anime. Par exemple, s'il repréſente les Horreurs du ſac de Troye, & qu'il choiſiſſe le moment où Vénus ſe découvre à Enée qu'elle arrête, lorſqu'il méditoit de venger, par la mort d'Hélène, les malheurs d'Ilion : j'aime que le Peintre me revèle tout ce que Vénus revèle à ſon fils; & que, pour m'émouvoir, il me découvre, ainſi qu'à Enée, dont je prends la place en ce moment, Neptune qui, des coups redoublés de ſon trident, ſappe les murailles de Troye, & renverſe ſes remparts; Junon en fureur & armée d'un glaive, qui appelle les ennemis à la porte de Scée; Pallas avec ſon Egide redoutable, aſſiſe dans un nuage ſur le ſommèt de la Citadelle;

& Jupiter lui-même qui anime les Grècs, & suscite les Dieux contre les infortunés Troyens.

Ces Intérêts réunis, bien ménagés & joints aux horreurs de la nuit, des massacres & de l'incendie, donneront toujours au Tableau une force d'expression intéressante, qui approchera de la terible description de Virgile.

Voilà de quelle façon il me semble qu'un Peintre doit profiter de tous les secours que la Poésie lui donne. Mais, s'il se rencontre que divers Episodes aient précédé dans le Poëme le moment que le Peintre a choisi pour sa représention, je crois qu'il doit lui être permis d'ajouter un Episode Pittoresque à son sujèt, pour en faciliter l'intelligence: on en peut voir la nécessité dans le repas que Didon donne à Enée à son arrivée à Carthage.

Virgile me dépeint cette Reine assise à table vis-à-vis du Prince Troyen, & caressant le jeune Asca-

gne, qu'elle tient ſur ſes genoux. Ce mouvement eſt naturel, mais n'intereſſe point; une Princeſſe auſſi tendre que Didon peut careſſer, même avec empreſſement, le fils d'un Héros, vers lequel une ſecrette incùnation l'entraîne. Mais le Poëte m'ayant appris précédemment que c'eſt l'Amour qui, pour ſeconder les vûës de ſa mère, a pris la figure d'Aſcagne, il faut que le Peintre, pour rendre la vérité de ſon ſujèt, me faſſe connoître ce Dieu, qui n'a aucune des marques que la Mythologie lui donne pour le diſtinguer. L'Artiſte n'a donc que l'expédient de peindre Vénus ſur un léger nuage attentive aux progrès de ſon fils, faiſant paroître la ſatisfaction de ces deux Divinités, par l'intelligence mutuelle de leurs regards.

On peut voir, par cet éxemple, la néceſſité d'un Epiſode Pittoreſque que le Peintre eſt quelquefois obligé d'ajoûter à un ſujèt déja riche par lui-même. Paſſons préſentement aux

ſujèts intéreſſants dans la Poéſie, qui, devenant arides pour la Peinture, ont beſoin néceſſairement du ſecours de ces ſortes d'Epiſodes pour les faire valoir. C'eſt une carrière dans laquelle le Peintre peut faire briller le feu de ſon génie.

Le Taſſe, au douzième Chant de la Jéruſalem délivrée, nous en donne un éxemple dans le Baptême & la Mort de Clorinde; ce ſujèt ſi touchant dans le récit Poétique, n'offre à la Compoſition Pittoreſque que deux figures aux pieds des vaſtes murailles d'une Ville; Clorinde mourante, & Tancrède dans le trouble. Les ſeules expreſſions des têtes, n'étant pas ſuffiſantes pour rendre le pathétique du ſujèt, il faut que le Peintre ait recours à toute la force de ſon Art, s'il veut approcher de la force de la Poéſie; d'abord l'Aurore à peine naiſſante lui peut fournir l'avantage de laiſſer aſſez d'obſcurité dans le Tableau pour exprimer l'Horreur de ce fatal moment;

s'il y ajoûte l'Episode de quelques anges, dont l'un tenant une couronne de fleurs, & les autres écartant les nuages pour laisser passer le rayon de lumière célèste qui va frapper l'Héroïne, il rend la pensée du Poëte; & nous apprend que cette Guerrière qui a été l'ennemie de Dieu pendant sa vie, a le bonheur d'être une de ses éluës au moment de sa mort.

Je crois avoir suffisamment prouvé l'utilité des Episodes permis dans la Peinture. Quant aux sujèts purement Allégoriques, je suis du sentiment de ceux qui les regardent comme des Enigmes; s'ils sont supérieurement beaux, on les admire pour le méchanisme de l'Art; mais, si on en veut deviner le sujèt, qui souvent n'a été deviné que du seul Auteur qui l'a composé, le chagrin s'empare du Spectateur; & devenant Censeur sévère, il ne s'occupe qu'à critiquer la penséé de l'Artiste.

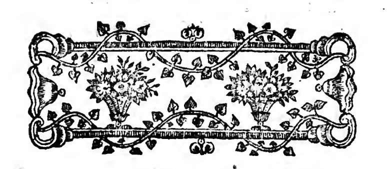
Je me suis peut-être un peu trop

étendu sur les Hiéroglyphes, *les* Allégories, *&c. mais quelques exemples, à cet égard, m'ont paru nécessaires, parce que c'est principalement pour l'intelligence de cette partie que j'ai mis en ordre ce Livre, dans l'intention d'instruire la Jeunesse, & non pour prétendre donner des lumières aux personnes de qui je me ferai toujours gloire d'en recevoir.*

J'ai rassemblé toutes les connoissances que j'ai cru nécessaires à l'Hiérographie, & je démontre par gradation la manière d'étudier cette Science qui, depuis long-temps, a été négligée, soit parce qu'on n'en a pas connu la valeur, soit que, de tous ceux qui en ont écrit, chacun s'est cru en droit d'en arranger les préceptes selon son goût. De-là *sont nées, depuis près de trois siècles, des contradictions qui n'ont servi qu'à la masquer, & l'empêcher de paroître sous ses véritables traits. J'ai fait des recherches sérieuses*

ſur cette partie qui m'a toujours paru très-néceſſaire aux Arts; & m'attachant à ce qu'en ont dit les plus Anciens Auteurs, j'ai reconnu qu'ils s'accordoient ſi bien entr'eux que leurs déciſions m'ont ſervi de guide.





MANUEL DES ARTISTES *ET DES AMATEURS.*

De la Peinture.

Ceux qui ont recherché le principe général de la Beauté, ont remarqué que les objèts propres à faire naître chez nous un sentiment de plaisir, sont ceux qui réunissent la *Variété* avec l'*Ordre* ou l'*Uniformité*. La Variété nous occupe par la multitude d'objèts qu'elle nous présente; l'Uniformité en rend la perception facile, en nous metcant à portée de les saisir rassemblées sous un même point de vûe. On peut donc dire que les plaisirs de l'esprit, comme ceux des sens, ont une même ori-

gine, *un Exercice modéré de nos facultés.*

Recourez à l'expérience; voyez dans la muſique les conſonnances tirer leur agrément de ce qu'elles ſont *Simples* & *Variées;* Variées, elles attirent notre attention; Simples, elles ne nous fatiguent pas trop. Dans l'Architecture, les belles proportions ſont celles qui gardent un juſte milieu entre une Uniformité ennuyeuſe, & une Variété outrée qui fait le goût Gothique. La Sculpture n'a-t-elle pas trouvé dans les proportions du corps humain cette harmonie, cet accord dans les rapports, & cette variété des différentes parties qui conſtituent la Beauté d'une Statue? La *Peinture* eſt auſſi aſſujettie aux mêmes règles.

Pour remonter de l'Art à la Nature, la Beauté d'un viſage n'emprunte-t-elle pas ſes charmes des couleurs douces, variées, de la régularité des traits, de l'air qui exprime différens ſentimens de l'ame? Les graces du corps ne conſiſtent-elles pas dans un juſte rapport des mouvemens à la fin qu'on s'y propoſe? La Nature elle-même embellie de ſes couleurs douces & variées, de cette quantité d'objèts proportionnés, & qui tous ſe rapportent à un tout, que nous offre-t-elle? Une unité combinée ſagement avec la variété la plus agréable. L'Ordre & la proportion ont tellement

droit de nous plaire, que nous l'éxigeons jusques dans les productions si variées de l'enthousiasme, dans ces *Peintures* que font la Poésie & l'Éloquence des mouvemens tumultueux de l'ame. A plus forte raison l'Ordre doit-il règner dans les ouvrages faits pour instruire. Qu'est-ce qui nous les fait trouver beaux? Si ce n'est l'Unité de Dessein, l'accord parfait des diverses parties entr'elles & avec le tout, la Peinture où l'imitation éxacte des objèts, des mouvemens, des sentimens, *des passions*, la convenance des moyens avec leur fin, un juste rapport des façons de penser & de s'exprimer avec le but qu'on se propose. La *Peinture* & la Sculpture sont très-estimables, mais tant qu'elles ne s'éxercent que sur des sujèts légitimes & qu'elles ne contribuent qu'à conserver la mémoire des actions & des personnes vertueuses; mais combien ne se deshonnorent-t-elles pas aux yeux de la Religion & de la Pudeur, en se rendant les ministres des passions des hommes.

Tous les jours on entend dire dans le Monde, même à des gens d'esprit, qu'ils ne se connoissent point en *Peinture :* ce discours souvent répété, m'a plusieurs fois impatienté. Ceux qui tiennent ce langage sont de deux espèces. Les uns

l'affectent par je ne ſçais quel orgueil ſecrèt, fort mal entendu, ſans doute, & comme pour ſe vanter de leur ignorance; & voici ce que cela ſignifie, (ils n'oſent le dire, mais c'eſt comme s'ils le diſoint;) *Je ſuis un homme d'eſprit, qui ne me ſuis jamais amuſé à des bagatelles, je me ſuis occupé de choſes plus importantes.* D'autres encore plus ridicules, diſent à-peu-près la même choſe, mais voici ce qu'ils veulent faire entendre : *Je ſuis un homme de plaiſir, un homme élégant, un voluptueux, un homme à bonne fortune, trop aimable, trop recherché pour avoir eu le loiſir de penſer à ce qu'on appelle* Bèaux Arts, Sciences, *& autres misères ennuyeuſes à périr pour gens de mon eſpèce.* Des perſonnes plus eſtimables qui n'ont que du bon ſens, & à qui des circonſtances ou des occupations forcées ont enlevé la meilleure partie de leur tems, avouent de bonne-foi, que ne s'étant jamais appliqués aux choſes de goût, ils n'en ont aucune connoiſſance. C'eſt à ces gens que je voudrois parler, & je les en crois dignes. Voici à-peu-près ce que je pourrois leur dire : vous êtes homme de bon ſens, & de bon eſprit, il ne vous manque qu'un peu de réflexion & d'application, pour devenir ce qu'on appelle *Connoiſſeur* : &

pour gagner du tems, j'irois tout d'un coup aux exemples. Quand vous regardez un Tableau, leur dirois-je, ne faites pas comme ceux qui ont des yeux & qui ne voyent rien, qui regardent ſans rien appercevoir. Si c'eſt un Tableau d'Hiſtoire, examinez ſi le Peintre a bien rendu l'action qu'il a voulu répréſenter. Ceci demande quelque explication, la voici. Quand le Tableau répréſente un évènement triſte, ſi l'attitude, ſi l'expreſſion répanduë ſur les viſages des figures qui entrent dans ſa compoſition, annonce de la triſteſſe; ſi vous en reſſentez vous-même, en le regardant, ſoyez ſûr que ce Tableau a déjà un des principaux mérites que ces ſortes d'Ouvrages doivent avoir. Si c'eſt un ſujèt agréable, gai, & qui excite en vous un ſentiment de gayeté, portez-en le même jugement : il en eſt ainſi de tous les autres genres. Si c'eſt un Païſage, vous avez été à la Campagne, ajouterois-je, vous vous y êtes promené; il n'eſt pas que vous n'ayez rencontré quelquefois des endroits qui vous ayent paru agréables, où vous vous ſoyez arrêté quelques moments avec plaiſir, & où même vous ayez déſiré d'avoir une habitation que la ſolitude, l'air champêtre, le coup d'œil de la nature rendroient aimable. Si le Tableau

vous rappelle ces idées, prononcez hardiment ; voilà un Beau Tableau. Il en est de même de ceux qui réprésentent les Saisons, les Marines, les Naufrages, les Déserts : en un mot, tous ceux qui rendent la Nature comme vous l'avez vuë, & comme elle est, sont de Bons Tableaux en ce genre.

Pour les Portraits, tout le monde peut se connoître à la ressemblance, hors quelques esprits bourrus, qui, pour faire les grands connoisseurs, affectent de ne pas trouver ressemblans ceux qui le sont le plus. A l'égard des accompagnemens d'un Portrait, comme les Draperies, les Attitudes, la Couleur, la Touche ; ce sont des choses qui demandent un peu plus de réflexion & de connoissance, mais qui ne sont pas si difficiles à acquérir que la plûpart des gens se l'imaginent. Revenons aux Tableaux d'Histoire dont je me suis trop écarté & trop tôt.

Quel est l'homme d'esprit, pour peu qu'il soit sensible, qui ne se sente extrèmement affecté, quand il voudra regarder avec attention le Beau Tableau où feu M. *Antoine Coypel*, premier Peintre du Roi, a représenté le Sacrifice de Jephté? Qui n'éprouvera les mêmes sentimens à la vûë du Sacrifice d'Iphigénie, peint par

M. *Charles Coypel*, digne fils du précédent. Ce sont à-peu-près les mêmes sujèts; mais quelle variété dans la Composition, dans les Attitudes, & dans les Expressions ! que d'Esprit, que de Noblesse, que de Finesse & d'Élégance ! Ceux qui ne seront pas touchés vivement à la vûë de ces chef-d'œuvres, sont des gens qu'il faut laisser là, sans leur parler de Tableaux : on ne parviendroit jamais à leur en faire sentir les beautés.

Je pourrois citer plusieurs autres Ouvrages de ces deux habiles Maîtres, sur lesquels il n'y auroit que les mêmes éloges à répéter. Le précèpte d'Horace,

Sivis me flere, dolendum est;
Primùm ipsi, tibi. Art Poet.

peut être appliqué aux Peintres, aux Poëtes, aux Auteurs de piéces de Théâtre, aux Acteurs qui les jouent, & aux Orateurs; mais pour le bien sentir, & pour l'observer dans toute son étenduë, il faut posséder les qualités réunies dans les deux hommes de mérite dont je viens de parler. Heureusement nous avons aujourd'hui dans nos différentes Académies, plusieurs hommes de ce genre : profitons-en, em-

ployons-les, & ſentons les belles choſes qu'ils ſont capables de produire.

Ce que je vais raconter, prouvera en partie ce que j'oſe avancer ici, & ſervira à mener au but que je me ſuis propoſé, & que je propoſe aux autres.

Étant un jour dans les Grands Appartemens du Château de Verſailles avec un ami, homme de beaucoup d'eſprit, qui devoit tout à la Nature, & à qui différentes occupations n'avoient pas laiſſé le tems de s'appliquer à ce qui regarde les Sciences & les Beaux Arts; je lui avois toujours connu aſſez de ſenſibilité & de fineſſe dans l'eſprit, pour m'être perſuadé qu'il eut pénétré plus que perſonne dans ce qu'on appelle les Myſtères de l'Art, ſi ſon genre de vie lui avoit permis de s'y appliquer. Je voulus me procurer le plaiſir d'eſſayer, ſi je ne pourrois pas parvenir à lui en donner quelques idées. Nous avions du loiſir, l'abſence de la Cour nous laiſſoit preſque en ſolitude, il faiſoit le plus beau tems du monde, le jour étoit clair & ſerain. Je m'arrétai à deſſein devant le Magnifique Tableau de la Famille de Darius par M. le *Brun*; & voici à peu-près ce que je dis à cet ami, que je voulois mettre en voie de s'inſtruire.

Regardez, je vous prie, avec attention ce Tableau : il y a long-tems que vous le connoiſſez, mais obligé de paſſer ici rapidement pour aller vaquer à vos affaires, peut-être ne vous y êtes-vous jamais arrêté aſſez long-tems pour le bien éxaminer, & pour en ſentir toutes les beautés. Arrétons-nous-y, puiſque nous en avons le tems, & je ſuis perſuadé que vous n'y aurez pas regrèt. Il répréſente, comme vous voyez, le Moment où Aléxandre, après avoir mis en fuite Darius & ſon Armée, entre dans la Tente où la Famille de ce malheureux Prince s'étoit retirée.

Remarquez que la première figure qui attire les regards, eſt celle d'Aléxandre, cela devoit être ainſi, puiſque ce Prince eſt le principal perſonnage de cette ſçène intéreſſante. Il ſe diſtingue encore par la beauté de ſon viſage, & par la magnificence de ſon armure ; on voit tout d'un coup qu'il eſt le Héros de la piéce : l'air de ſon viſage n'eſt point celui d'un Héros ſanguinaire, échauffé par l'ardeur du Combat ; c'eſt celui d'un Prince débonnaire, & rempli d'humanité. Il ne vient point, en vainqueur impitoyable, triompher de ſes ennemis & de ſes captifs, il vient raſſurer des Princeſſes affligées que

le sort des armes a fait tomber entre ses mains, il vient les consoler.

Il s'appuye légèrement sur le bras d'Éphestion son favori, & un de ses principaux Capitaines. Quoiqu'Éphestion soit jeune & bien armé, sa phisionomie est moins distinguée que celle d'Alexandre; on sent tout d'un coup, que le Favori n'est là qu'un second. Voyez cette femme âgée, prosternée aux pieds d'Alexandre, & qui les embrasse, c'est Sizygambis, mère de Darius : remarquez la femme à genoux qui est derrière cette mère infortunée : la noblesse de son visage, son diadême, & un jeune enfant qu'elle présente à son vainqueur, font connoître que c'est la femme du malheureux Roi de Perse. Cet enfant, d'un âge trop peu avancé pour sentir son malheur, regarde Aléxandre avec la surprise que lui cause la vûë d'un Héros qu'il ne connoît point. Deux des filles de Darius sont aussi à genoux, comme vous voyez, derrière leur mère : l'aînée, en âge de sentir son infortune, a les yeux baissés, elle pleure, elle essuye ses larmes. La plus jeune, derrière son aînée, joint les mains comme pour demander grace, & regarde Alexandre avec un air de surprise & d'émotion; on croit même y démêler une espèce d'admiration dont elle ne sent

point les conſéquences. On croiroit volontiers qu'elle eſt plus occupée de la belle figure du Héros qu'elle regarde, que de l'événement préſent. Une femme âgée qui eſt derrière elle, ſemble vouloir la détourner de cette application, en lui montrant Sizygambis proſternée, & dans l'état de la plus profonde humiliation. On voit ſur le viſage de cette Princeſſe un air noble qui y conſerve encore quelques reſtes de beauté, malgré la décrépitude de l'âge. Enfin tous les viſages, toutes les attitudes des peſonnes répréſentées dans ce Magnifique Tableau, ont les expreſſions convenables à leur âge, à leur ſituation, & leurs conditions. On y remarque de la Surpriſe, de la Curioſité, de l'Étonnement, de la Douleur, du Reſpect, de l'Admiration. Les uns prient, les autres implorent; leurs habillemens mêmes, indiquent la différence de leur État. Voyez dans ce coin, derriére ces Princeſſes, un eſclave proſterné la face contre terre : accoutumé à l'humiliation de l'eſclavage, il ſe cache le viſage, il a les mains jointes par-deſſus ſa tête, il n'oſe lever les yeux ſur ſes maîtres. Cette Héroïque Sçène ſe paſſe ſous une Tente magnifique, dont le fond tient preſque celui du Tableau : elle eſt ſuſpenduë à des arbres de la na-

ture de ceux du pays où elle est (attention que tous les Peintres n'ont pas toujours euë). On y voit des Armes à l'usage des Perses, différentes de celles des Grècs. En un mot, tout dans ce Tableau, décèle l'esprit du Grand Peintre qui l'a composé : il a observé le Costume des lieux dans les Habillemens, & dans tout ce que les Italiens appellent aussi *il Costumé*.

Après cet examen que j'abrégeai le plus qu'il me fut possible, car j'aurois eu encore bien des choses à dire en faveur de ce beau Morçeau, j'eus le plaisir de voir mon Ami sentir & goûter tout le mérite de cet Ouvrage. Si vous voulez, lui dis-je, nous irons éxaminer de même le Tableau de *Paul Véronèse*, qui est à peu de distance de celui que vous venez de voir avec tant de plaisir. J'espere que vous ne trouverez pas notre tems mal employé. Très volontiers, me répondit-il, les momens que nous venons de passer avec M. le Brun, m'ont paru courts, & agréablement remplis. Je crois, lui répliquai-je, que son voisin ne vous amusera pas moins. Le terme de *Voisin* me rappella le mot d'un Prélat Italien, Nonce en France, homme d'esprit & de goût, mais peut-être un peu trop prévenu pour les ouvrages de son pays, & peut être aussi rendant

trop peu de justice à ceux du nôtre : ce Nonce étoit M. *Delphini.* Louis XIV voulant lui donner une idée avantageuse de l'*Ecole Françoise*, le conduisit à l'appartement où sont les Tableaux de la Famille de Darius, & des Pélerins d'Emmaüs. Interrogé par ce Monarque, auquel des deux il donnoit la préférence, par ménagement pour M. *le Brun* qui étoit présent, & que tous les Courtisans combloient d'éloges, il répondit : *Bella Pittura, ma ha cattivo vicino ;* voilà un Beau Tableau, mais il a un méchant Voisin, montrant le Tableau des Pélerins d'Emmaüs. On sent que le Prélat vouloit donner, par ce mot, la préférence au Peintre Italien, sur le François : mais en retournant les objèts, n'auroit-on pas pu dire, avec autant de vérité, que le Tableau de la Famille de Darius étoit un dangereux voisin pour celui des Pélerins d'Emmaüs ? Voyons, sans partialité, ce qu'on en doit penser.

Ce Tableau de *Paul Véronèse*, Peintre Vénitien, représente, comme vous voyez, *Jesus-Christ* à table avec les Pélerins d'Emmaüs. Le Sauveur est au milieu d'eux, & au milieu du Tableau ; les deux Pélerins sont assis, un à chaque bout de la Table. Tous les autres Personnages sont debout, & en grand nombre. Selon tou-

tes les apparences, celui qui a fait faire ce Tableau, s'y eſt fait repréſenter avec toute ſa Famille, & une partie de ſes domeſtiques. On croit que la plûpart des Têtes ſont des Portraits, ce qui eſt peut-être cauſe qu'on y trouve peu d'expreſſion. Voux voyez dans un des coins de ce Tableau, un homme debout, & auprès de lui une femme qui porte dans ſes bras un enfant nud; quelques perſonnes croyent que c'eſt *Paul Véronèſe* lui-même avec ſa femme. Peut-être que le perſonnage qui eſt debout, derrière un des Pélerins, eſt le Noble Vénitien pour lequel *Paul Véronèſe* a peint ce Tableau. Tous les Habillemens ſont comme on les portoit à Véniſe dans ce tems-là, à l'exception de celui du Chriſt, & des deux Pélerins qui ſont drapés de phantaiſie & de grande manière, pour parler en termes de l'Art.

Remarquez ces deux enfans que voilà ſur le devant, & dans le milieu du Tableau au bas de la table : ils badinent avec un grand chien, qui tranquillement les laiſſe faire : en cela le Peintre a imité la nature. Ce petit groupe eſt d'une grande beauté, les deux enfans ont, comme vous voyez, de beaux viſages qui repréſentent à merveille la Douceur & la Candeur de ce premier âge; leurs habits ſont

magnifiques & d'étoffes fort riches. Près de ceux-ci, eſt un autre enfant; vous le voyez, un génou en terre, il tient entre ſes bras un petit chien, il paroît ſe jouer avec lui; mais paſſons à des choſes plus intéreſſantes.

Vous ſerez ſans doute ſenſible à l'air de tête du Chriſt : il regarde le Ciel, & a la bouche entre-ouverte, ſans doute pour prier. Vous trouverez dans cette Tête de la Majeſté, de la Douceur, de la Bonté, de la Nobleſſe, &, pour ainſi dire, de la Divinité. Vous ſentirez tout d'un coup, que ce viſage eſt celui d'un homme d'un ordre bien ſupérieur à tous ceux qui ſont repréſentés dans ce Tableau. Le Chriſt élève ſa main droite, les doigts étendus, & paroît bénir le pain qu'il tient dans ſa main gauche, laquelle eſt appuyée ſur la table. Le Peintre a voulu repréſenter le moment de la Conſécration du Pain, & il s'en eſt bien tiré. Généralement parlant, toutes les Têtes de ce Tableau ſont belles, bien peintes, & de bonne couleur : quelques-unes ont de l'expreſſion, le plus grand nombre n'en a point : une des plus caractériſées, eſt celle d'un des deux Pélerins, il regarde le Chriſt avec reſpect & vénération : il marque par la poſition de ſes bras & de ſes

mains, qu'il est sensiblement affecté de ce qu'il voit: il paroît pénétrer une partie du Mystère qui s'opère à ses yeux. Tout le fond du Tableau, comme vous voyez, représente une magnifique Architecture, peut-être peu convénable au lieu où se passe la scène. *Paul Véronèse* excelloit en ces sortes de fonds, il a eu de la complaisance pour lui-même, & n'a pas eu le courage de se restraindre à une décoration plus simple, qui par là eut mieux convenuë à l'endroit qu'il devoit représenter. Mais peut être aurions-nous tort de nous en prendre au Peintre de tous ces petits défauts de convénance : sans doute nous lui rendrions plus de justice, en pensant que le Noble Vénitien qui lui a demandé ce Tableau, ignorant apparemment les convénances, a voulu obstinément qu'il représentât une partie de son palais, de sa Salle à manger, de son buffêt. Il l'a obligé de mettre dans ce Tableau, sa femme, ses enfans, ses chiens, ses domestiques, & même jusqu'à ses nègres & son cuisinier. Plaignons les Peintres quand ils sont forcés de prêter leur main & leur pinçeau à de pareils caprices. Si *Paul Véronèse* n'étoit tombé que cette fois-là dans le défaut que nous relevons ici, nous aurions tort de nous en prendre à lui : mais

cela

cela lui eſt arrivé très-ſouvent, peut-être auſſi par les mêmes raiſons. Mais excuſons-le dans ſes écarts, & admirons-le dans ce qu'il a fait de beau. D'autres Peintres anciens, fort habiles, ont pris quelquefois de plus grandes licences, en répréſentant, par exemple, une Sainte Famille, ils y ont introduit des Saints qui n'y furent jamais, des Portraits d'hommes & de femmes en fraiſe & en colerette, des Moines même. Ceux qui ont fait faire ces Tableaux, l'ont voulu ainſi : ils étoient charmés d'y retrouver leur Famille, leurs Patrons, leurs Confeſſeurs.

Après ce que nous venons de dire, vous pouvez, en quelque ſorte, faire la comparaiſon de ces deux Tableaux, & ſentir lequel l'emporte ſur ſon Rival ; mais un détail éxact nous méneroit trop loin. Contentons-nous de dire, qu'on voit dans celui de M. *le Brun* la Compoſition, l'Ordonnance, le Deſſein, l'Expreſſion, le *Coſtume*, & les Bienſéances ; le tout porté à la plus grande perfection. Dans celui de *Paul Véronèſe*, la plus belle Couleur, la plus belle Pâte, la Touche la plus large, la plus ferme, & le Pinceau le plus moëlleux & le plus léger. Je ne prétends pas dire par-là que M. *le Brun* manque de ces parties ; car outre que ſon Tableau de la

Famille de Darius eſt très-bien peint, d'une manière facile & légère, quel Peintre a mieux réuſſi, que ce Grand Maître, dans la partie du Coloris, quand il a voulu, ou pu y apporter tous ſes ſoins? J'en pourrois citer bien des éxemples capables de ramener ceux qui ne lui rendent pas aſſez de juſtice en ce point. Je nommerois entr'autre ſon Tableau du Maſſacre des Innocens, qui eſt au Palais Royal : il ſe ſoutient, pour le Coloris, auprès des Tableaux d'Italie qui paſſent pour des modèles en ce genre de perfection; & il leur eſt ſupérieur à bien d'autres égards. Je n'oublierois pas certains morçeaux de la Gallerie de Verſailles qu'il a peints lui-même, ſon Tableau de la Vierge au ſilence, & tant d'autres excellentes piéces.

Mais quand on ſera réflexion que M. *le Brun* étoit premier Peintre du Roi, & chargé ſeul de tous les Ouvrages que Louis XIV, jeune & magnifique, & qui vouloit jouir, lui ordonnoit d'éxécuter; qu'il donnoit des Deſſeins de tout ce qui ſe faiſoit dans les Maiſons Royales, comme Plafonds, Tableaux, Statuës, Vaſes, Tapiſſeries, enfin juſqu'aux Ouvrages de Serrurerie; on ne ſera pas étonné, que tout ce qui ſortoit de ſa main ne fut également ſoigné; on le ſera plutôt qu'un ſeul homme

ait pu suffire à tant d'entreprises d'une nature si différente.

Il avoit de bons Élèves, formés sur ses leçons & ses éxemples; éducation qui lui avoit pris beaucoup de tems : il faisoit tous les Desseins lui-même, ils éxécutoient ensuite; & quand il en avoit le loisir, il retouchoit de sa main les endroits qui lui paroissoient mériter plus d'attention; ce que les yeux connoisseurs distinguent aisément, & que de moins éclairés confondent. Ainsi pour terminer l'Espèce de Comparaison que nous venons de faire de M. *le Brun* & de *Paul Véronèse*, du Tableau de la Famille de Darius, & celui des Pélerins d'Emmaüs, convenons, si vous voulez, que l'un a des parties que l'autre n'a pas, & que l'autre en posséde quelques-unes dont son voisin manque; ou pour mieux dire, affirmons que ce sont deux des plus beaux Tableaux qu'on puisse voir, & que leurs Auteurs furent deux des plus grands Peintres qui ayent jamais éxisté.

Au reste (& cette observation est tout-à-fait nécessaire ici), quand on regarde un ancien Tableau, il faut faire attention à sa durée, & aux accidens qui peuvent lui être arrivés. Il peut avoir souffert de l'humidité, de la sécheresse, de la fumée.

On a voulu le nétoyer, on s'y eſt mal pris, on l'a écuré; on a peut-être emporté de la couleur, on a repeint par-deſſus; ces nouvelles teintes ont noirci & fait des taches : on a peut-être verni ce Tableau pluſieurs fois, & avec de mauvais vernis qui ont jauni, & altéré la couleur originale. Que de raiſons pour que ce Tableau ſoit fort différent de ce qu'il étoit au ſortir de la main du Peintre ! Il faut ſe tranſporter, pour ainſi dire, au tems où ils ont été peint, & les juger en conſéquence.

On doit penſer que les Tableaux *du Corrége*, *du Titien*, *de Paul Véronèſe*, *du Tintoret*, *de Rubens*, *& de Vaudeyk* étoient de la plus belle couleur en ſortant de leurs mains. Les Tableaux de *Paul Véronèſe* ſont même dans un cas particulier. Ce Grand Peintre faiſoit la faute de ne point employer d'outremèr dans ſes Ciels : il ſe ſervoit de cendre bleue, cette couleur a noirci, ce que n'auroit pas fait l'outremèr, & ſes Ciels ſont devenus tout noirs; il n'eſt preſque pas poſſible de les racommoder, du moins cela eſt très difficile.

A l'égard des Tableaux Modernes, le tems à part, ils ſont peut-être expoſés aux mêmes inconvéniens que les anciens, ſur-

tout ceux qui ont été copiés en Tapisseries, comme la Famille de Darius, les Batailles d'Aléxandre du même M. *le Brun*, & bien d'autres. Pour les transporter & les copier, on les roule & les déroule sans cesse. Quand la copie est achevée, on les roule encore tout-à-fait, & on les laisse quelquefois long tems dans les atteliers souvent humides; tout cela les altère beaucoup : c'est ce qui est arrivé sur-tout aux Batailles d'Aléxandre.

Vous voyez, ajoutai je, en continuant d'adresser la parole à mon ami, vous voyez que jusqu'ici je ne suis point entré dans les détails, ils sont immenses. Je n'ai point traité, par éxemple, la façon de distinguer un Bon Original d'avec une Bonne Copie. Les plus habiles Connoisseurs s'y trompent souvent; il est même arrivé à des Peintres de s'y méprendre sur leurs propres Ouvrages. En effèt, quand ils ont répété le même Tableau, ne sont ce pas deux Originaux? Il n'est cependant pas impossible d'y trouver quelque différence. Le premier fait a presque toujours un certain feu que le second peut ne pas avoir.

Quand un bon Peintre a fait copier son Tableau par son meilleur élève, & qu'il l'a retouché par-tout, c'est son propre Ou-

vrage ; comment le diſtinguer ? A moins qu'il n'ait eu l'attention d'y mettre des différences : ce qui eſt arrivé quelquefois. On doit donc être très-réſervé à prononçer ſur cela : pour le faire avec ſûreté, il faut bien éxaminer, bien comparer, & avoir une grande expérience. Quelques Élèves ont ſi bien imité leurs Maîtres, qu'il eſt mal aiſé de ne s'y pas tromper. Il y a eu d'Habiles Peintres qui ſe ſont ſi fort appliqués à prendre la manière de quelques autres, qu'ils ont ſouvent fait illuſion. Cela eſt arrivé à *Luc Jordan*, Napolitain, Élève de l'*Eſpagnolèt* ; à *David Ténière*, Flamand ; & parmi les plus modernes, MM. *de Boulogne* ont été d'excellens imitateurs : ces ſortes de Tableaux s'appellent des *Paſtiches*.

A l'égard de la facilité à connoître de quel Peintre eſt un Tableau, on ne peut ſe la procurer qu'à force de voir des Ouvrages du même Maître. C'eſt la plus petite partie de ce qu'on appelle *Connoiſſance* en Peinture, & la plus aiſée à acquérir.

Origine de la Peinture.

Philoſtrate dit que la Peinture eſt une invention de la Nature ; & en effet la Nature nous a donné les premières idées de

cet Art merveilleux. Le Soleil dès les premiers jours du monde, non-seulement s'est peint dans les eaux; mais il s'est reproduit dans des Parélies, qui sont des portraits si fidèles, qu'à peine les peut-on distinguer de l'original. Sa lumière diversement réfléchie, peint l'Iris de mille couleurs, & nous fait voir dans la Mèr, dans les Fleuves, & dans les Fontaines, d'admirables portraits de tout ce qui pare la terre, ou qui brille dans les Cieux.

Il semble que la Nature, charmée de ses productions, se soit appliquée avec soin à en faire des copies. Il n'est presque rien qui n'ait servi comme de toile à cette merveilleuse ouvrière, pour y former ses portraits. On voit tous les jours sur des Agathes, sur des Marbres, sur des Pierres, sur des Arbres, des images naturellement finies, & qui représentent mille figures bizarres.

La Nature ayant fait les premiers Portraits, fit aussi les premiers Peintres. Elle inspira aux hommes le dessein de l'imiter, & peut-être la Fortune contribua-t-elle à faire réussir leurs recherches. C'est tout ce qu'on peut accorder au hazard dans l'honneur de cette Invention.

Pline nous apprend que la Fille de Débutade, Corinthien, rêvant à se confer-

ver en quelque manière la présence de son Amant qui devoit s'éloigner d'elle, tira des traits sur son ombre à la lumière d'une lampe; & ces traits se trouvèrent avoir heureusement, assez de rapport avec le visage de son Amant, pour qu'elle pût supporter son absence avec moins de douleur.

Philostrate, dans la Vie d'Apollonius, dit que les premiers Peintres travaillant ensuite dans ce vuide, apprirent peu-à-peu à ménager le jour & les ombres; en quoi consista d'abord toute leur habileté, les Portraits n'étant alors que d'une seule couleur. Ce fut encore un Corinthien nommé *Cléophante*, qui s'en servit le premier; & qui passant en Italie avec Démocrate, père de Tarquin l'Ancien, y porta la première connoissance de la Peinture en la trente quatrième Olympiade. Avant lui, on se contentoit pour remplir le vuide des portraits, de hacher les dedans, & d'écrire le nom de ceux qu'on prétendoit peindre. Tous n'arrivoient pas même à cette finesse; & ceux qui y réussissoient, passoient dans ces premiers tems pour des hommes consommés dans l'Art. Les Égyptiens même qui s'attribuent l'invention de tous les Arts, n'étoient guères plus habiles, puisqu'ils étoient contraints

d'écrire ſous leurs tableaux, le nom de ce qu'ils repréſentoient, pour ne pas donner lieu à quelque mépriſe : mais ce défaut étoit alors commun à tous les Peintres : tous leurs ouvrages n'étoient que des repréſentations groſſières & informes. Toutes leurs figures étoient mutilées : elles n'eurent ni pieds ni bras, pendant un fort grand nombre d'années. Elles furent encore plus long-tems aveugles ; & celui qui réuſſit enfin à leur donner des yeux, fut conſidéré comme un homme qui avoit porté l'Art au plus haut point de perfection. Ce qui eſt vrai, c'eſt qu'il eut du moins la gloire d'avoir ouvert la carrière. Ceux qui le ſuivirent, ajoutèrent à l'envi quelque choſe à la Peinture. Polignote fit des portraits de quatre couleurs. Apollodore d'Athènes inventa le Pinceau ; & juſqu'à Zeuxis, divers Peintres ajoutèrent ſucceſſivement toutes les couleurs. Ils entreprirent même d'exprimer les Paſſions, & tout ce qui ſe paſſe dans l'âme. Cependant la Symmétrie n'étoit point encore obſervée ; & Zeuxis ſi fameux d'ailleurs, péchoit dans tous ſes ouvrages contre cette régularité. Mais dans ce même tems, Parrhaze & Timante commencèrent à l'obſerver, & à la propoſer comme une loi indiſpenſable, ſans laquelle on ne pouvoit

former que des monſtres. Le premier en acquit le nom de Législateur ; & le ſecond l'obſerva ſi éxactement, que ſon Tableau du Sacrifice d'Iphigénie n'eſt pas plus eſtimé par l'invention, que celui de ſon Cyclope ; par cette proportion qui y eſt ſi induſtrieuſement obſervée. En effet, ayant peint Poliphème de la taille d'un homme ordinaire, il en fait conçevoir la grandeur par l'oppoſition de la petiteſſe de quelques Satyres qui meſurent le pouce du Géant avec des brins d'herbe. Ce fut preſque dans ce même tems, que Pamphile ayant uni la Science à la Peinture, acheva de perfectionner cet Art. Apelles qui vivoit en la cent douzième Olympiade, fut le premier Peintre de ſon tems, ſi l'on en excepte peut-être le ſeul Protogène de Rhodes, avec lequel il eut cette fameuſe diſpute que tout le monde ſçait, & dont il eſtima les ouvrages juſqu'à payer un de ſes tableaux cinquante talens. C'eſt ainſi que la Peinture, depuis la quatre vingt-troiſième Olympiade, juſqu'à la cent-douzième ; c'eſt-à-dire, en moins de cent cinquante années, arriva à ſa dernière perfection ; après avoir langui deux ſiècles entiers, ſans aucun accroiſſement depuis ſa naiſſance en Grèce, & peut être des milliers d'années, ſi l'on attribue ſon

Origine aux Egyptiens ; & c'eſt-là le ſentiment le plus probable, puiſque les Hiérogliphes doivent être regardés comme des eſpèces de Peintures.

Extraordinaire du Mercure, pour le quartier de Janvier 1675. Tome V, page 327.

L'imagination s'eſt bien exerçée pour trouver l'*Origine* de la *Peinture*, c'eſt là-deſſus que les Poëtes nous ont fait les contes les plus agréables. Si vous les en croyez, ce fut une Bergère qui la première, pour conſerver le Portrait de ſon Amant, conduiſit avec ſa houlette une ligne ſur l'ombre que le viſage du jeune homme faiſoit ſur un mur. La Peinture, diſent-ils,

La brillante Peinture *eſt fille de l'Amour :*
C'eſt lui qui, le premier, inſpira une Amante :
Aux rayons de Phébus, guidant ſa main tremblante,
Crayonna, ſur un mur, l'ombre de ſon Amant.
Raſſembla des couleurs le riche aſſortiment,
L'Art d'animer la toile & de tromper l'abſence,
Ainſi que d'autres Arts, lui doivent la naiſſance.

Ce ſont-là des Apologues inventés pour l'explication de cette vérité, que les objèts, mis ſous les yeux de l'homme, ſemblent l'inviter à l'imitation ; & la Nature

elle-même, qui, par le moyen des jours & des ombres peint toutes choses, soit dans les eaux, soit sur les corps dont la surface est polie, apprit aux hommes à satisfaire leurs goûts par imitation.

Quoi qu'il en soit, on doit plaçer la Peinture parmi les choses purement agréables; puisque cet Art n'ayant aucun rapport avec ce qu'on appelle précisément *les Nécessités de la vie*, est tout entier pour le plaisir des yeux & de l'esprit. La Poësie, fille du Plaisir, n'a semblablement pour but que les Plaisirs mêmes. Si dans la suite des tems, la Vertu, pour faire sur les hommes une impression plus vive, a emprunté les charmes de l'un & de l'autre; ainsi que la Junon d'Homère emprunta la Ceinture de Vénus pour paroître plus aimable aux yeux de Jupiter: si la Vertu a entrepris d'ennoblir par-là, & de relever le mérite de la Poësie & de la Peinture; c'est un bienfait que ces deux Arts tiennent d'elle, & qui dans le fond leur est absolument étranger; ce n'est point le besoin qui leur a donné naissance, elles ne lui doivent point leur Origine.

Ce sont deux Sœurs, dont les intentions sont les mêmes: les moyens qu'elles employent pour parvenir à leurs fins, sont semblables, & ne différent que par l'ob-

jèt : si l'une par les yeux se fait un chemin pour aller toucher l'esprit, l'autre peint immédiatement à l'esprit; mais la Peinture saisit l'ame par le secours des Sens; & c'est peut-être dans le fond le plus sûr moyen de l'attacher. Elle trompe nos yeux par cette Magie qui nous fait jouir de la présence des objèts trop éloignés, ou qui ne sont plus. Son attrait frappe & attire tout le monde, les Ignorans, les Connoisseurs & les Artistes mêmes. Elle ne permèt à personne de passer indifféremment par un lieu où sera quelque excellent Tableau, sans être comme surpris, sans s'arrêter, & sans jouir quelque tems du plaisir de la surprise. La Peinture nous affecte par le beau choix, par la variété, par la nouveauté des choses qu'elle nous présente; par l'Histoire & par la Fable, dont elle nous rafraîchit la mémoire; par les Inventions ingénieuses, & par ces Allégories dont nous nous faisons un plaisir de trouver le sens, & de critiquer l'obscurité.

C'est un des avantages de la Peinture, que les hommes, pour être de Grands Peintres, n'ont guères besoin pour se produire du bon plaisir de la Fortune. Cette Reine du monde ne peut que rarement les priver des secours nécessaires pour ma-

nifester leurs talens. Tout devient palettes & pinçeaux entre les mains d'un jeune homme doué du génie de la Peinture. Il se fait connoître aux autres pour ce qu'il est, quand lui-même ne le sçait pas encore. Ajoutez que l'Art de la Peinture n'est pas moins propre à attirer autant de considération à ceux qui y excellent, qu'aucun des autres Arts qui sont faits pour flatter les sens.

Il y a dans la Peinture des avantages, que les objèts mêmes qu'elle imite, sont bien éloignés de procurer. Des monstres & des hommes morts ou mourans, que nous n'oserions regarder, ou que nous ne verrions qu'avec horreur, nous les voyons imités avec plaisir, & nous les regardons avidement. Le Massacre des Innocens a dû laisser des idées bien funestes dans l'imagination de ceux qui virent réellement les soldats effrénés égorger les enfans dans le sein des mères sanglantes. Le Tableau de le Brun où nous voyons l'imitation de cet évènement tragique, nous émeut & nous attendrit; mais il ne laisse dans notre esprit aucune idée importune de quelque durée. Nous sçavons que le Peintre ne nous afflige, qu'autant que nous les voulons; & que notre douleur, qui n'est que superficielle, disparoîtra presque

avec le Tableau : au lieu que nous ne ferions pas maîtres ni de la vivacité, ni de la durée de nos ſentimens, ſi nous avions été frappés par les objèts mêmes. C'eſt en vertu du pouvoir qu'il tient de la nature, que l'objèt réel agit ſur nous. Voilà d'où procède le Plaiſir que la Peinture fait à tous les hommes. Voilà pourquoi nous regardons avec contentement des Peintures, dont le mérite conſiſte à mettre ſous nos yeux des avantures ſi funeſtes, qu'elles nous auroient fait horreur, ſi nous les avions vûës véritablement.

Ceux qui ont gouverné les Peuples dans tous les tems, ont toujours fait uſage des Peintures & des Statuës, pour leur mieux inſpirer les ſentimens qu'ils vouloient leur donner, ſoit en Religion, ſoit en Politique. Quintilien a vu quelquefois les accuſateurs faire expoſer dans le Tribunal un Tableau, où le crime dont ils pourſuivoient la vengeance étoit repréſenté; afin d'exciter encore plus efficacement l'indignation des Juges contre les coupables. S. Grégoire de Nazianze rapporte l'Hiſtoire d'une Courtiſanne; qui, dans un lieu où elle n'étoit pas venuë pour faire des réfléxions ſérieuſes, jetta les yeux par hazard ſur le Portrait de Palémon, Philoſophe fameux par ſon changement de

vie, lequel tenoit du miracle, & qu'elle rentra en elle-même à la vûë de ce portrait. Les Peintures d'un autre genre ne sont pas moins capables, par l'amorce d'un spectacle agréable aux yeux, de corrompre le cœur & d'allumer de malheureuses passions.

Mais les Peintures en bien & en mal font une impression plus forte sur les hommes dans les contrées, où communément ils ont le sentiment très-vif; telles que sont les Régions de l'Europe les plus voisines du Soleil, & les côtés de l'Asie & de l'Afrique qui font façe à ces Régions. Qu'on se souvienne de la défense que les Tables de la Loi font aux Juifs de peindre & de tailler des figures humaines: elles faisoient trop d'impression sur un Peuple enclin par son caractère, à se passionner pour tous les objèts capables de l'émouvoir.

Il paroît même que le pouvoir de la Peinture est plus grand sur les hommes, que celui de la Poësie; parce que la Peinture agit sur nous par le moyen du sens de la vûë, lequel a généralement plus d'empire sur l'âme que les autres sens; & parce que c'est la Nature elle-même qu'elle mèt sous nos yeux. Les Anciens prétendoient que leurs Divinités avoient été

mieux servies par les Peintres, que par les Poëtes.

Au reste, il est facile de comprendre comment les Imitations que la Peinture nous présente, sont capables de nous émouvoir; quand on fait réflexion, qu'une Coquille, une Médaille, où le tems n'a laissé que des phantômes de lettres & de figures, éxcitent des passions inquiettes, le desir de les voir & l'envie de les posséder. Une grande passion allumée par le plus petit objèt, est un évènement ordinaire. Rien n'est surprenant dans nos passions qu'une longue durée, dit M. l'Abbé Dubos.

Après m'être étendu sur les charmes de la Peinture, je voudrois pouvoir découvrir l'Origine de cet Art, en marquer les progrès & les révolutions; mais tous les écrits où les Anciens avoient traités cette partie historique sont perdus; nous n'avons, pour nous consoler de cette perte, que les Ouvrages de Pline, qu'il faut lire en entier; & dont par conséquent nous n'entreprendrons point de faire ici l'extrait. C'est assez de remarquer avec lui, que la recherche qui concerne les commencemens de la Peinture, n'offre que des incertitudes.

Les Égyptiens, dit-il, assurent que

l'Art a pris naissance chez eux, six mille ans avant que de passer dans la Grèce; ostentation manifestement frivole. Il ne conteste point à l'Égypte d'avoir possédé les Peintres les plus anciens; il reconnoissoit même le Lydien Gigès pour le premier inventeur de la Peinture Égyptienne, soit qu'il n'en restât plus de son tems aucun monument, soit que les ouvrages y méritassent peu d'attention; parce que la Politique des Égyptiens avoit toujours entretenu la Peinture, selon Platon, dans le même état de médiocrité, sans aucune altération & sans aucun progrès; mais les Grecs la portèrent au plus haut point de grandeur & de perfection. De la Grèce elle passa chez les Romains, sans y produire cependant des Artistes du premier ordre. Elle s'éteignit avec l'Empire, & ne reparut dignement en Europe, que sous le siècle de Jules II. & de Léon X.

Des Talens du Peintre.

Le bonheur d'un Peintre est d'être né avec du Génie. Le Génie est ce feu qui élève les Peintres au-dessus d'eux-mêmes, qui leur fait mettre de l'âme dans leur figures, & du mouvement dans leurs compositions. L'expérience prouve suffi-

famment que tous les hommes ne naiffent pas avec un Génie propre à les rendre *Peintres*. Nous avons vu des hommes d'efprit qui avoient copié plufieurs fois ce que la Peinture a produit de plus fublime, vieillir le pinceau & la palette à la main, fans s'élever au-deffus du rang de Coloriftes médiocres, & de ferviles Deffinateurs d'après les figures d'autrui. Les efprits les plus communs font capables d'être *Peintres*, mais jamais Grands *Peintres*.

Il ne fuffit pas aux *Peintres* d'avoir du Génie, de concevoir des idées nobles, d'imaginer les Compofitions les plus élégantes, & de trouver les Expreffions les plus pathétiques; il faut encore que leurs mains ayent été renduës dociles à fe fléchir avec précifion en cent manières différentes, pour fe trouver capables de tirer avec jufteffe la ligne que l'imagination leur demande. Le Génie a, pour ainfi dire, les bras liés dans un Artifte dont la main n'eft pas dénouée.

Il en eft de l'œil comme de la main; il faut que l'œil d'un *Peintre* foit accoutumé de bonne heure à juger par une opération fûre & facile, en même tems quel effet doit faire un certain mélange, ou bien une certaine oppofition de couleurs; quel effet doit faire une figure d'une cer-

taine hauteur dans un groupe; & quel effèt un certain groupe fera dans le Tableau après que le Tableau sera colorié. Si l'Imagination n'a pas à sa disposition une main & une œil capables de la seconder à son gré, il ne résulte des plus belles idées qu'enfante cette Imagination, qu'un Tableau grossier; & que dédaigne l'Artiste même qui l'a peint, tant il trouve l'œuvre de sa main au-dessous de l'œuvre de son esprit.

L'étude nécessaire pour perfectionner l'œil & la main, ne se fait point en donnant quelques heures distraites à un travail interrompu. Cette Étude demande une attention entière, & une persévérance continuée durant plusieurs années. On sçait la maxime qui défend aux *Peintres* de laisser écouler un jour entier, sans donner quelques coups de pinçeau; maxime qu'on applique communément à toutes les professions, tant on la trouve judicieuse : *Nulla dies sine lineâ.*

Le seul tems de la vie qui soit bien propre à faire acquérir leur perfection à l'œil & à la main, est le tems où nos organes, tant intérieurs qu'extérieurs, achèvent de se former : c'est le tems qui s'écoule depuis l'âge de quinze ans jusqu'à trente. Les organes contractent sans peine durant ces

années, toutes leurs habitudes, dont leur première conformation les rend susceptibles. Mais si l'on perd ces années précieuses, si on les laisse écouler sans les mettre à profit ; la docilité des organes se passe, sans que nos efforts puissent jamais les rappeller. Quoique notre langue soit un organe bien plus souple que notre main, cependant nous prononçons toujours mal une langue étrangère, que nous apprenons après trente ans.

Un *Peintre* doit connoître à quel genre de Peinture il est propre, & se borner à ce genre. Tel demeure confondu dans la foule, qui seroit au rang des illustres Maîtres, s'il ne se fût point laissé entraîner par une émulation aveugle, qui lui a fait tenter de se rendre habile dans des genres de Peinture pour lesquels il n'étoit point né, & qu'il lui a fait négliger ceux auxquels il étoit très-propre. Les ouvrages qu'il a essayé de faire sont, si l'on veut, d'une classe supérieure; mais ne vaut-il pas mieux être cité pour être un des premiers faiseurs de Portraits de son tems, que pour un misérable arrangeur de figures ignobles & estropiées ?

Les jeunes *Peintres* qui ont à cœur de réussir doivent encore se garder des passions violentes, en particulier de l'impa-

tience, de la précipitation & du dégoût. Que ceux qui ſe trouvent dans une Fortune étroite ne déſeſpèrent point de l'améliorer par l'application, l'Opulence détourne du travail & de l'exercice de la main, la Fortune eſt plus nuiſible aux talens, qu'elle ne leur eſt utile; mais d'un autre côté, les diſtinctions, les honneurs & les récompenſes, ſont néceſſaires dans un état, pour y encourager la culture des Beaux Arts, & y former des Artiſtes ſupérieurs. Un *Peintre* en Grèce étoit un homme célèbre auſſi-tôt qu'il méritoit de l'être. Ce genre de mérite faiſoit d'un homme du commun un perſonnage, & il l'égaloit à ce qu'il y avoit de plus grand & de plus important dans l'État; les Portiques publics où les *Peintres* expoſoient leurs Tableaux, étoient les lieux où ce qu'il y avoit de plus Illuſtre dans la Grèce ſe rendoit de tems en tems pour en juger. Les Ouvrages des Grands Maîtres n'étoient point alors regardés comme des meubles ordinaires, deſtinés pour embellir les appartemens d'un particulier; on les réputoit les Joyaux d'un État & un Tréſor du public, dont la jouiſſance étoit dûë à tous les Citoyens. Qu'on juge donc de l'ardeur que les Artiſtes avoient alors pour perfectionner leurs talens, par

l'ardeur que nous voyons dans nos contemporains pour amasser du bien ; ou pour faire quelque chose de plus noble, pour parvenir aux grands emplois d'un État.

Quoique la réputation du *Peintre* soit plus dépendante du suffrage des Experts que celle des Poëtes, néanmoins ils ne sont pas les juges uniques de leur mérite. Aucun d'eux ne parviendroit que long-tems après la mort, à la distinction qui lui est dûe, si la destinée demeuroit toujours au pouvoir des autres Peintres. Heureusement ses rivaux compatriotes n'en sont les maîtres que pour un tems. Le Public qu'on éclaire, tire peu-à-peu le procès à son tribunal, & rend à chacun la justice qui lui est dûë. Mais en particulier un *Peintre* qui traite de grands sujèts, qui peint des Coupoles & des Voûtes d'Église, ou qui fait de grands Tableaux destinés pour être plaçés dans tous les lieux où tous les hommes ont coutume de se rassembler, est plutôt connu pour ce qu'il est ; que le *Peintre* qui travaille à des Tableaux de chevalet, destinés pour être renfermés dans des appartemens de particuliers.

De plus, il est des lieux, des tems, des pays où le mérite d'un *Peintre* est

plutôt reconnu qu'ailleurs. Par exemple, les Tableaux exposés dans Rome, seront plutôt appréçiés à leur juste valeur, que s'ils étoient exposés dans Londres & dans Paris. Le goût naturel des Romains pour la Peinture, les occasions qu'ils ont de s'en nourrir, si je puis parler ainsi; leurs mœurs, leur inaction, l'occasion de voir perpétuellement dans les Églises & dans les Palais des chef-d'œuvres de Peinture; peut-être aussi la sensibilité de leurs organes, rend cette nation plus capable qu'aucun autre d'appréçier le mérite de leurs Peintres, sans le concours des gens du métier. Enfin un *Peintre* s'est fait une juste réputation, quand ses Ouvrages ont un prix chez les Étrangers; ce n'est point assez d'avoir un petit parti qui les vante, il faut qu'ils soient achetés & bien payés; voilà la pierre de touche de leur valeur.

Ce qui resserre quelque fois *les Talens des Peintres*, dit à ce sujèt M. de Voltaire, & ce qui sembleroit devoir les éteindre; c'est le goût Académique. C'est la manière qu'ils prennent, d'après ceux qui président à cet Art. Les Académies sont sans doute très-utiles pour former des Élèves, sur-tout quand les Directeurs travaillent dans le grand goût; mais si le Chef a le goût petit, si sa manière est aride

aride eſt léchée, ſi ſes figures grimaçent, ſi ſes expreſſions ſont inſipides, ſi ſon coloris eſt foible, les Élèves ſubjugués par l'imitation, ou par envie de plaire à un mauvais Maître, perdent entièrement l'idée de la Belle Nature. Donnez-moi un Artiſte tout occupé de la crainte de ne pas ſaiſir la manière de ſes Confrères, ſes productions ſeront compaſſées & contraintes. Donnez-moi un homme d'un eſprit libre, plein de la belle nature qu'il copie, cet homme réuſſira. Preſque tous les Artiſtes ſublimes ou ont fleuri avant les Établiſſemens des Académies, ou ont travaillé dans un goût différent de celui qui règnoit dans ces Sociétés; preſque aucun Ouvrage qu'on appelle *Académique*, n'a été encore dans aucun genre un Ouvrage de Génie.

DU DESSIN.

C'eſt la production qu'un Artiſte mèt au jour, avec le ſecours du crayon ou de la plume; c'eſt-à-dire, l'Art d'imiter par les traits les formes que les objèts préſentent à nos yeux.

Le *Deſſin* eſt une des parties eſſentielles de la Peinture. Il s'eſt élevé des diſputes aſſez vives, dans leſquelles il

s'agissoit d'établir des rangs & une subordination entre le *Dessin* & la Couleur. On jugera facilement que ceux qui étoient plus sensibles aux beautés du Coloris qu'à celles du *Dessin*, ou qui étoient amis d'un Peintre Coloriste, donnoient la préférence à cette partie brillante de l'Art de peindre; tandis que ceux qui étoient affectés différemment, ou qui croyoient les habiles Dessinateurs compromis, soutenoient le parti contraire. Que pouvoit-il arriver de-là? Ce qui résulte ordinairement des discussions que la partialité produit, elles n'ont aucune solidité, elles ne contribuent point à la perfection des Arts, ni à ce bien général que tout homme qui fait usage de son esprit, devroit avoir en vûë; elles ne méritent d'être citées que comme des abus de l'esprit. L'imitation générale de la Nature, qui est le but de la Peinture, consiste dans l'imitation de la forme des corps, & dans celle de leurs couleurs. Vouloir décider lequel du *Dessin* ou de la Couleur est le plus essentiel à l'Art de Peindre, c'est vouloir déterminer lequel de l'âme ou du corps de l'homme contribue plus à son éxistence.

Pour parvenir à bien *Dessiner*, il faut avoir de la jeunesse dans les organes qu'on

y employe, & les former par l'habitude; c'est-à-dire, en Dessinant très fréquemment.

C'est par le *Dessin* qu'on commence à s'initier dans les Mystères de la Peinture; & ceux qui s'y dévouent, consacrent pour en acquérir la connoissance, l'âge dans lequel la main docile se prête plus aisément à la souplesse qu'éxige ce genre de travail. L'usage a en quelque façon prescrit une Méthode qu'il est bon de faire connoître. C'est celle que prennent les jeunes Élèves lorsque d'Habiles Maîtres daignent diriger leurs premiers pas, & qu'ils suivent en continuant leurs Études à l'Académie Royale de Peinture, lorsqu'ils ont mérité d'être admis à l'École.

. Les premiers essais se bornent ordinairement à traçer des lignes paralleles en tous sens, pour apprendre à faire usage d'un crayon de sanguine, qu'on enchâsse dans un porte-crayon. Ce porte-crayon, long d'environ un demi-pied, est un tuyau de cuire, du diamètre d'une grosse plume; il est fendu par les deux bouts de la longueur d'un pouce & demi, pour qu'il puisse se prêter aux différentes grosseurs du crayon qu'on y adapte, & qu'on y fait tenir en faisant glisser deux petits anneaux qui resserrent chaque bout du porte-crayon,

le petit morceau de pierre rouge qu'on y a inſéré. On aiguiſe cette pierre avec un canif, & l'on tient le porte-crayon, comme on tient une plume; à cela près que les doigts ſont placés vers le milieu, au lieu que l'on tient la plume preſqu'à ſon extrémité. De plus, comme les traits qu'on doit former ont des dimenſions plus grandes que celles qui conſtituent les lettres de l'Écriture; on ne doit pas ſe borner à ce que peut donner d'étenduë au crayon le développement des jointures des doigts, en ſuppoſant le poignèt arrêté; mais il faut que le poignèt devenu mobile, gliſſe lui même ſur le papier, & parcourt en ſe portant d'un côté & d'autre, ſans roideur, l'étenduë des traits que l'on ſe propoſe de former. Cette façon de *Deſſiner* eſt d'autant plus eſſentielle, que l'on doit avoir grand ſoin de commencer par copier des *Deſſins*, dont la grandeur des parties développe la main.

Les premiers *Deſſins* qu'on imite ſont ordinairement ceux qu'un habile maître a fait lui-même d'après la nature. On *Deſſine* chaque partie du corps en particulier avant que d'en *Deſſiner* un entier; & l'on *Deſſine* ces parties fort grandes, afin d'en connoître mieux les détails. Après avoir étudié le développement de chaque par-

tie de la tête, par éxemple, on en forme *un ensemble*; c'est-à-dire, qu'on assigne à ces parties leur juste plaçe & leur proportion, dans une Tête entière. On la *Dessine* dans différens points de vûes, afin de connoître les changemens qui arrivent dans les formes, lorsqu'on regarde la tête de façe, de trois quarts de façe, de profil, ou lorsqu'on la voit par enhaut, ou par-dessous; ensuite on fait la même Étude sur les autres membres. Les pieds & les mains (quelquefois trop négligés dans ces premières Études), ajoutent beaucoup de grace & d'expression, si l'on sçait les *Dessiner* avec force, avec élégance, & sur tout si on les rend avec vérité. S'est-on suffisamment éxercé à *Dessiner* les parties détaillées? On entreprend une figure entière, & c'est cette sorte de Figure ou d'Étude qu'on nomme *Académie*.

C'est dans ces premiers essais que pour se former une idée plus précise, plus juste & plus profonde des formes, il seroit à souhaiter que les Jeunes Gens *Dessinassent* l'Ostéologie du corps humain d'après de bons Anatomistes, ou encore mieux d'après la nature même. Ce sont les os qui décident en partie les formes extérieures; & lorsqu'on connoît bien la struc-

ture des os, leurs emmanchemens, la façon dont ils ſe mouvent; on eſt bien plus ſûr de leur aſſigner leur plaçe & leur proportion. L'Étude des muſcles qui les font agir, & dont la plûpart ſont extérieurs, eſt une ſuite de cette obſervation. J'en rappellerai encore l'application en parlant bientôt du *Deſſin* qu'on fait d'après le Modèle.

Il y a trop de différence entre copier ſur une ſurfaçe plate ce qui eſt tracé ſur une ſurfaçe ſemblable, ou *Deſſiner* ſur cette même ſurfaçe ce qu'on voit de relief, pour qu'on puiſſe paſſer tout d'un coup de la façon de *Deſſiner* que l'on vient de décrire, à celle avec laquelle on *Deſſine* d'après nature. On a trouvé un milieu qui aide à paſſer de l'un à l'autre, & c'eſt ce qu'on appelle *Deſſiner d'après la boſſe.* La Boſſe n'eſt autre choſe qu'un objèt modelé en terre, ou jetté en moule, ou taillé en plâtre d'après nature, ou bien c'eſt une Statuë de marbre, de bronze, &c. ou un bas-relief. Ces objèts qui ont la même rondeur que la nature, ſont privés de mouvement; & l'Élève, en ſe tenant bien juſte dans le même point de vûe, voit toujours ſa figure ſous le même aſpèct, au lieu que le moindre mouvement involontaire & preſqu'inſenſible dans le

Modèle vivant, embarrasse le jeune Artiste en lui présentant souvent des surfaçes nouvelles & des effèts de lumière différens.

Il faut au reste faire un usage modéré de cet Étude de la Bosse : un jeune homme qui n'en connoît point encore le danger, y puiseroit peut-être un goût sec & froid, dont il pourroit se faire une habitude. L'usage trop fréquent de la Bosse est aussi dangereux, pour ceux qui veulent bien *Dessiner* la figure; que le secours du Manequin (lorsqu'on en abuse) l'est pour ceux qui veulent bien drapper : il faut donc que l'Élève passe le plutôt qu'il lui sera possible à l'Étude de la Nature, alors il recommencera à étudier suivant l'ordre qu'il a déjà suivi. Il *Dessinera* chaque partie sur la Nature même; il la comparera avec les premiers *Dessins* de ses Maîtres, & même avec la Bosse, pour mieux sentir la perfection que la Nature offre à ses yeux. Il mettra ensemble une tête; il la considérera sous divers aspècts; l'imitera dans tous les sens : ensuite allant par degrés, & se fixant à chaque partie, il parviendra enfin à *Dessiner* une figure entière. C'est alors que les réflexions sur l'Anatomie lui deviennent encore plus nécessaires : il est tems de comparer la char-

pente avec l'édifice, de voir l'un auprès de l'autre ; les os, & l'apparence extérieure de ces os, les muſcles à découvert, & les effèts de ces muſcles; tels qu'ils paroiſſent ſur le Modèle, en le mettant dans différentes attitudes. Ces images rapprochées, comparées, reſteront à jamais dans la mémoire, & feront une baſe ſolide ſur laquelle s'appuyera la Sçience du *Deſſin*.

Lorſque l'Artiſte eſt parvenu à bien *Deſſiner* une figure nuë, il pourra la drapper, enſuite la joindre avec une autre, ce qui s'appelle *Groupper :* mais il faut ſurtout qu'il répète cet éxercice long-tems pour acquérir de la réputation, & long-tems encore pour ne la pas perdre après l'avoir acquiſe. C'eſt cet uſage de *Deſſiner* continuellement la Nature, qui donne & qui conſerve à un Artiſte ce goût de vérité, qui touche & intéreſſe machinalement les ſpectateurs les moins inſtruits. Le nombre des parties du corps humain & la variété que leur donnent les divers mouvemens, forment des combinaiſons trop étenduës, pour que l'imagination ou la mémoire puiſſe les conſerver, & ſe les repréſenter toutes. Quand cela ſeroit poſſible, les autres parties de la Peinture apporteroient de nouveaux obſtacles.

Comme les parties de cet Art ſont moitié théoriques & moitié pratiques, il faut que la réfléxion & le raiſonnement ſervent principalement pour acquérir les premières, & que l'habitude réitérée aide à renouveller continuellement les autres.

On vient de regarder juſqu'ici le *Deſſin*, comme ayant pour but d'imiter les contours & les formes du corps humain; parce que c'eſt en effet dans l'Art de Peinture ſon objèt le plus noble, le plus difficile; & que celui qui le remplit, ſe trouve avoir acquis une facilité extrême à imiter les auttes objèts : cependant quelques-uns de ces autres objèts demandent une attention ſingulière.

Les Animaux veulent un ſoin particulier pour être *Deſſinés* corrèctement, & avec la graçe & le caractère qui eſt propte à chacun d'eux; ce ſont des êtres animés ſujèts à des paſſions, & capables de mouvemens variés à l'infini : leurs parties diffèrent des nôtres dans les formes, dans les jointures, dans les emmanchemens. Il eſt néceſſaire qu'un Peintre faſſe ſur-tout des Études d'après les animaux qui ſe trouvent plus liés avec les actions ordinaires des hommes, ou avec les ſujèts qu'il a deſſein de traiter. Rien de plus ordinaire aux Peintres d'Hiſtoire que l'o-

bligation de repréſenter des chevaux ; on trouve cependant aſſez ſouvent à deſirer ſur ce point dans leurs plus beaux ouvrages. Il eſt à ſouhaiter que les Jeunes Artiſtes apprennent à en connoître bien l'anatomie ; enſuite des réflexions ſur les mouvemens des parties qui les compoſent, leur fourniſſent aſſez de lumières pour ne pas bleſſer la vraiſemblance, & pour ne pas donner lieu de détourner par une critique légère, l'attention qu'on doit au ſujèt qu'ils traitent.

Le Payſage eſt encore une partie eſſentielle de l'Art de *Deſſiner*. La liberté que donnent ſes formes indéterminées, pourroit faire croire que l'Étude de la Nature ſeroit moins néceſſaire pour cette partie ; cependant il eſt ſi facile de diſtinguer dans un *Deſſin* & dans un Tableau un *ſit* pris ſur la nature de celui qui eſt compoſé d'imagination, qu'on ne peut douter du degré de perfection qu'ajoute cette vérité qui ſe fait ſi bien ſentir ; d'ailleurs quelqu'imagination qu'ait un Artiſte, il eſt difficile qu'il ne ſe répète, s'il n'a recours à la Nature, cette ſource inépuiſable de variété.

Les Draperies, les Fleurs, les Fruits ; tout enfin doit être *Deſſiné*, autant qu'on le peut, ſur le naturel.

On se sert de différens moyens pour *Dessiner*, qui sont tous bons quand ils remplissent l'objèt qu'on s'est proposé. On *Dessine* avec la sanguine, avec la pierre noire, avec la mine de plomb, avec la plume & l'encre de Chine. On se sert pour ombrer du pinçeau & de l'estompe: on fait ainsi des *Dessins* plus ou moins rendus, plus ou moins agréables, sur les fonds qu'on croit plus propres à son objèt. Les Pastels, même de différentes couleurs, servent à indiquer les tons qu'on a remarqués dans la Nature. Enfin l'Art de *Dessiner* embrasse une infinité de parties; tels sont l'effèt des muscles, la pondération des corps, la justesse de l'action, la proportion des parties, le trait, les passions, les groupes, &c.

Le *Dessin* peut être aussi regardé comme le talent le plus essentiel à l'Architècte; c'est par son secours qu'on peut se rendre compte des formes qu'il convient de donner à chaque partie du Bâtiment, relativement aux principes de la convenance. Sans le *Dessin*, le Génie le plus fécond & le plus ingénieux se trouve arrêté dans ses productions, & la nécessité dans laquelle se trouve le meilleur Architècte, D'ailleurs d'avoir recours à une main étrangère pour exprimer ses idées, ne

sert souvent au contraire qu'à les énerver & produire un composé de parties estimables en elles-mêmes; mais qui, faute d'être Dessinées par l'Architècte, ne produisent dans un bâtiment qu'un ensemble mal assorti.

Le *Dessin* n'intéresse pas seulement l'Architècte; car sous ce nom on comprend en général la figure, l'Ornement, l'Architecture civile & militaire; par cette raison on ne croit pas trop avancer de dire, qu'il devroit entrer dans le plan de toute éducation; chez les hommes du premier ordre, pour acquérir du goût, dont le *Dessin* est l'âme; chez les hommes bien nés, pour leurs usages personnels; & chez les Artisans, pour avançer & se distinguer plus rapidement dans leur profession.

Le Dessinateur *en Architecture*, est donc celui qui Dessine & mèt au nèt les plans, profils & élévations des Bâtimens, sur des mesures prises ou données.

Pour mériter ce Titre, il ne suffit pas de sçavoir lever un Plan & le mettre au nèt; il est important de bien *Dessiner* non-seulement l'Architècture, mais aussi d'avoir une connoissance plus que superficielle de la Sculpture, de la Peinture, de la Perspective, & du clair-obscur; ce qui

ſe rencontre rarement. Il eſt vrai que ces Études, qui ſont indiſpenſables pour former un bon Deſſinateur, demandent l'éxercice de pluſieurs années. Qu'il eſt rare que les hommes aiſés veulent ſe donner la peine de ſurmonter les dégoûts que porte après ſoi l'application d'une Étude ſi longue, & que les hommes d'une fortune médiocre ſont ſouvent empêchés par des conſidérations particulières de pouſſer leurs Études juſqu'à un certain point ! C'eſt par ces deux raiſons que nous avons en France peu d'habiles Deſſinateurs; preſque tous ſe roidiſſent contre la figure & l'ornement, s'imaginant que ces deux parties doivent regarder en particulier le Peintre & le Sculpteur : cependant il eſt très probable qu'il eſt impoſſible de *Deſſiner* ſeulement un plan dans lequel continuellement il entre des courbes qui émanent du goût, qu'on ne peut gironner des marches, contourner un limon d'eſcalier, varier les formes d'une pieçe; enfin varier un profil, ſi l'on n'a puiſé dans l'éxercice du *Deſſin* la variété des formes que nous préſente la Nature, priſe dans chaque degré de ſes productions.

Or, ſi un homme deſtiné à piquer des plans doit avoir quelques connoiſſances de la Figure & de l'Ornement, quelle

profondeur de Talent ne doit-on pas éxiger, de celui qui doit rendre les penſées d'un habile Architècte, ſous lequel il eſt Deſſinateur ? Comment lui confier la conduite d'une Décoration ? Quels ſeront les rapports & comptes qu'il pourra rendre de l'éxécution de la Menuiſerie, de la Sculpture, Serrurerie, Dorure, &c. ? Comment enfin ſe rendra t-il digne d'un emploi plus éminent, s'il n'a occupé pluſieurs années de ſa jeuneſſe à un travail ſans relâche, ſous la conduite d'habiles maîtres ; & qu'il ne joigne continuellement à cela la Théorie à la Pratique, & qu'il ſoit aidé de diſpoſitions naturelles, qui lui faſſe mettre du Feu, du Génie, & de l'Invention dans ce qu'il produira. *M. Watelèt.*

De la Composition.

La *Compoſition* en Peinture, Deſſein, Emblême, Allégorie & Symbole, eſt la partie d'un Art; qui conſiſte à repréſenter ſur la toile ou ſur le carton, un ſujèt quel qu'il ſoit, de la manière la plus avantageuſe.

Elle ſuppoſe 1°. qu'on connoît bien, ou dans la Nature, ou dans l'Hiſtoire, ou dans l'Imagination, tout ce qui appar-

tient au sujèt; 2°. qu'on a reçu le Génie qui fait employer toutes ces données avec le goût convenable; 3°. qu'on tient de l'Etude & de l'habitude au travail le manuel de l'Art, sans lequel les autres qualités restent sans effèt.

Un Tableau bien composé est un tout renfermé sous un seul point de vûe, où les parties concourent à un même but, & forment par leur correspondance mutuelle un ensemble aussi réel que celui des membres dans un corps animal; ensorte, qu'un morçeau de Peinture fait d'un grand nombre de figures jettées au hazard, sans proportion, sans intelligence, & sans unité; ne mérite non plus le nom d'une véritable *Composition*, que des Études éparses de jambes, de nez, d'yeux, sur un carton, ne méritent pas celui de portrait, ou même de figure humaine. D'où il s'ensuit, que le Peintre est assujetti dans sa *Composition* aux mêmes loix que le Poëte dans la sienne; & que l'observation des trois Unités, d'*Action*, de *Lieu* & de *Tems*, n'est pas moins essentielle dans la Peinture Historique, que dans la Poësie Dramatique.

Mais les loix de la *Composition* étant un peu plus vagues dans les autres Peintures que dans l'Historique, c'est à celle-

ci sur-tout que nous nous attacherons, observant seulement de donner les règles communes à la représentation de tous les sujèts Historiques, Naturels ou Poëtiques.

De l'Unité de Tems en Peinture.

La Loi de cette Unité est beaucoup plus sévère encore pour la Peinture, que pour le Poëte : on accorde vingt-quatre heures à celui-ci ; c'est-à-dire, qu'il peut, sans pécher contre la vraisemblance, rassembler dans l'intervalle de trois heures que dure une représentation, tous les événemens qui ont pu se succéder naturellement dans l'espaçe d'un jour. Mais le Peintre n'a qu'un instant presqu'indivisible ; c'est à cet instant que tous les mouvemens de sa *Composition* doivent se rapporter : entre ces mouvemens, si j'en remarque quelques-uns qui soient de l'instant qui précède ou de l'instant qui suit, la Loi de l'Unité de *Tems* est enfreinte. Dans le mouvement où Calchas lève le couteau sur le sein d'Iphigénie, l'Horreur, la Compassion, la Douleur doivent se montrer au plus haut degré sur les visages des assistans ; Clitemnestre furieuse s'élançera vers l'autel, & s'efforcera, malgré les bras des soldats qui la retiendront, de

ſaiſir la main de Calchas, & de s'oppoſer entre ſa fille & lui ; Agamennon aura la tête couverte de ſon manteau, &c.

On peut diſtinguer dans chaque Action une multitude d'inſtans différens, entre leſquels il y auroit de la mal-adreſſe à ne pas choiſir le plus intéreſſant ; c'eſt, ſelon la nature du ſujèt, ou l'inſtant le plus pathétique, ou le plus gai ou le plus comique, à moins que des loix particulières à la Peinture n'en ordonnent autrement ; que l'on ne regagne du côté de l'effèt des couleurs, des ombres & des lumières, de la diſpoſition générale des figures, ce que l'on perd du côté du choix de l'inſtant & des circonſtances propres à l'Action, ou qu'on ne croye devoir ſoumettre ſon goût & ſon génie à une certaine puérilité nationale, qu'on n'honore que trop ſouvent du nom de délicateſſe qui ne permèt point au malheureux Philoctète de pouſſer des cris inarticulés ſur notre ſçène, & de ſe rouler à l'entrée de ſa caverne ; combien ne bannit-elle pas d'objèts intéreſſans de la Peinture !

Chaque inſtant a ſes avantages & ſes déſavantages dans la Peinture ; l'inſtant une fois choiſi, tout le reſte eſt donné. Prodicus ſuppoſe qu'Hercule dans ſa jeuneſſe, après la défaite du Sanglier d'Éri-

manthe, fut accueilli dans un lieu solitaire de la forêt par la Déesse de la Gloire & par celle des Plaisirs qui se le disputèrent : combien d'Instans différens cette Fable Morale n'offriroit-elle pas un Peintre qui la choisiroit pour sujèt ? On en composeroit une galerie. Il y a l'instant où le Héros est accueilli par les Déesses; l'Instant où la voix du Plaisir se fait entendre; celui où l'Honneur parle à son cœur; l'Instant où il balance en lui-même la raison de l'Honneur & celle du Plaisir; l'Instant où la Gloire commence à l'emporter; l'Instant où il est entièrement décidé pour elle.

A l'aspect des Déesses, il doit être saisi d'admiration & de surprise : il doit s'attendrir à la voix du Plaisir; il doit s'enflammer à celle de l'Honneur : dans l'Instant où il balançe leurs avantages, il est rêveur, incertain, suspendu; à mesure que le combat intérieur augmente, & que le moment du sacrifice approche, le regrèt, l'agitation, le tourment, les angoisses, s'emparèrent de lui : *& premitur ratione animus vincique laborat.*

Le Peintre qui manqueroit de goût au point de prendre l'Instant où Hercule est entièrement décidé pour la Gloire, abandonneroit tout le sublime de cette Fable,

& feroit contraint de donner un air affligé à la Déeſſe du Plaiſir qui auroit perdu ſa cauſe ; ce qui eſt contre ſon caractère. Le choix d'un Inſtant interdit au Peintre tous les avantages des autres. Lorſque Calchas aura enfoncé le couteau ſacré dans le ſein d'Iphigénie, ſa mère doit s'évanouir ; les efforts qu'elle feroit pour arrêter le coup, ſont d'un inſtant paſſé : revenir ſur cet inſtant d'une minute, c'eſt pécher auſſi lourdement que d'anticiper de mille ans ſur l'avenir.

Il y a pourtant des occaſions où la préſence d'un Inſtant n'eſt pas incompatible avec des traces d'un Inſtant paſſé : des larmes de douleur couvrent quelquefois un viſage dont la joie commençe à s'emparer. Un Peintre habile ſaiſit un viſage dans l'Inſtant du paſſage de l'âme d'une paſſion à une autre, & fait un Chef-d'œuvre. Telle eſt Marie de Médicis dans la Galerie du Luxembourg ; Rubens l'a peinte de manière, que la joie d'avoir mis au monde un fils, n'a point effacé l'impreſſion des douleurs de l'enfantement. De ces deux paſſions contraires, l'une eſt préſente, & l'autre n'eſt pas abſente.

Comme il eſt rare que notre âme ſoit dans une aſſiète ferme & déterminée, & qu'il s'y fait preſque toujours un combat

de différens intérêts opposés, ce n'est pas assez que de sçavoir rendre une passion simple; tous les Instants délicats sont perdus, pour celui qui ne porte son talent que jusques-là : il ne sortira de son pinçeau aucune de ces figures qu'on a jamais assez vûes, & dans lesquelles on apperçoit sans cesse de nouvelles finesses à mesure qu'on les considère. Ses caractères seront trop décidés pour donner ce Plaisir; ils frapperont plus au premier coup d'œil, mais ils rappelleront moins.

De l'Unité d'Action.

Cette Unité tient beaucoup à celle de Tems : embrasser deux Instans, c'est peindre à la fois un même fait sous deux points de vûe différens; faute moins sensible, mais dans le fond plus lourde que celle de la duplicité de sujèt. Deux Actions ou liées, ou même séparées, peuvent se passer en même tems, dans un même lieu; mais la préser.ce de deux Instants différens implique contradiction dans le même fait; à moins qu'on ne veuille considérer l'un & l'autre cas, comme la représentation de deux Actions différentes sur une même toile. Ceux d'entre nos Poëtes qui ne se sentent pas assez de génie pour tirer cinq actes in-

téressans d'un sujèt simple, fondent plusieurs Actions dans une, abondent en Episodes, chargent leurs pieçes à proportion de leur stérilité. Les Peintres tombent quelquefois dans le même défaut. On ne nie point qu'une Action principale n'en entraîne d'accidentelle; mais il faut que celles-ci soient des circonstances essentielles à la précédente : il faut qu'il y ait entr'elles tant de liaison & tant de subordination, que le spectateur ne soit jamais perplèxe. Variez le Massacre des Innocens en tant de manières qu'il vous plaira; mais qu'en quelqu'endroit de votre toile que je jette les yeux, je rencontre par-tout ce Massacre; vos Episodes, ou m'attacheront au sujèt, ou m'en écarteront; & le dernier de ces effèts est toujours un vice.

La Loi d'Unité d'*Action* est encore plus sévère pour le Peintre, que pour le Poëte. Un bon Tableau ne fournira guères qu'un sujèt, ou même qu'une sçène de Drame; & un seul Drame peut fournir matière à cent Tableaux différens.

De l'Unité du Lieu.

Cette unité est plus stricte en un sens & moins en un autre pour les Peintres que pour les Poëtes. La Sçène est plus éten-

duë en Peinture, mais elle est plus une qu'en Poësie. Le Poëte qui n'est pas restreint à un instant indivisible comme le Peintre, promène successivement l'auditeur d'un appartement dans un autre; au lieu que si le Peintre s'est établi dans un vestibule, dans une salle, sous un portique, dans une campagne, il n'en sort plus. Il peut, à l'aide de la perspective, aggrandir son théâtre autant qu'il le juge à propos, mais sa décoration reste; il n'en change pas.

De la subordination des figures.

Il est évident que les Figures doivent se faire remarquer à proportion de l'intérêt que j'y dois prendre; qu'il y a des lieux relatifs aux circonstances de l'action, qu'elles doivent occuper naturellement, ou dont elles doivent être plus ou moins éloignés; que chacune doit être animée & de la passion & du degré de passion qui convient à son caractère; que s'il y en a une qui parle, il faut que les autres écoutent; que plusieurs interlocuteurs à-la-fois font dans un Tableau un aussi mauvais effèt, que dans une compagnie; que tout étant également parfait dans la nature, dans un morçeau parfait toutes les parties

doivent être également soignées, & ne déterminer l'attention que par le plus ou moins d'importance seulement. Si le Sacrifice d'Abraham étoit présent à vos yeux, le buisson & le bouc n'y auroient pas moins de vérité que le sacrificateur & son fils; qu'ils soient donc également vrais sur votre toile, & ne craignez que ces objèts subalternes fassent négliger les objèts importans. Ils ne produisent point ces effèts dans la nature, pourquoi le produiroient-ils dans l'imitation que vous en ferez ?

Des Ornemens, des Draperies, & autres objèts accessoires.

On ne peut trop recommander la sobriété & la convenance dans les Ornemens : il est en Peinture ainsi qu'en Poësie une fécondité malheureuse; vous avez une créche à peindre, à quoi bon s'appuyèr contre les ruines de quelques grands édifices, & m'élever des colonnes dans un endroit où je n'en peux supposer que par des conjectures forcées? Combien le Précepte d'embellir la Nature a gâté de Tableaux! Ne cherchez donc pas à trop embellir la nature. Choisissez avec jugement celle qui vous convient, & rendez la avec scrupule.

Conformez-vous dans les Habits à l'Hiſtoire ancienne & moderne, & n'allez pas dans une paſſion mettre aux Juifs des chapeaux chargés de plumèts.

Chaſſez de votre *Compoſition* toute figure oiſeuſe, qui ne l'échauffant pas, la refroidiroit; que celles que vous employerez ne ſoient point éparſes & iſolées; raſſemblez les par Groupes; que vos Groupes ſoient liés entr'eux; que les figures y ſoient bien contraſtées; non de ce contraſte de poſition académique, où l'on voit l'écolier toujours attentif au modèle & jamais à la nature; qu'elles ſoient projettées les unes ſur les autres, de manière que les parties cachées n'empêchent point que l'œil de l'imagination ne les voye tout entiers; que les lumières y ſoyent bien entenduës; point de petites lumières éparſes qui ne formeroient point de maſſes, ou qui n'offriroient que des formes ovales, rondes, quarrées, paralleles; ces formes ſeroient auſſi inſupportables à l'œil, dans l'imitation des objèts qu'on ne veut point ſymmétriſer, qu'il en ſeroit flatté dans un arrangement ſymmétrique. Obſervez rigoureuſement les loix de la Perſpective; ſçachez profiter du jèt des draperies : ſi vous les diſpoſez convenablement, elles contribueront beaucoup à l'effèt;

fèt; mais craignez que l'art ne s'apperçoive & dans cette ressource, & dans les autres que l'expérience vous suggèrera; &c.

Telles sont à peu-près les Règles générales de la *Composition;* elles sont presqu'invariables; & celles de la pratique de la Peinture ne doivent y apporter que peu ou point d'altération. J'observerai seulement que de même que l'Homme de Lettres raconte un fait en Historien ou Poëte, un Peintre en fait le sujèt d'un Tableau Historique ou Poëtique. Dans le premier cas, il semble que tous les êtres imaginaires, toutes les qualités métaphysiques personnifiées, en doivent être bannis; l'Histoire veut plus de vérité: il n'y a pas un de ces écarts dans les Batailles d'Aléxandre; & il semble dans le second cas, qu'il ne soit guères permis de personnifier que celles qui l'ont toujours été, à moins qu'on ne veuille répandre une obscurité profonde dans un sujèt fort clair. Aussi je n'admire pas autant l'Allégorie de Rubens dans l'Accouchement de la Reine, que dans l'Apothéose de Henri: il m'a toujours paru que le premier de ces objèts demandoit toute la vérité de l'Histoire, & le second tout le merveilleux de la Poësie.

On appelle *Compoſitions extravagantes*, celles où les figures ont des formes & des mouvemens hors de la nature ; *Compoſitions forcées*, celles où les mouvemens & les paſſions pèchent par excès ; *Compoſitions confuſes*, celles où la multitude des objèts & des incidens éclipſent le ſujèt principal ; *Compoſitions froides*, celles où les figures manquent de paſſions & de mouvemens ; *Compoſitions maigres*, celles où le Peintre n'a pas ſçu tirer parti de ſon ſujèt, & dont le ſujèt eſt ingrat ; *Compoſitions chargées*, celles où le Peintre a montré trop d'objèts, &c.

Une *Compoſition* peut aiſément être riche en figures & pauvre d'idées, une autre *Compoſition* excitera beaucoup d'idées, ou en inculquera fortement une ſeule, & n'aura qu'une figure. Combien la repréſentation d'un Anachorète ou d'un Philoſophe abſorbé dans une méditation profonde, n'ajoutera-t-elle pas à la Peinture d'une ſolitude ? Il ſemble qu'une Solitude ne demande perſonne ; cependant elle ſera bien plus Solitude, ſi vous y mettez un être penſant. Si vous faites tomber un torrent des montagnes ; & que vous vouliez que j'en ſois effrayé ; imitez Homère, placez à l'écart un berger dans la montagne, qui en écoute le bruit avec effroi.

Nous ne pouvons trop inviter les Peintres à la lecture des Grands Poëtes, & réciproquement les Poëtes ne peuvent trop voir les ouvrages des Grands Peintres; les premiers y gagneront du goût, des idées, de l'élévation; les seconds, de l'exactitude & de la vérité. Combien de Tableaux Poëtiques qu'on admire, & dont on sentiroit bientôt l'absurdité si on les exécutoit en Peinture! Il n'y a presque pas un de ces Poëmes appellés *Temples*, qui n'ait un peu ce défaut. Nous lisons ces Temples avec plaisirs; mais l'Architècte qui réalise dans son imagination les objèts à mesure que le Poëte les lui offre, n'y voit, selon toute apparence, qu'un édifice bien confus & bien maussade.

Un Peintre qui aime le simple, le vrai & le grand, s'attachera particulièrement à Homère & à Platon. Je ne dirai rien d'Homère, personne n'ignore jusqu'où ce Poëte a porté l'imitation de la nature: Platon est un peu moins connu de ce côté, j'ose pourtant assurer qu'il ne le céde guères à Homère. Presque toutes les entrées de ses dialogues sont des chef-d'œuvres de vérité pittoresque: on en rencontre même dans le cours du dialogue; je n'en rapporterai qu'un éxemple tiré du Banquèt. Le Banquèt qu'on regarde communément

comme une chaîne d'Hymnes à l'Amour, chantés par une troupe de Philosophes, est une des Apologies les plus délicates de Socrate. On sçait trop le reproche injuste auquel ses liaisons étroites avec Alcibiade l'avoient exposé. Le crime imputé à Socrate étoit de nature, que l'Apologie directe devenoit une injure; aussi Platon n'a t-il garde d'en faire le sujèt principal de son dialogue. Il assemble des Philosophes dans un Banquèt : il leur fait chanter l'Amour. Le Repas & l'Hymne étoient sur la fin, lorsqu'on entend un grand bruit dans le vestibule; les portes s'ouvrent, & l'on voit Alcibiade couronné de lierre & environné d'une troupe de Joueuses d'instrumens. Platon lui suppose cette pointe de vin qui ajoute à la gaieté, & qui dispose à l'indiscrétion. Alcibiade entre; il divise sa couronne en deux autres; il en remèt une sur sa tête, & de l'autre il ceint le front de Socrate : il s'informe du sujèt de la conversation; les Philosophes ont tous chanté le Triomphe de l'Amour. Alcibiade chante sa défaite par la Sagesse, ou les efforts inutiles qu'il a faits pour corrompre Socrate. Ce récit est conduit avec tant d'Art, qu'on y apperçoit par-tout un jeune homme libertin, que l'Ivresse fait parler; & qui s'accuse sans ménagement

des deſſeins les plus corrompus de la débauche la plus honteuſe : mais l'impreſſion qui reſte au fond de l'âme, ſans qu'on le ſoupçonne pour le moment, c'eſt que Socrate eſt innocent, & qu'il eſt très-heureux de l'avoir été ; car Alcibiade entêté de ſes propres charmes, n'eut pas manqué d'en relever encore la puiſſance, en dévoilant leur effêt pernicieux ſur le plus Sage des Athéniens. Quel Tableau, que l'entrée d'Alcibiade & de ſon cortège au milieu des Philoſophes ! N'en ſeroit-ce pas encore un bien intéreſſant & bien digne du Pinçeau de Raphaël ou de Vanloo, que la repréſentation de cette aſſemblée d'hommes vénérables, enchaînés par l'Éloquence & les charmes d'un jeune libertin : *Pendentes ab ore loquentis.*

De l'Esquisse.

Faire une Eſquiſſe, ſignifie *traçer rapidement* la penſée d'un ſujèt de Peinture, pour juger enſuite ſi elle vaudra la peine d'être miſe en uſage.

L'Artiſte ſe ſert, pour rendre une idée qui s'offre à ſon imagination, de tous les moyens qui ſe préſentent ſous ſa main ; le charbon, la pierre de couleur, la plume, le pinçeau, tout concourt à ſon but à-peu-

près également. Si quelque raiſon peut déterminer ſur le choix, la préférence eſt dûe à celui des moyens dont l'emploi eſt plus facile & plus prompt; parce que l'eſprit perd toujours de ſon feu, par la lenteur des moyens dont il eſt obligé de ſe ſervir, pour exprimer & fixer ſes conceptions.

L'*Eſquiſſe* eſt donc la premiere idée rendue d'un ſujèt de Peinture. L'Artiſte qui veut la créer, & dans l'imagination duquel ce ſujèt ſe montre ſous différens aſpects, riſque de voir s'évanoüir des formes qui ſe préſentent en trop grand nombre, s'il ne les fixe par des traits qui puiſſent lui en rappeller le ſouvenir.

Pour parvenir à ſuivre le rapide eſſor de ſon génie, il ne s'occupe point à ſurmonter les difficultés que la pratique de ſon art lui oppoſe ſans ceſſe; ſa main agit, pour ainſi dire, théoriquement; elle traçe des lignes auxquelles l'habitude de deſſiner donne à-peu-près les formes néceſſaires, pour y reconnoître les objèts; l'imagination, maîtreſſe abſoluë de cet ouvrage, ne ſouffre qu'impatiemment le plus petit ralentiſſement dans ſa production. C'eſt cette rapidité d'éxécution qui eſt le principe du feu qu'on voit briller dans les *Eſquiſſes* des Peintures de-génie; on y

reconnoît l'empreinte du mouvement de leur âme; on en calcule la force & la fécondité. S'il est aisé de sentir, par ce que je viens de dire, qu'il n'est pas plus possible de donner des principes pour faire de belles *Esquisses*, que pour avoir un beau génie; on doit en inférer aussi, que rien ne peut être plus avantageux pour échauffer les Artistes, & pour les former; que d'étudier ces sortes de dessins des grands maîtres, & sur-tout de ceux qui ont réussi dans la partie de la composition.

Mais pour tirer de cette étude un avantage solide, il faut, lorsqu'on est à portée de le faire, comparer ensemble les différentes *Esquisses*, que les célèbres Artistes ont fait servir de préparation à leurs ouvrages : il est rare qu'un Peintre de génie se soit borné à une seule idée pour une composition. Si quelquefois la première a l'avantage d'être plus chaude & plus brillante, elle est sujette aussi à des défauts inséparables de la rapidité avec laquelle elle a été conçuë; l'*Esquisse* qui suivra ce premier dessein offrira les effets d'une imagination deja modérée; les autres marqueront enfin la route que le jugement de l'Artiste a suivie, & que le jeune éleve a intérêt de découvrir. Si après ce développement d'idées, que fournissent différentes

Eſquiſſes d'un grand maître, on éxamine les études particulières qu'il a faites ſur la nature pour chaque figure, pour chaque membre, pour le nud de ces figures, & enfin pour leurs draperies; on découvrira la marche entière du génie, & ce qu'on peut appeller l'*Eſprit de l'Art.* C'eſt ainſi que les *Brouillons* d'un auteur célèbre pourroient ſouvent, mieux que des traités, montrer dans l'Éloquence & dans la Poëſie les routes naturelles qui conduiſent à la perfection.

Pour terminer la ſuite d'études & de réflexions que je viens d'indiquer, il eſt enfin néceſſaire de comparer avec le tableau fini, tout ce que le Peintre a produit pour parvenir à le rendre parfait. Voilà les fruits qu'on peut retirer, comme Artiſte, de l'éxamen raiſonné des *Eſquiſſes* des grands maîtres; on peut auſſi, comme Amateur, trouver dans cet éxamen une ſource intariſſable de réflexions différentes ſur le caractère des Artiſtes, ſur leur manière, & ſur une infinité de faits particuliers qui les regardent : on y voit quelquefois, par éxemple, des preuves de la gêne que leur ont impoſée les perſonnes qui les ont employés, & qui les ont forçés à abandonner des idées raiſonnables pour y ſubſtituer des idées ab-

ſurdes. La ſuperſtition où l'orgueil des Princes & des particuliers ont ſouvent produit par la main des Arts, de ces fruits extravagans dont il ſeroit injuſte d'accuſer les Artiſtes qui les ont fait paroître. Dans pluſieurs compoſitions, l'Artiſte, pour ſa juſtification, auroit dû écrire au bas : *J'ai éxécuté; tel Prince a ordonné.* Les connoiſſeurs & la poſtérité ſeroient alors en état de rendre à chacun ce qui lui ſeroit dû, & de pardonner au génie luttant contre la ſottiſe. Les *Eſquiſſes* produiſent, juſqu'à un certain point, l'effèt de l'inſcription que nous demandons.

L'on y retrouve quelquefois la compoſition ſimple & convenable d'un tableau, dans l'éxécution duquel on a été fâché de trouver des figures allégoriques, diſparates, ou de aſſemblages d'objèts qui n'étoient pas faits pour ſe trouver enſemble. Le Tableau de Raphaël qui repréſente Attila, dont les projèts ſont ſuſpendus par l'apparition des Apôtres Saint Pierre & Saint Paul, en eſt un éxemple. Il eſt peu de perſonnes qui ne ſachent que dans l'éxécution de ce Tableau, qui eſt à Rome, au lieu de Saint Léon, Léon X en habits pontificaux, accompagné d'un cortège nombreux, fait la principale partie de la compoſition. Un Deſſin du Cabinet du

Roi disculpe Raphaël de cette servile & basse flatterie, pour laquelle & la grandeur du miracle, & la convenance du sujèt, & le *Costume*, & les beautés de l'Art même ont été sacrifiés.

Le dessin représente une première idée de Raphaël sur ce sujèt, qui est digne de lui; il n'y est point question de Léon X, de sa ressemblance, ni de son cortège; Saint Léon même n'y paroît que dans l'éloignement; l'action d'Attila, l'effèt que produit sur lui & sur ses soldats qui l'accompagnent l'apparition de S. Pierre & de S. Paul est l'objèt principal de son ordonnance, & la passion intéressante qu'il se proposoit d'exprimer. Mais ç'en est assez, ce me semble, pour indiquer les avantages qu'on peut tirer de l'Étude & de l'éxamen des *Esquisses*; il me reste à faire quelques réflexions sur les dangers que préparent aux jeunes Artistes, les attraits de ce genre de composition.

La marche ordinaire de l'Art de la Peinture est telle, que le tems de la jeunesse, qui doit être destiné à l'éxercice fréquent des parties de la pratique de l'Art, est celui dans lequel il semble qu'on soit plus porté aux charmes qui naissent de la partie de l'esprit; c'est en effèt pendant le cours de cet âge, que l'ima-

gination s'échauffe aisément; c'est la saison de l'enthousiasme, c'est le moment où l'on est impatient de produire, enfin c'est l'âge des *Esquisses;* aussi rien de plus ordinaire dans les jeunes élèves, que le desir & la facilité de produire des *Esquisses* de composition, & rien de si dangereux pour eux que de se livrer avec trop d'ardeur à ce penchant. L'indécision dans l'ordonnance, l'incorrection dans le dessin, l'aversion de terminer, en sont ordinairement la suite; & le danger est d'autant plus grand, qu'ils sont presque certains de séduire par ce genre de composition libre, dans lequel le spectateur éxige peu, & se charge d'ajoûter, à l'aide de son imagination, tout ce qui y manque. Il arrive de-là que les défauts prennent le nom de beautés. En effet, que le trait par lequel on indique les figures d'une *Esquisse* soit outré, on y croit démêler une intention hardie & une expression mâle; que l'ordonnance soit confuse & chargée, on s'imagine y voir briller le feu d'une imagination féconde & intarissable: qu'arrive-t il après ces présages trompeurs ou mal expliqués? L'un dans l'éxécution finie offre des figures estropiées, des expressions éxagérées; l'autre ne peut sortir du labyrinthe dans lequel il s'est embarassé; le

Tableau ne peut plus contenir dans son vaste champ le nombre d'objèts que l'*Esquisse* promettoit, & les Artistes réduits à se borner au talent de faire des *Esquisses* n'ont pas tous les talens qui ont acquis à la Fage & au Parmesan une réputation dans ce genre.

L'Artiste ne doit donc faire qu'un usage juste & modéré des *Esquisses* ; elles ne doivent être pour lui qu'un secours pour fixer les idées qu'il conçoit, quand ces idées le méritent. Il doit se précautionner contre la séduction des idées nombreuses, vagues & peu raisonnées, que présentent ordinairement les *Esquisses* ; & plus il s'est permis d'indépendance en ne se refusant rien de ce qui s'est présenté à son esprit, plus il doit faire un éxamen rigoureux de ces productions libertines, lorsqu'il veut arrêter sa composition ; c'est par les règles de cette partie de la Peinture ; c'est-à-dire, par les précèptes de la composition, & au tribunal de la raison & du jugement, qu'il verra terminer les indécisions de l'amour-propre, & décider du juste mérite de ses *Esquisses*. M. Watelet.

Des Passions.

Telle eſt la Structure de notre machine, que quand l'âme eſt affectée d'une *Paſſion*, le corps en partage l'impreſſion; c'eſt donc à l'Artiſte à exprimer par des figures inanimées cette impreſſion, & à caractériſer dans l'imitation les *Paſſions* de l'âme & leurs différences.

On a remarqué que la Tête en entier prend dans les *Paſſions* des diſpoſitions & des mouvemens différens; elle eſt abaiſſée en avant dans l'Humilité, la Honte, la Triſteſſe; panchée à côté dans la Langueur, la Pitié; élevée dans l'Arrogance; droite & fixe dans l'Opiniâtreté : la Tête fait un mouvement en arrière dans l'Etonnement, & pluſieurs mouvemens réïtérés de côté & d'autre dans le Mépris, la Moquerie, la Colère & l'Indignation.

Dans l'Affliction, la Joie, l'Amour, la Honte, la Compaſſion, les yeux ſe gonflent tout-à-coup; une humeur ſurabondante les couvre & les obſcurcit, il en coule des larmes, l'effuſion des larmes eſt toujours accompagnée d'une tenſion des muſcles du viſage, qui fait ouvrir la bouche; l'humeur qui ſe forme naturellement dans le nez devient plus abondan-

te ; les larmes s'y joignent par des conduits intérieurs ; elles ne coulent pas uniformément, & elles ſemblent s'arrêter par intervalles.

Dans la Triſteſſe, les deux coins de la bouche s'abaiſſent, la lévre inférieure remonte, la paupière eſt abaiſſée à demi, la prunelle de l'œil eſt élevée & à moitié relâchée ; de ſorte que l'intervalle qui eſt entre la bouche & les yeux, eſt plus grand qu'à l'ordinaire, & par conſéquent le viſage paroît allongé.

Dans la Peur, la Terreur, l'Effroi, l'Horreur, le front ſe ride, les ſourcils s'élèvent, la paupière s'ouvre autant qu'il eſt poſſible, elle ſurmonte la prunelle, & laiſſe paroître une partie du blanc de l'œil au-deſſus de la prunelle, qui eſt abaiſſée, & un peu cachée par la paupière inférieure ; la bouche eſt en même-tems fort ouverte, les lévres ſe retirent, & laiſſent paroître les dents en haut & en bas.

Dans les Mépris & la Dériſion, la lévre ſupérieure ſe révèle d'un côté, & laiſſe paroître les dents, tandis que de l'autre côté elle fait un petit mouvement comme pour ſourire, le nez ſe fronce du même côté que la lévre s'eſt élevée, le coin de la bouche recule ; l'œil du même côté eſt preſque fermé, tandis que l'au-

tre eſt ouvert à l'ordinaire; mais les deux prunelles ſont abaiſſées, comme lorſqu'on regarde du haut en bas.

Dans la Jalouſie, l'Envie, les ſourcils deſcendent & ſe fronçent, les paupières s'élèvent, & les prunelles s'abaiſſent; la lévre ſupérieure s'élève de chaque côté, tandis que les coins de la bouche s'abaiſſent un peu, & que le milieu de la lévre inférieure ſe relève pour rejoindre le milieu de la lévre ſupérieure.

Dans les Ris, les deux coins de la bouche reculent & s'élèvent un peu, la partie ſupérieure des joues ſe relève, les yeux ſe ferment plus ou moins, la lévre ſupérieure s'élève, l'inférieure s'abaiſſe, la bouche s'ouvre, & la peau du nez ſe fronçe dans les Ris immodérés.

Les bras, les mains & tout le corps entrent auſſi dans l'expreſſion des *Paſſions ;* les geſtes concourent avec les mouvemens de l'âme; dans la Joie, par éxemple, les yeux, la tête, les bras, & tout le corps, ſont agités par des mouvemens prompts & variés; dans la Langueur & la Triſteſſe, les yeux ſont abaiſſés, la Tête eſt panchée ſur le côté, les bras ſont pendans, & tout le corps eſt immobile: dans l'Admiration, la Surpriſe & l'Étonnement, tout mouvement eſt ſuſpendu,

on reſte dans une même attitude. Cette première expreſſion des *Paſſions* eſt indépendante de la Volonté; mais il y a une autre ſorte d'expreſſion qui ſemble être produite par une réflexion de l'eſprit, & par le commandement de la volonté, & qui fait agir les yeux, la tête, les bras & tout le corps.

Ces mouvemens paroiſſent être autant d'efforts, que fait l'âme pour défendre le corps; ce ſont au moins autant de ſignes ſecondaires qui répètent les *Paſſions*, & qui pourroient les exprimer; par éxemple, dans l'Amour, dans les Déſirs, dans l'Eſpérance, on lève la tête & les yeux vers le Ciel, comme pour demander le bien que l'on ſouhaite; on porte la tête ſur le corps en avant, comme pour avancer en s'approchant la poſſeſſion de l'objèt deſiré, on étend les bras, on ouvre la main pour l'embraſſer & le ſaiſir; au contraire, dans la Crainte, dans la Haine, dans l'Horreur, nous avançons les bras avec précipitation, comme ce qui fait l'objèt de notre Averſion, nous détournons les yeux & la tête, nous reculons pour l'éviter, nous fuyons pour nous en éloigner. Ces mouvemens ſont ſi prompts, qu'ils paroiſſent involontaires; mais c'eſt un effèt de l'habitude qui nous trompe,

car ces mouvemens dépendent de la réfléxion, & marquent seulement la perfection des ressorts du corps humain, par la promptitude avec laquelle tous les membres obéissent aux ordres de la volonté.

Mais comment faire des observations sur l'expression des *Passions* dans une Capitale, par éxemple, où tous les hommes conviennent de paroître n'en ressentir aucune ?. Où trouver parmi nous aujourd'hui, non pas des hommes colères; mais des hommes qui permettent à la colère de se peindre d'une façon absolument libre dans leurs attitudes, dans leurs gestes, dans leurs mouvemens, & dans leurs traits ?

Il est bien prouvé que ce n'est point dans une Nation maniérée & civilisée, qu'on voit la Nature parée de la franchise qui a le droit d'intéresser l'âme, & d'occuper les sens; d'où il suit que l'Artiste n'a point de moyens dans nos Pays, d'exprimer les *Passions* avec la vérité & la variété qui les caractérisent; cependant pour donner aux Peintres une idée de quelques-unes des *Passions* principales, M. Watelet a cru pouvoir les ranger par nuances, en suivant l'ordre que leur indique le plus ordinairement la nature. M. le Brun avoit déjà ébauché ce sujet;

mais M. Watelet l'a enrichi de nouvelles réfléxions, qu'il est avantageux de rapporter ici.

Pour commencer par les *Passions* affligeantes, les Malheurs ou la Pitié sont ordinairement la cause de la Tristesse. L'Engourdissement & l'Anéantissement de l'esprit en sont les suites intérieures. L'Affaissement & le Dépérissement du corps sont ses accidens visibles. La Peine d'esprit est une première nuance. On peut ranger ainsi les autres, en se ressouvenant toujours que dans ce qu'on appelle *la Société polie*, il n'est guères d'usage de démontrer extérieurement les nuances qu'on va indiquer, & qu'on indiquera dans la suite sous chaque *Passion*.

Inquiétude.	*Langueur.*
Regrets.	*Abattement.*
Chagrins.	*Accablement.*
Déplaisance.	*Abandon général.*

La Peine d'esprit rend le teint moins coloré, les yeux moins brillans & moins actifs; la Maigreur succède à l'embonpoit; la couleur jaune & livide s'empare de toute l'habitude du corps; les yeux s'éteignent; la foiblesse fait qu'on se soutient à peine; la tête reste penchée vers

la terre; les bras, qui sont pendans, se rapprochent pour que les mains se joignent; la Défaillance, effèt de l'Abandon, laisse tomber au hazard le corps; qui, par Accablement enfin, reste à terre, étendu sans mouvement, dans l'attitude que le poids a dû prescrire à sa chûte.

Quant aux traits du visage, les sourcils s'élèvent par la pointe qui les rapproche; les yeux presque fermés se fixent vers la terre; les paupières abbatuës sont enflées; le tour des yeux est livide & enfoncé; les narines s'abattent vers la bouche; & la bouche elle-même entr'ouverte, baisse ses coins vers le bas du menton; les lévres sont d'autant plus pâles, que cette *Passion* approche plus de son période. Dans la Nuance des Regrèts seulement, les yeux se portent par intervalles vers le Ciel, & les paupières rouges s'inondent de larmes qui sillonnent le visage.

Le bien être du corps & le contentement de l'esprit produisent ordinairement la Joie; l'Épanouissement de l'âme l'accompagne; les suites en sont la vivacité de l'esprit & l'embellissement du corps. Divisons cette partie en Nuances.

Satisfaction.	*convulſion.*
Sourire.	*Éclats.*
Gaieté.	*Pleurs.*
Démonſtrations, comme Gèſtes, Chants & Danſes.	*Tranſports approchans de la Folie, ou reſſemblans à l'Ivreſſe.*
Rire qui va juſqu'à la	

Les Mouvemens du corps étant, comme on vient de le dire, des Geſtes indéterminés, des Danſes, &c. on peut en varier l'expreſſion à l'infini. La Nuance du Rire involontaire a ſon expreſſion particulière, ſur-tout lorſqu'il devient en quelque façon convulſif : les veines s'enflent; les mains s'élèvent premièrement en l'air, en fermant les poings, puis elles ſe portent ſur le côté, & s'appuyent ſur les hanches; les pieds prennent une poſition ferme, pour réſiſter davantage à l'ébranlement des muſcles; la tête haute ſe panche en arrière; la poitrine s'élève; enfin, ſi le Rire continue, il approche de la Douleur.

Pour l'expreſſion des traits du viſage, il en faut diſtinguer pluſieurs.

Dans la Satisfaction le front eſt ſerein; le ſourcil ſans mouvement reſte élevé par le milieu; l'œil nèt eſt médiocrement ouvert, laiſſe voir une prunelle vive & écla-

tante; les narines ſont tant ſoit-peu ouvertes; le teint vif, les jouës colorées & les lévres vermeilles; la bouche s'élève tant ſoit-peu vers les coins, & c'eſt ainſi que commence le Sourire.

Dans les Nuances plus fortes, la plûpart de ces expreſſions s'accroiſſent. Enfin dans le Rire & les Éclats, les ſourcils ſont élevés du côté des tempes, & s'abaiſſent du côté du nez; les yeux ſont preſque fermés, ils ſe relèvent un peu par les coins, & en les élevant en haut; il s'enſuit de-là que les joues ſe pliſſent, s'enflent & ſurmontent les yeux; enfin les narines s'ouvrent: les larmes, par cette contraction générale, rendent les paupières humides, & le viſage animé ſe colore.

Parcourons de même les Nuances de la *Paſſion* que fait éprouver à l'âme & au corps, le Mal corporel en différens degrés.

La *Senſibilité* paroît être la première: après elle, viennent,

La Souffrance.	*Les Tourmens.*
La Douleur.	*Les Angoiſſes.*
Les Elançemens.	*Le Déſeſpoir.*
Les Déchiremens.	

Les ſignes extérieurs de ces Affections

ſont des criſpations dans les nerfs, des tremblemens, des agitations, des pleurs, des étouffemens, des lamentations, des cris, des grincemens de dents; les mains ſerrent violemment ce qu'elles rencontrent; les yeux arrondis ſe ferment & s'ouvrent avec excès, ſe fixent avec immobilité; la Pâleur ſe répand ſur le viſage; le nez ſe contracte, remonte; la bouche s'ouvre, tandis que les dents ſe reſſerrent; les convulſions, l'évanouiſſement & la mort en ſont les ſuites.

L'âme dans les Souffrances extrèmes paroît éprouver un mouvement de contraction; elle ſe retire, pour ainſi dire, & tous ſes eſprits ſe concentrent. Les efforts qu'elle fait produiſent l'Égarement & le Délire : enfin, l'abattement & la perte de la raiſon font naître une eſpece d'inſenſibilité.

Il eſt un autre Ordre de Mouvemens qu'occaſionnent le plus ordinairement la Pareſſe & la Foibleſſe, tant du corps que de l'eſprit.

C'eſt de-là que naiſſent,

L'Irrésolution.
La Timidité.
Le Saisissement.
La Crainte.
La Peur.
La Fuite.
La Frayeur.
La Terreur.
L'Épouvante.

Les effèts intérieurs de cette *Passion* sont l'avilissement de l'âme, sa honte & l'égarement de l'esprit.

Les effèts extérieurs fournissent des contrastes dans les gestes, des oppositions dans les membres, & une variété d'attitudes infinies, soit dans l'action, soit dans l'immobilité.

Pour le visage, voici ce que M. le Brun a remarqué. Dans la Frayeur, le sourcil s'élève par le milieu : les muscles qui occasionnent ce mouvement sont fort apparens; ils s'enflent, se pressent & s'abaissent sur le nez qui paroît retiré en haut, ainsi que les narines; les yeux sont très-ouverts, la paupière supérieure est cachée sous le sourcil; le blanc de l'œil est environné de rouge; la prunelle est égarée du point de vûë commun, elle est située vers le bas de l'œil; les muscles des jouës sont extrèmement marqués, & forment une pointe de chaque côté des narines; la bouche est ouverte : les mus-

cles & les veines ſont en général fort ſenſibles; les cheveux ſe hériſſent; la couleur du viſage eſt pâle & livide, ſur-tout celle du nez, des lévres, des oreilles & du tour des yeux.

L'oppoſition naturelle de ces Mouvemens ſont ceux-ci qui naiſſent de la force de l'âme, & de celle du corps; & que l'Exemple, l'Amour-propre, la Vanité & l'Orgueil fortifient,

Force. *Hardieſſe.*
Courage. *Intrépidité.*
Fermeté. *Audace.*
Réſolution.

Les effèts intérieurs de ces Mouvemens nuancés ſont la Sécurité, la Satisfaction, la Générosité.

Les effèts extérieurs, quelquefois aſſez ſemblables à ceux de la Colère dans l'action, n'en ont cependant pas les mouvemens convulſifs & déſagréables; parce que l'âme conſerve ſon aſſiette. Une forte tenſion dans les nerfs; une attitude ferme dans l'équilibre & la pondération ſans abandonnement; une attention prévoyante, une contenance impérieuſe, caractériſent dans des degrés plus ou moins marqués les nuances que je viens de parcourir.

Le

Le Courage embellit ; il mèt les esprits en mouvement ; il répand une satisfaction intérieure qui rend les traits imposans, & qui donne à tout le corps un caractère intéressant & animé au dessus de l'habitude ordinaire.

On peut regarder la Contradiction, la Privation, la Douleur occasionnée par une cause telle que la Jalousie, l'Envie & la Cupidité, comme les sources qui produisent l'Aversion depuis sa première nuance jusqu'à ces excès. On en peut établir ainsi les passages :

Éloignement.
Dégoût.
Dédain.
Mépris.
Raillerie.
Antipathie.
Haine.
Indignation.
Menaçe.
Insulte.
Colère.
Emportement.
Vengeance.
Fureur.

Les effèts intérieurs de ces Nuances sont principalement le refroidissement de l'âme, l'irritation de l'esprit & son aveuglement, ensuite l'avilissement & l'oubli de soi-même ; enfin le crime que suivent le repentir, les remords & les furies vangeresses.

Les expressions extérieures de ces nuan-

ces sont très-différentes & très-variées. Cependant jusqu'à l'Indignation, les gestes sont peu caractérisés. Le corps n'éprouve que des mouvemens peu sensibles, s'ils ne sont décidés par les circonstances; & ces circonstances sont tellement indéterminées, qu'on ne peut les fixer.

Le corps entier, dans les dernières Nuances, contribue à servir la *Passion*. Ainsi l'Indignation produit les Menaces, l'action est déterminée à s'approcher de celui qui en est l'objèt : le corps s'avance, ainsi que la tête qui s'élève vers celle de l'ennemi à qui l'on annonce son ressentiment; les bras se dirigent l'un après l'autre vers le même point; les mains se ferment, si elles ne sont point armées; le visage se caractérise par une contraction des traits, comme dans la Colère; le reste des nuances est toute action.

Quelqu'un desireroit peut-être que M. Watelet eût joint ici quelques esquisses d'une *Passion* non moins violente que les autres, mais dont les couleurs sont regardées comme plus agréables, & les excès moins effrayans : je pourrois bien, dit-il lui-même, parcourir les Nuances de cette Passion, la timidité, l'embarras, l'agitation, la langueur, l'admiration, le desir, l'empressement, l'ardeur, l'impa-

tience, l'éclat du coloris, l'épanouissement des traits, un certain frémissement, la palpitation, l'action des yeux, tantôt enflammés, tantôt humides, le trouble, les transports, & l'on reconnoîtroit l'*Amour*; mais continue-t il, lorsqu'il s'agiroit de suivre plus avant cette route séduisante, la nature elle-même m'apprendroit en se couvrant du voile du mystère, que la réserve doit être aux Arts, ce que la Pudeur est à l'Amour.

DU COSTUME.

Le *Costume* est l'Art de traiter un sujèt dans toute la vérité historique : c'est donc, comme le définit fort bien l'Auteur du Dictionnaire des Beaux Arts, l'observation éxacte de ce qui est, suivant le tems, le génie, les mœurs, les loix, le goût, les richesses, le caractère & les habitudes d'un pays où l'on plaçe la sçène d'un Tableau. Le *Costume* renferme encore tout ce qui regarde la Chronologie, & la vérité de certains faits connus de tout le monde; enfin tout ce qui concerne la qualité, la nature, & la propriété essentielle des objèts qu'on représente. C'est la pratique de toutes ces Règles que nous

comprenons ainsi que les Peintres d'Italie, sous le mot de *Costume*.

Suivant ces Règles, dit M. l'Abbé du Bos (& les gens de l'Art conviennent de la justesse de ces réflexions), il ne suffit pas que dans la représentation d'un sujèt, il n'y ait rien de contraire au *Costume*, il faut encore qu'il y ait quelques signes particuliers pour faire connoître le lieu où l'action se passe, & quels sont les personnages du Tableau.

Il faut de plus représenter les lieux où l'action s'est passée, tels qu'ils ont été, si nous en avons connoissance; & quand il n'en est pas demeuré de notion précise, il faut, en imaginant leur disposition, prendre garde à ne se point trouver en contradiction avec ce qu'on en peut sçavoir.

Les mêmes Règles veulent aussi qu'on donne aux différentes Nations qui paroissent ordinairement sur la Scène des Tableaux, la couleur de visage, & l'habitude de corqs que l'Histoire a remarqué leur être propres. Il est même beau de pousser la vraisemblance jusqu'à suivre ce que nous sçavons de particulier des Animaux de chaque pays, quand nous représentons un évènement arrivé dans ce

pays-là. Le Poussin qui a traité plusieurs actions, dont la Scène est en Égypte, met presque toujours dans ses Tableaux, des bâtimens, des arbres ou des animaux, qui, par différentes raisons, sont regardés comme étant particuliers à ce pays.

Le Brun a suivi ces Règles avec la même ponctualité, dans ses Tableaux de l'Histoire d'Aléxandre; les Perses & les Indiens s'y distinguent des Grècs, à leur physionomie autant qu'à leurs armes : leurs chevaux n'ont pas le même corsage que ceux des Macédoniens; conformément à la vérité, les chevaux des Perses y sont représentés plus minces. On dit que ce Grand Maître avoit été jusqu'à faire dessiner à Alep des chevaux de Perse, afin d'observer même le *Costume* sur ce point.

Enfin, suivant ces mêmes Règles, il faut se conformer à ce que l'Histoire nous apprend des mœurs, des habits, des usages & autres particularités de la vie des Peuples qu'on veut représenter. Tous les Anciens Tableaux de l'Écriture-Sainte sont fautifs en ce genre. Albert Durer habille les Juifs comme les Allemands de son pays. Il est bien vrai que l'erreur d'introduire dans une action des personnages qui ne purent jamais en être les témoins, pour

avoir vécu dans des tems éloignés de celui de l'action, est une erreur grossière où nos Peintres ne tombent plus. On ne voit plus un S. François écouter la Prédication de S. Paul, ni un Confesseur le Crucifix en main exhorter le bon larron; mais ne peut-on pas reprocher quelquefois aux célèbres Peintres de l'École Romaine, de s'être plus attachés au Dessin; & à ceux de l'École Lombarde, à ce qui regarde la couleur, qu'à l'observation fidéle des Règles du *Costume ?* C'est cependant l'assujettissement à cette vraisemblance poëtique de la Peinture, qui, plus d'une fois, a fait nommer le Poussin, *le Peintre des gens d'esprit :* Gloire que le Brun mérite de partager avec lui. On peut ajouter à leur éloge, *d'être les Peintres des Sçavans.* Il y a un grand nombre de Tableaux admirables par la correction du Dessin, par la distribution des figures, par le contraste des personnages, par l'agrément du coloris, dans lesquels il manque seulement l'observation des Règles du *Costume.* On comprend encore dans le *Costume*, tout ce qui concerne les bienséances, le caractère & les convenances propres à chaque-âge, à chaque condition, &c. ainsi c'est pécher contre le *Costume*, que de donner à un jeune homme un visage trop âgé,

ou une main blanche à un corps sale; une étoffe légère à Hercule, ou une étoffe grossière à Apollon, &c.

DES DRAPERIES.

Dans l'Art de la Peinture, dont le but est d'imiter tous les corps qui tombent sous le sens de la vûë, l'objèt le plus noble & le plus intéressant est la représentation de l'Homme. L'Homme, par un sentiment qui naît ou de la nécessité ou de l'amour-propre, à l'usage de couvrir différentes parties de son corps; l'imitation des différens moyens qu'il employe pour cela, est ce qu'on désigne plus ordinairement par le mot *Draperie :* mais comme les Peintres qui choisissent la figure humaine pour le terme de leurs imitations, sont divisés en plusieurs classes, l'Art de Draper me paroît susceptible d'une division par laquelle je vais commencer.

Peindre la figure est une façon générale de s'exprimer, qui s'applique à tous ceux qui s'éxercent à peindre le corps humain. Les uns entreprennent d'imiter particulièrement les traits du visage & l'habitude du corps, qui nous font distinguer les uns des autres, & cela s'appelle *Faire le Portrait.* Les autres s'attachent à imiter les actions des hommes; plutôt que le détail

éxact de leurs traits différens; mais ces actions sont de plusieurs genres : elles sont ou nobles ou communes, ou véritables & historiques, ou fabuleuses ou chimériques; ce qui éxige des différences dans la manière de draper. Les *Draperies* doivent donc en premier lieu être convenables au genre qu'on traite; & cette loi de convenance qui, en contribuant à la perfection des Beaux Arts, est destinée à retenir chaque genre dans les bornes raisonnables, ne peut être trop recommandée aujourd'hui à ceux qui les éxercent. Il seroit à souhaiter que, gravée dans l'esprit du Peintre de Portrait, elle le fût aussi dans l'esprit de ceux qui se font peindre : ces derniers choisissant un vêtement convenable à l'état qu'ils éxercent, éviteroient des inconséquences & des contrastes bizarres & ridicules; tandis que le Peintre assortissant les étoffes, les couleurs & l'habillement à l'âge, au tempéramment & à la profession de ceux qu'il représente, ajouteroit une plus grande perfection à ses ouvrages, par cet ensemble sur lequel il doit fonder leur succès.

Le second genre dont j'ai parlé, & qui s'éxerce à représenter des actions communes, mais vraies; se sous-divise en une infinité de branches, qu'il est inutile de

parcourir. En général les Peintres de cette classe doivent conformer leurs *Draperies* aux Modes règnantes, en donnant aux vêtemens qui sont à l'usage des Acteurs qu'ils font agir, toute la grace dont ils sont susceptibles, & à la vérité qui peut en indiquer les différentes parties.

Je passe à l'ordre le plus distingué. C'est celui des Artistes qui représentent des actions nobles, vraies ou fabuleuses; on les appelle *Peintres d'Histoire.* Cette loi de convenance que j'ai recommandée, les oblige à s'instruire dans la science du *Costume.* Cette éxactitude historique fera honneur à leurs lumières, & réjaillira sur leur talent; car sans entrer dans une trop longue digression, je dois dire, à l'avantage des Artistes qui se soumettent à la sévérité du *Costume*, que très-souvent la gêne qu'il leur prescrit, s'étend sur l'ordonnance de leur Composition : le Génie seul est capable de surmonter cette difficulté, en alliant l'éxactitude de certains habillemens peu favorable aux figures, avec la grace qu'on est toujours en droit d'éxiger dans les objèts imités.

Ce n'est pas assez que les *Draperies* soient conformes au *Costume* de l'action représentée, il faut en second lieu qu'elles s'accordent au mouvement des figures;

troisièmement, qu'elles laissent entrevoir le nud du corps, & que sans déguiser les jointures & les emmanchemens, elles les fassent sentir par la disposition des plis.

Reprenons cette division qui embrassera les précèptes, qui me paroissent les plus essentiels sur cette partie.

L'éxactitude du *Costume* ne doit pas être portée à un excès trop gênant : pour ne pas tomber dans cet abus, le Peintre doit éviter également de s'en rapporter sur ce point aux Sçavans qui font leur unique Étude de l'Antiquité, & aux gens du monde qui n'ont presqu'aucune idée de cette partie intéressante de l'Histoire. Si trop docile il consulte ces hommes frivoles, qui ne jugent que par un sentiment que les préjugés falsifient; & qui, bornés au présent qui leur échappe sans cesse, n'ont jamais ajouté à leurs jouissances le tems passé ni l'avenir : il habillera Cyrus indifféremment à la Romaine ou à la Grècque; & Caton plein de l'idée de l'immortalité, se poignardant pour ne pas survivre à la République, sera paré du deshabillé d'un François de nos jours. D'un autre côté, le Sçavant critique qui, passant sa vie à approfondir les points épineux d'une érudition obscure, a émoussé en lui le goût des Arts & les sensations

des plaiſirs qu'ils procurent, ſera plus choqué de voir dans un Tableau, manquer quelque choſe aux armes que portoient les Horaces, qu'il ne ſera touché de la vérité de leur action. Le milieu que le Peintre peut garder, eſt de donner à une Nation, aux Romains, par éxemple, les vêtemens qu'ils portoient dans les tems les plus célèbres de la République. Il ſeroit injuſte d'éxiger de lui ces recherches longues & pénibles par leſquelles il pourroit ſuivre toutes les nuances que le luxe a répanduë ſucceſſivement ſur les Habillemens de ce Peuple fameux. Il aura même encore plus de liberté, lorſque le ſujèt d'Hiſtoire qu'il traitera, remontera à des ſiècles moins connus, & les tems fabuleux lui laiſſeront le droit d'habiller ſuivant ſont Génie les Dieux & les Héros dont il ſe repréſentera les actions. J'ajouterai qu'un Peintre eſt plus excuſable, quand, ne conſultant point le *Coſtume* d'une Nation, il lui donne des *Draperies* idéales, que lorſqu'il lui prête celles d'un peuple fort différent. L'ignorance peut paſſer à la faveur de l'imagination, comme on voit un sèxe aimable nous faire excuſer ſes caprices par les graces dont il les accompagne.

La ſeconde diviſion de cet article, renferme un précèpte plus général que le pré-

cédent; les *Draperies* doivent être conformes au mouvement des figures qui les portent, elles doivent l'être auſſi au caractère du ſujèt que l'on traite.

Peu de perſonnes, à moins qu'elles ne ſoient initiées dans les Myſtères de l'Art de Peindre, imaginent de quelle importance eſt dans une compoſition la partie des *Draperies*. Souvent, c'eſt l'Art avec lequel les figures d'un ſujèt ſont drapées, qui eſt la baſe de l'Harmonie d'un Tableau, ſoit pour la couleur, ſoit pour l'ordonnance. Cet Art contribue même à l'expreſſion des caractères & des paſſions; & ſi quelqu'un venoit à douter de cette dernière propoſition, qu'il réfléchiſſe un moment ſur ce que les habits des hommes qui ſe préſentent à nos yeux, ajoûtent ou ôtent continuellement dans notre eſprit à l'idée que nous prénons d'eux. Dans l'imitation des hommes, l'habillement concourra donc avec la paſſion d'une figure, à confirmer ſon caractère; conſéquemment un miniſtre de la Religion auquel vous voulez donner une expreſſion reſpectable, ſera vêtu de façon que les plis de ſes *Draperies* ſoient grands, nobles, mâjeſtueux, & qu'ils paroiſſent agités d'un mouvement lent & grave. Les vêtemens des vieillards auront quelque

chose de lourd, & leur mouvement sera foible, comme les membres qui les agitent; au contraire le voile & la gase dont une Nymphe est à demi couverte, semblera le jouèt des Zéphirs, & leurs plis répandus dans les airs, cédront à l'impression d'une démarche vive & légère.

J'ai dit que cette disposition des *Draperies* & leurs couleurs, renfermoient souvent la clef de l'Harmonie d'un Tableau: je vais rendre plus clair cette vérité, que ceux qui ne sont pas assez versés dans l'Art de Peindre, ne pourroient peut être pas développer.

L'Harmonie de la couleur dans la Peinture, consiste dans la variété des tons que produit la lumière, & dans l'accord que leur donnent les jours & les ombres. Il est des couleurs qui se font valoir, il en est qui se détruisent. Engénéral, les oppositions dures que produisent les couleurs tranchantes ou les lumières vives, & les ombres fortes brusquement rapprochées, blessent les regards, & sont contraires aux loix de l'harmonie. Le Peintre trouve des secours pour satisfaire à ces loix, dans la liberté qu'il a de donner aux étoffes les couleurs propres à lier ensemble celles des autres corps qu'il représente, & à les rendre toutes amies: d'ailleurs pouvant dis-

poſer ſes plis de manière qu'ils ſoient frappés du jour, ou qu'ils en ſoient privés en tout ou en partie, il rappelle à ſon gré la lumière dans les endroits où elle lui eſt néceſſaire, ou bien la fait diſparoître par les ombres que la ſaillie des plis autoriſe.

Il en eſt de même de l'Harmonie de la Compoſition ou de l'Ordonnance du ſujèt. S'agit-il de grouper pluſieurs figures? Les *Draperies* les enchaînent pour ainſi dire, & viennent remplir les vuides qui ſembleroient les détacher les unes des autres; elles contribuent à ſoutenir les regards des ſpectateurs ſur l'objèt principal, en lui donnant, pour ainſi dire, plus de conſiſtance & d'étenduë; elles lui ſervent de baſe, de ſoutien par leur ampleur. Un voile qui flotte au gré des vents, & qui s'élève dans les airs, rend la compoſition d'une figure légère, & la termine agréablement. Mais c'en eſt aſſez ſur le ſecond précèpte, paſſons au dernier.

Les *Draperies* doivent laiſſer entrevoir le nud du corps, & ſans déguiſer les jointures & les emmanchemens, les faire ſentir par la diſpoſition des plis, il eſt un moyen ſimple pour ne point bleſſer cette loi, & les Excellents Artiſtes le pratiquent avec la plus ſévère éxactitude : ils com-

mencent par dessiner nuë la figure qu'ils doivent draper : ils avouent que sans cette précaution, ils seroient sujèts à s'égarer, & qu'ils pourroient ajouter ou retrancher, sans s'en appercevoir, à la proportion des parties dont le contour & les formes se perdent quelquefois dans la confusion des plis. La *Draperie* n'est donc pas un moyen de s'éxempter de l'éxactitude que demande l'ensemble d'une figure, ni de la finesse qu'éxige le trait.

Qu'un raccourci difficile à dessiner juste, embarrasse un Artiste médiocre, il croit cacher sa négligence ou sa paresse sous un amas de plis inutiles. Il se trompe : l'œil du critique éclairé remarquera le défaut qu'il n'auroit fait peut-être, que par l'affectation qu'on a mise à le cacher ; & ceux, en plus grand nombre, qui jugeront par sentiment, seront toujours affectés desagréablement de ce qui n'est pas conforme à la nature. Le meilleur parti est de surmonter la difficulté du trait par une étude sérieuse du nud ; alors la *Draperie*, devenuë moins contrainte, prendra la forme que prescrita le contour des membres, & ses plis simples & débrouillés n'auront rien qui embarrasse les regards : cependant comme il est peu de précèptes dont

on ne puiſſe abuſer, en les obſervant trop rigoureuſement; il faut, en cherchant à ſe conformer à celui-ci, c'eſt-à-dire, en s'éfforçant de faire ſentir le nud au travers des *Draperies*, ne pas tellement ſerrer chaque partie du corps, que les membres gênés ſemblent ſervir de moule aux étoffes qui y paroîtroient collés. Évitez avec un ſemblable ſoin de donner aux vêtemens une telle ampleur, qu'une figure paroiſſe accablée ſous le poids des étoffes; ou que nâgeant, pour ainſi dire, dans une quantité de plis, elle ne paroiſſe que l'acceſſoire, tandis que les *Draperies* deviendroient l'objèt principal.

C'eſt ici l'occaſion de réfléchir un moment ſur l'uſage de ces petites figures, que les Peintres nomment *Manequins*, parce que cet uſage ſembleroit devoir être au moins toléré pour l'Étude des *Draperies*: il ſemble même être conſacré pour cet objèt, par l'éxemple de quelques habiles Peintres qui s'en ſont ſervis, comme le Pouſſin; mais ſi l'on doit juger de la bonté d'un moyen, n'eſt-ce pas en comparant les inconvéniens qui peuvent en réſulter, avec l'utilité qu'on en peut retirer? Si cela eſt, je dois condamner une pratique dangéreuſe pour un Art qui n'a

déjà que trop d'écueils à éviter. Mais entrons dans quelques détails.

Les Peintres qui avouent qu'on ne peut parvenir à deſſiner correctement la figure qu'en l'étudiant ſur la nature, trouvent moyen de ſurmonter dans cette étude la difficulté qu'oppoſe à leurs efforts cette mobilité naturelle, qui fait qu'une figure vivante ne peut demeurer dans une aſſiette invariable : ils ſurmontent auſſi celle de l'inſtabilité de la lumière, qui, pendant qu'ils peignent une figure nuë, ſe dégrade, s'affoiblit, ou change à tout inſtant. Comment ces mêmes Artiſtes regardent-ils comme inſurmontables ces mêmes difficultés, lorſqu'elles ont pour objèt l'étude d'une *Draperie* ? Pourquoi la fixer ſur une repréſentation incorrecte, froide, inanimée; &, dans l'eſpérance d'imiter plus éxactement la couleur & les plis du ſatin, renoncer à ce feu qui doit inſpirer des moyens prompts de repréſenter ce qui ne peut être que peu d'inſtans ſous les yeux.

Ce n'eſt pas tout, l'Artiſte s'expoſe à donner enfin dans les piéges que lui tend une figure, dont les formes ridicules parviennent inſenſiblement à ſe gliſſer dans le Tableau, & à rendre incorrectes ou froides & inanimées, celles que le Pein-

tre avoit empruntées d'une nature vivante & régulière. Qu'arrive-t il encore? L'étoffe étudiée sur le manequin, bien plus finie que le reste du Tableau, détruit l'unité d'imitation, dépare les différens objèts représentés; & ce satin, si patiemment imité, offre aux yeux clair-voyans une pesanteur de travail ou une mollesse de touche qui fait bien regretter le tems qu'un Artiste a employé à ce travail ingrat. Ce n'est donc pas le Poussin qu'il faut suivre en cette partie, c'est le Titien, Paul Véronèse, & sur tout Vandeik. Les *Draperies* de ce dernier sont légères, vraies, & faites avec une facilité qui indique un Artiste supérieur à ces détails. Examinez de près son travail & sa touche, vous voyez combien peu les étoffes les plus riches lui ont coûté; à la distance nécessaire pour voir le Tableau, elles l'emportent sur les plus patiens & les plus froids chef-d'œuvres de ce genre. Le moyen d'arriver à ce beau faire, est d'étudier cette partie en grand, & de donner à chaque espece d'étoffes la touche qui lui convient, sans se laisser égarer & se perdre dans la quantité de petites lumières, de reflèts, de demi-teintes, & d'ombres que présente une *Draperie* immuable apprêtée sur

un manequin, & poſée trop près de l'œil.

Je vais finir, par une réfléxion ſur la manière de Draper des Sculpteurs anciens. Preſque toutes leurs figures paroiſſent drapées, d'après les étoffes mouillées. Ces étoffes ſont diſtribuées en différens ordres de petits plis, qui laiſſent parfaitement diſtinguer les formes du corps; ce qui n'eſt cependant pas ſi général, qu'il n'y ait quelques exceptions, & qu'on n'ait trouvé des morçeaux de Sculpture Grècque traités dans une manière plus large pour les *Draperies*, & telle qu'elle convient à la Peinture. En conſeillant aux Peintres de ne pas imiter ſervilement l'Antique dans ſa manière de Draper, il s'en faut bien que je prétende la blâmer. Les Anciens ſont aſſez juſtifiés par ce qui eſt arrivé quelquefois à nos Modernes, lorſque voulant affecter une grande manière & des plis grands & ſimples, ils ont laiſſé le ſpectateur incertain, ſi ce qu'il voyoit étoit l'imitation des accidens d'un rocher, ou des plis fléxibles d'une étoffe. En effèt, rien n'étant plus éloigné de la flexibilité & de la légèreté d'une gaſe ou d'un taffetas, que l'apparence que nous offre une ſurfaçe de pierre & de marbre; il faut choiſir dans les ac-

cidens des *Draperies*, ce qui doit caractériser davantage leur souplesse & leur mobilité; sur-tout ne pouvant y ramener l'esprit, par l'éclat, la variété des ombres, & par le jeu de la lumière. *M. Watelet.*

De l'Invention.

L'*Invention* est la production & le choix des objèts qui doivent entrer dans la composition du sujèt que le Peintre veut traiter.

L'*Invention* n'est qu'une partie de la composition, & elle est différente de la disposition; qui consiste à plaçer ces mêmes objèts avantageusement. Il faut faire attention que les objèts qu'on introduit dans un tableau, doivent tous contribuer à l'expression & au caractère du sujèt. L'Invention, par rapport à la peinture, se peut considérer de trois manières : le genre *historique*, le genre *allégorique* & le genre *mystique*.

Le genre *historique* est le plus considérable en peinture; il consiste à unir plusieurs figures ensemble, qui représentent un sujèt tiré de la Fable ou de l'Histoire, ou purement allégorique. Plusieurs Auteurs, entr'autres de Piles, donnent à ce terme une signification plus étenduë,

& renferment dans le genre *hiſtorique*, la repréſentation de toutes les productions de l'Art & de la Nature. On éxige, dans ce genre, la fidélité, la netteté & le beau choix. La *fidélité* de l'hiſtoire n'eſt pas de l'eſſence de la peinture, mais elle eſt de convenance; enſorte qu'il faut traiter les choſes tirées de la Fable ou de l'Hiſtoire, ſuivant l'opinion qu'en ont communément les hommes, par des Auteurs, ou par la tradition; cependant il eſt permis également aux Peintres & aux Poëtes, de ſe donner une liçence modérée, & d'introduire quelques traits d'imagination dans les ſujèts *hiſtoriques* qui peuvent le ſouffrir. A l'égard de la *netteté*, elle conſiſte à ſaiſir quelques marques diſtinctives d'un ſujèt, & à le rendre de manière que le Spectateur éclairé ne puiſſe pas le confondre avec un autre. Enfin le *beau choix* eſt la partie où brille le génie du Peintre. Un grand ſujèt eſt ſuſceptible de beaucoup de nobleſſe & de grandeur dans les figures, de force & d'expreſſion dans les attitudes, de variété & d'action dans la ſçène du Tableau, &c. Un petit ſujèt doit ſe faire remarquer par une manière de le traiter, neuve, élégante, intéreſſante. *Diction. des Beaux Arts.*

Le genre *allégorique* eſt repréſenté par

le choix & par la disposition des objèts, autres que ce que ces objèts sont en effèt. Les sujèts sont *allégoriques* en tout, ou en partie. Les sujèts allégoriques en partie, contiennent un mélange de traits fabuleux & d'histoires, qui concourent à former un tout parfait. Les sujèts purement *allégoriques* doivent offrir aux yeux des figures symboliques, avec leurs attributs reçus & connus, afin qu'on comprene facilement le sujèt morale, historique, galant ou critique; traité par le Peintre. *Dict. des Beaux Arts.*

Le genre *Mystique* ėst celui où l'on représente, sous des figures symboliques, quelque mystère de notre Religion. Il faut que l'invention dans ce genre, soit pure & sans mélange d'objèts tirés de la fable; elle doit être aussi fondée sur l'Histoire Ecclésiastique. Ce genre ne peut jamais être traité d'un style trop grand, ni trop majestueux. *Dict. de Peint.*

De la Disposition.

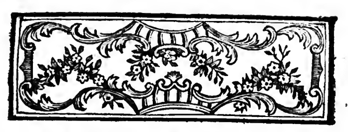
La *Disposition* est cette œconomie & ce bon ordre de toutes les parties d'un Tableau, de manière qu'il en résulte un effèt avantageux. La *Disposition* fait partie de la Composition. Elle arrange & lie

tous les objèts avec netteté, & sans confusion. Elle plaçe les principales figures dans les endroits les plus apparents, sans affectation ; enfin elle donne de la force & de la grace aux choses inventées. On doit observer que dans l'œconomie de tout l'ouvrage, la qualité du sujèt doit se faire sentir d'abord ; & le Tableau doit, du premier coup-d'œil, inspirer la passion principale qu'on a entrepris de traiter.

De l'Expression.

L'*Expression* est la représentation des mouvemens de l'âme & des passions. Il faut que les *Expressions* soient propres au sujèt; & que les principales figures en ayent de nobles & de frappantes. On doit fuir également les *Expressions* éxagérées & celles qui sont insipides. Un habile Artiste sçait faire concourir à l'*Expression* générale du sujèt, les objèts mêmes les plus inanimés, par la manière dont il les expose.

On dit communément que le dessin & le coloris sont le corps de la Peinture, & que l'*Expression* en est l'âme.



DICTIONNAIRE

DES

HIÉROGLYPHES, EMBLÊMES, ALLÉGORIES, ÉNIGMES, DEVISES, ATTRIBUTS ET SYMBOLES.

— A —

PLUTARQUE nous apprend que Mercure qui enseigna le premier les Lettres aux Égyptiens, voulut que l'*Ibis* fut la première Lettre ; parceque cet Oiseau en marchant représente une figure à trois angles ; les Grecs, les Latins, & presque tous les peuples donnent à la première Lettre de l'Alphabet, la forme d'un Triangle isocèle ; c'est-à-dire, dont les parties sont égales.

Covarruvias dit, que le premier son que l'Homme fait entendre en naissant, est le son de l'A ; ensuite il distingue, & dit ; que les Garçons font entendre le son de l'A,

& les Filles le son de l'*E* ; chaque sèxe faisant entendre le son qu'a la première lettre du nom des premières personnes de même sèxe, qu'il y a eû dans le monde.

Chez les Grecs & chez les Romains l'A étoit l'indice d'Absolution, comme le C de Condamnation : l'N & L de Délay, dénotant ces deux mots ; *non liquet.*

La Lettre A chez les Anciens étoit une Lettre numérale, qui signifioit 500 ; comme on le voit dans Valèrius Probus. Quand on mettoit un titre, ou une ligne droite au dessus de l'A ; il signifioit *cinq mille.*

L'A a servi à quelque Devises. Un A avec ce mot latin, *ordine potior* ; c'est-à-dire, le premier en ordre ; pour marquer, dit l'Abbé Picinelli, que la foi & le service de Dieu, qui s'est appellé *Alpha & Omega*, sont les choses du monde les plus précieuses, & qui doivent passer avant tout le reste. Un Italien à la mort de sa femme prit pour devise un A & un C, avec ces mots *Neutra juvabit*, ni l'un ni l'autre ne servira ; peut-être, dit l'Abbé Ferro dans son Théatre des Devises, pour marquer que la puissance humaine ne pouvoit rien à cela.

Aage.

L'Age eſt exprimé par le Serpent.

L'âge viril eſt figuré par la *Barbe.* La *Barbe* ſignifie l'homme. Diogènes fit réponſe, qu'il portoit *Barbe*; afin de ſe ſouvenir qu'il étoit homme. Pluſieurs Naturaliſtes ont dit, que la *Barbe* a été donnée à l'homme, pour lui ſervir d'ornement, & de dignité.

Les enfans apportent au père autant d'honneur & de gloire, que la *Barbe* donne de grace & de luſtre au viſage. *Artémidore.*

Il eſt auſſi mal ſéant d'oſter à l'homme l'ornement de la *Barbe*, que de couper les Jubes * du Lion. *Lucien.*

Vous ne raſerez point la *Barbe*, dit le Seigneur. *Lévitique*, *Chap. XXI.* Les cheveux & la *Barbe* ſont des ſignes de Sageſſe, & de Perfection. *Héſyche, Evêque de Jéruſalem.*

Abeilles.

L'*Abeille* ſeule entre les Animaux obéiſſante à ſon Roi. *Plin. Li. II. Chap. 5.*

Mouſches à miel, Hiéroglyphique de Roi bien aimé.

Don d'Éloquence ſignifié par *l'Abeille. Plin. Li. II. Chap. 5.*

* *Jubes*, c'eſt-à-dire, Crinières du Lion.

On a souvent fait entrer les Abeilles dans des Dévises. Une Abeille avec ce mot d'Horace, *Studiosa florum*, est la dévise d'un homme appliqué à des ouvrages d'esprit. Elle conviendroit encore mieux à une femme sçavante. Une Ruche, & *labor omnibus unus*, convient à une société de gens qui travaillent de concert: & avec ce mot pris de Virgile, *ore legunt sobolem*, on l'a appliqué aux Prédicateurs; & ceux-ci à des sçavans, *utile dulci*; ou *E pluribus unum.* Ephèse a une grosse Abeille au revers de ses médailles. Les Abeilles, si l'on en croit M. Reger, étoient le Symbole des colonies, aussi bien que celui de la Sagesse. *Sic vos non vobis* fut appliqué à Charles V. lorsqu'il fit la guerre, pour rétablir le Duc de Sforce dans le Duché de Milan. Une Abeille qui voltige sur les fleurs, *ut prosint*; pour marquer un homme qui consacre toutes ses veilles & ses travaux à l'utilité du public. Louis XII. entrant dans Gènes parut avec un habit blanc semé d'un essaim d'Abeilles d'or; au milieu duquel étoit le Roi, avec ces mots: *Rex non utitur aculeo*, Le Roi n'a point d'aiguillon; pour faire connoître aux Génois qu'il leur pardonnoit leur rebellion.

ABONDANCE.

On la représente belle & gracieuse, étant aussi desirée que la Disette est abhorrée. Elle est couronnée de fleurs, pour signifier la joie que ses dons portent en nous; sa draperie est de couleur verte & or, par allusion aux campagnes, qui sont vertes à la naissance des grains & se dorent au tems de la moisson. D'une main elle tient une corne d'abondance, & de l'autre un bouquèt d'épis; les différents légumes qui se répandent jusqu'à ses pieds, marquent que dans l'Abondance on néglige souvent l'Œconomie.

Pour exprimer qu'une grande Abondance nuit quelquefois, ou rend les gens fainéans & inutiles, on a fait plusieurs dévises: l'une a pour corps un arbre dont les branches se sont rompuës sous le poid des fruits dont il étoit chargé, avec ce mot: *Inopem me Copia fecit.* L'Abondance m'a appauvri: ou bien une Chandelle qui se fond à un grand feu au lieu de s'y allumer, avec le même mot. Une chèvre bien grasse: *Sterilescit obesa.*

On appelle la corne de la Chèvre Amalthée, la Corne d'Abondance. *Copiæ cor-*

nu. En Sculpture & en Peinture, c'eſt une figure de Corne d'où il ſort des fruits.

A l'égard des médailles, l'on obſerve qu'elle ſe donne à toutes les Divinités, aux Génies, aux Héros pour marquer les richeſſes de l'Abondance, procurées par la bonté des Dieux, & par la valeur des Héros. Quelquefois l'on en met deux, pour marquer une Abondance extraordinaire.

L'Abondance eſt quelquefois repréſentée ſur les médailles, ſous la forme d'une Divinité, elle tient à la main des épis, & elle a à ſes pieds un pavot entre des épis ſortant d'un boiſſeau.

Le Luxe, les plaiſirs & la magnificence,
Sont les vrais fruits de l'Abondance.

Abondance Maritime.

Cérès aſſiſe ſur la proüe d'un vaiſſeau, caractériſe ce ſujet. Elle tient d'une main un bouquèt, & de l'autre un rameau de genêt, ſur lequel ſont attachés pluſieurs cocons de vers à ſoye; & elle s'appuye ſur une meſure pleine de grains, qui ſe répandent.

Abondance Publique.

Lorſque je meurs, tout eſt en deüil,
Tout l'univers n'eſt qu'un cercüeil;

Auſſi la joie revient bien vite,
Du moment que je reſſuſcite.

Elle nous eſt repréſentée par une femme ſuperbement vêtuë, couronnée de laurier, s'appuyant ſur une Corne d'Abondance remplie de toute ſorte de richeſſes; de ſa main gauche elle tient des Épis, des Palmes, & des branches de laurier, qu'elle laiſſe tomber indifféremment pour en régaler le Public.

ABSTINENCE.

Ne ſois point ſujet à ta bouche,
Aprends que quelquefois tu lui dois refuſer,
Ces mêts excellents que je touche,
J'en uſe ſans en abuſer.

L'*ABSTINENCE* eſt une Mortification volontaire qui ſe repréſente par une femme vêtuë avec ſimplicité; elle ſe ferme la bouche avec une de ſes mains, & de l'autre montre une table couverte de mèts; avec ces mots : *Non utor, ne abutar.*

S. Grégoire, au VI Liv. de ſes Épitres à Anaſtaſe, déſigne par le Tambour l'Hiéroglyphe de l'*Abſtinence*. Comme la

matière dont on conſtruit le tambour ; eſt une peau ſèche ou maçerée long-temps auparavant : ainſi l'Homme abattu par le jeûne, éloigné de tout plaiſir, vit ſobrement pour vaquer aux louanges du Seigneur.

L'Homme maigre & décharné eſt déſigné par l'Hériſſon, Hiéroglyphe de la Maigreur ; parceque cet animal n'a preſque point de chair intérieurement : à l'extérieur, il n'offre à la vûë que des épines ou pointes, & une écaille ſeulement. Pluſieurs Naturaliſtes prétendent que la maigreur de cet animal, provient d'une *Abſtinence* preſque totale de nourriture : ils aſſurent qu'il demeure pluſieurs mois ſans manger.

ACADÉMIE.

Les Aléxandres, les Céſars
M'occupent dans ma ſolitude ;
Mais mes plus grands travaux, ma principale étude
Sont les Sciences & les Arts.

ACADÉMIE DES SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

MATRONE vêtuë d'étoffes changeantes, pour dénoter la variété des Sciences

qu'elle traite. Elle a une couronne d'or ſur la tête, les productions devant être épurées comme ce métal. D'une main elle tient une lime avec l'inſcription *Detrahit, atque polit*; & de l'autre une Couronne compoſée de laurier, de lierre, & de myrthe; allégorie des genres de Poëſies, héroïque, lyrique, & paſtorale : dans la même main elle a auſſi deux pommes de grenades, ſymbole de l'union & des aſſemblées : ſon fauteuil eſt orné de rameaux d'olivier, arbre dedié à Minerve & à la Paix : à ſes pieds ſont pluſieurs Volumes, parmi leſquels il y a un Singe, animal dont les Egyptiens faiſoient l'Hiéroglyphe des Belles-lettres. Elle eſt dans un lieu de délices, à la campagne : parceque l'étymologie du nom d'*Académie* vient d'un noble Athénien nommé *Academus*, qui recevoit ſouvent Platon & ſes diſciples, dans une belle maiſon qu'il avoit proche de la ville.

ENIGME. I.

Je ſuis du ſèxe aimé, du ſèxe feminin :
Mais tous mes membres ſont du sèxe maſculin,
Sans être monſtrueuſe, ainſi que pluſieurs bêtes,
Avec quatre-vingts pieds, j'ai quatre fois dix têtes.

Deux fois quarante bras, autant d'oreilles, d'yeux;
Pour mes langues, l'usage en est mystérieux.
Comme à moins qu'être bonne, on ne m'en souffre aucune,
Toutes celles que j'ai n'agissent que pour une,
Ce que je compte ici de diverses parties,
A quatre fois dix corps les fait voir assorties.
Mais ces quatre fois dix, par de sçavants accords,
Ne me forment qu'un seul & numéraire corps.
Je me vêts en manteau, just'-au-corps, & soutane:
Je porte habit sacré, je porte habit profane.
Mille honneurs éclatans me mettent en crédit,
On me voit mortier, mitre, & pourpre, & saint-Esprit.
Je suis également & de plume & d'épée,
Et je puis par les deux enfin être occupée.
J'ai place bien souvent dans la maison d'un grand,
Qui n'a point son pareil dans son sublime rang.
J'ai quantité d'enfans, la plûpart en familles;
Mais entre tant d'enfans j'ai seulement deux filles,
Qui tiennent de leur mère; & qui, dit-on, font voir
Qu'en partage elles ont le talent du sçavoir.
Je compose & m'explique en divers idiômes.
D'Aristote j'entends les doctes axiômes.
Epique, Dramatique, Elégie & sonnèt,
Satyre, Ode & Rondeau sortent de mon cornèt;
Enfin rien ne me borne, en mon genre d'écrire.
Cependant, si de moi je dois ici tout dire,

Avec tant de talens dont j'acquiers un grand nom,
J'en suis à la première & plus simple leçon.

ACADÉMIE DES ARTS.

MATRONE robuste, dans une attitude noble, & vêtuë simplement; pour marquer la noblesse de ses sentimens & la simplicité de ses mœurs. Sur sa tête est un Coq, symbole de vigilance; elle tient une Lampe, allégorie de l'étude continuelle; elle tient aussi une Grenade pour les mêmes raisons que la précédente. L'Harmonie si nécessaire aux Arts, est indiquée par les divers Instrumens de Musique qui sont à ses pieds; mêlés avec la Base attique, le Chapiteau corinthien, la Palette, & le Marteau.

Proche d'elle est un Singe qui regarde dans un miroir la réflection des différents objets, les Arts n'étant qu'une imitation fidèle des productions de la nature.

ACHÉLOUS.

ACHÉLOUS, fis de l'Océan & de Thétis combattit contre Hercule, pour la possession de Déjanire qui lui avoit été promise en mariage; & voyant que son rival étoit le plus fort, il eut recours à la ruse: d'abord il se transforma en

Serpent, croyant épouvanter son ennemi par d'horribles sifflemens; mais le vainqueur de l'hydre à cent têtes n'en fit que rire, & lui serra la gorge avec tant de roideur qu'il alloit l'étouffer, lorsqu'*Achélous* se metamorphosa en taureau : mais en vain, Hercule le prit par les cornes, le renversa, & ne quitta prise, qu'après en avoir arraché une. Les Nayades la ramassèrent, & l'ayant remplie de fleurs & de fruits, elle devint la Corne d'Abondance. Cet *Achélous* étoit un Fleuve de Grèce, qui couloit entre l'Étolie & l'Acarnanie, dont les inondations fréquentes désoloient les campagnes de Calydon, & portant de la confusion dans les limites, obligeoient souvent les Étoliens & les Acarnaniens de se faire la guerre. Hercule, avec le secours de ses troupes, fit faire des digues, & rendit le cours du fleuve si uniforme, que les deux Peuples n'eurent plus désormais aucun sujet de dispute sur les bornes de leur territoire. Voilà le combat d'Hercule contre *Achélous*. Sa Métamorphose en Serpent marquoit son cours tortueux, & celle en Taureau exprimoit les débordemens furieux, & les ravages qu'il causoit dans les campagnes. Hercule après l'avoir vaincu, lui arracha une Corne; c'est-à-dire,

qu'il remit dans un ſeul lit les deux bras de ce fleuve ; & cette Corne devint une Corne d'Abondance, parce qu'en effet il porta dans la ſuite l'Abondance dans la campagne.

ACCOUTUMANCE.

Il n'eſt rien ici bas, dont on ne vienne à boût ;
Tu peux en voir ici la naïve peinture :
Maìs il faut s'exercer ; la Coutume peut tout,
C'eſt une ſeconde Mère nature.

Cet Emblême repréſente un homme chargé de pluſieurs inſtrumens, tous propres à s'exercer aux Arts ; il s'appuye en marchant ſur un bâton, tenant de l'autre main un rouleau où eſt écrit ; *vires acquirit eundo*, qui eſt la répréſentation de la merveilleuſe force de l'*Acoutumance* : il eſt peint vieux & ne repoſe point, pour montrer que l'expérience le mèt en crédit, & qu'en agiſſant il ſe fortifie ; ce qui eſt encore enſeigné par la rouë qu'il a devant lui.

ACCORD.

Deux jeunes filles, dont l'une accorde une orgue, au ton d'un flageolèt qui eſt propre à cet uſage, & que les

Italiens nomment *Corista* ; l'autre prend le ton de l'orgue pour y accorder un Luth.

Ces deux instruments sont les plus harmonieux, & les plus susceptibles des différents accords.

ENIGME II.

Nous sommes trois frères en France ;
L'un de nous trois, selon certains sçavans,
En Grèce a reçû la naissance ;
Mais on ne convient pas du tems.
Par droit d'extension, au défaut d'une absente,
Deux de nous réunis président aux forêts ;
L'un des deux, mis avec excès,
Produit une voix moins sonante.
Le troisième est plus usité,
Il règne à la fin de l'été.
Lecteur, si ta recherche est vaine,
Ne t'en prends pas à nous ; ton désir curieux
Peux être satisfait sans peine ;
Tu nous as tous trois sous les yeux.

ACTE VERTUEUX.

L'éclat que donne une valeur suprême
Est le plus riche diadême.

L'*ACTE VERTUEUX* est dépeint sous la figure d'un homme de très-bonne

mine, ayant la tête environnée de rayons célestes, & couronné de guirlande d'Amaranthe; il porte des armes dorées sous un manteau impérial brillant d'or: il tient de la main droite une lance avec laquelle il perce un serpent; de la main gauche il tient un livre, & sous ses pieds une tête de mort; pour montrer que lorsqu'on excèlle dans les armes ou dans les lettres; que.....

Malgré Caron qui le prend dans sa barque;
Leurs noms & leurs vertus triomphent de la
Parque.

Actions du Juste.

De même que l'Etoile éclate dans les Cieux;
Et qu'à travers la nüe elle brille à nos yeux;
Ainsi le *Juste* fait paroître sa constance.
On voit éclater sa vertu;
Dans ses travaux, dans sa souffrance;
Par les maux son cœur pur n'est jamais abattu.

Cette Étoile que vous voyez briller dans les nüës représente les personnes, dont les vertus éclatent par-tout; & qui sont comme les flambeaux du Ciel qui éclairent les méchans, pour leur faire connoître la vérité. Il faut donc ne converser qu'avec les *Justes*; afin qu'imitant

leurs actions, nous puissions briller devant les yeux de Dieu.

Action Méritoire.

C'est l'éxercice continuel des belles actions, qui conduit à l'Immortalité. On répréſente un homme dans l'âge viril & d'un aspect noble; pour dénoter que l'élévation des sentimens se manifeste ordinairement dans les dehors de la personne. Il est couronné d'Amaranthe; sa tête entourée de rayons, est l'image de la splendeur éclatante du vrai mérite. On l'habille en Guerrier, tenant une lance, de laquelle, quoique rompuë, il combat toujours le vice, figuré par le Serpent. Le Livre qu'il tient, indique que l'Étude des lettres, illustre ainsi que l'éxercice des armes. L'action de fouler une tête de mort sous son pied, dénote que la vertu triomphe de la mort même.

Enigme III.

Lecteur il est bon d'avertir,
Afin, que ton effort redouble,
Que cette Enigme est une Enigme double;
Si pour me deviner tu veux te divertir,
Peut-on s'imaginer plus plaisante Famille.
Il s'agit de sçavoir qui peut être la Fille,
(Le récit n'est point fabuleux)

Qu'on a vûë épouser sa Mère ?
Cette Mère étoit mâle, & n'eut jamais de Père.
Devine, lecteur, si tu peux.

Adolescence Féminine.

Jeune fille dont le visage est riant, le coloris vif & les traits délicats; elle est couronnée de fleurs différentes, dont elle tient aussi une guirlande pour dénoter la felicité heureuse, mais passagère, de cet âge. Son vêtement de couleur changeante, marque la volubilité des sentiments depuis quinze à vingt ans. Le Paon signifie qu'à cet âge commence à règner l'Amour de la Parure.

Adolescence Masculine.

Jeune homme vêtu richement, couronné de fleurs, s'appuyant sur une harpe, & tenant un miroir; tout étant agréable dans cet âge. Son pied est posé sur un horloge à sable, pour marquer le peu de cas que l'*Adolescence* fait du tems.

Adonis.

Adonis fut le fruit du commerce incestueux de Myrrha, avec son père Cyniras. Cette Princesse obligée de se dé-

tober à la juste colère de son père, se retira en Arabie, où les Dieux la changèrent en l'Arbre qui porte la myrrhe. Quand le terme de mettre *Adonis* au monde arriva, l'arbre s'ouvrit pour faire jour à l'enfant: les Nymphes du voisinage le reçurent en naissant, & le nourrirent dans les antres de l'Arabie. La seule ressemblance des noms fait tout le fondement de cette métamorphose. *Adonis* devenu grand alla à la cour de Byblos en Phénicie, dont il fit bientôt l'ornement. Vénus l'y vit, & fut éprise de sa beauté: elle préfera la conquête d'*Adonis* à celle des Dieux mêmes, dit Ovide; & abandonna le séjour de Cythère, d'Amathonte & de Paphos, pour le suivre dans les forêts du Mont-Liban où il alloit chasser. Mars jaloux de la préférence que Vénus donnoit sur lui au jeune Prince, employa pour se venger le secours de Diane, qui suscita un sanglier énorme auquel elle lança son javelot: le sanglier s'en étant déferré, se rua sur *Adonis*, & le mit en pièces. Vénus accourut, mais trop tard, au secours de son favori, il étoit déja sans vie: elle donna toutes les marques de la plus vive douleur, & le changea ensuite en Anémone. Euripide dit que Diane vengea sur le favori de

Vénus la mort d'Hippolyte, dont Vénus avoit été cause.

Adonis descendu dans le royaume de Pluton, sçut encore inspirer de tendres sentimens ; Proserpine l'aima, & lorsque Vénus eut obtenu de Jupiter son retour à la vie, la Princesse infernale s'y opposa, & refusa de le rendre au jour. Le Père des Dieux fut embarrassé de cette affaire, & ne voulant pas mécontenter les deux Déesses, les renvoya au jugement de la Muse Calliope, qui partagea le différend, en ordonnant qu'Adonis seroit alternativement avec l'une & l'autre Déesse. Les Heures furent aussi-tôt députées aux enfers pour en ramener *Adonis*, qui depuis ce tems-là demeura six mois sur la terre avec Vénus, & six mois dans les enfers. Voilà la fable d'*Adonis* : en voici l'histoire.

ADONIS étoit un jeune Prince, qui rassembloit en lui les plus belles qualites de l'âme & du corps. Il épousa la fille du Roi de Byblos, & monta sur le thrône avec son beau-père. On peut conclure des regrèts que son peuple témoigna de sa mort, qu'il en avoit fait les délices : un jour qu'il chassoit dans les forêts du Mont-Liban, un sanglier le blessa à l'aine ; la Reine qui l'aimoit éper-

duëment croyant la bleſſure mortelle, fit paroître tant de douleur, qu'on le crut mort; il fut pleuré comme tel, non-ſeulement dans Byblos, mais encore dans toute la Phénicie. Cependant le Prince ne mourut pas de ſa bleſſure, & au bout d'un an il fut parfaitement guéri. La joie ſuccéda alors à la triſteſſe, & dans les tranſports de l'allégreſſe publique, on ſe diſoit que le Prince étoit revenu des Enfers. Il n'en falloit pas tant pour bâtir une fable.

Le culte d'*Adonis* commença dans la Phénicie où ce Prince a règné, & delà ſe répandit dans les pays voiſins; en Égypte, dans l'Aſſyrie, & même dans la Judée, car les Prophètes l'ont ſouvent reproché aux Juifs: de la Syrie il paſſa dans la Perſe, dans l'Iſle de Chypre, & enfin dans la Grèce. Sa Fête duroit huit jours; toute la ville commençoit d'abord à prendre le deuil, & à donner des marques publiques d'affliction, on n'entendoit de tous côtés que pleurs & gémiſſemens: les femmes qui étoient les miniſtres de ce Culte, couroient les ruës la tête raſée, ſe frapant la poitrine.

A Aléxandrie la Reine, ou la Dame la plus qualifiée de la ville, portoit la Statuë d'*Adonis*, accompagnée des femmes

les plus considérables, qui tenoient à la main des corbeilles pleines de gâteaux ; des boëtes de parfums, des fleurs, des branches d'arbres, & toutes sortes de fruits. La pompe étoit fermée par d'autre Dames qui portoient de riches tapis, sur lesquels étoient deux lits en broderie d'or & d'argent ; l'un pour Vénus & l'autre pour *Adonis.* On y voyoit la statuë du jeune Prince, avec une pâleur mortelle sur le visage, qui n'effaçoit pas les charmes qui l'avoient rendu si aimable. Cette procession marchoit ainsi au bruit des trompettes & de toutes sortes d'instrumens qui accompagnoient la voix des Musiciens.

A Athènes, quand le tems de la Fête étoit arrivé, on avoit soin de placer dans plusieurs quartiers de la ville, des représentations ressemblantes à un jeune homme mort à la fleur de son âge : les femmes vêtuës d'habits de deuil, venoient ensuite les enlever pour en célébrer les funérailles, pleurant & chantant des cantiques, qui exprimoient leur affliction.

Entre les autres Cérémonies de cette Fête, on remarque celle-ci : on portoit dans des vases de terre du bled qu'on y avoit semé, des fleurs, de l'herbe naissante, des fruits, des jeunes arbres, des

laituës; & à la fin de la Cérémonie, on alloit jetter ces jardins portatifs dans la Mèr, ou dans quelque fontaine. C'étoit une eſpèce de Sacrifice qu'on faiſoit à *Adonis*. Tout cela avoit alluſion aux circonſtances de ſa vie & de ſa mort.

ADOPTION.

Comme il faut que la perſonne qui adopte, ſoit plus âgée que celle qui eſt adoptée; ce ſujet ſe contractériſe, par une Matrône, qui regarde tendrement un jeune homme, qu'elle reçoit dans ſes bras. Proche d'elle eſt une Orfraye, eſpece d'aigle de couleur cendrée, ayant les pattes preſque ſemblables à celles d'un canard. On en fait le Symbole de l'*Adoption* ſur l'autorité de Pline *Liv. X. Ch.* 3. & d'Ariſtote *Liv. VI. & Liv. IX. Ch.* 31. qui raportent que cet oiſeau reçoit avec bénignité les petits de l'aigle, & les élève comme les ſiens propres.

ADULATION.

C'eſt la complaiſance outrée, les louanges fauſſes, & les careſſes intéreſſées. On la peint vêtuë galamment, & joüant de la flûte, pour marquer qu'elle cherche à s'inſinuer par les agrémens extérieurs, & par la douceur de ſes paroles,

Elle a pour attributs, des abeilles, à cause de la douceur de leur miel, & du venin de leurs aiguillons : & un soufflèt, parce que la Flaterie éteint la lumière de la raison, & allume le feu des passions.

Adultère.

Ce Vice énorme est figuré par un homme replèt dans un déshabillé voluptueux ; & couché mollement sur des coussins. Ses attributs sont une Lamproie accouplée avec un Serpent, & un anneau conjugal qui est rompu.

Sorores, Gula & Otiositas, quasi duo ligna, incendunt ignem Luxuriæ.
Ezech. Cap. 16.

Adversité.

Le pressoir instrument de la vendange, est un Hiéroglyphe de la Sainte Écriture ; il exprime les temps calamiteux, les adversités, les tourmens, les afflictions. David les a décrit, dans le Pseaume intitulé ; *in finem pro Torcularibus.*

Les grandes calamités sont figurées par les eaux ; le Prophète Roi, Pseaume 87. *Tu as amené sur moi tous les flots.* Les interprètes entendent par les flots, les afflictions & calamités, qui peuvent tourmenter le genre humain, & auxquelles

l'humanité même de J. Ch. fut sujette.

Les *adversités* sont aussi signifiées par la Ronce. Toutes plantes épineuses, comme le Nerprun, le Groselier, la Ronce les Orties, les Chardons, & les autres arbustes armés de pointes, signifient selon la Sainte Écriture, les hommes inhumains, trompeurs, insolents, malicieux : les hommes bons ne peuvent les manier, ni les traiter, ni les corriger; sans être touchés de déplaisirs.

ÆSCULANUS.

DIVINITÉ qui présidoit à la fabrique de la monnoie de cuivre. On la représentoit sous la figure d'une femme debout, avec l'habillement ordinaire aux Déesses, appuyée de la main gauche sur la Haste pure, & tenant de la droite une balance. *Æsculanus* étoit, disoit-on, le Père du Dieu Argentin; c'est que le Cuivre est plus ancien que l'argent. C'étoit une des Divinités de Rome. S. Augustin s'étonnoit qu'on n'eût pas fait aussi un Dieu Aurin, fils du Dieu Argentin; car la Monnoie d'or a suivi celle d'argent. Il y a eu réellement une Divinité pour l'or: car comme on fabriquoit des espèces de trois métaux, l'or, l'argent, & le cuivre; on

donna à chacun, une Divinité pour présider à leur fabrique. Ainsi l'on trouve sur quelques Médailles des Empereurs trois Déesses, représentées avec des balances, la corne d'abondance, & auprès d'elles un monçeau de différentes monnoies.

AFFABILITÉ.

C'est une Qualité aimable du cœur, qui rend l'homme doux & graçieux ; elle se personnifie par une jeune fille vêtuë d'un léger voile blanc, Symbole de Candeur. Ce que l'on découvre de ses beautés à travers le voile, dénote que l'*affabilité* est presque nuë dans ses paroles & actions ; cachant néanmoins ses foiblesses qui pourroient lui être préjudiciables. Elle est belle, riante, & présente avec grace une rose épanouïe.

AFFECTION *ou* BIENVEILLANCE.

C'est le premier dégré de l'Amitié. L'Amitié s'affermit avec le tems, & devient stable par le rapport des sentimens : l'*Affection* naît à la premiere vûë, & se donne promptement ; c'est pourquoi on la peint avec des aîles. Son visage riant, & son vêtement verd, signifie l'Espérance qu'elle conçoit de gagner les cœurs.

Le Lézard qu'elle tient étoit chez les Égyptiens le Hiéroglyphe de la *Bienveillance*, pour l'*Affection* naturelle qu'il a pour les hommes. On représente cette figure dans l'âge viril selon Cicéron. . . .

De BENEVOLENTIA autem, quam quisque habeat erga nos, primum illud est in officio, ut plurimum tribuamus, à quo plurimum; diligimur sed BENEVOLENTIAM, non adolescentulorum more, ardore quodam amoris, sed stabilitate potius, & constantia judicemus. PRIM. DE OFFIC.

AFRIQUE.

Mille monstres affreux se rencontrent chez moi,
Mais je ne suis pas plus affreuse.
Quelle est la terre assez heureuse,
Qui n'a point de monstres chez soi?

L'*AFRIQUE* est une des quatre parties du monde qui a pris son nom, selon Joseph, d'un des descendans d'Abraham, nommé *Afer*. A voir la représentation de cette femme morne, triste; son visage noir la fait juger d'abord afriquaine. Elle est presque nûë, à cause que ce pays-là n'a point de richesses: ses cheveux sont crépus, ayant pour cimier une tête d'Éléphant, un colier de corail; elle tient de la main droite un Scor-

pion, une corne d'abondance pleine d'épis, outre qu'elle est toujours suivie par un Lion & par des Serpens. L'*Afrique* abonde d'animaux qui sont extrêmement venimeux; la corne d'abondance dénote qu'elle est autant stérile en autre chose, qu'elle est fertile en grains. Les cheveux noirs & crépus, le colier de corail sont l'ornement des femmes Maures. La tête d'Eléphant indique que ce pays en produit beaucoup, dont les Afriquains s'en servent ordinairement à la guerre.

Age d'or.

La Simplicité, la Candeur, la Sincérité, furent le triomphe de ce belle Age de l'Innocence: on le personifie par une jeune fille de toute beauté, assise proche d'un olivier, Symbole de Paix, au milieu duquel est un éssain d'abeilles. Elle est presque nûë, ses cheveux tombent sans art sur ses épaules, & elle tient une corne d'abondance d'où sortent différents fruits.

On n'avoit alors pour logement que l'ombre des arbres, & l'abri des cavernes.

Ovide en parle ainsi au premier livre de ses métamorphoses.

Aurea prima sata est, ætas, quæ, vindice nullo;

Sponte sua sine lege fidem, rectumque colebat.
Pœna, metusque aberant, nec verba minantia fixo.
Ære ligabantur: nec supplex turba timebat
Judicis ora sui; sed erant sine judice tuti.

Vide cætera.

Age d'Argent.

Ce second Age se représente sous la figure d'une jeune fille, moins belle que la précédente, pour indiquer un commencement d'altération dans la Nature. Son vêtement est blanc, enrichi de quelque broderie, & sa coëffure est ornée de perles. Elle s'appuye sur une Charrüe, & tient une poignée d'épis.

Dans cet Age on commença à cultiver les terres, & faire des cabanes.

Subiitque argentea proles;
Auro deterior, fulvo pretiosior ære.
Jupiter antiqui contraxit tempora veris:
Perque hyemes, æstusque, & inæquales autumnas.

Post.

Tum primum subiere domos, domus antra fuerunt;
Et densi frutices, & junctæ cortice virgæ.

Ovid. Prim. Lib. Metamorph.

Age de Cuivre.

Au troisiéme Age commencèrent les factions, & la nécessité de se défendre. On le représente dans une attitude fière, armé d'un simple corselèt de la couleur du cuivre ; coëffé d'une peau de Lion & tenant un javelot. Il est comme en sentinelle auprès d'un retranchement palissadé.

Tertia post illam successit ahenea proles
Sævior ingeniis, & ad horrida promptior arma:
Non scelerata tamen.

Sequitur Lib. Prim. Metamorph. Ovidii.

Age de Fer.

Le quatrième Age amena la violence, la mauvaise foi & la trahison ; on le peint d'aspect féroce, armé de fer, ayant sur son casque une tête de loup ; tenant une épée nüe & un bouclier, où sont représentés la Fraude & le Vice ; sous les emblêmes de la Siréne, & du Serpent à façe humaine.

A ses pieds est un trophée de guerre, & dans l'éloignement une ville fortifiée.

De duro est ultima ferro.
Protinus erupit venæ pejoris in ævum

Omne nefas : fugere pudor, verumque, fideſque :
In quorum ſubiere locum fraudeſque, doliqueque,
Inſidiæque, & vis, & amor ſceleratus habendi.
OVID. PRIM. METAMORPH.

AGE DE L'HOMME EN GÉNÉRAL.

Comme l'*Age de l'homme* ſe diviſe en quatre parties, on habille cette figure de quatre couleurs ; de blanc, de changeant, d'or, & de feuille-morte. La couleur blanche eſt le Symbole de l'Enfance ; la changeante marque la volubilité de l'Adoleſcence ; la couleur d'or ſignifie la Perfection de l'Age Viril ; & la dernière de feuille-morte, indique la Décadence de la vieilleſſe. Le Soleil & la Lune qu'elle tient, ſont les planettes qui influent le plus ſur l'humanité. Le Baſilic qu'on lui donne encore pour attribut, étoit chez les Egyptiens le Hiéroglyphe de Permanence & de Perfection. C'eſt une eſpèce de Serpent dont la partie ſupérieure reſſemble au coq, ayant des aîles, & une crête faite en forme de couronne. Il ne rampe que ſur la partie inférieure.

AGILITÉ.

Ce mot renferme les idées d'adreſſe, de légèreté & de viteſſe : ainſi l'*Agilité*

n'a d'autres emblêmes que d'être représentée sous la figure d'une jeune fille nûë, ayant aux épaules deux aîles; mais assez petites pour faire distinguer qu'elles aident à la légèreté & non au vol. Elle est à la cime d'un rocher, soutenuë seulement sur la pointe du pied, & paroît vouloir sauter sur un autre rocher.

AGRICULTURE.

Quand des dons de Cérès nos campagnes sont pleines,
On goute avec plaisir les doux fruits de ses peines.

L'*AGRICULTURE* est l'Art de cultiver la terre, pour la rendre féconde. On la peint robuste & couronnée d'épis de bled. Son vêtement d'étoffe verte est le Symbole de l'Espérance de la récolte. D'une main elle tient tracés sur un cercle les douzes signes du Zodiaque, qui doivent lui être parfaitement connus, pour la variation des tems de l'année; & de l'autre un arbrisseau fleuri, qu'elle considére avec la tendresse d'une mère pour ses enfans. La Charruë qui est près d'elle est son attribut, ainsi que toutes les autres sortes d'outils propres au Labourage.

AIDE

SECOURS, SOULAGEMENT, ET ASSISTANCE.

L'*AIDE* émane de la Sincérité & de la Charité; dont sa robe blanche, & le manteau pourpre, que l'on donne à cette figure, sont les couleurs symboliques. On la peint d'âge viril couronnée d'olivier, & ayant au col une chaine d'or, à laquelle est attaché un Cœur, qui est l'emblême du bon conseil. Le bâton qui soutient un cèp de vigne, est l'image de l'assistance mutuelle, qui est une obligation pour tous les hommes. La Cigogne est le Hiéroglyphe connu de la Piété. Le rayon de lumière qui l'environne, signifie que sans le secours divin, l'aide des hommes est inutile.

ENIGME. IV.

Parmi tous ceux de mon engeance,
Je passe pour le souverain.
Jadis la céleste puissance
A moi seul borna tout son train.
Je porte en mes pieds ma défense.
J'ai le regard vif & perçant;
On m'a vû faire diligence
En levant plus que moi pesant.

Plus d'un grand à ma ressemblance,
Plaça toute sa vanité.
A quel point de magnificence
Un grand peuple m'a-t-il porté ?
Et non loin encore de la France,
Sous deux chefs je conserve un corps :
J'y sers même de récompense
A ses plus illustres supports.
Au Temple, en très-belle apparence,
J'attire les yeux sur mon dos ;
J'y fais observer la cadence,
Sans que rien trouble mon repos.
Si tu prends de moi connoissance,
Lecteur, il faut t'en sçavoir gré,
On dit que finement je pense,
Ainsi tu m'auras pénétré.

AIR.

Votre ambition est immense,
Mortels, vous parcourez & la terre & la mer
Pour un bien passager,
Et la mort qui survient le moins que l'on y pense,
Fait que tous vos projèts sont des projèts en l'air.

L'*AIR* est représenté sous la figure d'une femme qui a les cheveux épars, & qui est assise sur un nuage. Elle caresse d'une main un Paon, animal consacré à Junon, Déesse de l'*Air*, où volent divers

ciseaux; de l'autre main elle tient un Caméléon. Au rapport de Pline, dans son Livre premier au Chap. 33; ce merveilleux animal ne se nourit que de l'*Air*.

ALLÉGORIES.

Le dessein des Anciens qui ont inventé les *Allégories*, n'a pas été d'apprendre aux hommes des choses communes; mais de se servir de ces choses communes, pour faire respecter les objèts du culte qui y avoient rapport. Bacchus étoit le Dieu du vin chez les Grècs; on pouvoit n'en dire que cela: mais pour lui attirer plus de vénération, on employa ce qui se passe par rapport à la vigne & au raisin, pour en former le mystère de la naissance, de la nourriture & de l'enfance de ce Dieu. Ce mystère, ou si l'on veut, cette Fable fut extrêmement simple dans son origine; mais dans la suite on la chargea, comme nous l'apprend Hérodote (1) de nouvelles circonstances, qui furent, sans doute, empruntées de ce que l'art contribuoit au vin: je veux dire, que la vûë du pressoir & de la cuve, fit imaginer les mauvais traitemens que Bacchus eut à souffrir de la

(1) L. 2. C. 49.

part des Titans; traitemens qui furent suivis pour lui d'une nouvelle naissance : car cette fiction paroît plus réçente que les autres. On en usa de même à proportion pour les autres Dieux : on inventa des Fables à leur sujèt; non pour instruire les hommes, & pour leur apprendre ce qu'ils sçavoient ou pouvoient sçavoir; mais afin qu'il y eut sur chacun des objèts du culte un discours sacré, qui fût tout à la fois conforme à leur nature, & propre à donner de l'admiration au vulgaire, à qui on n'avoit garde d'en découvrir le sens; le secrèt en étant réservé à un petit nombre d'initiés qui s'engageoient à ne le révéler jamais. C'est par-là seulement, c'est-à-dire, par le soin qu'on prenoit de cacher au commun des hommes le sens des Fables, qu'on peut rendre raison de cette licence de la Poësie, qui a justement étonné quelques sçavans, & dont ils ont cherché la cause, sans pouvoir la découvrir. Les Poëtes tragiques & ceux qui sont venus ensuite, ont tout osé en ce genre, & ils l'ont pû faire impunément; parceque d'un côté les Magistrats & les peuples ignoroient, aussi bien que les Poëtes, ce que les Fables signifioient; ils ne voyoient rien qui dût empêcher de les altérer; & que d'un

autre côté, les initiés auroient couru risque en s'oppoſant à ces altérations, de violer un ſecrèt qu'ils avoient promis avec ſerment de garder. Voilà ce que j'avois à dire, pour répondre au premier reproche qu'on fait aux Allégories.

J'avouë enſuite, que je ne trouve aucun inconvénient à dire, qu'il s'eſt trouvé chez les Anciens, comme parmi nous, des perſonnes qui ont eu l'imagination moins belle & moins réglée que d'autres. Il y a des *Allégories* très-ingénieuſes; il y en a de ſublimes: mais il y en a auſſi de froides. Qui pourroit en diſconvenir; quand on voit dans Homére (1) cet hideux portrait des Prières, ces filles du grand Jupiter, que le Poëte repréſente comme boiteuſes, ridées & ayant les yeux de travers? l'image de Junon (2) que Jupiter a ſuſpenduë avec deux poids énormes attachés à ſes pieds, pour la punir des traverſes qu'elle avoit ſuſcitées à Hercule, n'eſt pas froide, ſi l'on veut; mais elle eſt monſtrueuſe: & quoi de plus bas, que la menaçe que Jupiter (3) fait à cette Déeſſe de la battre, ſi elle

(1) *Iliad. L.* 9. 498.
(2) *L.* 15. *V.* 19.
(3) *V.* 18.

continue de s'oppoſer à ſes deſſeins ? Ces éxemples, auxquels on en pourroit joindre un grand nombre d'autres, ſont convaincans ; parcequ'on ne ſçauroit nier que ce ne ſoient des Allégories.

Faut-il ajoûter qu'en voulant ménager l'honneur des anciens Poëtes, les Auteurs des explications hiſtoriques ne les ont en effet nullement ménagés ; puiſqu'ils ont été continuellement obligés de leur ſuppoſer une imagination déréglée à l'excès ? Je crois qu'il n'y a perſonne qui ne s'en ſoit apperçû, lorſqu'il a vû chez ces Mythologues : le Dragon des Heſpérides changé en un jardinier, ou en un chien qui eſt à l'attache à la porte d'un jardin : les Gorgones en des filles extrêmement laides, ou en des cavales, & cent autres Métamorphoſes de ce genre ; par leſquels on diroit qu'on s'eſt propoſé d'inſpirer du mépris pour les anciens Poëtes. Mais il eſt vrai que ce n'eſt point par des pareilles obſervations qu'on doit ſe déterminer pour un genre d'explication plutôt que pour un autre : ce qui doit nous régler, c'eſt que nous ſçavons que les anciennes Fables renferment la Religion ; qu'à meſure qu'on reçut une Divinité dans la Grèce, on fit ſa Fable ; & que ces Divinités ne fûrent autre choſe que

des êtres naturels ou allégoriques. En conséquence nous sçavons aussi que la Fable de chaque Divinité reçeloit son Histoire; c'est-à-dire, que sa nature & ses propriétés y étoient décrites d'une manière à n'être pas aisément découvertes par les Peuples, à qui on vouloit que le Mystère inspirât de la vénération: il est visible que nous ne devons pas nous attendre à y trouver toujours des fictions heureusement inventées. Dans le nombre de ceux qui les firent, les uns eûrent plus de génie que les autres, & ceux qui en eûrent davantage, ne dûrent-ils pas être obligés quelquefois à employer des idées bizarres, sans le secours desquelles ils n'auroient pû rien dire que tout le monde n'eût entendu d'abord? Voilà la vraie origine des *Allégories*; on les fit servir d'abord à la Religion: & voilà aussi (car pourquoi ne le dirois-je pas de suite?) ce qui peut justifier les anciens Poëtes, dont quelques modernes ont voulu donner une idée désavantageuse, en leur imputant le dérèglement d'imagination dont je parle. Ce n'est pas les défendre que de dire, comme on a fait, que leurs fictions renferment des sens cachés: car il y en a qui ne gagnent pas à être expliquées, elles n'en paroissent que plus

monſtrueuſes ou plus frivoles. Mais quand on ſçait que des Fictions qui avoient ces défauts, eurent cours dès la naiſſance de la Religion, que les peuples y étoient accoûtumés, & qu'on ne leur parloit pas autrement des Dieux; on n'a plus droit de reprocher aux Poëtes d'avoir employé ce langage, en parlant de ces mêmes Dieux, & des autres choſes dont ils vouloient donner une grande idée: ce n'étoit que par-là qu'ils pouvoient s'aſſurer de plaire à ceux pour qui ils écrivoient. Au reſte, le nombre des fictions viçieuſes n'eſt pas à beaucoup près auſſi grand que l'on pourroit croire; & elles ſont compenſées par d'autres d'une beauté & d'une élévation étonnante. D'ailleurs, ſi chaque Fable en particulier eſt une *Allégorie*, l'aſſemblage de ces Fables dans la Théogonie d'Héſiode eſt un ouvrage hiſtorique, & le plus propre que nous ayons à éclaircir les Antiquités de la Grèce, en y joignant ce qu'Hérodote nous en a appris. *Mémoires de Littérature, Tome XVI. p.* 87.

ALLEGRESSE.

JOIE OU JUBILATION.

La vigne abondante en raiſins, & ſoutenuë par un ormeau, eſt ſelon David

le Symbole de l'*Allégresse* du cœur. Ainsi on représente ce sujet par une jeune fille graçieuse & riante, appuyée contre l'Ormeau qui soutient la vigne, & tenant sur sa poitrine un Livre de musique, qui est l'Emblême du Plaisir, & de la Satisfaction des sens. Sur un piedestal sont des Couronnes de fleurs, des palmes, & des épis de bled; on joint à ces attributs de l'*Allégresse* le mot: *Lætitia.*

ÉNIGME V.

J'ai certains beaux jours dans l'année.
Dont tout le monde fait état,
Et mon illustre destinée
Est d'y paroître avec éclat.

Je suis un tems dans le silence,
Pour ne pas dire dans l'oubli.
Mais quelle est ma magnificence
Quand ce triste tems est fini!

Avec moi tout se renouvelle,
Tout reprend un air de gaieté,
Et ma voix alors est si belle,
Que chacun en est enchanté.

Il n'eſt Dévot, Prêtre, ni Moine,
Qui ne brûlent de m'écouter,
Et le plus auſtère Chanoine
Se plaît à m'entendre chanter.

ÉNIGME VI.

Nous ſommes d'un grand uſage
Dans un très-petit ménage;
On nous vend ſans nous compter,
A qui nous veut acheter.
Et tous les jours ſur la brune,
De nous il périt quelqu'une,
Qui laiſſe, en finiſſant ſon ſort,
Quelque odeur après ſa mort.

ALTYMÉTRIE.

A me voir meſurer de loin cette hauteur,
On diroit que j'agis par des ſecrèts magiques.
Ignorant! voulez-vous n'être plus dans l'erreur?
Apprenez les Mathématiques.

L'*ALTIMÉTRIE* eſt la partie de la Géométrie pratique, qui enſeigne à méſurer les hauteurs, ſoit perpendiculaires, ſoit obliques, acceſſibles ou inacceſſibles. On la perſonnifie par une jeune fille occupée à prendre les points d'une tour éloignée, ayant près d'elle les inſtrumens néceſſaires à cette opération.

AMBARVALES.

Fête en l'honneur de Cérès, qui se faisoit chez les Anciens Romains ; pour obtenir des Dieux une bonne Récolte. On immoloit une génisse, une laye pleine, ou une brebis. Avant le sacrifice on la conduisoit en procession autour des champs, d'où la Fête a pris son nom.

Caton nous a conservé la prière que l'on faisoit dans cette cérémonie, sous le titre de *Carmen Ambarvale*. Cette Fête se célébroit ordinairement au tems de la Moisson, & quelquefois dans les tems où les biens de la terre étoient en danger. On la célébroit non-seulement à la Campagne, mais encore à Rome : & les Ministres de cette cérémonie s'appelloient *Fratres Arvales*.

AMBITIEUX.

Voyez-vous ce Tantale au milieu des festins,
Qui meurt à tout moment pour trop aimer la vie.
Sçachez, ambitieux, qu'ayant la même envie,
Vous aurez le même destin.

L'*AMBITIEUX* est représenté, sous la figure de Démoclès un des courtisans de Denis le Tiran ; il est assis en un festin dessus un lit, ayant au

dessus de sa tête une épée nûë qui ne tient qu'à un petit filèt, qui est le véritable emblême des *Ambitieux*. Denis le Tiran lui fit servir avec la dernière magnificence des mèts les plus exquis; des instrumens de musique se firent entendre pendant le repas, mais dans son élévation, il est dans des terreurs mortelles, qui lui font desirer les douceurs dont il jouissoit dans sa médiocre condition.

AMBITION.

Mon règne est de tout tems, dans les siécles passés,
Tout de même que dans le nôtre.
On n'a jamais dit, C'est assez;
On tiendra encor ce langage dans un autre.

Selon S. Thomas, l'*Ambition* est une soif désordonnée des Grandeurs. On la personnifie par une jeune femme, dont le vêtement de couleur verte signifie que l'Espérance anime les *Ambitieux*, & les aide à supporter les revers & la fatigue, indiqués par les pieds de cette figure qui sont nuds.

Selon Claudien *Liv.* 2.

Trudis avaritiam, cujus fœdissima nutrix
AMBITIO quæ vestibulis, floribusque potentum.

Excubat, & pretiis commercia poscit honorum ;
Pulsa simul.

Ses aîles marquent son inclination à s'élever, & sa témérité est désignée par les diverses sortes de couronnes & de sèptres, qu'elle mèt confusément sur sa tête. Elle a un bandeau sur les yeux, parcequ'elle manque de discernement, & qu'elle s'aveugle sur tout ce qu'elle croit mériter.

Tantus est AMBITIONIS *furor, ut nemo tibi post te videatur, si aliquis ante te fuerit.* SENEC. EPIST. 105.

AME BIENHEUREUSE.

L'*AME* est un être simple, indivisible, capable d'idées & de sentimens ; elle fait la partie la plus noble & la plus essentielle de l'homme, & le dirige en toutes ses actions.

Selon P. Val. *Liv.* 44. les Égyptiens figuroient l'*Ame* immortelle par une belle Vierge élevée dans l'air, ayant des aîles de papillon & une étoile brillante au dessus de la tête : elle étoit drapée généralement d'un voile transparent & lumineux, pour indiquer son invisibilité, & la pureté de son essence.

Ce Hiéroglyphe convient parfaitement à l'état d'une *Ame* qui jouit de la félicité éternelle.

L'éclat dont je brille à vos yeux,
Fait voir quelle est mon origine;
Elle est céleste, elle est divine,
Aussi volai-je dans les Cieux.

AME COURTOISE ET TRAITABLE.

Je suis de tous les animaux,
Le plus soumis à l'homme & le plus sociable;
Temoin ce Poëte admirable
Que je sauvaî de la fureur des flots.

Cet Emblême représente un jeune homme assis sur le dos d'un Dauphin; les Naturalistes disent, qu'il n'y a point d'animal plus ami de l'homme que le Dauphin, sans qu'il y paroisse avoir aucun intérêt; voila pourquoi on le peint nud se reposant sur cet animal, faisant le même office sur mèr que le cheval rend à l'homme sur la terre; l'Histoire ancienne nous en fournit des éxemples, témoin Solin qui rapporte dans son livre, qu'auprès d'Hypone il se trouva un Dauphin si ami de l'homme & si apprivoisé, qu'il venoit souvent sur le rivage; il tendoit le dos aux uns, & se laissoit manier aux autres. Sous l'Empire d'Auguste, il y en eut un si privé, qu'un petit garçon en lui donnant du pain l'avoit appris à monter sur lui; par la suite l'animal le porta

de Baies à Pouzol, ce qu'il continua jusqu'à la mort de l'enfant qui fut suivie de celle du Dauphin : ainsi cet animal mérite bien d'être le Symbole des courages nobles qui sont nés pour obliger les autres.

Ame droite.

Le juste porte à Dieu ses inclinations,
C'est pour lui seul qu'il fait toutes ses actions.
Aussi la main du Ciel les dresse & les dirige.
Par la corde & le plomb elles vont à leur but,
Car n'allant pas bien droit, ce niveau les corrige,
Et le mèt en état d'assurer son salut.

Une main dans le Ciel tenant un plomb au bout d'un cordeau qu'elle fait tomber perpendiculairement dans le Cœur, représente le Cœur de l'*Ame droite*; de qui toutes les inclinations, les pensées & les desirs vont directement à Dieu, qui les conduit & les dirige par le niveau de son amour.

Ame du Juste.

Le *juste* en ses travaux n'est jamais abattu;
Il est inébranlable, & sa grande vertu
Fait que de tous les maux son cœur est toujours
calme :
Car le *juste* ayant Dieu sans cesse pour objèt

On le voit qu'il fleurit tout ainsi que la Palme,
Et son esprit par-tout se montre satisfait.

Une Palme fleurie tenuë par une main est le Symbole de l'*Ame du juste*, à laquelle Dieu donne la force de resister aux attaques de l'ennemi de notre foi; & comme la Palme devient plus forte & plus vigoureuse lorsque la violence des vents la veut ébranler: ainsi l'*Ame du juste* fait paroître sa force & sa vertu, contre les afflictions qui lui arrivent.

AME JUSTE.

Du juste on voit sans cesse des douceurs,
Qui touchent les esprits & qui gagnent les cœurs,
Et pour cette raison on les compare aux Roses,
L'odeur de ses vertus se repand en tous lieux;
On l'admire, on la sent toujours en toute chose;
Et même cette odeur s'exhale jusqu'aux cieux.

Une main qui tient un bouquet de Roses est le Symbole de l'*Ame juste*; car comme les Roses surpassent en odeur toutes les autres fleurs, ainsi sont-elles comparées aux *Justes* dans les écrits sacrés; tachons donc de nous mettre en état que notre âme éxhale une odeur agréable devant Dieu.

Ame née pour les souffrances.

Nos cœurs ſont cloués ſur la croix,
Nous voulons imiter le Sauveur adorable,
Qui voulut bien ſouffrir ſur un ſemblable bois,
Par amour, qui n'eut, ni n'aura de ſemblable.

Trois cœurs cloués ſur une Croix, font voir que le nôtre doit être attaché à celle de Jeſus-Chriſt notre Sauveur; en laquelle nous devons mettre notre amour, comme choſe très-certainement qui en eſt la plus digne.

Ame réprouvée.

La *Réprobation* eſt caractériſée par une attitude agitée, qui exprime le déſeſpoir. La couleur tannée & les cheveux hériſſés, le voile noir dont elle eſt couverte, & les ténèbres qui l'environnent, indiquent la privation de la lumière & de la grace divine.

Amérique.

L'*Amérique* eſt la quatrième partie du monde, qui eſt beaucoup plus grande que les trois autres. On attribue ſa découverte à Chriſtophe Colomb, Génois; avant l'an 1492. mais Améric Veſpuce Florentin ayant fait un voyage en

1497. il fut le premier qui découvrit la terre ferme, & il y donna ſon nom. Elle eſt repréſentée par une femme qui a le teint olivâtre, le viſage effroyable à voir; elle a pour tout habillement une manière d'écharpe artiſtement faite de plumes & de coton; elle porte une flèche d'une main, tient un arc de l'autre & un carquois à ſon côté: ſur ſa tête une guirlande de plumes, ayant à ſes pieds un Lézard reſſemblant à un Crocodile; une tête humaine arrachée de ſon corps, pour marquer la barbarie de ſes Peuples, qui ſe raſſaſient de chair humaine, comme font auſſi les Lézards de ce pays-là. L'arc & les flèches ſont les armes dont ces Peuples ſe ſervent à la guerre & à la chaſſe; la guirlande de plumes eſt un ornement dont ils ſe parent.

AMERTUME.

L'*Amertume* eſt une eſpèce de Saveur piquante & deſagréable, comme celle du fiel & de l'abſynthe; c'eſt pour cela que l'on appelle *Amertume* de cœur, ce qui trouble ou interrompt la douceur dont jouit le cœur humain. Elle ſe repréſente ſous la figure d'une femme vêtuë de noir, ayant la douleur peinte ſur le viſage, &

regardant avec tristesse une plante d'Absynthe, qui a germé dans une ruche à miel.

AMERTUME SALUTAIRE.

Cette Figure Emblématique nous représente un calice avec une croix dedans, pour montrer qu'il n'y a personne en ce monde qui n'aye ses adversités ; mais lorsque nous souffrons pour l'Amour de Jesus-Christ, nous souffrons salutairement.

AMI.

L'Homme ressent également
Le bien & le mal en partage,
Et Dieu l'a fait expressément ;
Afin que sa vivante image
Dût aux soins d'un ami son accomplissement.

L'*Ami* nous est représenté par deux hommes semblables, il faut cela pour qu'ils soient véritablement amis ; on voit pourtant beaucoup de vertus d'un côté, & de l'autre beaucoup de viçes. Ils soutiennent les bassins d'une balance, que l'un d'eux tient de la main gauche ; mais que fait l'ami ? il vient au secours du parti le plus foible ; il se mèt lui-même du côté de la balance qui est le moins pésant : en y posant la main, il donne par ce contre-poids l'égalité aux choses inégales.

Amitié.

On la peint vêtuë ſimplement d'une étoffe blanche, ayant l'eſtomac découvert, & les cheveux épars naturellement; pour indiquer que la véritable *amitié* eſt naturelle & ennemie de la feinte. Le Myrthe & les fleurs de grenade, dont ſa couronne eſt formée, ſont les Symboles de l'Amour & de la Concorde, elle montre un cœur avec cette inſcription: *Longe & prope.* Au bas de ſa robe eſt écrit: *Mors & vita.* Ses jambes nûës dénotent ſon activité pour l'avantage des perſonnes qu'elle aime; & l'Orme ſec qui ſoutient une Vigne abondante eſt un Emblême qui ſignifie, que dans la proſpérité comme dans l'adverſité, les vrais amis ſont toujours les mêmes.

Ma fidélité, ma conſtance,
Ne ployent ſous aucun effort:
Les perils les plus grands ni la plus grande offenſe
Ne peuvent rien ſur moi, non pas même la mort.

Amitié véritable.

L'*Amitié véritable* & tendre,
N'a nul des défauts de l'Amour;
Elle donne, elle prend, elle rend tour à tour,
Mais ce n'eſt nullement en vûe de ſurprendre.

L'*Amitié* doit être ſans fard, elle eſt repréſentée par trois Vierges toutes nuës, ayant les viſages ſévères & les bras entrelacés. L'une tient une Roſe, l'autre un Dez à jouer, & la troiſième un Bouquèt de Myrthe, pour nous montrer les trois différens effèts de cette Vertu; qui ſont de *Donner*, de *Recevoir*, & de *Rendre le ſemblable*. Leur Virginité nous apprend, que la ſincère *Amitié* ne veut être ſouillée d'aucune tache; leur nudité, qu'il ne faut point de déguiſement entre les véritables amis; leur viſage ſévère annonce qu'il faut être de même, tant en donnant qu'en reçevant; la Roſe ſignifie leur complaiſance, le Dez à jouer leur reconnoiſſance; & le Myrthe leur raiſon.

* Vraie Amitié.

Le profit eſt l'objèt de l'Amitié vulgaire,
Mais un cœur grand & noble aime ſans intéreſt,
Et je crois que l'Amour étant Dieu comme il eſt,
N'eſt uſurier, ni mercénaire.

Cette figure repréſente pluſieurs hommes montés ſur des bêtes aſines, qui ſe rencontrent en chemin, ſe font amitié; voila l'Emblême.

Amitié réciproque.

Un Aveugle, portant sur ses épaules un homme qui n'a point de jambes. Cette idée est prise des vers suivants de l'Alciat.

Porta il cœlo l'attrato in sulle spalle,
E per voce di lui pitrova il calle;
Cosi l'intiero di due mezzi fassi,
L'un prestando la vista, è l'attro i passi.

Amitié sans utilité.

Cette *Amitié* n'a d'autre attribut, qu'un nid qu'elle tient; d'où l'on voit s'envoler quelques hirondelles. Ces oiseaux, qui ne nous sont d'aucune utilité, n'habitent nos climats qu'au Printems, & en été; ils nous quittent, lorsque l'hiver approche. Voila pourquoi Pythagore en a fait l'Emblême de ce sujèt: il les compare aux faux amis, qui nous paroissent très-attachés tant que nous sommes dans la Prospérité, & qui nous abandonnent à la moindre adversité.

Amour.

Amour, le plus beau des immortels, étoit au commencement avec le Cahos

& la Terre, dit Héſiode. L'*Amour bienfaiſant*, ſuivant Ariſtophane, revêtu d'ailes dorées, s'unit au cahos; & de leur union vinrent les hommes & les animaux. Il n'y avoit point de Dieux avant que l'*Amour* eut mêlé toutes choſes : mais de ce mêlange furent engendrés les cieux & la terre, auſſi-bien que la race des Dieux immortels. Les Romains avoient deux divinités de l'*Amour*; l'une pour les amours mutuels, l'autre pour venger les amours mépriſés. Platon fait l'*Amour* fils du Dieu des Richeſſes, qu'il nomme Porus, & de la Pauvreté. Sapho en diſtingue deux, l'un fils du ciel, & l'autre fils de la terre. Sur les monumens qui nous reſtent, on repréſente l'*Amour* comme un jeune enfant aveugle, ou les yeux couverts d'un bandeau; ſautant, danſant, jouant, badinant, montant ſur des arbres. On le peint dans l'air, ſur la terre, ſur la mèr, & quelquefois dans le feu; on lui fait faire toutes ſortes de perſonnages. L'*Amour* a eu des temples & des autels qui lui étoient communs avec ſa mère; il en a eu auſſi de particuliers comme à Theſpis.

AMOUR.

L'*Amour* porte un bandeau ſeul pareil à ſoi-même,
On ne voit au travers, rien qui ne ſemble beau;
Quiconque veut aimer doit porter ce bandeau,
Et trouver tout parfait en la choſe qu'il aime.

L'*Amour* eſt un père qui ne voit point les défauts de ſes enfans, quoique diſgraçiés de la nature; c'eſt le véritable Emblême de ceux qui aiment bien. Comme celui-ci cherche en la beauté du viſage, de quoi oppoſer à la difformité de la taille; & trouve dans une taille bien faite, de quoi récompenſer la laideur du viſage: ainſi un véritable ami regarde toujours ſon ami par ſes bonnes qualités, & ne s'attache point aux méchantes.

AMOUR DE DIEU.

C'eſt cet Amour qui unit l'homme à ſon Créateur, en le détachant des créatures. On le repréſente par un homme à genoux, vêtu modeſtement d'une robe blanche; ayant la façe tournée vers le Ciel, d'où part un rayon de lumière qui l'environne; il découvre ſon eſtomac, qui eſt embraſé d'une flamme ardente.

AMOUR POUR LA CROIX.

Mon cœur & ma pensée ont la Croix pour objèt ;
Tous deux tendent à ce sujèt.
Ce bois sans cesse les assemble,
Quand ma pensée y court, je sens mouvoir mon cœur.
Inséparablement ils vont tous deux ensemble ;
Sur cette Croix adorer mon Sauveur.

Cette figure représente une Croix portant un cœur au milieu, & des pensées à chacun des bouts de ce bois sacré ; pour signifier que nos pensées & notre Amour doivent être en notre Sauveur, qui a été crucifié pour nous, en expiant nos péchés.

AMOUR ENVERS DIEU.

On ne trouve qu'en Dieu ces charmantes douceurs ;
Capable de remplir nos esprits & nos cœurs.

Le saint Amour que nous sommes tous obligés de porter à Dieu, ne peut-être mieux représenté, que par un homme contemplatif. Il tient les yeux élevés au Ciel ; afin de nous faire souvenir, que c'est au Ciel où nous devons attacher nos pensées. Pour témoigner l'ardeur de son zèle, il tient un rouleau où se lisent ces paroles ; *Lœtamini in Domino, & gloriamini*

omnes recti corde. C'eſt pour nous inviter ici bas à ne point chercher de joie qu'en l'Amour de notre Dieu, qui eſt le vrai Père des miſéricorde & de toute conſolation.

AMOUR DES ENNEMIS.

Pour plaire à ton divin Sauveur,
Tu dois être ſincère & d'eſprit & de cœur;
Et marcher ſimplement comme fait la colombe.
Avoir de l'amour, point de fiel,
Relever ton prochain lorſque tu vois qu'il tombe;
C'eſt le moyen d'aller au ciel.

Ces deux Colombes repréſentent la Simplicité & la Sincérité, qui doivent règner dans toutes nos actions. Comme ces animaux n'ont point de fiel, l'homme véritablement chrétien doit aimer & pardonner ſon prochain, quoiqu'il l'ait offencé.

AMOUR DOMPTÉ.

Lorſque je ſuis dans mon printems,
Je dompte le berger, le Roi, l'homme de lettres;
Mais je ſuis dompté par le tems,
Le plus puiſſant de tous les maîtres.

Ce petit Dieu eſt aſſis ſur une montagne, lequel ayant perdu ſon flambleau, foule à ſes pieds ſon arc & ſes flèches;

il tient de la main droite une horloge de ſable, & de la main gauche un petit oiſeau maigre & décharné que l'on nomme Plongeon, ce qui repréſente la miſère; le Flambeau que l'amour a perdu montre ſa pauvreté, ce qui le conduit au déſeſpoir juſqu'à fouler aux pieds ſes propres armes; l'Horloge qu'il tient eſt le Symbole du tems, qui modère toutes les paſſions de l'ame, & particulièrement celle de l'Amour.

AMOUR EXCESSIF.

C'eſt un Emblême qui eſt repréſenté ſous la figure d'un Singe, qui embraſſe ſi fort un de ſes petits, qu'il l'étouffe. Ce Symbole nous eſt mis devant les yeux; afin de montrer aux pères & mères, que la trop grande indulgence qu'ils ont pour leurs enfans, eſt un cas très-dangéreux; & qu'à force de les careſſer, ils ſont cauſe très-ſouvent de leur perte. Ce qui arrive tous les jours, par la trop grande liberté que laiſſent prendre pères & mères à leurs enfans.

AMOUR DE GLOIRE.

Il n'eſt point ſous le ciel de plus belle couronne,
Que celle que la gloire donne.

L'*Amour de gloire* est représenté par un enfant qui est aîlé, & couronné de lauriers ; tenant en ses mains plusieurs couronnes. Les Anciens Romains donnoient des couronnes de lauriers à leurs capitaines victorieux : un soldat qui avoit sauvé la vie à un Citoyen dans un combat, avoit la couronne civile faite de feuilles de chesne ; l'obsidionale de Gramen, à celui qui avoit sauvé toute une armée ; la murale, étoit le prix de celui qui avoit escaladé le premier une ville ; & la navale qui étoit faite de pointe de navire, à celui qui avoit commençé & gagné un combat naval.

AMOUR MUÈT.

Le silence est un bien suprême,
C'est la vertu du Sage, & celle d'un Amant.
Qui ne parle que rarement
N'offense jamais ce qu'il aime.

Comme on ne doit jamais parler mal d'un ami, l'*Amour muèt* est représenté sous la figure du Dieu du silence ; qui toujour muèt & toujours maître de soi-même commande à toutes les passions, qui peuvent troubler l'harmonie de la véritable Amitié ; s'il a des ailes, c'est pour montrer qu'il emprunte son activité, &

qu'il vôle lorſqu'il s'agit de ſervir un ami.

AMOUR DE SOI-MÊME.

Que ce ſoit fable ou bien hiſtoire,
Narciſſe mourut à vingt ans :
Cependant, qui le pourra croire,
Il a laiſſé cent mille enfans.

C'eſt la figure d'un beau jeune homme, qui ſe mire dans une fontaine remplie d'eau claire ; pour nous montrer, que celui qui s'aime, ſe plaît ordinairement à ſe contempler, à s'applaudir en toutes choſes ; ce qui n'eſt pas ridicule, que la fable de Narciſſe dont les Anciens Poëtes ont été les premiers inventeurs. Pour apprendre à l'homme que ſa propre vanité le perd indubitablement.

AMOUR DE LA VERTU.

La vertu toute ſeule & ſans autre opulence,
Aux hommes vertueux tient lieu de récompenſe.

Les aîles que l'on donne à cet Amour, ſignifient qu'il s'élève au deſſus des plaiſirs paſſagers de la terre ; n'ayant en vûe que la vertu, qui eſt un don céleſte. Comme il eſt toujours ſincère & vrai,

on le repréſente nu & couronné de laurier. Trois couronnes qu'il tient dans ſes mains, ſont alluſives aux trois *Vertus* morales : Juſtice, Prudence & Tempérance.

Dans la ſeconde ode de ſon troiſième livre, Horace parle ainſi de la *Vertu*.

Virtus repulſæ neſcia ſordidæ.
Intaminatis fulget honoribus.
Paulo poſt :
Virtus recludens immeritis mori
Cœlum, negata tentat iter via :
Cœtusque vulgares, & undam
Spernit humum fugiente penna.

AMOUR DU PROCHAIN.

Comme il eſt fondé principalement ſur la charité ; on le repréſente vêtu d'une robe rouge, qui eſt la couleur Symbolique de cette vertu. Il tient une bourſe, & paroît vouloir ſecourir un pauvre auquel il tend la main. Son attribut eſt un Pélican qui s'ouvre le ſein pour nourrir ſes petits.

Secourir ſon prochain, ſoulager ſa miſère,
Eſt l'effet d'un amour généreux & ſincère.

AMOUR DE BONNE RENOMMÉE.

Mon empire s'étend ſur la terre & ſur l'onde ;
Et d'un vol très-légèr je parçours tout le monde.

L'*Amour de bonne renommée* eſt repréſenté par un adoleſcent nud, & couronné de laurier, pour marquer ſa Candeur, & ſon mérite récompenſé; il préſente de la main droite la couronne de citoyen, elle eſt de chêne : c'eſt le ſymbole d'une longue vie. Il tient de l'autre une couronne obſidionale, qui étoit ordinairement de chiendent, ou de la première herbe que l'on trouvoit; elle ſe donnoit à ceux qui avoient ſauvé la ville, ou le camp, de quelque grand péril.

Les trois Couronnes que l'on voit près de lui ſur un piédeſtal; ſont, la Couronne murale, la Couronne navale, & celle qu'on appelle *Caſtrenſe :* elle eſt faite en retranchement paliſſadé.

AMOUR DE LA PATRIE.

Guerrier robuſte, quoi de plus utile à la patrie, que cet état & cette complexion. Il doit être repréſenté entre un grand feu, & une épaiſſe fumée qui ſort d'un gouffre; ſa tête tournée du côté de la fumée, juſtifie ce Proverbe : *Patriæ fumus igne alieno luculentior*. Les Couronnes de chêne & de chiendent qu'il tient dans ſes mains, & les armes qu'il foule aux pieds, dénotent que l'*Amour de la Patrie* ſurmonte la crainte & les périls.

Amour propre.

C'eſt la complaiſance que nous avons pour nous-mêmes, & notre aveuglement ſur nos défauts. Cette foibleſſe étant le propre de la jeuneſſe, ſur-tout dans l'aimable ſèxe ; on repréſente une jeune femme, portant derrière elle une beſaçe remplie, qu'elle ferme de la même main, dont elle tient une baguette, avec ce mot grèc : *Philantia*, qui ſignifie, *Amour de ſoi-même.* Dans l'autre main, elle porte la fleur nommée Narciſſe ; le Paon qui ſe mire dans ſa queüe eſt ſon attribut ; & ſa couronne de Veſſicaire lui eſt donnée ſur l'autorité de Théophraſte, *Liv. 9. Ch. 22.*

Énigme VII.

Il n'eſt rien de ſi grand dans l'état, dans la loi,
Qui ne ſoit renverſé par moi ;
Mais auſſi quand je ſuis heureuſe,
Mon père en eſt comblé de plaiſir & d'honneur ;
Même récompenſé, quand il a du bonheur,
D'une manière avantageuſe.
Me veux-tu deviner ? écoute bien, Damon,
C'eſt par moi, par mon artifice,
Que la vie eſt un jeu, que le ciel devient lice,
Et le monde, Démon.

ANNÉE.

La couronne de fleurs qu'elle tient de la main droite, la gerbe de bled qu'elle a dans sa gauche, la corbeille de raisins qui sont à ses pieds d'un côté, & le vase de feu de l'autre ; sont les Emblêmes connus des quatre Saisons. On peint l'année moitié nuë & moitié habillée, par allusion aux dégrés de chaleur & de froid, qui se succèdent par gradation. Les douze signes du Zodiaque dont sa tête est ornée, désignent les douze mois.

Voulant la représenter sur un char, elle doit être tirée par les quatre saisons.

ANIMAUX.

Il n'est pas douteux que les Égyptiens n'ayent honoré les *Animaux* d'un culte public, & autorisé par les loix du pays ; leurs Temples étoient remplis des figures de presque tous les *Animaux* que produisoit l'Égypte : ces *Animaux* étoient nourris & logés avec un soin particulier ; on les embaumoit après leur mort ; on les enterroit honorablement dans les catacombes qui leur étoient destinées ; on apportoit même des pays étrangers des *Animaux* morts, pour leur procurer en Égypte une sépulture honorable : enfin on punis-

ſoit de mort quiconque avoit tué quelqu'un des *Animaux ſacrés*. Mais ce Culte étoit-ce un Culte de Latrie ? non ; mais ſeulement un Culte relatif. Les *Animaux* n'étoient que des ſymboles, qui repréſentoient la Divinité ; & ce culte étoit fondé premièrement, ſur celui que l'on rendit d'abord aux aſtres auxquels on donna des noms d'*Animaux* ; ſecondement, ſur une Tradition Égyptienne : ſçavoir, que les Dieux ayant été autrefois pourſuivis par Typhon, s'étoient cachés ſous les figures de différens *Animaux*. En troiſième lieu, ſur le Dogme de la Métempſycoſe, ſuivant lequel il ſe fait une circulation continuelle des âmes dans différens corps d'hommes ou d'*Animaux* ; & enfin ſur l'utilité que reçevoient les Égyptiens de certains *animaux*. Ainſi ils avoient de la vénération pour l'Ibis, parcequ'il détruiſoit les ſerpens aîlés ; l'Ichneumon, parcequ'il empêchoit les Crocodiles de trop multiplier, en caſſant leurs œufs ; & ainſi des autres.

Diſons encore, que chaque Dieu avoit ſon *Animal* favori, qui lui étoit conſacré : ainſi le Lion étoit conſacré à Vulcain ; le Loup & l'Épervier à Apollon, parcequ'ils ont la vûë fine & perçente ; le Corbeau, la Corneille & le Cigne au même ; parcequ'ils ont, dit-on, un inſtinct naturel pour

prédire l'avenir ; le Coq au même, parcequ'il annonce par son chant le lever du Soleil ; & à Mercure, comme le symbole de la vigilance que requéroit la multitude de ses emplois ; le Chien, aux Dieux Lares ; le Taureau, à Neptune, à cause du mugissement des flots qu'on veut marquer par-là ; le Dragon, à Bacchus & à Minerve ; les Griffons, à Apollon ; les Serpens, à Esculape ; le Cerf, à Hercule ; l'Agneau, à Junon ; le Cheval, à Mars ; la Génisse, à Isis ; l'Aigle, à Jupiter ; le Paon, à Junon ; la Chouette, à Minerve ; le Vautour, à Mars ; la Colombe & le Moineau, à Vénus ; les Alciones, à Thétis ; le Phénix, au Soleil ; &c.

AOUST.

Cloris, Célimène, depouillent nos Guérèts ;
La faucille à la main, elles font des javelles,
Et donnent des graces nouvelles
A ces richesses de Cérès.

Ce Mois étoit autrefois nommé Sextil, lorsque l'on commençoit l'année par Mars ; mais le Sénat Romain le consacra à l'honneur d'Auguste, de ce qu'il avoit triomphé trois fois dans Rome & assujetti l'Égypte ; il est le sixième mois de l'année martiale. Il est représenté sous la figure

d'un jeune homme ayant des aîles au dos, il eſt vêtu de couleur de feu, portant ſur ſa tête une couronne de guirlande mêlée de Roſes, de Damas, de Jaſſemin & autres fleurs; tient de la main droite le ſigne céleſte de la Vierge, pour déſigner qu'une vierge étoit ſtérile; de même le Soleil ne produit rien dans ce mois, ſinon que de perfectionner ce que les autres mois ont commençé; il tient de la main gauche une coupe pleine de fruits.

Aphorisme.

C'eſt une déciſion fondée ſur l'expérience, & qui ſert de principe à quelque Sçience ou à quelque Art : comme celles-ci tirées des *Aphoriſmes* d'Hypocrate. *Plus vous nourriſſez les corps pleins de mauvaiſes humeurs, plus vous leur faites de mal. Les maladies qui viennent de réplétion, ſe guériſſent par l'évacuation.*

Apollon.

Parmi les Dieux, il n'en eſt aucun dont les Poëtes ayent publié tant de merveilles que d'Apollon. Selon eux, il excella dans tous les beaux Arts, tels que la Poëſie, la Muſique, & l'Éloquence; ce qui fit dire qu'il les avoit inventés, & qu'il fut regardé comme le Dieu protecteur des Poë-

tes, des Muſiciens & des Orateurs. Les Muſes étoient auſſi ſous ſa protection, il préſidoit à leurs concerts. Il n'y avoit aucun des Dieux qui poſſédât comme lui l'art de connoître l'avenir; auſſi fut-il celui de tous qui eut un plus grand nombre d'oracles. A tant de perfections, on joignoit la Beauté, les Graces, l'art de charmer les oreilles, autant par la douceur de ſon éloquence, que par les accords harmonieux de ſa Lyre, qui enchantoient également les hommes & les Dieux.

On le repréſente toujours jeune & ſans barbe, parceque le Soleil ne vieillit & ne s'affoiblit point. L'Arc & les flèches d'Apollon ſignifient les rayons du Soleil. Apollon eſt le Dieu de la Médecine, parce que le Soleil fait croître les plantes.

Apophtègme.

C'eſt à parler exactement & avec préciſion, un dire notable, une parole remarquable de quelque perſonne illuſtre : & j'oſe dire que M. d'Ablancourt, à qui nous devons la traduction des *Apophtègmes* de l'Antiquité, ne l'a pas bien défini; lorſqu'il dit dans ſa Préface, qu'on peut l'appeller *un bon mot*.

L'*Apophtègme* va plus à exprimer la grandeur de l'âme & ſes ſentimens, que

la finesse de l'esprit, ou la vivacité de l'imagination. L'*Apophtègme* est de lui-même sérieux & grave, digne d'un Héros, ou d'un Philosophe. C'est d'ordinaire une parole méditée & qu'on a coutume de dire souvent; ou si c'est une réponse, on cherche moins à briller en répondant, qu'à dire quelque chose de moral & d'instructif. Aussi c'est aux Sages & aux Grands que les *Apophtègmes* conviennent particulièrement; & il ne faut qu'ouvrir Plutarque, Diogène Laërce, Athénée & quelques autres qui ont recueilli les *Apophtègmes* des Anciens, pour demeurer d'accord de ce que je dis. Mais les Exemples le feront encore mieux comprendre.

Cyrus disoit ordinairement, qu'*on n'est pas digne de commander, si on n'est meilleur que ceux à qui on commande.*

Alexandre dit un jour, qu'*il devoit d'autant plus à Aristote, qu'à son père; que c'étoit quelque chose de plus, de bien vivre, que de vivre simplement.*

Pythagore disoit *que le Sage vivroit bien, quand il n'y auroit point de Loix; & qu'il y avoit de la différence entre un sot & un habile homme; comme entre un cheval dressé & un qui ne l'est pas.*

Ce sont là des *Apophtègmes* à prendre le mot dans sa signification étroite & ri-

goureuse. Je sçais bien que parmi les *Apophtègmes* de M. d'Ablancourt, on trouve plusieurs choses qui piquent & qui ont du sel; mais je maintiens que ce sont moins des *Apophtègmes*, que de bons mots. Car la même personne qui dit aujourd'hui un *Apophtègme*, peut dire demain un bon mot; & il ne faut pas confondre l'un avec l'autre.

APOTHÉOSE.

Cérémonies que faisoient les Romains pour mettre leurs Empereurs au rang des Dieux, après quoi ils leur dressoient des Temples & des Autels. Ils se contentèrent pendant plusieurs siècles de diviniser leur fondateur, & ne songèrent point à élever à ce rang aucun de leurs grands hommes, jusqu'à ce qu'enfin ayant perdu leur liberté sous Jules-César, ils souffrirent qu'Auguste son successeur le fit reconnoître comme un Dieu, lui bâtit des Temples, & lui fit offrir des sacrifices. Auguste de son vivant à l'âge de vingt-huit ans fut reconnu comme Dieu tutélaire dans toutes les villes de l'Empire. Cet Exemple fut imité par tous les Empereurs qui vinrent après, de sorte que l'on vit au rang des Dieux, non-seulement les hommes les plus stupides, mais encore les plus scélé-

tats ; ils prirent même le ſurnom de *Divus* entre leurs titres.

ÉNIGME VIII.

Je n'aime que le ſang, le meurtre & le carnage ;
Le plus cruel tyran l'eſt beaucoup moins que moi.
Je ſurprends dans le vol ceux qui ſentent ma rage,
Et d'un aſpect affreux je donne de l'effroi.



J'imite les brigands, & cherche une échauguette,
D'où je puiſſe opprimer ceux que je mèts à mort.
Hélas ! quand je les tiens, c'eſt une affaire faite ;
Leur arracher la vie eſt mon plus doux effort.



De leurs corps expoſés, je me fais un trophée ;
Mais comme ils marquent trop ma noire trahiſon,
J'évite rarement qu'en ſa bile échauffée,
Quelqu'un, pour m'en punir, n'abatte ma maiſon.

ÉNIGME IX.

Meurtrière
Ouvrière,
Aux Palais
De nos Rois
Je ne gîte,
Car bien vîte
Ce ſeroit
De moi fait.
Caſe étroite
Pour retraite
Me vaut mieux
Qu'autres lieux :
Là, je file
Plus tranquille,
Et ſouvent
Je ſurprends

Par adreſſe
Une eſpece
De voleurs
Voyageurs.
Ennemie
De leur vie,
L'œil au guèt,
Au collèt
Je leur ſaute,
Et leur ôte
Vie & jour.
A mon tour
Suis-je vuë?
On me tuë.

ARBRES.

Arbres conſacrés à certaines Divinités : le Pin à Cybèle ; le Hêtre à Jupiter ; le Chêne & ſes différentes eſpèces à Rhéa ; l'Olivier à Minerve ; le Laurier à Apollon ; le Lotus & le Myrthe à Apollon & à Vénus ; le Cyprès à Pluton ; le Narciſſe & l'Adiante ou Capillaire à Proſerpine ; le Frêne & le Chiendent à Mars ; le Pourpier à Mercure ; le Pavot à Cérès & à Lucine ; la Vigne & le Pampre à Bacchus ; le Peuplier à Hercule ; l'Ail aux Dieux Pénates ; l'Aune, le Cèdre, le Narciſſe & le Genièvre aux Euménides ; le Palmier aux Muſes ; le Platane aux Génies ; &c.

ÉNIGME X.

On ne ſçauroit nombrer mes freres & mes ſœurs,
Tant il s'en trouve dans le monde.
Je procure aux mortels mille & mille douceurs,
Que je porte ſur terre, & qu'on porte ſur l'onde.

Pendant

Pendant l'hiver je ſuis tout nud,
Quoique ſenſible à la froidure :
Et par ma bizarre nature
J'attends, pour me vêtir, que le chaud ſoit venu.
Ma livrée eſt pour l'un un titre reſpectable,
Et pour l'autre ignominieux :
Le cordon en eſt honorable ;
Le bonnet en eſt odieux.

Jamais, tant que je vis, je ne chante & ne danſe ;
Mais le caprice de mon ſort
Veut que, quelquefois en cadence,
Je chante & danſe après ma mort.

Architecture militaire.

Matrone vêtuë noblement, ayant au col une chaîne d'or, à laquelle eſt attaché un gros diamant : cet Attribut ſignifie, que l'Art de fortifier eſt précieux à l'État, puiſqu'il ſert à le défendre. Cette Matrône tient une bouſſole partagée en trois cents ſoixante degrés, & un papier ſur lequel eſt tracé un Héxagone fortifié. L'Hirondelle qu'elle a ſur la tête eſt, ſelon *P. Val. Liv.* 22. le Hiéroglyphe de la connoiſſance des lieux & des ſituations où elle peut conſtruire ſes ouvrages. On voit à ſes pieds une pioche & une pelle ; ces outils ſont les premiers néceſſaires à ſon travail.

Architecture civile.

Matrone vêtuë noblement, tenant un Niveau, une Équerre & un Compas, pour marquer que ses documens doivent éclairer les différentes sortes d'ouvriers qui travaillent sous ses ordres. Elle s'appuie sur une table, sur laquelle est tracé le plan d'un Temple & plusieurs nombres d'Arithmétique, la Sçience du Calcul lui étant indispensablement nécessaire.

Énigme XI.

Je suis ce qu'on aime le mieux
Presqu'en tous les lieux de la terre ;
Et souvent on se fait la guerre,
Pour m'avoir comme un bien, & rare & précieux :
Mais quand on a fait ma conquête,
Celui qui me possède, a le cœur si léger,
Qu'à ma possession jamais il ne s'arrête,
Il ne me garde pas long-temps sans me changer.

Arithmétique.

C'est la Sçience des nombres qui fait partie des Mathématiques. Pythagore, Platon & d'autres anciens Philosophes l'ont jugée utile à toute sorte de composition, parceque l'Être suprême a tout composé par nombre, poids & mesure. On la peint

d'âge mûr, ſa robe eſt brodée de quelques notes de Muſique, & de figures de Géométrie, pour indiquer qu'elle ouvre le chemin à la Géométrie & à la Muſique. Son Attribut eſt un livre dans lequel elle calcule. Le mot *Par* & *Impar* dénote les diverſités accidentelles qui ſe rencontrent dans ſes opérations.

Je ſuis plus néceſſaire aux humains qu'on ne penſe,
Chacun devroit me conſulter ;
Tel eſt au bout de l'an, au bout de ſa finance,
Parce qu'il ne ſçait pas compter.

ARISTOCRATIE.

C'eſt la forme politique d'un Gouvernement où le pouvoir ſuprême eſt entre les mains des principaux Citoyens de l'État. On la repréſente par une Matrône aſſiſe avec majeſté ſur un Trône ; elle a une couronne d'or ſur la tête, tient d'une main un faiſceau conſulaire avec la hache & une couronne de laurier ; ce qui ſymboliſe l'Union, la Punition & la Récompenſe : elle appuie ſur un morion ſon autre main, de laquelle elle tient un ſcèptre. Proche d'elle eſt un baſſin & une bourſe d'argent qui ſe répand, pour marquer que les armes & les finances ſont le ſoutien d'un État.

Il n'eſt point de Gouvernemens
Qui n'ayent leurs inconvéniens ;
Mais puiſqu'il faut des Chefs, je choiſis les notables ;
Les Sages, les Sçavans, les plus conſidérables

Arrogance.

On l'habille d'une étoffe de couleur verd-de-gris ; ſes oreilles d'âne marquent ſon Ignorance, & l'action de lever ſa tête tenant ſes poingts ſur ſes côtés, dénote ſa fierté mal plaçée. Proche d'elle eſt un Paon, Symbole de l'Orgueil ; & une Dinde faiſant la roue, Symbole de Bétiſe.

L'Ignorance & l'Orgueil ſe ſuivent pas à pas.
Vois-tu cet Orgueilleux ? il eſt plein d'ignorance ;
C'eſt pour cette raiſon que l'on peint l'*Arrogance*
Avec le bonnêt de Midas.

Art libéral.

Un chef-d'œuvre de l'art, facile, ingénieux,
Surprend également & l'eſprit & les yeux.

L'Éxercice des Arts éxige de la force & de l'expérience ; la jeuneſſe manque d'expérience, & la vieilleſſe de force ; c'eſt pour cela que cette figure ſe repréſente dans l'âge viril. Ses bras nus & ſon vêtement retrouſſé expriment l'activité néceſſaire au travail. La flamme qui eſt ſur ſa tête ſymboliſe le feu de l'imagination,

D'une main elle tient un pinçeau, un ciſeau & une équerre, qui ſont les attributs de la Peinture, de la Sculpture & de l'Architecture; & de l'autre, un piquèt où s'appuie une plante : l'Agriculture eſt auſſi un Art libéral. Le Miroir eſt le Symbole de l'Imitation.

ART MÉCHANIQUE.

Il ſe caractériſe par un homme fort & robuſte, appuyé ſur un Cabeſtan : d'une main il tient un Lévier, & il a dans l'autre une flamme, qui ſignifie que l'adreſſe de la main doit répondre à l'intelligence de la tête. On l'habille plus ſimplement que le précédent. Proche de lui eſt un vaſe rempli d'Abeilles; ces animaux, ſelon Virgile, ſont le Symbole de l'Induſtrie & de la Diligence.

Qualis apes æſtate nova per florea rura
Exercet ſub ſole labor, cum gentis adultos
Educunt fœtus, aut cum liquentia mella
Stipant.

Vide reliqua primo Æneidum.
Leges diffuſius quarto Georgicorum.

Nunc age, naturas apibus, quas Jupiter ipſe
Addidit, expediam : &c.

Artiste.

Ces beaux traits, cette main, cette riche parure,
Font voir tout ce que l'art ajoute à la nature.

Cet emblême repréſente un homme très-beau, richement vêtu d'un habit en broderie; ſa main droite eſt appuyée ſur une vis, & de la gauche il montre une ruche pleine d'Abeilles, qui repréſente que les animaux, quoique petits, ſont grands dans leur conduite; ayant leurs chefs, leurs ordres, leurs économies, leurs travaux, d'où ſe forme entre eux une eſpèce de royauté.

Énigme XII.

Héros en fait de patience,
Je ſouffre, hélas! juſqu'aux derniers abois;
Mépris, injure, coups, toute ſorte d'offenſes,
Sans faire aucune réſiſtence,
Et ſans même employer ma pitoyable voix
A ma défenſe.



Je paſſe auſſi mes jours comme les Pénitens;
Dans le travail preſqu'en tout temps,
Mangeant peu, couchant ſur la dure,
Ne bûvant jamais que de l'eau;
Vêtu de gris, ſans bonnèt ni chapeau.

Mais quoique pauvre créature,
On tire un honnête tribut
De la plûpart des peines que j'endure,
Et j'ai toujours sur moi le signe du salut.



Mon sort ne cause point d'envie;
Car s'il ne m'avient pas d'être mangé des loups,
Après ma mort je reçois plus de coups
Que je n'en eus pendant ma vie.



J'ai des frères de lait, & d'autres de renom.
De ces derniers grande est la multitude.
N'en es-tu point, dis-moi, toi qui cherche mon nom?
En vain, s'il est ainsi, tu mèts là ton étude:
Jamais tu ne le trouveras,
A moins que tu ne sçaches
D'un ami franc qui ne te flatte pas,
Ce que sous ton surtout tu caches.

ARVALES.

On appelloit de ce nom ceux qui faisoient les sacrifices ambarvales. Ils étoient douze, tous gens des plus distingués de Rome, & s'appelloient *Fratres Arvales*, ou le Collége des Frères Arvales. Ils furent institués par Romulus, qui se mit lui-même du nombre. La marque de leur dignité

étoit une couronne d'épis, liée d'un ruban blanc. On dit que les bornes des champs étoient de leur reſſort. Pline les appelle *Arvorum Sacerdotes*. Voici l'origine de ce Sacerdoce. Acca-Larentia, Nourrice de Romulus, avoit coutume de faire tous les ans un ſacrifice pour les champs, dans lequel elle faiſoit marcher devant elle douze fils qu'elle avoit : l'un des douze étant mort, Romulus, en faveur de ſa Nourrice, offrit de prendre ſa plaçe : c'eſt de-là que vient le nom du ſacrifice, le nombre des douze, & le nom de Frères.

ASIE.

Or, parfums, en moi tout abonde ;
Je ſuis, comme l'a dit un fameux Ecrivain ;
Des quatre parties du monde,
La plus utile au genre humain.

L'*ASIE* eſt repréſentée par une femme ſuperbement vêtuë d'une riche robe ſemée de pierreries & de perles, Symbole de l'opulence de ſon pays. Elle tient d'une main un encenſoir, d'où s'exhale d'agréables parfums qui croiſſent ſur les lieux, comme les belles fleurs qui forment ſa couronne ; de l'autre main elle tient des rameaux de divers Aromates, principalement l'Encens.

qu'on emploie ordinairement dans les sacrifices : son riche habillement est le vrai Symbole de l'Abondance & de la Fertilité de ce pays-là, dont les peuples vont superbement vêtus ; & où les femmes particulièrement étalent sur leurs corps tout ce que la magnificence & le luxe ont de plus précieux & de plus charmant : le Chameau qui est à ses pieds, montre qu'il est celui de tous les animaux le plus nécessaire de ce pays pour porter. Les Cosmographes font passer l'*Asie* pour la troisième partie du monde, quoique son étenduë en peut faire près de la moitié. Son nom vient d'une fille de Thétis & de l'Océan, qu'on a feint être sortie de l'Empire des deux Asies.

ASSIDUITÉ.

L'*ASSIDUITÉ* est l'application forte & continuelle au travail ; la constance & répétition fréquente, lorsqu'il s'agit de soins, de prières, ou de visites. On la peint âgée, tenant une horloge à sable, assise au pied d'un rocher entouré d'une plante de lierre, qui y étant étroitement attachée, signifie que l'*Assiduité* surmonte les plus grands obstacles. Le Coq est aussi son attribut, parceque l'*Assiduité* n'existe point sans la Vigilance.

Un travail aſſidu, quelque lent qu'il puiſſe être,
Avance enfin l'ouvrage, & ſe fait bien connoître.

Astrologie judiciaire.

Cette Sçience qui tient beaucoup à l'Aſtronomie, & qui prétend pronoſtiquer par l'aſpect des Planètes tout ce qui doit arriver ſur la terre, ſe repréſente par une femme qui a ſept étoiles autour de ſa tête, & qui étant appuyée ſur une Sphère, meſure avec un compas un point de la terre, pour connoître le rapport qu'il peut y avoir avec un des points du Zodiaque, ou de quelque autre cercle du Ciel, dont elle forme ſes prédictions.

Astronomie.

La Géographie, l'Hiſtoire, la Chronologie, l'Agriculture & la Navigation doivent toutes leurs lumières à cette Sçience; c'eſt pourquoi on la repréſente par une Matrône vêtuë noblement d'une draperie violette, parſemée d'étoiles, parceque la nuit convient à ſes études. Ses aîles, & l'Aſtrolabe qu'elle tient, marquent qu'ayant vaincu l'eſpaçe immenſe des airs, elle connoît le cours & le mouvement des Aſtres. Son attribut ordinaire eſt un Globe céleſte.

Avare.

Cet Avare aux lèvres déteintes
Met son bonheur en son argent ;
Cependant le Chagrin lui donne des atteintes ;
Et comme des Vautours les entrailles rongeantes,
Il meurt cent fois le jour de soupçons & de crainte.

L'*Avare* est représenté par un homme qui est un vieux Usurier, lequel tient d'une main les registres de l'argent que l'on lui apporte avec les intérêts. Il est dans des craintes & des peurs terribles qu'on ne le vole ; il regarde ses propres enfans comme autant d'Harpies & de Vautours qui le déchirent.

Non il n'est pas besoin d'inventer un supplice,
Pour punir ce brutal de son avidité ;
Il s'est fait son bourreau par excès d'avarice,
Et sçait bien se punir comme il l'a mérité.

Avarice.

L'image de ce vice est une vieille femme pâle, maigre & échevelée ; les haillons qui la couvrent, & la chaîne d'or qui lui sert de ceinture, signifient que la possession des biens la rend esclave, au point de se refuser le nécessaire. Sur une bourse qu'elle tient étroitement serrée dans ses mains,

eſt le mot grec *Plutos*, qui eſt le nom du Dieu des richeſſes. Le Loup maigre & affamé qui eſt près d'elle, eſt le Symbole de voracité & de rapine.

Avarice insatiable.

Retranche le deſir qui t'agite & te trouble ;
Borne ta convoitiſe où finit ton pouvoir.
Plus l'Hydropique boit, plus ſa ſoif lui redouble ;
Plus l'Avare a de biens, plus il en veut avoir.

L'*Avarice insatiable* ne ſçauroit être mieux repréſentée que par cet homme hydropique qui étant brûlé d'un feu qui ne peut être éteint, croit qu'à force de boire il recouvre quelque ſoulagement ; mais plus il boit, plus il veut boire. De même l'Avaricieux ne ſçauroit être raſſaſié ; car plus il a d'argent, plus il en veut avoir.

Aveuglement.

Ne te vantes jamais, ni d'eſprit, ni d'adreſſe,
Pour avoir plus volé que n'ont fait tes ayeux ;
Midas étoit tout d'or, & malgré ſa richeſſe
Il paſſa pour un âne au jugement des Dieux.

Cet Emblême repréſente le Dieu des richeſſes & la Sottiſe, qui coëffe ce Dieu du plus ample de ſes bonnets ridicules ;

elle lui mèt auſſi entre les mains le ſcèptre groteſque, avec lequel elle commande à la plus grande partie de l'Univers.

AVEUGLEMENT DE L'ESPRIT.

La figure qui caractériſe ce ſujet, ſe repréſente au milieu d'une prairie, dont elle conſidère avec attention l'hérbe & les fleurs, leſquelles ſont alluſifs aux délices de la terre, qui réjouiſſent l'âme, & l'occupent ſans nul profit. Selon les Égyptiens, la Taupe eſt l'Emblême qui lui convient.

Au-deſſus de ſa tête eſt un nuage épais, qui empêche un rayon de lumière de pénétrer juſqu'à elle & de l'éclairer.

A voir ce que les hommes ſont,
Et les divers penchans qu'ils ont,
On diroit que chacun radote;
Et qu'ils ſont fous, tous, tant qu'ils ſont;
Ils le ſont en effet, chacun a ſa marote.

AUDACE.

Elle eſt amie de l'Effronterie & de la Préſomption; on la peint jeune, pour montrer, que l'inconſidération dont elle eſt fille, eſt preſque toujours unie à la jeuneſſe. Elle embraſſe une colonne qui ſoutient un édifice, & ſemble faire des

efforts pour la renverser. Son regard fier, hardi, & son sourcil froncé sont les traits qu'Aristote donne aux Audacieux. *Cap. 9. de Physis.*

NE T'INFORME POINT DE L'AVENIR.

Scrutateur des choses futures,
Ennemis des secrèts divins,
Ne consultez plus les devins,
Pour apprendre vos aventures.
L'Art est faux & pernicieux,
Qui, dans les grands chiffres des Cieux,
Croit découvrir nos destinées.
Un seul, comme Roi des humains,
Tient le compte de nos années,
Et le destin du monde est l'œuvre de ses mains.

AUGURE.

BON AUGURE.

Les présages dans la nature
Sont des chimères en un sens;
Mais rien n'arrive à l'aventure.
Il est certains événemens
Que je tiens de fort bon augure,
Quoi qu'en disent certaines gens.

L'on représente le *Bon augure* par un jeune homme vêtu de verd, Symbole de l'Espérance; il a sur la tête une Etoile, joint au Cigne qu'il tient entre ses bras;

animal, qui par ſon extrême blancheur, eſt regardé comme ſigne de *Bon augure*, pour avoir été conſacré à la Déeſſe Vénus.

AUGURE HEUREUX.

Les *Augures* étoient chez les Romains des Miniſtres de la Religion, employés à interpréter les volontés des Dieux. On caractériſe le *Bon Augure* par un jeune homme vêtu d'une longue robe de lin, d'une tunique verte, & coëffé d'un voile blanc. Les *Augures* prétendoient que l'Étoile étoit le ſigne de la Proſpérité; ainſi on lui en mèt une âu-deſſus de la tête : il tient de la main droite le bâton augural nommé *Lituus*, & de la gauche un Cigne. Selon Virgile, cet oiſeau étoit de bon augure.

Namque tibi reduces ſocios, claſſemque relatam
Nuntio, & in tutum verſis aquilonibus actam;
Ni fruſtra Augurium *vani docuere parentes.*
Æterea quos lapſa plaga &c.

Æneid. Lib. I.

AUGURE MALHEUREUX.

Le *Mauvais Augure* ſe repréſente par un homme dont l'aſpect eſt ſévère, & le regard ſiniſtre. Il eſt vêtu comme le précédent, à la réſerve que ſa tunique eſt de

couleur feuille-morte. Il tient le bâton augural, une Belette, & observe une Corneille qui vole dans l'air à sa gauche.

L'Alciat dit de la Belette :

Quidquid agis, mustella tibi si occurrat, omitte :
Signa malæ hæc sortis bestia parva gerit.

Virgile dit de la Corneille dans ses Bucoliques :

Sæpè malum hoc nobis, si mens non læva fuisset,
De cœlo tactas memini prædicere quercus :
Sæpè sinistra cava prædixit ab ilice cornix.

AUMONE.

Elle est vêtuë d'une longue draperie rouge, qui est la couleur symbolique de la Charité. Le voile transparent dont elle est coëffée, & qui lui couvre les yeux, signifie qu'elle doit chercher à voir les besoins du prochain sans être vuë. On la couronne d'une branche d'Olivier.

Près d'elle sont deux enfans auxquels elle fait la charité ; mais ses mains sont cachées par sa draperie, afin qu'elle paroisse observer le précepte de Saint Matthieu : *Nesciat sinistra tua quid faciat dextera.*

Quand tu donnes aux indigens,
Ne fais point ſonner la trompette;
Que ta main gauche dans ce temps
Ne ſçache point ce que fait ta main droite.

AVRIL.

Le Ciel favorable à nos vœux
Reprend une face nouvelle,
Et des chiens la troupe fidelle
Va nous rendre à la chaſſe heureux.

Ce mois étoit nommé *aperire*, mot latin qui ſignifie *ouvrir*. Le germe des plantes qui ſont dans la terre commence à devenir fécond dans ce mois; il eſt le deuxième mois de l'année martiale des Anciens Romains. On le repréſente ſous la figure d'un jeune garçon, ayant des aîles au dos, & une couronne de Mirthe ſur la tête, pareille à celle qui fut dédiée à la Déeſſe Vénus; il eſt vêtu de verd, pour montrer l'état de la terre ſous le ſigne céleſte du Taureau qu'il tient de la main droite; & de la gauche il tient une Coupe remplie de la production de la ſaiſon.

AURORE.

Cette Divinité allégorique, célébrée par les Poëtes, ſe perſonnifie par une belle jeune fille qui a des aîles, pour marquer

la promptitude de ſon paſſage. Sa draperie légère & tranſparente, laiſſe voir la couleur de ſa chair. Elle a auſſi une ſeconde draperie volante, qui eſt d'étoffe d'or. Ses attributs ſont un Brandon, ou flambeau allumé qu'elle tient d'une main, & des fleurs de diverſes eſpèces qu'elle ſème de l'autre main.

Quelques Auteurs ont fait porter l'*Aurore* par le cheval Pégaze, parcequ'elle eſt amie des Poëtes. Homère la couvre entièrement d'un voile très-clair, & lui donne des cheveux & des doigts couleur de roſes.

Les Etoiles du Firmament
Ne ſçauroient ſoutenir ma préſence un moment,
Et moi je ne ſçaurois ſoutenir la lumière
De l'Aſtre, dont je ſuis l'aimable avant-courière.

L'*Aurore* eſt ſouvent repréſentée avec un grand voile, montée ſur un char à deux chevaux, qu'Homère nomme Lampus & Phaëton : le voile qu'elle a ſur la tête eſt fort reculé en arrière, pour marquer que la clarté du jour eſt déja aſſez grande, & que l'obſcurité de la nuit ſe diſſipe.

AUTOMNE.

Le brillant du Printemps n'a rien de comparable
Aux richeſſes que je produis,
Il a des fleurs, & j'ai des fruits :
On préfère toujours l'utile à l'agréable.

L'*AUTOMNE* eſt repréſentée ſous la figure d'une femme dans ſon embonpoint, d'un âge viril, habillée ſuperbement ; pour montrer que c'eſt la plus riche ſaiſon de l'année & la plus féconde. Elle eſt couronnée d'une guirlande de Pampre, tient d'une main une grape de Raiſin, & de l'autre une Corne d'abondance pleine des fruits de la ſaiſon. Les Poëtes appellent cette ſaiſon *Virilité*, pour montrer que la terre eſt alors diſpoſée à donner aux hommes les fruits que la chaleur de l'Eſté mûrit, & étant laſſée d'engendrer, elle ſe dépouille des feuilles & des ſemences ; elle nous donne la production de ſes fruits, & autres choſes ſemblables néceſſaires à la vie des hommes.

On repréſente ſouvent cette ſaiſon ſous la figure d'une femme couronnée de Pampres & de grapes de Raiſins : elle eſt découverte dans la partie du corps qui regarde l'Eſté, & vêtuë dans celle qui répond à l'Hiver.

Autorité, ou, Puissance.

Matrone assise majestueusement sur une chaise curule ; son vêtement noble & riche marque que c'est ordinairement la naissance & les biens de la fortune qui acheminent à l'*Autorité*. Elle tient de sa main droite, qui est élevée, deux clefs ; & de sa gauche, qui est plus basse, un scèptre. Cet Emblême dénote que la puissance du Ciel est supérieure à celle de la terre. A ses pieds, du côté droit, sont des Livres, qui désignent l'*Autorité* des Docteurs ; & du côté gauche un trophée d'armes, qui indique la *Puissance* guerrière.

Autorité d'Amour.

Le pouvoir de l'Amour s'étend jusques aux Cieux ;
Rien ne résiste à sa puissance.
Ce Dieu, le plus petit des Dieux,
Est cent fois plus grand qu'on ne pense.

L'*Autorité d'Amour* est représentée par un petit Cupidon sans flèche ni carquois, qui sont ordinairement ses armes. Il est accompagné du Dieu Mercure, tenant son caducée, pour nous marquer son éloquence ; il tient de la main droite un Hercule, afin qu'on ne soit pas surpris des

victoires qu'il remporte de toutes parts sur les cœurs du genre humain.

Axiome.

C'est toute Proposition physique ou morale, spéculative ou pratique, généralement reçuë, claire par elle-même, & dont on ne peut douter. Exemples : *Le tout est plus grand que sa partie. On ne donne point ce qu'on n'a pas. Ne faites point à autrui, ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse.*

Ayde.

Je ne puis l'ignorer, vos besoins sont les nôtres ;
Ce que je fais pour moi, se doit faire pour vous.
Il faut s'aider les uns les autres,
La nature l'apprend à tous.

Le Secours ou l'*Ayde* qu'il faut donner au prochain, est assez bien exprimé par la figure d'un homme agréable : la guirlande d'olivier qui lui ceint la tête, dénote la Compassion ; les rayons qui l'environne, l'Assistance divine ; le cœur qui pend à la chaîne qu'il porte au col, qu'il faut assister les pauvres de ses biens & de ses conseils, dont le cœur en est le Symbole ; l'Échalat qui soutient la vigne, qu'on doit appuyer de même la foiblesse

du prochain ; & par la Cigogne, que c'eſt à nous à imiter cet oiſeau, qui ne ſe laſſe jamais d'être ſecourable, & particulièrement à ſes plus proches.

= B =

Piérius, dans ſes Hiéroglifiques, *Liv. XLVII. ch. 28.* dit, que les Égyptiens exprimoient par la figure d'une *Brebis*, le ſon que nous exprimons par le caractère *B* ; parceque la Brebis exprime preſque ce ſon en bêlant ; il n'y a de différence, que celle qui eſt entre *bé*, & *bê*.

BACCHANALES.

Fêtes en l'honneur de Bacchus, que les Athéniens célébroient avec beaucoup d'appareil, mais avec diſſolution. Elle paſſa en Italie, où on la célébra d'abord trois fois l'année, & enſuite tous les mois. Dans les commencemens, il n'y avoit que les femmes qui célébraſſent les *Bacchanales*, ſans qu'on y admit aucun homme : dans la ſuite, les hommes furent initiés, & le mêlange des deux ſèxes donna lieu à des déſordres affreux. Le Sénat, pour y remédier, ſupprima par un décret de l'An de Rome 568, la célébration de ces infâmes myſtères, dans Rome & dans toute l'Italie.

Bacchus.

On repréſente ordinairement ce Dieu en jeune homme ſans barbe, pour marquer que le Vin rend la vivacité de la jeuneſſe : couronné de Lierre, (le Lierre eſt une plante toujours verte, qui marque la jeuneſſe de Bacchus, qu'on dit ne point vieillir ; ce qui convient au Soleil :) ou de Pampre, tenant le Thirſe d'une main, de l'autre des grappes de Raiſin, & quelquefois une Corne qui étoit un vaiſſeau à boire. On lui immoloit la Pie, parceque le Vin fait parler indiſcrètement ; & le Bouc, parceque cet animal détruit les bourgeons de la vigne. La Panthère lui étoit conſacrée, parcequ'il portoit la peau de cet animal, ſuivant l'uſage de cet ancien temps. Auſſi eſt-il ſouvent repréſenté les épaules couvertes d'une peau de Panthère.

Énigme XIII.

Celui pour qui ces Vers ſont faits,
Eſt un ſigne d'amour auſſi-bien que de paix,
Un avant-goût d'un plaiſir plus ſolide.
Il ſe pratique en tout cet Univers ;
Mais je ne puis l'aimer qu'entre ſèxes divers,
Quoique la coutume en décide.

Les Peuples méridionaux,
Qui ne veulent point de rivaux,
En font un crime punissable :
Mais nous, mieux avisés, ne l'estimons pas tel ;
Et pourvu qu'il n'ait rien qui le rende blâmable,
Nous le jugeons civil, & non pas criminel.

Philis, si vous avez de la peine à comprendre
Ce que par cet écrit je veux faire sçavoir,
Dès que j'aurai le bonheur de vous voir,
Ma bouche pourra vous l'apprendre.

ÉNIGME XIV.

Une main roturière assez souvent m'éxèrce,
Né dans les bois, en ville j'ai commèrce,
Bien souvent employé dans le Palais d'un Roi.
A-t-on fait ce qu'on veut de moi ?
On me mèt aussi-tôt sans façon à la porte.
A connoître mon nom, si ton desir te porte,
Y a-t-il rien, Lecteur, qui soit plus devant toi ?

BALANCE.

La *BALANCE* est le Symbole de l'Équité, qui fait tout avec poids & mesure; & qui rend à chacun ce qui lui appartient. Sur les Médailles Romaines, l'Équité tient à la main une *Balance*. La *Balance* est aussi le septième signe du Zodiaque ; la Fable dit, que c'est la *Balance* d'Astrée qui

se

ſe retira au Ciel pendant le ſiècle de fer. Virgile, au premier Livre des Géorgiques, pour louer l'Équité d'Auguſte, dit à ce Prince, qu'après ſa mort, il ira occuper le ſigne de la *Balance.*

ÉNIGME XV.

Je ne ſçai Coutume ni Loix,
Je n'ai ni parole ni voix;
Et cependant à juſte titre,
De bien des différends on me prend pour arbitre:
Que je juge toujours fort équitablement.
Je ne crains peine, ni ſupplice:
Ainſi je ne ſçai point, ni pourquoi, ni comment
Je me trouve ordinairement
Deſſous la main de la Juſtice.
Avantageuſement on peut parler de ſoi,
Quand pareille à la mienne eſt une deſtinée,
Puiſque le plus bel Hôte, en un temps de l'année,
Me fait l'honneur de ſe loger chez moi.
En ce qui des Mortels fait l'ardeur la plus vive,
Par fois ſur mon rapport on trouve du déchèt:
Je ſuis duppe pourtant, car ſouvent il arrive
Que l'on me prend au trébuchèt.
Je ſerois riche, & bientôt ſans peine,
Si ce que je reçois bornoit en moi ſon cours;
Mais par malheur je ſuis toujours
Preſque auſſi-tôt vuide que pleine.

ÉNIGME XVI.

Je suis la figure du monde,
Comme le monde aussi, je n'ai que du dehors;
Et qui voudroit sonder mon corps,
Ne rencontreroit rien pour arrêter sa sonde,



Je suis inconstant & léger,
Je rampe en terre, & me promène en l'air.
Je suis dans mon emploi plus agité que l'onde,
Malheureux qui sur moi se fonde.



Je suis gras & bouffi de vent,
Mon sort est de voler sans cesse;
Mais à bons coups de pied, il faut qu'on me caresse,
Je suis inutile autrement.

BASSESSE OU ABJECTION.

Elle se peint mal vêtuë, & assise dans un lieu sale & fangeux. Son attitude humiliée & ses regards fixés sur la terre, témoignent la tristesse & l'avilissement de ce malheureux état. La Huppe qui se nourrit d'excrémens, & le Lapin qui est le plus timide de tous, sont ses attributs.

Le malheur de cette fâcheuse situation provient de la mauvaise Renommée, du

peu de cas qu'on fait de nous; ou des vicissitudes de la vie. Souvent la bassesse de la naissance en est la seule cause.

BÉATITUDE PREMIÈRE.

C'est le nom donné par excellence à huit perfections de vertu, que notre Seigneur a relevées par ses éloges, en nommant heureux ceux qui les possèdent.

La première, qui est la Simplicité d'esprit, se représente par une jeune fille vêtuë modestement, ayant les bras & les jambes nuës, & regardant le Ciel, d'où part un rayon de lumière qui l'environne. Ce rayon se mèt à toutes les Béatitudes.

Beati pauperes spiritu: quoniam ipsorum est regnum Cælorum.

BÉATITUDE SECONDE.

La Douceur ou Mansuétude est une Vertu qui fait aimer & desirer ceux qui la possèdent. On l'habille avec simplicité, & on lui donne un Agneau, qu'elle caresse; & qui est son Symbole. Le Divin Maître fut le plus admirable exemple de cette Vertu, & lui-même la mit au nombre des Béatitudes.

Beati mites: quoniam ipsi possidebunt terram.

Béatitude troisième.

En voici l'image dans une femme humiliée & à genoux : elle a les mains jointes & pleure amèrement, offrant ses larmes à Dieu. Jesus-Christ promèt à ceux qui auront pleuré pendant le court espace de cette vie, une éternelle félicité dans le Ciel.

Beati qui lugent : quoniam ipsi consolabuntur.

Béatitude quatrième.

Celle-ci se représente tenant d'une main des balances en équilibre, & de l'autre une épée, dont elle menace le vice qui est terrassé à ses pieds, & en attitude de vouloir faire pencher de son côté la balance. Dieu a promis à ceux qui imiteront sa justice & la desireront sur la terre, qu'ils en seront récompensés dans le Ciel.

Beati qui esuriunt, & sitiunt justitiam : quoniam ipsi saturabuntur.

Béatitude cinquième.

La *Pureté du cœur*, qui est la cinquième, tient dans ses mains un Cœur qu'elle arrose de ses larmes. Elle est couverte d'une longue robe blanche, & on la fait

pleurer, pour marquer que la ſeule pénitence peut garantir une âme des tentations, & par conſéquent la conſerver dans l'heureux état d'innocence, par laquelle elle devient digne de voir la façe de Dieu.

Beati mundo corde : quoniam ipſi Deum videbunt.

BÉATITUDE SIXIÈME.

Elle partage un pain entre deux pauvres enfans qui ſont auprès d'elle. Cette Vertu, comme le dit Saint Jérôme, fait quitter les armes à la colère divine.

Impoſſibile eſt hominem miſericordem iram non placare divinam.

Jeſus-Chriſt déclare que ce que l'on fera pour ſes pauvres, ſera regardé comme fait à lui-même, & qu'il ſera toujours miſéricordieux pour ceux qui l'auront été.

Beati miſericordes : quoniam ipſi miſericordiam conſequentur.

BÉATITUDE SEPTIÈME.

Cette ſeptième, qui eſt la *Vertu de la Paix*, foule aux pieds un trophée d'armes, & tient une branche d'Olivier. Jeſus-Chriſt, qui aime ſouverainement la paix

& la concorde, nomme enfans de Dieu ceux qui ſont pacifiques.

Beati pacifici : quoniam filii Dei vocabuntur.

BÉATITUDE HUITIÈME.

Cette dernière eſt figurée par une mère qui a à ſes pieds trois de ſes enfans maſſacrés, Symboles de l'innocence opprimée. Elle conſidère avec tendreſſe une Croix, & ſemble lui faire un ſacrifice volontaire de ſes fils, ſe ſouvenant de la promeſſe faite dans l'Évangile à ceux qui ſont injuſtement perſécutés.

Beati qui perſecutionem patiuntur propter juſtitiam : quoniam ipſorum eſt regnum cœlorum.

ÉNIGME XVII.

J'enchante ſi bien par mes charmes
Ceux qui m'adreſſent leurs regards,
Que je leur fais rendre les armes,
Fuſſent-ils plus braves que Mars.

❧

Lorſqu'ils ſont déſarmés, je les charge de chaînes,
Et je les brûle à petit feu ;
Souvent j'ai pitié de leurs peines,
Et ſouvent je les tourne en jeu.

Beauté.

La *Beauté* n'ayant aucun besoin des secours de l'Art; on la représente nuë, éclatante, environnée d'un rayon de lumière; parceque sa perfection éblouit, & aveugle même quelquefois. Le Compas qu'elle tient, est l'Emblême de la justesse des proportions. Le Lis est le Hiéroglyphe de la *Beauté*, à cause de sa fermeté & de sa blancheur. Elle est couronnée d'une branche de Troëne, arbuste fragile & de peu de durée, qui justifie ce Vers de Pétrarque :

Cosa bella mortal passa, e non dura.

Beauté de l'Ame.

Jamais dans l'Arc-en-Ciel on ne voit de noirceur,
Il se forme toujours des plus vives couleurs;
Et c'est aussi pourquoi le Juste lui ressemble :
Car si l'Iris est beau, le Juste est sans pareil.
L'éclat de ses vertus qu'en son âme il assemble,
Fait qu'on le lui compare aussi-bien qu'au Soleil.

La *Beauté de l'Ame* nous est représentée sous la figure de l'Arc-en-Ciel, qui, par sa beauté, est le Symbole de l'Ame juste; car comme l'Iris est composé de couleurs les plus belles, de même le Juste

eſt éclatant comme l'Arc-en-Ciel, entre les petites nuées de gloire.

BEAUTÉ CÉLESTE.

Rien ne ſe voit en aucun lieu,
Qui ne ſoit formé d'une idée,
Qu'engendre la Beauté de Dieu,
Et ſon Amour par qui la raiſon eſt guidée.

Il eſt impoſſible à l'homme de bien repréſenter une *Beauté céleſte ;* cependant il faut la définir par métaphore : elle n'eſt autre choſe qu'une lumière reſplendiſſante, dans laquelle eſt repréſenté un Ange entouré de rayons qui éblouiſſent ; qui tient un Lis d'une main, & un Globe de l'autre.

BEAUTÉ DES FEMMES.

Les attraits dont je ſuis pourvuë
M'ont élevé ſur Junon & Pallas.
Pâris, qui me vit toute nuë,
Leur refuſa la pomme, & ne balança pas.

BEL.

BEL étoit le Grand Dieu des Chaldéens. Il y avoit eu un temps, diſoient-ils, où tout n'étoit que ténèbres & eau ; & cette eau & les ténèbres renfermoient des animaux monſtrueux. *Bel* ayant formé

le Ciel & la Terre, donna la mort à tous ces monſtres, diſſipa les ténèbres, ſépara la Terre d'avec le Ciel, & arrangea l'Univers. Enſuite voyant le Monde deſert, il ordonna à un des Dieux de lui couper la tête à lui-même, de mêler ſon ſang avec de la terre, & d'en former les hommes & les animaux ; après quoi il acheva la production de tous les autres êtres qui ornent l'Univers. Toute cette Doctrine n'eſt qu'une Tradition défigurée de l'Hiſtoire de la Création du Monde.

Bélier.

Bélier animal, Symbole ordinaire de Mercure, comme étant le Dieu des Bergers. On le donne auſſi quelquefois à Cybèle. Le *Bélier* eſt auſſi le premier des douze ſignes du Zodiaque : c'eſt, dit-on, le *Bélier* à la toiſon d'or, qui ayant été immolé à Jupiter, fut tranſporté parmi les Aſtres.

Bélus.

Bélus, grande Divinité des Babyloniens. Rien n'eſt ſi riche ni ſi magnifique, que le Temple qu'il avoit à Babylone. C'eſt le plus ancien de tous les Temples du Paganiſme, puiſque c'eſt la fameuſe Tour de Babel, qui n'ayant pu ſervir au

dessein des hommes qui l'entreprirent, fut convertie dans la suite en un Temple de Bélus. Les Rois de Babylone s'attachèrent successivement à l'embellir & à l'enrichir ; ensorte qu'il y avoit des trésors immenses, lorsque Xerxès, au retour de sa malheureuse expédition de Grèce, le pilla & le démolit entièrement. Hérodote en fait une belle description en son premier Livre. Dans l'endroit le plus élevé du Temple, & celui pour lequel on avoit le plus de vénération, il y avoit un lit magnifique, où couchoit une femme de la ville, que le Prêtre de *Bélus* choisissoit chaque jour, lui faisant accroire qu'elle y étoit honorée de la présence du Dieu. Ce *Bélus* étoit le Soleil, ou la Nature elle-même qu'on adoroit sous ce nom. Dans la suite, le premier Roi des Assyriens, à qui on donna, par honneur, le nom de *Bélus*, ayant été mis après sa mort au rang des Dieux, il fut confondu avec la grande Divinité des Assyriens. Il y a eu plusieurs autres Princes de ce nom. Cicéron, entre plusieurs Hercules qu'il distingue, dit que le cinquième étoit *Bélus*, ou Hercule l'Indien.

BÉNIGNITÉ.

La draperie d'azur parsemée d'étoiles dont on habille la *Bénignité*, est allusive à la sérénité bienfaisante du Ciel. Elle presse ses mammelles, d'où le lait sort abondamment; elle en allaite en même temps un Lion & un Agneau : ce qui marque, qu'elle est une Vertu dont les plus foibles & les plus forts ressentent également les effets. Le Feu qui est sur un Autel auprès d'elle, dénote qu'elle émane des sentimens que la Religion inspire.

ÉNIGME XVIII.

Des plus foibles humains sûr & charmant mobile,
Lorsque l'on me confie à quelqu'un de bon sens,
Qui, pour me balancer, m'agite en certain sens,
Par mon branle je fixe ou je calme leur bile.



Si je sers à la Cour, en Province, à la Ville,
Chez Ducs, Comtes, Marquis, Princes les plus puissans,
Artisans, Villageois, Bourgeois & Partisans,
Je n'ai pas le renom d'être une âme servile.



C'est à mes mouvemens qu'est dû le doux repos,
Qui très-souvent modère & réprime à propos

Les cris réitérés de la plus tendre enfance.

❧

Cet excès si commun, contraire à la santé,
Avec assez de soin ne peut être évité,
Dès l'instant qu'un mortel a reçu la naissance.

ÉNIGME XIX.

Je meurs & je renais, & par un sort nouveau,
Les lieux où je naquis me servent de tombeau.
Celui qui m'a formé, fait l'or, l'argent, le cuivre.
Je suis utile à tous, en la guerre, en la paix ;
Il me faut enterrer pour me faire revivre ;
Et si je ne pourris, je ne revis jamais.

BICHE.

Cet Animal est le Symbole de Junon conservatrice, parceque de cinq Biches aux cornes d'or, & plus grandes que des Taureaux, que Diane poursuivit à la chasse dans la Thessalie, elle n'en prit que quatre, qu'elle attacha à son char ; la cinquième fut sauvée par Junon. La *Biche* aux pieds d'airain & aux cornes d'or du Mont Ménale, étoit consacrée à Diane ; c'est pourquoi il n'étoit pas permis de la tuer. Euristhée commanda à Hercule de la lui amener ; le Héros, après l'avoir poursuivie pendant un an, l'atteignit enfin sur les bords du Ladon, la saisit, la chargea

ſur ſes épaules, & la porta à Mycènes. On lui donna des Cornes d'or, quoique les Biches n'ayent point de bois. C'eſt le quatrième des travaux d'Hercule.

BIENFAIT.

On perſonifie le *Bienfait*, par un beau jeune homme dont le viſage eſt riant : ſa draperie d'azur parſemée d'étoiles, eſt alluſive à la ſérénité du Ciel. Il eſt environné d'un rayon de lumière ; d'une main il tient les Graçes, & de l'autre une Chaîne d'or ; parceque rien ne captive plus que les *Bienfaits reçus*.

Près de lui eſt un Aigle : il tient dans ſes ſerres une Proie qu'il laiſſe manger à d'autres Oiſeaux. Ce Hiéroglyphe vient des Égyptiens.

BIENVEILLANCE.

Il n'eſt rien dans l'Hymen qui ne paroiſſe doux,
Lorſque l'amour eſt mutuelle.
Alcione mourut pour ſon royal Epoux,
Et cet Epoux fut mort pour elle.

Cet Emblême ne ſe peut expliquer, que par l'union mutuelle qu'il doit y avoir entre deux perſonnes mariées. Auſſi la repréſente-t-on ſous la figure d'une femme

agréable, couronnée de feuilles de Vigne & d'Ormeaux entrelaçés. Elle tient un Alcion étroitement contre son sein; c'est une allusion de la Fable d'Alcione, femme de Ceix, Roi de Thrace, qui ayant appris la mort de son mari arrivée sur la mèr, s'y précipita, du regrèt qu'elle en eut.

ÉNIGME XX.

A deux choses inanimées,
En genre féminin toutes deux exprimées,
Qui n'ont entr'elles nul rapport,
Convient un même nom que chacun connoît fort.



La première aux Mortels n'inspire que la crainte,
Et renferme souvent l'objèt de notre plainte:
La seconde a pour nous quelquefois des appas,
Et plaît à certain peuple en ses meilleurs repas,



Dans les bois & forêts, celle-là prend naissance,
Et celle-ci des champs tire son existence:
Celle-là doit un jour terminer nos malheurs,
Et celle-ci nous sert dans les grandes chaleurs.



Toi dont l'esprit est à la gêne,
Lecteur, pour te tirer de peine,

L'une se voit souvent au pied d'une maison,
De l'autre sur la porte on voit écrit le nom.

ÉNIGME XXI.

Sous l'appas séduisant d'un doux extérieur,
Je cache une bête félonne,
Et plus j'ai dans mon sein de fiel & de fureur,
Plus on diroit que je suis bonne.
Un peuple téméraire, ignorant, hébété,
Se trompe à ma fine grimaçe,
Et ne sçauroit penser, tant il est entêté,
Que je sois animal rapaçe.
Je ravis toutefois, quand j'en trouve le lieu.
Certain autre animal perfide,
Tantôt blanc, tantôt noir, m'aide à cacher mon
jeu,
Et des coups c'est lui qui décide.
Il sçait en se flattant mener notre troupeau,
Dont il est le père & le maître,
Et des brebis souvent : ô prodige nouveau !
Le Berger reçoit de quoi paître.
Comme un autre animal dont j'ai tout le maintien,
J'aime friande nourriture ;
Et quand j'écorcherois, je ne voudrois pour rien
Souffrir la moindre égratignure.
Avec humilité jusqu'au bout des argots,
Je cache ma laideur cruelle.
Rarement je suis jeune, ou j'ai bien des défauts,
Et presque jamais ne suis belle.

Le nom qu'on m'attribue est presque un conte en
l'air,
Et devient toujours plus chimère;
Mais quant à moi je vis, j'ai des os, de la chair,
Et vois souvent naître mon père.

BLAME.

Les Anciens caractérisoient ce sujet par Momus, Dieu de la Satyre & de la Réprimande; ils le peignoient sous la figure d'un Vieillard en action de parler, frappant la terre avec un bâton: sa draperie étoit parsemée d'oreilles, d'yeux & de langues.

ÉNIGME XXII.

Si par un funeste dessein,
Et par une injustice extrême,
Mon père ne me fait que pour m'emplir le sein
Du poison dont je dois me détruire moi-même;
C'est que dans l'ordinaire emploi
Où mon fâcheux sort me destine,
Le bien que l'on attend de moi,
Ne dépend que de ma ruine;
Et par un destin trop fatal,
Je ne fais aucun bien, si je ne fais du mal.

BOIS SACRÉS.

Les *BOIS SACRÉS* ont été les premiers lieux destinés au Culte des Dieux. Dans les premiers temps, où les hommes ne

connoissoient ni villes, ni maisons, & qu'ils habitoient les bois ou les cavernes; ils choisirent dans les bois, les lieux les plus écartés, les plus sombres, les plus impénétrables aux rayons du Soleil, pour l'éxercice de leur Religion : dans la suite, on y bâtit des petites Chapelles, & enfin des Temples; & pour conserver cette ancienne coutume, on plantoit toujours, lorsqu'on le pouvoit, des bois autour des Temples, & les bois étoient aussi sacrés que les Temples mêmes. Ces *Bois Sacrés* furent bientôt très-fréquentés : on s'y assembloit aux jours de Fêtes, & après la célébration des Mystères, on y faisoit des repas publics, accompagnés de danses, & de toutes les autres marques de la plus grande joie : on y suspendoit les offrandes avec profusion : couper des *Bois Sacrés*, étoit un sacrilège énorme; il étoit cependant permis de les élaguer, de les éclaircir, & de couper les arbres qu'on croyoit attirer le tonnerre. Élien dit qu'il y avoit dans l'Isle de Claros un Bois Sacré d'Apollon, où il n'entroit jamais de bête venimeuse; il ajoute qu'aux euvirons de ce Bois il y avoit beaucoup de Cerfs, & que quand les Chasseurs les vouloient prendre, ils s'enfuyoient dans les Bois Sacrés d'Apollon : les chiens couroient après,

mais repoussés par la vertu puissante du Dieu, ils n'osoient y entrer, & aboyoient toujours, tandis que les Cerfs tranquilles broutoient l'herbe dans le Bois sans rien craindre. Esculape avoit un Bois Sacré près d'Épidaure, dans lequel il étoit défendu de laisser naître ou mourir personne. On voit bien que le but de la Médecine étant d'empêcher, autant qu'elle le peut, les hommes de mourir, il étoit de l'honneur du Dieu de la Médecine que personne ne mourût dans son *Bois Sacré.* Mais pourquoi ce Dieu s'oppose-t-il à la naissance des hommes dans son Bois ? C'est ce que je ne devine pas.

BONNE DÉESSE.

Divinité mystérieuse dont les hommes ignoroient le nom, qui n'étoit connu que des femmes. On croit que ce nom se donnoit à Cybèle ou à la Terre, comme à la source de tous les biens. Plutarque la confond avec Flore. Varron prétend qu'elle fut femme de Faunus, & qu'elle porta si loin la Chasteté, que jamais elle n'envisagea d'autre homme que son mari. Lactance au contraire, dit, que cette femme de Faunus ayant bu du vin, contre la coutume de ces temps-là, fut fouettée par son mari jusqu'à la mort, avec des verges

de Myrthe ; que dans la ſuite, Faunus regrettant ſon épouſe, la plaça parmi les Dieux. On célébroit tous les ans la Fête de la *Bonne Déeſſe* au premier jour de Mai. On ornoit à grands frais le logis où la Fête ſe célébroit ; & comme on choiſiſſoit la nuit pour cette Cérémonie, une infinité de lumières en éclairoient les appartemens. Les Veſtales ſe tranſportoient dans la maiſon du Souverain Pontife, ou d'un des premiers Magiſtrats ; mais on avoit grand ſoin de n'y admettre que des femmes : pour cela on faiſoit ſortir de la maiſon où ſe célébroient ces Myſtères, non-ſeulement tous les hommes, mais auſſi tous les animaux mâles ; la précaution alloit juſqu'à couvrir les tableaux où il y en avoit quelques-uns de repréſentés. Enfin on étoit aſſez ſimple de croire fermement qu'un homme qui verroit ces Myſtères, même par haſard & ſans deſſein, deviendroit aveugle. Mais l'aventure de Claudius déſabuſa tout le monde : il s'introduiſit déguiſé dans la maiſon de Céſar, où ſe faiſoient les Myſtères, & vit impunément tout ce qui s'y paſſoit. Les Grecs avoient auſſi leur *Bonne Déeſſe*. A Carthage, on honoroit une *Bonne Déeſſe* céleſte, que l'on croyoit être Junon.

Bonne Renommée.

La Bonne Renommée eſt un préſent des Cieux ;
Elle impoſe ſilence à la plus noire envie ;
Mais il faut qu'une ſainte vie
Soutienne un bien ſi précieux.

La *Bonne Renommée* eſt repréſentée par une jeune femme ayant des aîles au dos, une chaîne d'or au col, où pend un cœur pour joyau. Elle tient d'une main une Trompette, pour ſignifier le bruit qui ſe répand par tout le monde ; de l'autre main elle tient un rameau d'Olivier, Symbole des bons évènemens, & de l'intégrité d'un homme de bien, que ſes vertus rendent fameux & célèbre ; car l'Olivier & ſon fruit ſe prennent en bonne part, principalement dans les Saintes Lettres ; où il eſt dit, que Jeſus-Chriſt eſt tel que l'huile épanduë. Les Anciens avoient coutume de couronner Jupiter d'une branche d'Olivier, pour montrer qu'il étoit ſouverainement bon. Le Joyau en forme de cœur eſt un Symbole de perfection ; ce qui eſt encore dénoté par la blancheur des aîles qu'elle porte.

Bonté.

Mon caractère est la fidélité,
La justice, l'intégrité,
Sur-tout ma patience à nulle autres seconde,
Me rend tendre pour tout le monde.

La *Bonté* se peint d'une beauté noble & imposante, regardant le Ciel avec amour. Sa robe de lin & sa draperie d'étoffe d'or signifient que la *Bonté* est une qualité estimable par sa candeur, & aussi précieuse que l'or. Son principal fondement est la Charité, dont le Pélican est l'Emblême. On lui donne aussi pour attributs, le Chien & l'Agneau; ce sont les Symboles de la Fidélité & de la Douceur.

Borée.

Borée, Vent du Septentrion, a été regardé comme un Dieu. Il y avoit à Athènes un Autel qui étoit dédié à ce Vent; & quand il souffloit avec violence, on lui faisoit des Sacrifices. Xénophon dit que pendant l'expédition du jeune Cyrus, le Vent du Nord incommodant fort l'Armée, le Devin dit qu'il falloit lui faire un Sacrifice : on lui sacrifia, & le Vent cessa. Aux Sacrifices, on joignoit des Jeux, des Festins, & des Fêtes en son honneur.

Boucs.

Boucs : ces animaux étoient en grande vénération chez les Habitans de Mendès en Égypte : & en général les Égyptiens n'immoloient jamais de *Bouc*, parcequ'ils repréſentoient leur Dieu Pan avec la face & les jambes de *Boucs*. Sous le Symbole de cet animal, ils croyoient adorer le principe de la fécondité de toute la Nature exprimée par le Dieu Pan. Mais chez les Grecs, on immoloit le *Bouc* à Bacchus, parceque cet animal ravage les Vignes. Le *Bouc* étoit une monture aſſez ordinaire à Vénus. La Vénus populaire eſt repréſentée montée ſur un *Bouc*, dit Pauſanias; & la Vénus marine allant deſſus les ondes, ſur un *Bouc* marin.

Énigme XXIII.

Je ſuis fraîche & bien blanche, agréable à la vûë;
Chacun peut me toucher, & me voir toute nûë.
J'ai du repos le joûr, mais un mauvais deſtin
Me menaçe depuis le ſoir juſqu'au matin.
Etant vierge & toute innocente,
Je ne puis concevoir un criminel deſſein;
Cependant une flamme ardente,
Que la nuit allume en mon ſein,
Me dévore le corps, m'agite & me tourmente,

Énigme XXIV.

Je ne ſuis que d'emprunt, & de moi je n'ai rien ;
Et toutefois je ſuis ſi bien,
Qu'on me baiſe ſouvent ; mais dans cet avantage,
Je ſuis réduit à l'eſclavage,
Car je porte plus d'un lien.



Pour ſervir les Amans, ainſi que les Amantes,
J'en marque les faveurs, la tendreſſe ou l'amour ;
Et le choix qu'ils font d'un grand jour,
Fait éclater en moi cent raretés galantes.



Plus je ſuis nouveau, plus je plais.
On trouve en moi les plus rians attraits.
J'occupe auſſi le Trône où les Ris & les Graces
Avec les Jeux trouvent leurs places ;
Ou du moins je cherche le cœur.
Mais, ce qu'on aura peine à croire,
Avec un ſi charmant bonheur,
Dans un jour ſeul périt ma gloire.

Énigme XXV.

Admirez mon étrange ſort :
Je ſçai donner la vie, & puis cauſer la mort.
De mon corps, s'il eſt plein, naît la crainte & la joie,
S'il eſt vuide, il réduit les plus gais aux abois.
Toutefois, s'il faut qu'on m'en croie,
J'empriſonne ſouvent les Princes & les Rois.

Mon corps n'a que la peau : quoique ſans os, ſans
chair,
On le mèt aux liens pour me tenir eſclave.
Si par la ſoie & l'or, on me veut rendre brave,
On prend grand ſoin de me cacher ;
Car Mercure qui fait tous les tours de ſoupleſſe,
Par les ſiens me pourſuit ſans ceſſe,
Et fait, s'ils peuvent m'approcher,
Sur moi triompher ſon adreſſe.
C'eſt bien pis, s'ils fondent ſoudain
Sur moi les armes à la main.

ÉNIGME XXVI.

Mon origine eſt incertaine ;
Mais on me dit communément
Ou Chinoiſe ou Napolitaine.
Je navige très-fréquemment,
Et l'Empire affreux de Neptune,
Que mon ſexe a tant en horreur,
Ne m'inſpire point de terreur,
Quand l'homme y va chercher fortune.
Il ne l'entreprend pas ſans moi ;
Sans moi, foible eſt ſon eſpérance.
Je poſsède ſa confiance,
Sans que je devine pourquoi.
Car chez moi ce n'eſt qu'inconſtance,
Que foibleſſe & fragilité ;
Souvent une vivacité
Qu'on prendroit pour extravagance.

A me consulter empressé,
Malgré ces défauts, plus d'un Sage
A très-souvent eu l'avantage
De se voir par moi redressé.

ÉNIGME XXVII.

Mère des ris & des disputes,
Rien ne peut résister à mon vaste pouvoir.
Quelquefois je fais naître aux malheureux l'espoir
De se relever de leurs chûtes.



J'inspire aux plus grossiers souvent de l'Eloquence ;
Sans user de contrainte, avec le plus discrèt,
Je lui sçais arracher doucement son secrèt,
Et donne au plus timide une pleine assûrance.

En un mot, j'ai de si grands charmes,
Que le petit couvre le grand.
Le sçavant comme l'ignorant
Est souvent obligé de me rendre les armes.
Mais ce n'est que dans ma grossesse
Que l'on fait de moi tant de cas ;
Car dès que mon fruit est à bas,
Tel qui m'avoit aimé, me méprise & me laisse.

BREBIS.

La *BREBIS* & l'Agneau sont l'Hiéroglyphe de l'Innocence ; c'est pourquoi Saint Cyprien, au Livre de l'Envie : *Souvenons-*

nous, dit-il, *de quel nom Jesus-Christ appelle son peuple, de quel titre il qualifie son troupeau. Il les appelle* BREBIS, *afin que les Chrétiens égalent les Agneaux en Innocence. Il les nomme* AGNEAUX, *afin que par Simplicité d'esprit, ils imitent le simple naturel des Agneaux.* Ceux qui veulent exprimer en termes Hiéroglyphiques, l'homme paisible, simple, doux, sans tache, franc & ouvert de cœur, ont coûtume de peindre un *Agneau*. Le mot d'*Agneau* en grèc signifie Pureté & Chasteté. L'Opulence, la Félicité, la Fécondité & l'Abondance sont aussi désignées par la Brebis. *J'ai mille Agneaux paissants sur les Monts de Sicile*, dit Corydon dans Virgile. Il est certain que Servius, Roi des Romains, fit marquer sa première monnoie au coin d'une Ouaille ou *Brebis*. Varron & Marcellus remarquent, que celui qui ne comparoissoit pas à son assignation, payoit une Ouaille pour amende : le mot d'Ouaille ou *Brebis* signifie tant le mâle que la femelle ; il est derivé du latin *Ovis*.

ÉNIGME XXVIII.

Je suis très-nécessaire, & sur-tout aux gourmands :
Ils ne se plaisent pas à me voir immobile :
J'ai besoin, pour leur être utile,
Du plus fier des quatre élémens ;

Trop de lenteur, trop de vîtesse,
Ne sont jamais ce qu'il me faut.
Un juste mouvement qui se fait en lieu chaud,
Sur mon cours doit règner sans cesse ;
On ne peut trop bien le régler.
Le fruit qu'on en reçoit, c'est qu'on se rassasie ;
Plus de trois pieds me font aller,
Et quand je ne vais plus, c'est l'heure de Sosie.

Énigme XXIX.

Quelque obscur que je puisse être,
A ces marques aisément
Vous pourrez me reconnoître.
Je suis horrible ou charmant.
Quelquefois dans un moment,
Je reçois ou je perds l'être.
De petit je deviens grand,
Nul pourtant ne me voit croître.
Si deux ont un différend,
Je suis le tiers sans paroître.
Un Bucheron contre un hêtre,
Et le Maréchal ferrant,
Sous mille coups me font naître.
Je cours avec un torrent,
Je suis par-tout le tonnerre.
Un poltron qui n'est pas sourd,
Je le fais aller grand'erre.
La nuit m'abat & m'altère,
Je renais au point du jour.
Dès qu'à table on casse un verre,

J'en donne avis à l'entour.
Je règne dans l'Angleterre,
Sans abandonner Fribourg.
Je suis sans cesse à la guerre.
J'habite le carrefour,
Les halles plus que la Cour :
Il n'est nul coin sur la terre
Où je ne fasse séjour.

Bruit de Guerre et de Paix.

Le *Bruit* de Guerre ne nous a que trop amené de calamités dans ce dernier siècle, pour en avoir perdu la mémoire ; aussi trouve-t-elle ici sa plaçe joint au Bruit de la Paix : ce qui nous est représenté par un Coq tenant sous ses pattes une trompette. On ne doit pas ignorer que le chant du Coq joint à la trompette, ne soit le Symbole de la Guerre & de la Paix, puisque son chant appelle le Laboureur à ses occupations.

Brumales.

Brumales, Fêtes chez les Romains en l'honneur de Bacchus : elles duroient un mois, & commençoient au vingt-quatre Novembre. Elles furent instituées par Romulus, qui avoit coûtume durant tout ce temps-là de donner à manger au Sénat.

ÉNIGME XXX.

Je viens de la Forêt, ou je viens de la mèr :
Petit ou grand, je me fais eſtimer.
J'ai ma maîtreſſe & point de maître ;
Et ſi ſimple que je puiſſe être,
Mes jours ſont aſſez fortunés
Pour plier ſous les loix de l'aimable Sylvie ;
Et de plus ils ſont deſtinés
Pour être en ſa priſon, quand il lui prend envie.
Amant, fais comme moi, reſpecte ſes appas :
Je ſuis près des Beautés, mais je n'y touche pas.

C.

C, troiſième lettre de l'Alphabèt. *C*, chez les Romains, étoit une lettre numérale qui ſignifioit *Cent*, ſuivant ce vers :

Non plus quam centum C *littera fertur habere.*

Quelques-uns aſſûrent que ſi on mettoit un titre ou une barre au-deſſus du *C*, elle ſignifioit *cent mille :* on auroit de la peine à en trouver des éxemples chez les Anciens. Il ſignifie Caïus dans les noms d'homme, comme *C.* Sempronius, *C.* Céſar ; c'eſt-à-dire, *Caïus Sempronius*, *Caïus Céſar*. Les Romains en uſoient ainſi, & nous les imitons. Cette même lettre miſe toute ſeule, marque, chez les Juriſconſul-

tes, *Codice*, ou *Consule*; & quand elle est double, *Consulibus*. C'étoit aussi une lettre funeste : elle signifioit *Condemno*, je condamne.

CADUCÉE.

C'est une Baguette autour de laquelle on voit deux Serpens entrelaçés, surmontés de deux Aîles. La Fable dit, que Mercure ayant rencontré un jour deux Couleuvres qui se battoient, il les sépara avec sa Baguette. D'autres disent que Rhéa, pour éviter les poursuites de Jupiter qui étoit amoureux d'elle, se changea en Couleuvre ; mais le Dieu aussi habille qu'elle, se métamorphosa en Serpent, & Mercure les réunit. Ce Caducée est le Symbole de Mercure, qui passoit pour le grand Négociateur des Dieux & des hommes. Avec cette Verge puissante, Mercure conduit les âmes aux Enfers, dit Virgile, & quelquefois les en fait sortir : il chasse les vents, & traverse les nuages. Les deux Serpens du Caducée marquent la Prudence, & les deux Aîles la Diligence. On donne aussi quelquefois le Caducée à Bacchus; parce qu'il avoit réconcilié Jupiter avec Junon, dans le temps de leurs plus grandes brouilleries.

ÉNIGME XXXI.

Sous mon casque pompeux, il est moins de cervelle,
Que dans le crâne étroit d'un frêle moucheron.
Cet insecte s'enivre, & gruge un macaron,
Tandis qu'à jeun mon corps cent fois se renouvelle.



Je puis des confidens être crû le modèle,
Sans avoir plus d'esprit qu'un épais potiron.
Je suis plus sûr en mèr que voile & qu'aviron;
Sur la terre il n'est point de sujèt plus fidèle.



Inanimé, je suis l'âme des Potentas;
Je les fais respecter & craindre en leurs Etats.
Un même instant me voit en divers lieux paroître.

Quelquefois précieux, toujours rare & commun,
Je fais peine & plaisir, bien ou mal à quelqu'un,
Et ma façe en portrait par-tout me fait connoître.

ÉNIGME XXXII.

Je fais plus de bien que de mal.
Plusieurs s'empressent de me prendre;
Mais cet empressement fatal
Fait qu'on me brûle & me réduit en cendre.

Etranger en ce lieu, & loin de mon pays,
Insensible aux tourmens des mortiers & des flam-
mes,
Egalement chéri des hommes & des femmes,
J'augmente les trésors du Monarque des lis.

ÉNIGME XXXIII.

Je suis un composé de plusieurs parallèles,
Toutes également sont distantes entre elles.
Mon lot est de fixer un joli Citadin,
Un volage folâtre, un inconstant badin,
Que l'on sçait introduire au milieu de ma place;
Qui, sans me conçevoir, en mesure l'espace;
Qu'on voit légèrement, tel qu'un Ingénieur,
Passer de ligne en ligne en mon intérieur,
Et travailler sans cesse à son indépendance.
Il faut jusques au bout vous raconter ma chance.
Pour moi l'on mèt en œuvre avec attention
La méchanique invention,
Qui fait que par règle sçavante,
Prise au traité de la force mouvante,
On me fait perdre terre, & cela sans effort.
J'ai des sœurs qui n'ont pas toutes le même
sort;
Qui diffèrent en forme, en grandeur, en ma-
tière:
Mais tout cela provient de la cause première.
Pour revenir, je suis sur un plan vertical,
Comme aussi sur celui qu'on nomme horisontal,

Le plus ſouvent deſſous la perpendiculaire :
Enfin mon poſte eſt tel que l'on juge à propos.
Je garde aſſez bien mes dépôts ;
La munition néceſſaire
Ne manque ni chez moi, ni dans mes entrepôts.
Voilà de mon état à peu près le ſommaire.

CALAMITÉ.

Le nom de *Calamité* ſe donne à toutes ſortes de diſgraces, & d'état malheureux qui affligent les hommes. Celle que l'on caractériſe ici, eſt la diſette des vivres & autres beſoins de la vie. Elle ſe perſonnifie par une femme maigre, affligée & preſque nûë, n'étant vêtuë que de quelques haillons. Elle eſt aſſiſe ſur un monçeau de roſeaux briſés, dont la fragilité eſt l'image de l'inſtabilité de la fortune & des miſeres de la vie. On lui donne auſſi pour Attributs un Chêne foudroyé, & une poignée d'épis rompus & fracaſſés par l'orage.

CALLIOPE.

Mes termes énergiques
Sont pour les demi-Dieux ;
Je chante leurs faits glorieux,
Et leurs exploits héroïques.

CALLIOPE eſt une des neuf Muſes ; elle eſt dépeinte jeune & belle, ayant une

couronne d'or sur la tête; elle passe pour la plus estimée de ses sœurs. Elle tient du bras gauche plusieurs couronnes d'Olivier; Symbole de la Récompense, de la Poësie: de la main droite elle tient trois Livres, qui sont les Œuvres des plus illustres Poëtes; comme l'Odissée, l'Iliade d'Homère, & l'Énéide de Virgile.

Calomnie personnifiée par Apellès.

Ce grand Peintre fut accusé d'avoir conspiré contre Ptolomée, Roi d'Égypte, dont il étoit fort considéré, & pensa succomber dans cette accusation. Délivré du danger, il pensa à se venger de la *Calomnie* par un tableau de cette sorte: A droite étoit assis un homme à grandes oreilles, comme Midas; cet homme avançoit sa main vers la *Calomnie*, qui s'approchoit de lui; il avoit près de lui deux femmes, l'Ignorance & la Méfiance: de l'autre côté venoit la *Calomnie*; c'étoit une très-belle femme qui paroissoit émuë, irritée, & comme ayant la rage dans l'âme. Elle ténoit de sa main gauche une torche ardente, & de la droite elle traînoit par les cheveux un jeune garçon qui tendoit les mains vers le Ciel, & prenoit les Dieux à témoins. Devant elle, marchoit un homme pâle & difforme, qui avoit des yeux perçans,

ſemblable à un homme qui relève d'une longue maladie, c'eſt l'Envieux : deux autres femmes de compagnie exhortoient la *Calomnie*; c'étoit l'Embuche & la Tromperie. Une autre femme qui ſuivoit, vêtuë de noir, dont les habits étoient tout déchirés, s'appelloit la Repentance : elle tournoit la tête en arrière, fondant en larmes, & regardoit avec honte la Vérité qui s'approchoit d'elle.

CALOMNIE.

La *CALOMNIE* eſt de tous les vices le plus préjudiciable aux hommes. La Perfidie eſt peinte ſur ſon viſage irrité; elle tient un flambeau allumé, & traîne impitoyablement par les cheveux un adoleſcent nud, qui joint les mains, & regarde le Ciel.

Cette Image de l'invention d'Apellès, a été imitée par Rouſſeau dans ſon Épitre aux Muſes.

Quel ravage affreux
N'excite point ce monſtre ténébreux,
A qui l'envie au regard homicide,
Mèt dans les mains ſon flambeau parricide;
Mais dont le front eſt peint avec tout l'art,
Que peut fournir le Menſonge & le fard.

Voyez le reſte.

Énigme XXXIV.

Jadis fort inconnuë, à présent en usage,
Je sers au fol, je sers au sage,
Je fais le mal, je fais le bien.
Le divorce est de moi, sans moi point de lien;
A mon maître défunt je redonne la vie;
Je fais battre le monde, & le réconcilie.
Par le fer on me tranche, & je donne des fers;
Presque sans m'émouvoir, je parcours l'univers.
On me trouve à la fois & pesante & légère:
Mais il faut me couper, je ne vaux rien entière.
Je ne vois rien, je fais tout voir;
Mais blanche que je suis, je ne puis rien sans noir.

Candeur de l'Ame juste.

Comme nous admirons dans le Lis la candeur,
Et que par-tout il fait ressentir son odeur;
De même on voit du Juste éclater l'innocence:
L'odeur de ses vertus se répand en tous lieux;
Et Dieu pour l'éxalter la mèt en évidence,
Et le fait éxhaler jusques dedans les Cieux.

La main qui tient un Lis, qu'elle porte jusques dans le Ciel, représente l'Innocence de l'*Ame Juste*; car, comme le Lis, outre sa beauté, répand son odeur jusques au-delà des lieux où il fleurit; de même le *Juste* fait éxalter ses vertus sur la terre

& la *Candeur de ſon Ame* ſemblable à cette belle fleur, eſt agréable aux yeux de Dieu.

ÉNIGME XXXV.

On me trouve deux pieds, ſi je ſuis animée;
Sans âme je n'en ai plus qu'un,
Et par ce pied je ſuis armée.
On me bouche les yeux comme il plaît à chacun.
Je viens de loin, je ſuis utile à la vieilleſſe,
Je badine avec la jeuneſſe;
Amuſement du Maître & terreur du Valèt,
Mon corps eſt toujours rondelèt.
Chez les Grands ma tête eſt petite,
Elle eſt grande chez les petits;
Je frappe ſans que je m'irrite,
Je ſoutiens les Rois & leurs fils.

CAPACITÉ OU INTELLIGENCE.

La Jeuneſſe étant l'âge le plus propre à reçevoir les documens; on perſonnifie ce ſujèt par une jeune fillette. Elle eſt habillée d'une robe blanche : cette couleur, la ſeule capable de reçevoir l'impreſſion des autres couleurs, eſt alluſive à la netteté des organes de l'intellèct, qui étant moins embarraſſés dans le jeune âge, ſont plus capables de conçevoir aiſément : ſon action d'écouter attentivement, ſignifie que, ſans l'attention du Diſciple, les leçons du Maître

ſont inutiles. Le Caméléon & le Miroir ſont les Attributs qui lui conviennent.

CAPRICE.

jeune homme bizarrement vêtu & de diverſes couleurs : ſon bonnèt eſt garni de plumes, dont les couleurs qui ſont variées également, marquent l'Inconſtance des fantaiſies du Capricieux. Le Soufflèt & l'Éperon qu'il tient, dénotent qu'il louë indifféremment la Vertu & le Vice; & gourmande indifféremment le Vice & la Vertu.

Vois-tu cette figure rare,
Je ſuis encore plus bizarre.

CAPRICORNE.

Un des douze ſignes du Zodiaque, étoit le Dieu Pan, ou Égipan, qui ſe changea en Bouc dans la guerre des Géants contre les Dieux, ou bien la Chèvre Amalthée.

CAPROTINES.

Fêtes de Junon Caprotine, qui ſe célébroient le 9 de Juillet en faveur des femmes eſclaves; qui, pendant cette ſolemnité, couroient & ſe battoient à coups de fouèt & à coups de poing. Il n'y avoit que des femmes pour Miniſtres des Sacrifices.

ÉNIGME XXXVI.

J'annonce le retour de la saison nouvelle :
Le Printemps après moi promèt mille douceurs.
La Nature toujours plus riante & plus belle,
Fait naître sur mes pas la verdure & les fleurs.
Personne cependant ne me trouve agréable.
Au contraire on me craint à l'égal d'un fâcheux.
Quoique mon joug semble peu favorable,
Malheur à qui de mes loix fait des jeux.

CARESSE D'AMOUR.

Les amoureuses caresses se peuvent personnifier par une jeune fillette que l'on représente vêtuë galamment, pour marquer que les secours de la parure sont aussi utiles à l'Art de plaire, que les Dons de la Nature. Elle considère avec attention deux Colombes qu'elle tient sur ses genoux, & qui se caressent. Sa couronne de Lierre est le Symbole de l'Attachement.

CARMENTALES.

Fêtes que célébroient tous les ans les mères de famille, en l'honneur de Carmental. Cette Fête fut établie au sujet de la réconciliation qui se fit entre les Dames Romaines & leurs maris, après une assez longue brouillerie causée par un Arrêt du Sénat, qui avoit défendu aux femmes

l'usage des chars. La réconciliation fut suivie d'une grande fécondité, en mémoire de laquelle on célébroit la Fête.

CARNÉES.

Fêtes qui se célébroient principalement chez les Lacédémoniens, en l'honneur d'Apollon surnommé *Carnéen*. Sous le Règne de Codrus, les Héraclites marchant dans l'Étolie contre les Athéniens, un Prêtre d'Apollon nommé Carnus se présenta à eux, & leur prédit tous les malheurs qui leur arriveroient. Ils le prirent pour un Magicien, & le tuèrent à coups de flèches. La peste se mit aussi-tôt dans l'armée ; on attribua ce malheur à la mort du Devin : pour appaiser le Dieu dont il étoit le Ministre, on éleva à Apollon un Temple sous le nom de *Carnéen*, & on institua des Fêtes.

CARON.

Sur les bords du Styx, règne le redoutable Caron, Nocher des Enfers, dit Virgile. Son air hideux inspire la terreur. Sa barbe est blanche & hérissée : ses yeux sont vifs & perçans. Couvert d'un sale vêtement, noué sur une de ses épaules, il conduit lui-même sa barque noire avec une perche & des voiles, & passe les

morts d'une rive à l'autre. Il eſt vieux, mais ſa vieilleſſe eſt verte & vigoureuſe. Il reçoit dans ſa barque tantôt les uns, tantôt les autres, & en rebute un grand nombre qu'il chaſſe loin du rivage ; ce ſont ceux qui n'ont pas reçu les honneurs de la ſépulture. Là, Caron paſſoit celles qui le payoient, & qui avoient eu les honneurs de la ſépulture, & laiſſoit les autres errer cent ans ſur les bords du fleuve, après quoi il les paſſoit auſſi. C'étoit un Vieillard à barbe blanche, hideux dans ſa perſonne & dans ſes habits, & dont les yeux ſembloient jetter feu & flammes : implacable envers tout le monde, il recevoit avec la même rudeſſe les Rois & les Sujèts, les pauvres & les riches.

ÉNIGME XXXVII.

Avec ſept pieds je ne ſuis bon à rien,
Si l'on ne m'en donne huit autres ;
Sans mon ſecond, je ſuis le ſuperbe ſoutien
De plus de cent riches Apôtres.
En cet état, tranchez ma tête,
Je change bien de ſituation,
Je ne ſuis plus qu'une mauvaiſe bête :
Lecteur, devinez-en le nom.

ÉNIGME XXXVIII.

Arbitres du bonheur ainſi que du malheur,
Nous faiſons de pluſieurs les charmantes délices ;
Et tel qui nous chérit avec le plus d'ardeur,
Eprouve bien ſouvent nos plus cruels caprices.
De nom, comme d'habit, de sèxe différent,
Et de couleur & de viſage,
On en voit parmi nous qui ſont d'un plus haut rang,
On en voit du plus bas étage.
On nous brouille facilement,
On nous réunit aiſément ;
Et quoique ſans deſſein nous cauſions du dommage,
On ne laiſſe pas très-ſouvent
De nous punir, mais fort injuſtement.
Nous marchons deux à deux, trois à trois, quatre à quatre,
Et beaucoup avec nous ne perdent pas leur temps ;
Et ceux que nous rendons contens,
Sont aſſez ingrats pour nous battre.
Nous faiſons de fort heureux coups :
Mais las ! de notre ſort admirez l'injuſtice,
Quand nous avons rendu ſervice,
Perſonne ne veut plus de nous.

CASQUE DE PLUTON.

Les Cyclopes, ſelon la Fable, en fabriquant la foudre de Jupiter, firent auſſi un *Caſque* pour *Pluton* ; ce Caſque avoit la

propriété de laisser voir tous les objèts, sans que celui qui le portoit pût être vû lui-même. Persée emprunta ce Casque admirable, dit Hygin, pour aller combattre Méduse.

CÉLÉRITÉ.

Selon les Hiéroglyphes de Pier. Valer. *Liv.* 22, *&c.* 43, elle se représente en action de marcher avec vîtesse. Le Foudre, le Dauphin & l'Épervier sont les Attributs convenables à la *Célérité*, rien n'étant plus prompt, que le Foudre ; plus rapide, que le passage du Dauphin, & le vol de l'Épervier.

De tous les défauts la lenteur
Est le plus préjudiciable.
Sois vîte, sois actif, sois tout remplis d'ardeur,
La victoire est inévitable.

ÉNIGME XXXIX.

Sans lui faire aucun compliment,
Je serre l'homme étroitement :
Quoique souvent brillant de broderie,
Je n'en tiens pas moins en état
Ce qui ne doit servir qu'au bien de la Patrie,
Et qu'à la gloire de l'Etat.

ÉNIGME XL.

La terre ayant produit mon père,
De mon père en forma ma mère,
Pour ſervir à tous les humains.
Tant aux lieux profanes qu'aux ſaints,
Même dans les ſacrés myſtères,
Ils ſont tous deux très-néceſſaires ;
Mais après on les jette au feu,
Et là, ſe conſumant en peu,
De leur fin je tire mon être.
Devinez donc qui je puis être.
Si vous n'avez pas ce pouvoir,
Un jour vous le fera ſçavoir,
Et ce jour marque chaque année :
Mon nom eſt de qui je ſuis née.

CERBÈRE.

Chien à trois têtes, né du Géant Typhon & du Monſtre Échidna : au lieu de poil, ſon cou étoit environné de Serpens. Couché dans une antre ſur la rive du Styx, il gardoit la porte du Palais de Pluton & des Enfers, & ne laiſſoit ſortir perſonne. Là eſt un Chien furieux à trois têtes, dit Lucien, qui regarde de bon œil, & fait un accueil favorable à tous ceux qui entrent ; mais qui abboie horriblement, & qui fait des hurlemens épouvantables quand quelqu'un veut s'échapper. Hercule

l'enchaîna, lorſqu'il tira Alceſte des Enfers. Orphée l'endormit au ſon de ſa Lyre, lorſqu'il alla chercher ſa chère Euridice. La Sybille qui conduiſoit Énée aux Enfers, l'endormit auſſi avec une pâte aſſaiſonnée de miel & de pavot.

ÉNIGME XLI.

Je ſerre étroitement les côtes
De la maiſon du plus charmant des hôtes
Que l'homme reçoive chez ſoi.
Cet hôte, qui de ſa nature,
Cherche ſa liberté par la moindre ouverture,
Et qui même ſeroit par ſa fuite perdu,
A beſoin d'une auſſi ſûre garde :
Mais l'homme, que ſa perte intéreſſe & regarde,
Et qui d'ailleurs connoît ma bonne foi,
S'en rapporte ſans crainte à mes freres & moi.

CÉRÉALES.

Fêtes en l'honneur de *Cérès*, inſtituées par Triptolème, en mémoire de ce que *Cérès* lui avoit appris l'Art de cultiver le bled & d'en faire du Pain. Dans les ſacrifices qu'on y faiſoit, on immoloit des Porcs, à cauſe du dégat qu'ils font aux biens de la terre. Cette Fête duroit huit jours chez les Romains, & ſe célébroit dans le Cirque : on y faiſoit des courſes & des combats à cheval ; on s'abſtenoit de

vin & de tout commerce avec les femmes pendant ce temps-là, pour honorer une Divinité qui s'étoit distinguée par sa chasteté ; on ne mangeoit que le soir après le Soleil couché, parceque *Cérès*, en cherchant sa fille, n'avoit pris de la nourriture que le soir. On croyoit que la Fête étoit agréable à la Déesse, si elle étoit célébrée par des gens qui ne fussent point en deuil, & n'eussent point assisté à des funérailles : ce fut pour cela que l'Anniversaire de *Cérès* fut omis, lorsqu'on apporta à Rome la nouvelle de la bataille de Cannes ; parceque la Fête tomba dans le temps que toute la Ville étoit en deuil. Les Matrones de Rome célébroient la Fête vêtuës de blanc, & alloient avec des flambeaux, pour marquer les voyages que fit *Cérès* pour trouver sa fille. Tous ceux qui étoient impurs, étoient exclus du Temple de *Cérès* par la voix du Héraut.

CÉRÈS.

On représente *Cérès* comme une femme ayant le sein fort gros, couronné d'Épis, & tenant à la main une branche de Pavot, qui est une plante d'une grande fertilité ; ou bien, on mèt sur son sein deux petits enfans, qui tiennent chacun une corne d'abondance, pour marquer qu'elle

eſt comme la nourrice du genre humain. On la mèt ſur un chariot tiré par des Serpens ou Dragons aîles, tenant une torche, comme pour aller chercher ſa fille dans les lieux les plus reculés & les plus obſcurs.

ÉNIGME XLII.

Je ſuis jeunette & délicate,
Ma beauté me fait rechercher;
Et quoique mon teint vif éclate,
J'ai pourtant le cœur de rocher.

✤

Si pour ma beauté naturelle,
J'affecte la fin du Printemps,
C'eſt qu'en cette ſaiſon ſi belle
Je rends beaucoup de cœurs contens.

✤

La jeuneſſe apres moi ſoupire,
Le beau sèxe me fait la cour;
Et ſi divers Amans j'attire,
C'eſt par tendreſſe & par amour.

✤

Avec cette douceur charmante,
Et toute contraire à mon cœur,
Fait-on quelque fête galante?
Je m'y rencontre en bonne humeur.

✤

Si je m'y trouve déguisée,
J'y vais couronner le repas;
Bien loin d'être alors méprisée,
De moi l'on fait un plus grand cas.

CESTE DE VÉNUS.

C'est cette Ceinture mystérieuse, qui non-seulement rend aimable, mais qui a le don de rallumer les feux d'une passion éteinte. Homère en a fait une ample description. Lucien dit, que Mercure vola à Vénus sa *Ceinture*, pour dire que ce Dieu avoit toutes les graces & les ornemens du discours.

CHAGRIN INTERNE.

Ce *Chagrin* n'a d'autre expression que la Tristesse sur le visage, & le Désordre dans l'ajustement & dans la coëffure. Ce qui le peut encore mieux caractériser, est son sein qu'il découvre, & qui paroît rongé de plusieurs Serpens.

Virgile le place à l'entrée des Enfers, au sixième Livre de l'Énéide :

Vestibulum ante ipsum, primisque in faucibus orci
Luctus, & ultrices posuere cubilia curæ.

ÉNIGME

ÉNIGME XLIII.

Fille d'un animal bêlant,
Je ſuis d'une figure ronde;
Je n'ai ni pieds ni mains, & quoique ſans talent,
Je ſuis utile à tout le monde.
Par une injuſte loi du ſort,
A mon père je ſuis funeſte;
Je n'exiſte que par ſa mort,
J'en ſuis le déplorable reſte.
Sans lettres, ſans étude, avec plus d'un Docteur
Je veille quelquefois du ſoir juſqu'à l'aurore;
Mais je perds toute ma ſplendeur,
Quand je vois le grand jour éclore:
Devine qui je ſuis, bénévole Lecteur.

ÉNIGME XLIV.

Fille aimable, je fais l'agrément d'un feſtin;
Je ſuis d'un caractère
Tendre, amoureux, gaillard, agréable, badin,
Et quelquefois malin.
Je tiens toujours de mon père,
Et j'aime aſſez le vin;
Au milieu des Ris & des Jeux,
D'un air gai, léger, gracieux,
Je marche à pas comptés avec art & cadençe:
J'ai du talent pour la danſe,
Et des tendres Amans je déclare les feux.

CHAOS.

C'étoit, selon les Poëtes, une matière première, éxistant éternellement sous une seule forme, dans laquelle les principes de tous les Êtres particuliers étoient confondus. Dieu, ou la Nature elle-même, dit Ovide, sans rien créer, ne fit que débrouiller le *Chaos*, en séparant les Élémens, & chaque Corps dans le lieu qui lui convenoit. On ne supposoit cette matière première & éternelle, que parce-qu'on ne pouvoit comprendre que de rien, quelque chose pût être faite. Hésiode dit, que le *Chaos* engendra l'Érèbe & la Nuit, pour exprimer une chose toute simple, que cette matière première étoit dans les ténèbres.

ÉNIGME XLV.

Je sors d'un père deux fois né,
Et d'une mère deux fois née :
J'étois Prophète couronné,
Car telle étoit ma destinée.
Mon père prophétise & la nuit & le jour,
Et je prophétisois au temps de mon enfance,
Etant alors capable d'amour,
Comme lui, possédant une double naissance :

Mais admirez mon cruel ſort :
Commençant à prédire, on me vouë à la mort ;
On me fait Eunuque ſans cauſe,
On m'expoſe aux grandes ardeurs :
N'eſt-ce pas une étrange choſe
D'être brûlé par les pécheurs.

CHAR DE JUNON.

Cette Déeſſe avoit deux chars ; l'un pour traverſer les airs, qui étoit tiré par des Paons ; & l'autre pour combattre ſur la terre, attelé de deux Chevaux. Celui-ci étoit à Carthage, Ville favorite de la Déeſſe.

CHAR DE LA LUNE.

PLANÈTE.

Diane ſur un Char à deux rouës, tiré par deux Cerfs, marque la promptitude de cette Planète. Sa draperie eſt éclairée par la Lune. Le Flambeau allumé qu'elle tient, ſignifie qu'elle influë ſur la première lumière des enfans lorſqu'ils naiſſent. Elle a autour d'elle un Cercle, dont une partie eſt éclairée & l'autre obſcure ; parcequ'elle n'a d'autre clarté, que celle qu'elle reçoit du Soleil.

CHAR DE MERCURE.

PLANÈTE.

Ce Dieu, comme Meſſager de Jupiter, a ſon caſque & ſes talonnières aîlées : il tient d'une main un Caducée, comme Dieu de l'Éloquence & du Commerce; & de l'autre une Bourſe, comme Planète qui préſide ſur les Voleurs. Son Char à deux rouës, eſt tiré par deux Cigognes ſur un chemin rempli de pierres. C'étoit la coutume des Anciens, de jetter une pierre au pied de chaque Statuë de Mercure qu'ils rencontroient dans les chemins, ſur leſquelles ce Dieu préſidoit auſſi.

CHAR DE VÉNUS.

PLANÈTE.

Cette Déeſſe nuë, couronnée de roſes & de myrthe, tient une Colombe & un Globe terreſtre, pour marquer que l'amour du plaiſir, ſur lequel préſide cette Planète, multiplie les habitans de la terre. Son Char à deux rouës, eſt formé d'une Conque marine, parcequ'elle doit ſa naiſſance à la Mèr : il eſt tiré par deux Cignes, Symbole de la langueur des Amans.

Lucrèce commence ainsi son premier Livre *de Rerum Naturâ*, par l'Éloge de Vénus.

Æneadum genitrix, hominum, divumque voluptas,
Alma VENUS, *Cœli subter labentia signa,*
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes
Concelebras ; per te quoniam genus omne animantium
Concipitur, visitque exortum lumina Solis :

Paulò post :

Omnibus incutiens blandum per pectora amorem
Efficis ut cupide generatim sæcla propagent.

Vide cætera.

CHAR DU SOLEIL.

PLANÈTE.

Apollon environné de lumière, ayant un carquois sur le dos, & à ses pieds le Serpent Pithon terrassé, désigne que les rayons de cette Planète purgent la terre des vapeurs qu'elle exhale. Son Char à quatre rouës, enrichi de perles & de pierreries, est tiré par quatre Chevaux, dont les couleurs indiquent la division du jour en quatre parties : le premier *Rouge*, pour le Matin ; le second *Blanc*, pour le Midi ;

le troisième *Rouge tirant sur le jaune*, pour l'Après-midi ; & le quatrième *Jaune ardent & taché de noir*, pour marquer son déclin.

CHAR DE MARS.

PLANÈTE.

Mars armé de toute pièce, est assis sur un Char à deux rouës, tiré par deux Loups, qui sont les Attributs de la Cruauté. Il tient un Javelot qu'il est prêt à lancer, & a sur son casque un Pic-verd ; cet Oiseau lui est dédié. Par ces Emblêmes, l'on connoît que cette Planète préside à la Guerre.

CHAR DE JUPITER.

PLANÈTE.

On attèle deux Aigles au Char de Jupiter, parceque ces Oiseaux qui lui sont donnés pour Attribut, sont ceux qui s'élèvent le plus haut dans les régions célestes. Ce Dieu se représente avec un visage serein, & vêtu d'une draperie bleuë brodée de diverses fleurs, & pour marquer qu'il sçait se venger, si on l'irrite. Horace dit, que les crimes des hommes ne lui permettent pas de le quitter.

Neque
Per noſtrum patimur ſalus
Iracunda Jovem ponere fulmina.
Lib. I. Ode 3.

Char de Saturne.

Planète.

Les deux Bœufs noirs, dont le *Char de Saturne* eſt attelé, ſignifient la lenteur du cours de cette Planète malfaiſante. Selon Bocace, *Liv. VIII de la Généalogie des Dieux*, on repréſente Saturne ſous la figure d'un Vieillard triſte & mélancolique : & comme chez les Anciens il ſignifioit le Temps, on lui donne des aîles, une faulx, & un enfant qu'il ſemble vouloir dévorer. Ces Allégories ſignifient que le Temps vole & paſſe avec promptitude, & qu'il eſt le père & le deſtructeur des choſes.

C'eſt ſous le Règne de Saturne, que commença l'Age d'Or ; que l'on meſura le Temps, & que l'Hiſtoire prit naiſſance. Selon Macrobe, *Liv. I des Saturnales*, les Anciens donnoient à Saturne un Triton ſonnant de la Conque. Cet Emblême dénote, qu'avant la connoiſſance de la diviſion des Temps, l'Hiſtoire ne pouvoit éxiſter ; & c'eſt pour cette raiſon

que César-Ripa fait la partie inférieure du Triton comme enterrée dans le bas du Char.

CHARIOT D'AMOUR.

Le *Chariot d'Amour* est représenté par la belle Déesse Vénus avec tous ses charmes. Elle est dans son Char de triomphe, & semble aller à Paphos, ou à Mathonte, pour y reçevoir les vœux de ses adorateurs au milieu de son Temple qui est de forme ronde. Elle est nuë, pour montrer qu'elle est dépouillée d'honneur, n'aspirant qu'après le plaisir; aussi est-elle couronnée de Myrthe qui en est le Symbole. Son Char est tiré par des Pigeons, Oiseaux qui sont en amour toute l'année. Elle tient un Globe de la main droite, pour marquer l'empire qu'elle s'attribuë sur une partie de l'univers : de la gauche, elle tient trois pommes, en mémoire du Jugement de Paris, où le Prix de la Beauté lui fut donné. Elle est accompagnée de trois Graces ses suivantes.

CHARITÉ.

Toutes les Vertus ont leur cours,
Leur crédit, leur temps, leur usage;
Mais la *Charité* seule a ce grand avantage,
Qu'elle doit subsister toujours.

Le feu qui anime cette éminente Vertu, est symbolisé par la couleur rouge de sa draperie. Elle tient un Cœur embrasé, & regarde tendrement un enfant, pour faire connoître que c'est de l'Amour de Dieu, que l'Amour pour le Prochain prend toute sa force, selon le précepte de Jesus-Christ: *Quod uni ex minimis meis fecistis, mihi fecistis.*

Charmes d'Amour.

De toutes les Divinités,
Vénus fut toujours la plus belle.
Les Ris, les Jeux, les Voluptés,
Les Amours volent autour d'elle:
Et pour relief à ses beautés,
Elle ne fut jamais cruelle.

La représentation de cette figure est tirée d'une ancienne médaille, où Vénus se voit toute nuë, ayant des aîles au dos. Elle est assise sur une motte de terre, tenant une harpe entre ses mains: sa nudité montre son humeur lascive; les aîles, son inconstance; & la harpe, les attraits par l'ouye. Son fils Cupidon lui présente une Marote, espèce d'Image ridicule, pour montrer qu'elle n'aime qu'à folâtrer, rire & badiner.

CHASTETÉ.

On la personnifie par une jeune fille couronnée de Cinnamome, parceque cette plante odoriférente, qui croît dans les rochers & parmi les épines, étoit chez les Égyptiens le Hiéroglyphe de la *Chasteté*. Le crible qu'elle tient rempli d'eau, est aussi un Emblême qui convient, en mémoire de la fameuse justification d'une Vestale, qui prouva sa *Chasteté* en portant de l'eau dans un crible. L'action de fouler aux pieds un Amour, signifie son triomphe sur cette passion : on peut ajouter sur sa ceinture ces paroles de Saint Paul : *Castigo corpus meum, &c.* Son vêtement blanc est la couleur symbolique de la pureté, selon les deux vers de Tibulle, *Liv. II, Élégie 1.*

Casta placent superis, pura cum veste venite,
Et manibus puris sumite fontis aquam.

Le voile dont tu vois que je couvre mes yeux,
Sert à me garantir des embuches des hommes.
Foibles, fragiles que nous sommes,
Leurs regards pleins de feu sont trop pernicieux.

CHASTETÉ MATRIMONIALE.

Elle est vêtuë de blanc comme la précédente; sa couronne est de Ruë, parce-

que cette plante a la faculté de réprimer l'excès de la luxure, par la force de son odeur. Elle tient une branche de Laurier & une Tourterelle, qui sont les Attributs de la Fidélité & de la Constance. L'Hermine qui est à ses pieds, est un Attribut qui lui convient aussi, parceque cet Animal est très-jaloux de sa blancheur.

CHATS.

Ces Animaux étoient entre toutes les bêtes à quatre pieds, celles dont les Égyptiens punissoient plus sévèrement la mort; soit par inadvertence, soit de propos délibéré : on étoit également criminel, quand on tuoit un *Chat*, & ce crime ne s'expioit que par les plus cruels supplices. Mais quand le *Chat* meurt de la mort naturelle, dit Hérodote, tous les gens de la maison où cet accident est arrivé, se rasent les sourcils en signe de tristesse. On embaume le *Chat*, & on l'ensevelit honorablement. Cette vénération des Égyptiens pour le *Chat*, étoit fondée sur l'opinion qu'ils avoient, que Diane, pour éviter la fureur des Géants, s'étoit cachée sous la figure de cet Animal. On représentoit le Dieu *Chat*, tantôt avec toute sa forme naturelle, & tantot avec le corps d'un homme, qui porte une tête de *Chat*.

ÉNIGME XLVI.

Je ſuis femelle, & connuë en tout lieu
Pour gourmande & pour larronneſſe ;
Mais lardez-moi par le milieu
Du commencement de ſageſſe,
Vous m'allez voir d'abord en dépit des amours,
Une merveille de nos jours.
Des plus rares dans mon eſpèce.

CHATIMENT D'AMOUR.

La Fortune aide au téméraire,
Un grand homme autrefois l'a dit ;
C'eſt ſur-tout en amour que le fol réuſſit.
Cependant quelquefois Cupidon en colère
Le mortifie & le punit.

Le *Châtiment d'Amour* eſt repréſenté par la Déeſſe Vénus, qui ayant attaché Cupidon à un poteau avec ſes armes en manière de trophée, lui donne le fouët avec une branche de Rozier ; faiſant voir par-là, que les Amans ſont ſujèts d'avoir des piquures amères, lorſqu'ils ſe voyent au comble de leurs délices.

CHATIMENT, OU PUNITION.

La Hache eſt l'Emblême du *Châtiment* ; parceque chez les Romains, elle entroit dans les faiſceaux que portoient les Lic-

teurs. Ainſi on caractériſe ce ſujèt par un homme en action de décapiter un criminel.

CHEMIN COMMUN DE TOUS.

Naiſſons ou Bergers ou Monarques,
Quand le ſort a marqué notre dernier moment,
Nous tombons indifféremment
Sous la main ſanglante des Parques :
Nous demandons aux triſtes bords,
Où demeure un Nocher avare ;
Et payons le tribut barbare,
Que Pluton éxige des morts.

Les anciens Poëtes nous ont ſouvent vanté dans leurs Écrits les triſtes bords de l'Achéron, où ſe trouve une barque appartenante à Caron, fameux Nocher, qui éxige des morts un droit pour le paſſage, avant que d'entrer dans les Champs Éliſées.

ÉNIGME XLVII.

Je ſuis auſſi vieux que le monde.
Quoiqu'on me foule aux pieds, on vante mon emploi
Dans toute la machine ronde ;
On ne peut ſe paſſer de moi.
Bon ſans vertu, mauvais ſans vice ;
Dan un Etat où règne une éxacte police,

Jamais à me choisir aucun ne se méprend ;
Un Bois officieux m'indique,
Et graces aux soins qu'on en prend,
Ce Bois, quoique muèt, est toujours véridique.
On a besoin d'un tel secours,
Car je suis quelquefois très-fertile en détours ;
Je vais par fois aux champs, & par fois à la ville :
Etroit, large, droit, ou tortu,
Je ne suis jamais plus utile,
Que lorsque je suis bien battu.
Chez moi tout marche pêle-mêle ;
Je reçois sans égard le riche & le pied plat :
Quelquefois je suis mâle, & quelquefois femelle ;
Mais de quelque nom qu'on m'appelle,
Je ne change jamais ni d'emploi ni d'état.

ÉNIGME XLVIII.

Je touche de plus près la plus cruelle Dame,
Qui me découvre à nud ses plus rares beautés :
Elle approuve toujours ses grandes privautés,
Et j'ose l'embrasser sans craindre qu'on me blame.



Avec un zèle égal je sers l'homme & la femme,
Et le jour & la nuit je suis à leurs côtés :
Mais ils me font souffrir d'étranges cruautés,
Pendant que dans mes bras ils éteignent leur flamme.

❦

Le Destin ne veut pas qu'on se passe de moi ;
Je loge étroitement même le plus grand Roi ;
Je cèle les faveurs qu'une maîtresse accorde.

❦

On me trempe, on me bat, on me tord, on me pend,
On me frotte, on me laisse en l'air sur une corde ;
Dans un pressant besoin mon possesseur me vend.

Chêne.

Cet Arbre étoit consacré à Jupiter : c'est pourquoi lorsqu'un *Chêne* étoit frappé de la foudre, c'étoit d'un mauvais augure. Il étoit aussi consacré à Rhéa ou Cybèle. Les Gaulois avoient une si grande vénération pour le *Chêne*, qu'on peut dire qu'ils en faisoient en même temps, & leur Temple, & leur Dieu. La Statuë de leur Jupiter, dit Maxime de Tyr, n'étoit qu'un *Chêne* fort élevé.

Énigme XLIX.

Nous fatiguons bien plus en Hyver qu'en Esté ;
Nous sommes pourtant deux au même ministère.
Si-tôt que sur la table on a tout apporté,
Nous respirons dès-lors, & n'avons rien à faire.
Mais dès que vient le soir, impitoyablement
On nous fait travailler pour le même exercice ;
C'est pour deux paresseux un pénible tourment.
Mais la Nature a bien, comme on dit, son caprice ;

Nous naissons quelquefois vêtus d'un riche habit ;
Mais il faut le sur-tout. On nous mèt en parade
Dans les appartemens ; le monde nous polit.
Nous essuyons pourtant encore quelque incartade :
Un étourdi nous mèt le pied dessus le nez ;
La Dame en gronde & peste ; en ai-je dit assez ?
Plus de quatre fois trop, on nous va reconnoître.
Hé bien ! quel grand mystère ? On n'a qu'à nous nommer.
Celui qui, sous ces traits, pourra nous deviner,
Peut s'emparer de nous ; car nous manquons de maître.

CHERTÉ, OU FAMINE.

La Pierre-ponce & le Saule étant les Emblêmes de la Stérilité, sont les Attributs convenables à la *Famine*, ainsi que la Vache maigre, l'air exténué, & les vêtemens déchirés dont on l'habille.

Voyez au deuxième Chant de la *Henriade*, comme M. de Voltaire en décrit les effèts.

Quand on vit dans Paris la Faim pâle & cruelle
Montrant déja la Mort qui marchoit après elle ;
Alors on entendit des hurlemens affreux,
Le superbe Paris fut plein de malheureux.

CHEVAL.

Cet Animal étoit consacré à Mars,

comme au Dieu des Combats. La vuë d'un *Cheval* étoit un présage de Guerre, parceque le *Cheval* étoit un Animal belliqueux. Énée eut à peine pris terre en Italie, que pour premier présage il vit quatre Chevaux blancs paissans dans la prairie; aussi-tôt Anchise s'écrie : O Terre étrangère, tu nous promèts la Guerre! Les Perses, les Arméniens, les Messagètes, immoloient des Chevaux au Soleil. Les Suèves, anciens Peuples de la Germanie, nourrissent à frais communs, dit Tacite, dans les Bois sacrés des Chevaux blancs, dont ils tirent des présages; personne ne peut y toucher en aucune manière : le seul Prêtre avec le Prince de la Nation les attachent à un charriot sacré, les accompagnent, & observent leurs hennissemens & leurs frémissemens. Il n'est point de présage auquel, non-seulement le Peuple, mais les principaux de la Nation & les Prêtres, ajoutent plus de foi.

CHEVAUX DU SOLEIL.

Ovide les nomme *Eoüs*, *Pyroïs*, *Aëton*, & *Phlégon*; noms Grecs, dont l'étymologie marque la qualité. Ils sont nommés ailleurs, *Erythoüs*, où le rouge; *Actéon*, ou le lumineux; *Lampos*, ou le resplendissant; & *Philogeus*, qui aime la

terre. Le premier désigne le lever du Soleil, dont les rayons sont alors rougeâtres; Actéon marque le temps où ces mêmes rayons sortis de l'atmosphère, sont plus clairs vers les neuf ou dix heures du matin; Lampos figure le Midi, où la lumière du Soleil est dans toute sa force; & Philogeus représente son coucher, lorsqu'il semble s'approcher de la terre.

ÉNIGME L.

Je me plais dans tout sèxe, & suis de tous états;
En tout pays on me voit naître.
Pour moi les animaux ont aussi des appas,
Et c'est même chez eux qu'on me voit plus paroître.
Mais alors je change de nom,
Et c'est avec quelque raison,
Puisque j'y suis méconnoissable.
Tantôt foible, tantôt plus fort,
Quelquefois laid, & quelquefois aimable,
A l'homme j'ai causé la mort.
Je suis le fondement d'un galant édifice,
Fournissant à l'Amour & mille & mille traits.
Je sers de chaîne à son caprice.
Quoique témoin des plus cruels forfaits,
En quelques lieux où règne une éxacte Justice,
Jusques ici l'on ne m'a vû jamais
Entraîner au suplice.
Très-souvent on me livre au pouvoir d'un bourreau,
Mais je n'en deviens que plus beau,

Quoiqu'il me mette à la torture.
Enfin, ce qui nous doit encor plus étonner,
C'eſt que l'Art cherche à me donner
Ce qu'avec peine l'on endure,
Que je tienne de la Nature.

CHIEN.

Cet Animal étoit conſacré à Mercure, comme au plus vigilant, & au plus ruſé de tous les Dieux; parceque la Vigilance, la Sagacité, ſont le propre du *Chien*. La chair des jeunes Chiens étoit réputée ſi pure, qu'on l'offroit aux Dieux en ſacrifice, dit Pline; & qu'on ſervoit de la chair de Chien dans les repas préparés pour les Dieux. Les Chiens étoient en grand honneur dans l'Égypte; mais la vénération des Égyptiens diminua beaucoup, lorſqu'après que Cambiſe eut tué Apis, & l'eut fait jetter à la voirie, il n'y eut que le *Chien*, entre tous les animaux, qui alla ſe repaître de ſon cadavre. On gardoit un *Chien* à Rome dans le Temple d'Eſculape. Les Romains en crucifioient un tous les ans, en punition de ce que les *Chiens* ne les avoient point avertis, par leur aboyement, de l'arrivée des Gaulois qui aſſiégèrent la Capitale. Il y avoit un pays en Éthiopie, dit Élien, dont les habitans avoient pour Roi un

Chien ; & ils prenoient ses caresses, ou ses aboyemens, pour des marques de sa bienveillance, ou de sa colère. Autour du Temple consacré à Vulcain sur le Mont-Etna, il y a des Chiens sacrés, dit le même Élien ; qui, comme s'ils avoient de la raison, flattent de leur queuë ceux qui approchent modestement & avec dévotion du Temple & des Bois ; mais ils mordent & dévorent ceux dont les mains ne sont pas nettes, & chassent les hommes & les femmes qui y viennent pour quelque rendez-vous. Enfin les Harpies sont appellées les *Chiens* de Jupiter, parcequ'il s'en servit pour châtier Phinée.

ÉNIGME LI.

Rêvez ; je suis médicinal,
Deux syllabes font ma structure ;
La première offre un animal,
Et la seconde son armure.

CHITONIES.

Fêtes que les Hermioniens célébroient en l'honneur de Cérès, à laquelle on immoloit plusieurs Vaches. On publioit qu'il se faisoit un prodige dans ces sacrifices ; c'est qu'après que la première Vache étoit tombée, toutes les autres tomboient du même côté.

Chytres.

La Fête des *Chytres* étoit le troisième jour des Anthistéries, où l'on faisoit cuire dans des marmites, en l'honneur de Bacchus & de Mercure, toutes sortes de légumes, qu'on leur offroit pour les morts. On dit que cette Fête fût instituée par Deucalion, après le fameux déluge qui porte son nom.

Ciel.

On peut personnifier le *Ciel* par un beau jeune homme vêtu d'une draperie d'azur parsemée d'étoiles. Le Scèptre qu'il tient, signifie sa prééminence sur toutes choses créées ; & le vase rempli de flammes, au milieu desquelles est un cœur, est le Hiéroglyphe dont les Égyptiens caractérisoient la durée du *Ciel*. Sur son estomac, sont le Soleil & la Lune, & sa ceinture est composée des Douze Signes du Zodiaque. Il a une couronne de pierreries & de brodequins d'or, par allusion à sa bénignité, qui fait la richesse de la terre.

Barthélemi Anglico nomme les sept parties qui composent le *Ciel* ; l'Aërien, l'Olimpe, le Feu, le Firmament, l'Humide, & l'Empirée.

Cigogne.

Oiseau, Symbole de la Piété, à cauſe du grand amour qu'elle a pour ſes petits; ou, ſelon d'autres Naturaliſtes, parcequ'elle nourrit ſon père & ſa mère durant leur vieilleſſe : c'eſt pourquoi on la trouve ſur les Médailles à côté de la Déeſſe Piété.

Cigale.

Cet Inſecte étoit conſacré à Apollon, comme au Dieu de la Voix & du Chant; ſans doute parcequ'elle chante continuellement; car ce n'eſt pas pour la beauté du Chant.

Énigme LII.

Après avoir ſervi d'aſyle & de retraite
A des Peuples entiers, & conſervé leur Roi;
Je ne puis néanmoins empêcher leur défaite,
Lorſque d'avares mains s'animent contre moi.



La ruine d'eux tous ne finit pas ma peine;
Car comme ils m'ont commis un dépôt précieux,
Pour me le faire rendre, on me preſſe, on me gêne :
Et bien ſouvent enſuite on me condamne aux feux.



J'ai pourtant l'avantage au fort de mes misères,
De conserver toujours d'assez illustres rangs;
Puisque je suis présente aux plus sacrés mystères,
Et que j'appuie enfin l'autorité des Grands.

ÉNIGME LIII.

Victime de la sûreté,
Hélas! je brûle & me consume;
Pour l'Amour, pour l'Etat, pour la Société,
Pour un rien, sans cesse on m'allume.
Lecteur, j'ai cependant de glorieux emplois.
Gardienne & dépositaire
Des secrets révérés des Princes & des Rois,
Je les tiens enfermés, & sçais si bien les taire,
Que mon porteur ne peut pénétrer leur mystère.
Je garde en moi le plus sacré des droits.
Enfin si la Parque cruelle
Etend quelqu'un dans le cercueil,
J'en donne au loin la première nouvelle,
Et même j'en porte le deuil.

ÉNIGME LIV.

Un peu plus pâle que l'Aurore,
Je suis d'agréable couleur;
Je prends ma beauté, ma fraîcheur
Au noir & chaud climat du Maure.
Je nais, je vis au sein de Flore.
Par le parfum de mon odeur,
Je réjouis & bouche & cœur.
Les festins, les fêtes j'honore.

Cher au malade comme au ſain,
Le plus critique Médecin
De ma vertu vante l'uſage ;
Et touchant quatre des cinq ſens
Du voluptueux & du ſage,
J'anime les plus languiſſans.

ÉNIGME LV.

La main qui nous fait, nous deſtine
A mille uſages différens ;
Elle nous cuit, nous bat, nous trempe, & nous rafine
Pour nous faire ſervir aux petits comme aux Grands.
Nous ſommes enfans de la terre,
On nous arrache de ſes flancs :
Souvent notre mère à la guerre
Ote la vie à bien des gens.
Nous ſommes longs, aigus, larges, grands & petits;
Nous ſervons deux un même maître,
Et nous ſommes tous deux, peut-être,
Le plus utile des outils.
C'eſt de nous que ſe ſert la haine de la Parque ;
Pour abréger le ſort des malheureux mortels.
Enfin, c'eſt nous ſouvent qu'on traite de cruels,
Quand l'implacable mort s'empare d'un Monarque.

CLARTÉ.

La *Clarté* eſt ce qui fait pleinement diſtinguer & connoître les objèts ; c'eſt pour cela qu'on appelle *Clarté* dans le diſcours,

tours, l'arrangement qui fait apperçevoir toute la pensée de celui qui écrit, ou qui parle. On la peint nuë. Son seul Attribut est un Soleil qu'elle a sur la poitrine, & qui l'éclaire toute.

ÉNIGME LVI.

Mon corps de bizarre figure,
Etale quelquefois une riche parure;
Et quoiqu'avec plaisir il arrête les yeux,
Ce n'est guère par-là qu'il plaît aux Curieux.
De langues j'ai grand nombre, & n'ai point de langage.
Je ne suis point sans âme, & suis inanimé.
Des choses à mon gré je fais changer l'usage.
Ce terrible métal dont l'homme s'est armé,
Qui coûte tant de sang, & cause tant d'alarmes,
Est l'heureux instrument qui fait sentir mes charmes;
Et la plume qui sert aux oiseaux à voler,
Ne me sert qu'à parler.

CLÉMENCE.

Cette éminente Vertu se personnifie par une belle femme, dont l'aspèct est noble, & le regard affable. Elle tient une Lançe, & présente gracieusement une branche d'Olivier, pour indiquer qu'elle a le pouvoir de punir, mais que son inclination est de pardonner. Le Lion sur

lequel elle eſt aſſiſe, eſt l'Attribut de ſa générosité. Sénèque renferme la définition de cette Vertu dans cette Sentence :

CLE[illegible]TIA eſt lænitas ſuperioris adversù[illegible]orem in conſtituendis pœnis.

Cette Vertu eſt auſſi miſe au rang des Divinités. Il fut réſolu, dit Plutarque, de bâtir un Temple à la *Clémence* de Céſar ; & en effèt, on en voit un ſur une de ſes médailles. Ses Symboles ſont un Rameau, la Patère & la Pique. Claudion dit que cette Divinité ne doit avoir ni Temple ni Statuë, parcequ'elle ne doit habiter que dans les cœurs.

Je déteſte la cruauté,
Je ſuis de la rigueur la plus cruelle ennemie.
Je pèche par trop de bonté ;
Je ne punis, ni ne châtie.

ÉNIGME LVII.

J'ai les dents mille fois plus dures
Que celles des Lions, des Tigres & des Ours ;
Je vas, je viens, je fais cent tours,
Et ne fais aucunes bleſſures.
On me place en un lieu qui n'eſt fait que pour moi ;
On a pour moi du ſoin & de l'éxactitude ;
Et ceux qui tombent ſous ma loi,
N'y ſont pas ſans inquiétude.

Avec moi l'on repose en toute sûreté ;
Et sans trop vous vanter mon zèle,
Ce que je garde est mieux gardé,
Que par le chien le plus fidèle.

Clio.

Cette fille du Ciel dans un comble de gloire,
Chante des grands Guerriers les noms & la mémoire.

Cette fille du Ciel est la première des Muses ; elle est regardée comme l'Inventrice de la Guitarre. On la représente tenant une Guitarre d'une main, & de l'autre un Plectre, au lieu d'Archèt. Comme on la fait aussi présider à l'Histoire, on lui donne quelquefois la Trompette à une main, & à l'autre un Livre d'Histoire. Son nom signifie *Gloire*, *Renommée*.

Énigme LVIII.

Quoique je sois du sèxe féminin,
Toujours à parler trop enclin,
Il faut qu'on m'ait fait violence,
Lorsqu'à me faire entendre enfin je me résous.
Ainsi, quand avec moi l'on n'en vient point aux coups,
Jamais je ne romps le silence.

Suivant les paſſions d'autrui,
A la joie, au chagrin, je cède ou je réſiſte.
Je pleurerai demain, ſi je ris aujourd'hui ;
Mais on ne peut ſçavoir ſi je ſuis gaie ou triſte,
Si lorſque de parler on me donne l'emploi,
D'autres en même temps ne parlent qu'avec moi.



Comme j'ai la voix éclatante,
Beaucoup de ceux vers qui cet éclat les conduit,
Venant preſque auſſi-tôt, rempliſſent mon attente :
Mais quelquefois j'ai beau faire grand bruit,
Il eſt des gens d'humeur rébelle,
Quoiqu'à cris redoublés long-temps je les appelle,
De qui je ne pourrois jamais rien obtenir,
Si l'on n'alloit chez eux pour les faire venir.

ÉNIGME LIX.

Je ſuis un composé de bien peu d'aſſemblage ;
Le sèxe féminin me mèt ſeul en uſage.
Selon les temps, les lieux, je change mes couleurs.
Je porte quelquefois des bouquèts & des fleurs ;
Je ſuis l'ouvrage enfin d'habiles ouvrières ;
Je ſçais en cent façons contenter les plus fières.
Avec tout leur ſçavoir, cent Poëtes divers
N'ont pu plaçer mon nom à la fin de leurs vers.

CŒUR ILLUMINÉ.

La grace que Dieu fait aux hòmmes en éclairant leurs Cœurs, eſt repréſentée par

l'Emblême d'un Cœur environné d'une lumière qui defcend du Ciel, repréfentant la grace qu'elle fait à l'homme, d'éclairer fon Cœur & fon Ame; l'un par la raifon, & l'autre par la foi.

Cœur du Juste.

Au milieu de ton cœur, porte toujours tes yeux,
Afin de mieux trouver le vrai chemin des Cieux.
Si Salomon l'a dit dans l'Ecclésiaftique,
C'eft pour regarder Dieu que tu dois adorer,
En contemplant toujours fon œuvre magnifique,
Et qu'éternellement tu le puiffer louer.

Des Yeux repréfentés au milieu d'un Cœur, nous montrent que les nôtres doivent être toujours fur notre Cœur, & que nous ne les devons porter qu'à Dieu; qu'auffi nos Yeux le doivent continuellement fuivre, & que l'un & l'autre ne s'en doivent éloigner jamais.

Énigme LX.

Ma figure eft pyramidale,
Au corail le plus vif ma couleur eft égale;
Quoique petit de corps, je me pique d'honneur,
Et de nobleffe & de grandeur.
Souvent je ne fuis point ce que je veux paroître:
Je fuis difficile à connoître,
Et tel parle de moi qui ne me connoît pas.

Je ſuis par-tout ſi néceſſaire,
Que ſans moi dans le monde, & parmi les combats,
Il n'eſt point d'honnête homme & de vaillans ſoldats.
Lorſque je veux parler, mon langage eſt ſincère.
Il ne faut pas s'y fier autrement,
Car je ſuis quelquefois ſujet au changement.
On m'aime, on me conſerve, & ma vie eſt fort chère ;
Je ne puis ſubſiſter que par le mouvement.
Le froid m'eſt tout-à-fait contraire,
Et je péris au moindre attouchement.

ÉNIGME LXI.

Les humains ne peuvent ſe plaindre
De mes coups très-ſouvent mortels.
Si je ne frappois plus, il ſeroit fort à craindre
Qu'on ne vit plus un jour de Temples ni d'Autels.



En coupant une tête, ou tranchant mille bras,
Je ſçais l'art d'y donner la vie.
j'agis avec un grand fracas.
Les maiſons où je ſers n'attirent pas l'envie.



Je ſouffre volontiers qu'on me touche le dos.
Mais quand il faut qu'un téméraire
Eprouve ce que je ſçais faire,
Je ne reſpecte plus ni la chair ni les os.

Colère.

Cette paſſion cruelle ſe repréſente dans une attitude agitée, ayant un bandeau ſur les yeux, tenant une épée nuë & un flambeau allumé. Sa draperie eſt couleur de ſang; elle eſt coëffée & en partie habillée d'une peau d'ours. Elle a pour Hiéroglyphe un Lion furieux, ſelon Ariſtote, *ch. 6 & 9, de Phyſ.* Les Colériques ont les épaules groſſes, le viſage bouffi, les yeux rouges, le viſage relevé & les narines ouvertes. Pétrarque, dans ſon cent quatre-vingt-dix-ſeptième Sonnet, dit de la *Colère* :

Ira e' breve furor : a chi nol frena
E furor lungo, che il ſuo Poſſeſſore
Speſſo a vergogna, e a morte talor mena.

Énigme LXII.

A voir ma groteſque figure,
La jeuneſſe ſe divertit :
Cependant admirez ma bizarre aventure;
Je cours après le monde, & le monde me fuit.
Cette frayeur eſt aſſez raiſonnable.
Quoiqu'aveugle ainſi que l'amour,
Quand j'attrape quelqu'un, ſi je ſuis véritable,
Pour quelque temps il eſt privé du jour.

Je suis quelquefois mâle & quelquefois femelle.
A l'abri de mon nom, l'Amant qui n'est point sot,
Peut dérober des faveurs à sa belle,
Sans qu'elle ose lui dire mot.

Colombe.

Oiseau favori de Vénus; c'est pour cela qu'on l'appelloit l'Oiseau de Cithère. Elle le portoit à la main, dit Apulée; elle l'attachoit à son char : elle-même se transformoit en *Colombe*, selon Élien. Des *Colombes*, dit Homère, prirent soin de pourvoir à la nourriture de Jupiter; Fable fondée sur ce que le même mot signifie en Phénicien, Prêtre ou *Colombe*. Or l'on sçait que des Prêtres ou Curètes prirent soin de nourrir Jupiter. Les habitans d'Ascalon avoient un souverain respect pour les *Colombes*; ils n'osoient ni en tuër, ni en manger; de peur de se nourrir de leurs Dieux mêmes : ils nourrissoient avec soin toutes celles qui naissoient dans leur ville. Les *Colombes* furent aussi consacrées par les Assyriens, parcequ'ils croyoient que l'âme de leur fameuse Reine Sémiramis s'étoit envolée au Ciel sous la figure d'une *Colombe*.

Silius Italicus dit que deux *Colombes* se reposèrent jadis sur Thèbes, & que l'une s'envola à Dodone, où elle donna à un

Chêne la vertu de rendre des Oracles ; & que l'autre, qui étoit une *Colombe* blanche, paſſa la mèr, & s'envola en Libyte, où elle ſe campa ſur la tête d'un Bélier entre ſes deux cornes, & rendit des Oracles aux Peuples de la Marmarique. La *Colombe* de Dodone rendoit auſſi ſes Oracles : elle étoit d'or, dit Philoſtrate, poſée ſur un Chêne, & environnée de gens qui y alloient, les uns pour ſacrifier, les autres pour conſulter l'Oracle. Il y avoit toujours des Prêtres & des Prêtreſſes, qui gagnoient bien leur vie dans les offrandes. Sophocle dit que des *Colombes* de la forêt de Dodone avoient donné à Hercule un Oracle qui lui déterminoit la fin de ſa vie.

COLOMNES D'HERCULE.

On dit qu'Hercule ayant pénétré dans ſes expéditions juſqu'à Gades ou Gadira, aujourd'hui Cadis en Eſpagne, qu'il crut être à l'extrémité de la terre, ſépara deux montagnes qui ſe touchoient, pour faire communiquer la Méditerranée avec l'Océan : Fable fondée ſur la ſituation des deux montagnes Calpé & Abyla, dont l'une eſt en Afrique, & l'autre en Europe ſur le Détroit de Gibraltar. Hercule croyant que ces deux montagnes étoient le bout du monde, y fit élever deux *Colomnes* ;

pour apprendre à la poſtérité, qu'il avoit pouſſé juſques-là ſes conquêtes. Les Habitans de Cadis firent bâtir dans la ſuite à ce Héros un Temple magnifique, à quelques diſtances de leur ville, dans lequel on voyoit des *Colomnes* d'or & de bronze, chargées d'anciennes Inſcriptions & d'Hiéroglyphes, qui repréſentoient les douze travaux d'Hercule.

COMBAT DE LA RAISON ET DE L'APPÉTIT.

L'*Appétit* terreſtre & charnel eſt figuré par Antée ; la *Raiſon*, la Force & le Courage par Hercule, qui enlevant Antée, l'étouffe contre ſon ſein, & reſte vainqueur.

COMBATS D'AMOUR.

Le métier des Amans eſt celui des Guerriers ;
Comme eux ils ont des forts, des plaçes qu'ils attaquent ;
Comme eux ils cueillent des lauriers ;
Mais comme eux, il faut qu'ils combattent.

Le *Combat d'Amour* eſt repréſenté ſous la figure de deux Amans combattants pour une même fin ; l'un diſputant à l'autre le prix de fidélité. Plus l'un fait d'efforts pour conſerver la Palme qu'il s'eſt acquiſe,

plus l'autre tâche à la ſurmonter. L'effort de l'un n'eſt pas plutôt fini, que l'autre recommence.

ÉNIGME LXIII.

Les Princes, & les Grands viennent ſouvent me voir;
Et ſans manquer à mon devoir,
Je ne rends viſite à perſonne.
Il ne faut pas qu'on s'en étonne,
Il eſt des Rois qui dépendent de moi.
A perſonne jamais je ne ferme la porte.
Je ſuis honnête ſur ce point.
Je vois également des gens de toute ſorte,
Autant que je le puis, je ne rebute point.
Pluſieurs me trouvent admirable.
Les deux sèxes forment mon corps.
Lorſque je ſuis chez moi, je parois agréable,
Et je ſuis du commun, lorſque je ſuis dehors.
Je mets le chagrin en déroute,
Et mérite bien qu'on m'écoute.

COMÉDIE.

Je joins, quand il me plaît, l'agréable à l'utile,
Je me ſçais traveſtir de toutes les façons;
Et ſans trop échauffer ma bile,
Je cenſure la Cour, la Campagne, la Ville,
Et même en badinant je donne des leçons.

On ne doit pas la repréſenter comme un vice, mais ſeulement ſous la figure

d'une femme ; parcequ'étant sur le Théâtre, elle y expose les vices des hommes : afin que par l'éxemple d'autrui, ils ayent horreur du crime, & qu'ils corrigent leurs mœurs. Elle porte une Flutte d'une main, & de l'autre un Masque : l'un signifie l'*Harmonie*, & l'autre l'*Imitation* par les gestes.

Comédie Ancienne.

La Satyre indiscrète & mordante, étoit le Caractère de l'*Ancienne Comédie* : on la représente par une vieille femme, chaussée de brodequins. Son vêtement à la Bohémienne caractérise le trivial de son style. Son ris moqueur, son visage barbouillé, & la Flèche qu'elle tient, indiquent que ses traits sont piquans, amèrs, & déplaisans. Elle découvre une Corbeille remplie de Vipères, Aspics, & autres Insectes vénimeux, que lui présente un Singe : cet Animal adroit, malin & malfaisant, est l'Attribut qui convient à ce sujèt.

Des succès fortunés du Spectacle tragique,
Dans Athènes naquit la Comédie antique.
Là, le Grèc, né moqueur par mille jeux plaisans,
Distilla le venin de ses traits médisans.

Boileau, dans son Art Poëtique.

COMÉDIE MODERNE.

La Comédie, devenuë plus épurée & purgée des traits sales & mordans, de son origine grossière, n'est plus qu'un jeu d'esprit qui parle au cœur, & qui corrige les mœurs des hommes en les amusant. On la représente sous la figure d'une jeune fille, aimable & gracieuse, vêtuë & coëffée galamment. Ses Attributs sont un Masque, & l'Inscription *Describo mores hominum.* A ses pieds est un Trophée d'Instrumens de Musique, qui est allusif aux agrémens que procure le Théâtre.

Enfin de la licence on arrêta le cours.

Et peu après :

Le Théâtre perdit son antique fureur.
La COMÉDIE *apprit à rire sans aigreur,*
Sans fiel & sans venin, sçût instruire & prétendre ;
&c.

Boileau, dans son Art Poëtique.

COMMANDEMENT SUR SOI-MÊME.

C'est là la victoire suprême,
Quand on peut se vaincre soi-même.

Comme le Lion est le plus redoutable de tous les Animaux, de même la passion qu'il représente, étant le plus dangereux

ennemi des hommes; il doit, comme u
Hercule, faire tous les efforts pour vaincre ce Roi des Animaux : ce qui ne lu
sera pas impossible, s'il considère que le
Lions même peuvent être domptés.

COMMERCE DE VIE HUMAINE.

Je suis doux & d'humeur affable ;
Je porte sur la main mon cœur ;
Je suis la source du bonheur ;
Et ce n'est que par moi que la vie est aimable.

Le *Commerce de la vie humaine* est représenté par un homme qui montre du doigt une double pierre de moulin ; Symbole mutuel du Commerce des hommes qui ont besoin d'un secours réciproque. Il tient une Cigogne, Animal fort secourable : lorsqu'elles sont obligées de voler beaucoup, elles se soutiennent le col l'une après l'autre, comme font aussi les Cerfs, lorsqu'ils passent quelque rivière.

COMMERCE.

Le *Commerce* est représenté par un homme d'âge mûr, assis au bord de la mer, ayant à ses pieds deux meules de moulin, l'une sur l'autre; pour marquer que l'aide mutuelle est la force du *Commerce*. La Cigogne qu'il tient, a la même significa-

tion ; parceque les Oiseaux de cette espèce ont le col & le bèc si longs, qu'ils voleroient difficilement seuls un grand trajèt : ainsi, pour s'entr'aider, ils vont en troupe, appuyant leur tête sur ceux qui volent devant ; lesquels passent derrière à leur tour, lorsqu'ils sont fatigués, & se reposent sur les autres. Le Vaisseau qui vogue à pleines voiles, est aussi un Emblême du *Commerce.*

ÉNIGME LXIV.

Deux pieds, deux jambes, une tête,
Me composent entièrement ;
Mais je ne sçaurois un moment
Me tenir sur mes pieds, si quelqu'un ne m'arrête.
Que si l'on me donne la main,
D'une agilité sans seconde,
Je fais, quand on le veut, un terrible chemin ;
Car en quelques momens je fais le tour du monde.
Je suis utile à bien des gens :
Sans moi, les plus sçavans, que tout le monde admire,
Ainsi que tous les ignorans,
Ne feront jamais rien où l'on ne trouve à dire ;
Et s'ils n'empruntent mon secours,
On les critiquera toujours.
Il n'est point de justesse à la mienne pareille ;
Et quand de ma compagne aussi juste que moi,
On veut suivre la loi,
Avec nous deux on fait merveille.

Quand je marche, je ne fais pas
De faux pas,
Si l'on me guide bien ; autrement ſans adreſſe
Avecque moi l'on ſe mécompte fort ;
Mais ce n'eſt pas ma faute, & l'on auroit grand tort
De me diſputer la juſteſſe.

ÉNIGME LXV.

J'ai deux pieds avec une tête,
Et je ne ſuis homme ni bête.
Je ſers aux plus grands travaux,
Sur-tout aux Arts libéraux.
Je traverſe aiſément l'onde,
Et même tout le monde.
Je vais tantôt à grands pas,
Et tantôt à petits pas.
Je règle dans la Peinture
De chaque objèt la ſtructure.
A-t-on vû ſous le Soleil
Choſe d'uſage pareil.

COMPASSION.

Toujours douce, toujours affable,
Je tends mes bras aux malheureux ;
Et dans le mal qui les accable,
Je leur donne mes ſoins, je les reſſens comme eux.

On la peint d'un air doux & affable, vêtuë modeſtement, & répandant de l'argent. Près d'elle eſt un Vaſe & un Pain ;

ces Attribus dénotent que la *Compassion* excite la Charité.

A ses pieds est un Autour, qui se saigne aux cuisses pour nourrir ses petits. Cet Hiéroglyphe vient des Égyptiens.

Compitales.

Fêtes qu'on célébroit en l'honneur des Dieux Lares ou *Pénates* dans les Carrefours. Les Ministres de cette Fête étoient les affranchis & les esclaves ; ceux-ci jouissoient de la liberté pendant la Fête. Du temps des Rois de Rome, on sacrifioit, en ces Fêtes, des enfans ; parceque l'Oracle avoit ordonné, que l'on sacrifiât des têtes pour des têtes ; c'est-à-dire, pour la santé & la prospérité des gens de chaque famille. Mais Brutus, après l'expulsion des Tarquins, abolit ce détestable usage, & y fit substituer des têtes d'Ail & de Pavot, interprêtant plus raisonnablement les paroles de l'Oracle. Durant cette Fête, on plaçoit dans les Carrefours sur des poteaux des figures d'hommes & de femmes, qui représentoient les Dieux Lares ; & on mettoit, dit Festus, autant de poteaux qu'il y avoit d'esclaves, & autant d'images qu'il y avoit de personnes libres dans les familles. Mais il n'y avoit que les

esclaves qui assistoient à ces Fêtes, & qui les célébroient, dit Denis d'Halicarnasse.

Complaisance.

Les amis doivent tour à tour
Se témoigner leur déférence.
Ceux-là n'ont pas beaucoup d'amour,
Qui n'ont aucune *Complaisance*.

C'est un Emblême qui nous est représenté sous la figure de deux frères, d'un tempérament opposé l'un à l'autre : le premier aime l'éxercice du corps, le second celui de l'esprit. Ce sont Amphyon & son frère Zêthes. Ce déterminé Chasseur n'aime que la chasse ; son frère Amphyon n'aime que la Lyre : cependant ces deux frères, dont le tempérament est opposé, s'accordent, s'aiment, lorsqu'ils se visitent ; la *Complaisance* fait qu'ils quittent leurs plaisirs.

Complexion colérique.

Selon Galien, l'humeur qui est dans le sang, se manifeste souvent par la couleur de la peau ; ainsi on caractérise cette Complexion par un jeune homme maigre, & de couleur jaunâtre. Son regard est enflammé. Perse dit dans sa troisième Satyre :

Nunc face ſuppoſita ferveſcit ſanguis, & ira
Scintillant oculi.....

Son attitude eſt agitée ; il eſt peu vêtu, & tient une épée nuë, ayant à ſes pieds un bouclier qu'il a jetté, pour marquer que l'empreſſement d'attaquer, l'empêche de ſonger à ſa défenſe. Un Lion menaçant qui l'accompagne, eſt ſon Attribut.

COMPLEXION SANGUINE.

Selon Hyppocrate, cette Complexion rend les eſprits vitaux, plus purs & plus ſubtils ; d'où naiſſent la gaieté, l'embonpoint, & le goût pour les plaiſirs & pour la Muſique. Ainſi on repréſente un jeune homme couronné de fleurs, ayant la façe riante, la carnation vermeille, & jouant du Luth.

Le Bouc qui mange des raiſins, eſt un Emblême qui dénote que les ſanguins ſont portés aux plaiſirs de l'Amour & de Bacchus.

COMPLEXION PHLEGMATIQUE.

Cette foible Complexion portant beaucoup à l'oiſiveté, donne peu de capacité à l'eſprit : elle eſt repréſentée par un homme de couleur pâle, ayant la tête enveloppée d'une draperie noire. Sa robe eſt

de poil de Taiſon, ou de Marmotte, animaux taciturnes & endormis. La Tortuë qui eſt proche de lui, eſt l'Attribut de la Lenteur.

Complexion mélancolique.

Cette Complexion triſte inclinant au Silence, à l'Étude, à l'Économie & à la Solitude, ſe repréſente par un homme de couleur baſanée, dont la bouche eſt fermée d'un bandeau, tenant un Livre & une Bourſe, & ayant un Paſſereau ſur la tête.

Énigme LXVI.

J'aborde d'un air gracieux
Celui pour qui je m'intéreſſe ;
J'ai néanmoins ſouvent l'adreſſe
De lui faire baiſſer les yeux.



J'ai mille tours ingénieux,
Pour le bonheur, pour la triſteſſe :
Par un excès de politeſſe,
Je puis devenir ennuyeux.



J'ai droit de m'adreſſer aux Princes ;
Je ſuis de toutes les Provinces,

Ainsi que de chaque saison.



Vous qui cherchez à me connoître,
Mille fois vous m'avez fait naître,
Par politique, ou par raison.

COMPONCTION.

C'est la vive douleur des péchés qu'on a commis. On la personnifie par une femme à genoux, couronnée d'épines, vêtuë d'un cilice, ayant le visage affligé, les yeux remplis de larmes, & se frappant la poitrine. Elle tient un Cœur entouré d'épines, sur l'autorité de ces paroles du Pseaume XXXI : *Dum configitur spina.*

Saint Jean Chrysostôme dit de la Componction : *Sola Compunctio facit horrere purpuram, desiderare cilicium : amare lacrymas, fugere risum ; est enim mater fletûs.*

COMUS.

Dieu de la Joie, de la Bonne-chère, des Danses nocturnes ; Dieu favori de la Jeunesse libertine. On le représente jeune, la face enluminée d'ivresse, & la tête couronnée de roses, parceque l'on s'en couronnoit assez ordinairement dans les festins.

Concorde.

On repréſente la *Concorde* ſous la forme d'une jeune fille, couronnée de guirlandes, tenant deux Cornes d'abondance entrelaçées : ou bien, on lui mèt à la main un faiſceau de verges; chacune de ſes verges eſt foible & fragile en ſoi, mais toutes enſemble elles ont une grande force. Le Symbole le plus ordinaire de la *Concorde*, ſont les deux mains jointes, qui tiennent quelquefois un Caduçée; marque que la *Concorde* eſt le fruit de quelques négociations.

On la repréſente auſſi dans une attitude noble & ſimple, couronnée de Grenades; Emblême d'*Union*. On lui donne une branche d'Olivier, Symbole de Paix, & un Faiſceau de verges étroitement liées enſemble, qui marque la puiſſance des forces réunies. Salomon dit : *Funiculus triplex difficile rumpitur*. Saluſte fait ainſi l'Éloge de la *Concorde* : *Concordia parvæ res creſcunt : diſcordia maximæ dilabuntur*.

Concorde invincible.

La force des Rois de la terre,
Ligués pour ſoutenir les efforts d'une guerre;
Ne conſiſte qu'en l'union.
Lis l'Hiſtoire de Géryon.

C'est le Symbole le plus convenable à la figure de Géryon armé, qui a trois visages ; la tête environnée d'une couronne d'or, ayant six bras & autant de jambes. Il tient une Lance d'une main, de l'autre une Épée, & de la troisième un Scèptre ; ayant les trois autres mains posées sur un Bouclier.

CONCORDE MILITAIRE.

Des Soldats bien unis sont d'une force extrême,
A qui rien ne peut résister :
Tout Corps qui se divise, ennemi de soi-même,
Ne sçauroit long-temps subsister.

La *Concorde militaire* est représentée sous la figure d'une Pallas armée, tenant de la main droite une Lance, de la gauche plusieurs Serpens ; pour montrer qu'elle est toujours prête à se défendre par ses armes, & à nuire aux autres par le venin que produit la Colère : ce qui est désigné par les Serpens.

CONCORDE DANS LE MARIAGE.

Deux figures servent à caractériser ce sujèt. On représente un homme à la droite & une femme à la gauche : leurs vêtemens sont de couleur pourpre ; ils s'embrassent, & ont au col une seule chaîne d'or, à

laquelle eſt attaché un Cœur qu'ils ſoutiennent chacun d'une main.

CONCORDE PACIFIQUE.

L'Abondance & la Paix
Ne ſe quittent jamais ;
Ce ſont deux ſœurs aimables,
Toutes pleines d'attraits,
Qui ſont inſéparables.

Cet Emblême repréſente une femme couronnée d'Olivier, Symbole de la Paix, tenant d'une main un Vaſe plein de feu, pour montrer ſon ardente charité. Elle porte une Corne d'abondance, pour marquer que la *Concorde* enrichit les États, qui par leur prudence entretiennent la Paix.

CONCORDE POLITIQUE.

Les plus petits des Potentas
Deviennent grands par la *Concorde ;*
Mais les plus floriſſans Etats
Se ruinent par la Diſcorde.

C'eſt proprement une union mutuelle de volontés ; ainſi on la repréſente ſous la figure d'une jeune fille vêtuë à l'antique, couronnée d'une guirlande de fleurs & de fruits, à cauſe qu'on lui donne l'honneur d'avoir

d'avoir démêlé le Chaos. Elle tient de la main droite un Bassin rempli de Cœurs, pour montrer que les intentions bien plaçées & paisibles ne chancèlent jamais, & sont inébranlables ; de la gauche elle tient un faisceau d'armes liées ensemble, Symbole de la bonne union & de la force.

Concupiscence.

Dès que le feu de la *Concupiscence*
Embrase quelque jeune cœur,
On peut dire, adieu Prudence,
Adieu Rèpos, Richesse, Honneur :
Après vient le Remords, la Honte & l'Indigence.

Cet Emblême est représenté sous la figure d'une femme presque nuë ; car le propre de ce vice est de se dépouiller non-seulement le Corps des biens de la fortune, mais encore l'Ame, de l'honneur, de la liberté, de la prudence & de la sagesse. Ses cheveux sont artistement frisés ; elle tient de ses deux mains une Perdrix qu'elle caresse. Elle est assise sur un Crocodile, qui, avec la Perdrix, présente deux Animaux inconstans & lubriques.

Qui aime sa condition est heureux.

Le mépris des Grandeurs, de la Pompe & du Bruit,
Et le repos d'une innocente vie,
Ont ce Couple sacré jusqu'au Trône conduit.
La Gloire est comme l'Ombre ;
Elle suit qui la fuit,
Et fuit ceux dont elle est suivie.

Cet Embleme représente un Champ, où il y a une table sans nappe & un plat dessus, autour de laquelle sont plusieurs personnes ; les uns sont assis sur une pierre, s'amusant à boire, tandis que d'autres font la cuisine. Ce qui nous fait connoître qu'ils se trouvent heureux dans leurs états, ne s'embarrassant nullement des grandeurs du monde.

Bonne Conduite.

Elle est représentée par un Navire dans le Port, ayant passé au travers des écueils : pour nous montrer que la bonne conduite d'un Pilote a dirigé ce Vaisseau avec adresse, intelligence & prudence.

Confession sacramentelle.

Elle est représentée vêtuë simplement d'un voile blanc, & ayant les cheveux épars ; son front couvert d'un bandeau

écarlate, indique le repentir & la honte. Elle est à genoux sur une base de colonne, & verse des larmes. Proche d'elle, sont un Chien & un Agneau, Symboles de Fidélité & de Mansuétude.

Saint Thomas distingue ainsi les seize conditions, que la parfaite *Confession* éxige :

Sit simplex, humilis Confessio, *pura, fidelis,*
Atque frequens, nuda, & discreta, libens, verecunda,
Integra, secreta, lacrymabilis, accelerata,
Fortis, & accusans ; & sit parere parata.

CONFIANCE.

La *Confiance* que l'on traite ici, est cette hardiesse qui tient de la témérité, & dont on fait usage dans un péril évident ; parcequ'elle est soutenuë de l'espérance d'en sortir heureusement. On l'exprime par une femme assise avec tranquillité sur un Écueil au milieu de la mèr, & tenant dans ses mains un Navire qu'elle élève.

L'idée de cette image est prise de quelques Vers d'Horace, où il exprime la *Confiance* téméraire de celui qui osa le premier se fier sur un fragile Bâtiment à l'inconstance des flots perfides de la Mèr.

Illi robur, & æs triplex
Circa pectus erat, qui fragilem truci
Commisit pelago ratem
Primus.

Paulò post:

Quem mortis timuit gradum?

Confirmation de l'Amitié.

Ce sujèt est tiré de l'Iliade d'Homère. Ajax invite Ulysse à boire à la santé d'Achille, lequel lui tend la main en *Confirmation* de leur amitié.

Innuit Ajax Phœnici : intellexit autem nobilis
Ulysses ;
Implensque vino poculum propinavit Achilli :
Salve Achilles.

Confusion.

La *Confusion* naît du manque d'expérience ; ainsi on la peint dans le jeune âge. Elle tient un Dessein de la Tour de Babel, avec ce mot : *Babylonia undique.* Ses cheveux épars & mal arrangés dénotent l'instabilité de ses fantaisies. Le fond représente le *Chaos*, selon cette Traduction de l'*Anguillara* des Métamorphoses d'Ovide :

Pria che'l ciel fosse, il mar, la terra, él fuoco,
Era il fuoco, la terra, il cielo él mare;
Ma il mar rendeva il ciel, la terra, él fuoco.
Deforme; il fuoco il ciel, la terra, él mare:
Che vi era e terra, e cielo, e mare, e fuoco,
Dov' era e cielo, e terra, e fuoco, e mare;
La terra, él fuoco, él mare era nel cielo,
Nel mare il fuoco, e nella terra il cielo.

Conjonction des choses humaines et divines.

C'eſt un homme à genoux, tenant humblement dans ſes mains une Chaîne qui deſcend d'une Étoile du Ciel, vers lequel il a la façe tournée en ſigne de réſignation.

Connoissance.

Comme elle s'acquiert principalement par l'Étude des Auteurs, on la repréſente aſſiſe ſur divers Volumes, & tenant ſur ſes genoux un Livre ouvert, dont elle indique un paſſage.

À ſes pieds, ſont quelques Plantes Médicinales, & un Globe.

Le Flambeau allumé qu'on lui donne, eſt alluſif à la lumière qu'elle répand dans les âmes; & aux ſens par leſquels, comme le dit Ariſtote, les connoiſſances ſe com-

muniquent à l'esprit. *Nihil est in intellectu, quod priùs non fuerit in sensu.*

CONSCIENCE.

Elle est figurée par une femme qui marche à pas lents dans un chemin étroit, orné d'un côté de diverses fleurs, & de l'autre hérissé d'épines. Le côté des fleurs est allusif au chemin frayé par une *Conscience* relâchée & trop attachée aux plaisirs mondains : le côté des épines dénote au contraire la route pénible que suit une bonne *Conscience*, pour arriver à la véritable félicité.

Elle considère attentivement, dans la glaçe d'un Miroir qu'elle tient, son Cœur qui y paroît à découvert.

CONSCIENCE INVINCIBLE.

L'innocence est un mur d'airain,
Que nul effort ne peut détruire :
Le cœur où on la voit reluire,
Ayant un pouvoir souverain,
Ne voit rien qui lui puisse nuire.

La *Conscience invincible* nous est représentée sous la figure d'un homme sage, qui a pour toute compagnie des Livres de Stience & de Piété : en cette action, la Renommée le vient surprendre avec deux

trompettes bien différentes ; l'une pour chanter ses louanges, & l'autre pour le blâmer. Mais notre Sage Philosophe la prie de se retirer, & qu'il ne peut lui donner d'audience.

Conseil.

On le personnifie par un Vieillard respectable, vêtu d'une robe violette, qui est la couleur symbolique de la Gravité ; la Chaîne d'or qu'il a au col, & à laquelle est attaché un Cœur, est l'Emblême de la Sincérité, qui fait le prix du Bon *Conseil.* Le Livre qu'elle tient, sur lequel est une Chouette, est le Hiéroglyphe de la Pénétration qui lui convient, & qu'il ne peut acquérir que par l'Étude. Le Miroir entouré du Serpent, qu'il a dans l'autre main, est le Symbole ordinaire de la Prudence. Il arrête sous son pied un Dauphin, pour marquer que le *Sage Conseil* marche posément, & fait la Célérité, dont le Dauphin est un des Attributs.

Conservation.

L'Étoffe d'or dont on habille cette figure, ainsi que la branche de Cèdre & le Cercle qu'elle tient, sont les Emblêmes convenables à la *Conservation ;* parceque l'or est incorruptible, ainsi que le Cèdre ;

& que le Cercle eſt l'image de la ſucceſſion continuelle des choſes. On lui donne une Couronne de Plantes Aromatiques, parceque les Égyptiens ſe ſervoient de ces ſortes de ſimples, pour conſerver les morts.

CONSIDÉRATION.

MATRONE ayant une Règle & un Compas, qui ſont les Inſtrumens néceſſaires à la juſteſſe des opérations de la main. Elle eſt attentive à regarder une Gruë qui vole tenant une pierre dans ſa patte.

Pitagore nous apprend, que l'homme doit éxaminer avec ſoin tout ce qu'il fait; pour ne manquer ni à l'Ordre, ni à la Meſure. C'eſt pour cette raiſon, que l'on donne à la *Conſidération* une Gruë, qui meſure & contrebalance ſon poids, ſelon les Régions de l'air plus ou moins ſubtiles, par où elle paſſe.

CONSTANCE.

Cette Vertu eſt repréſentée dans les Médailles, ſous la figure d'une femme en habit militaire, le Caſque en tête, une Pique de la main gauche; portant la droite juſqu'à la hauteur du viſage, en élevant un doigt : ou bien elle tient la

Pique de la main droite, & une Corne d'Abondance de la gauche.

Le trait que tout le monde connoît de l'Hiſtoire de Mutius Scévola, a fourni le principal Emblême de ce ſujèt, qui eſt repréſenté par une Matrône, dont le regard eſt ſerein & majeſtueux; qui, ſans témoigner d'émotion, tient dans la main droite une Épée nuë, au-deſſus d'un braſier ardent. La Colonne qu'elle embraſſe, eſt l'Attribut de la *Fermeté*, qui accompagne ſans ceſſe cette Vertu.

CONSUALES.

Fêtes en l'honneur du Dieu *Conſus*, dans leſquelles il y avoit des Sacrifices, des Libations & des Jeux. Ce jour-là, les Chevaux & les Mulèts ne travailloient pas.

CONTAGION.

Infection dangéreuſe, qui ſe répand des choſes corrompuës ſur les choſes ſaines, & par laquelle la corruption ſe communique. Elle ſe repréſente par une femme pâle, exténuée, & vêtuë d'habits ſales & déchirés; pour dénoter les affreuſes miſères qui l'accompagnent. Elle tient une branche de Noyer, & s'appuie ſur un Baſilic, Animal dont le ſoufle & le regard

ſont contagieux, ſelon quelques Auteurs. L'Adoleſcent Moribond qui eſt couché à ſes pieds, & la Vapeur épaiſſe qui l'environne, déſignent l'Infection de l'air.

Contentement.

Que le titre de riche eſt un titre éclatant !
On eſt conſidéré ſur la terre & ſur l'onde.
Quiconque eſt riche dans le monde,
Se peut dire heureux & content.

On caractériſe le *Contentement* par un beau jeune homme, dont l'éclat du coloris, l'air riant & la vivacité des yeux, indiquent la ſatisfaction du cœur. Il eſt vêtu légèrement de deux ſortes d'étoffes, l'une d'or, l'autre d'argent. Il tient une Pomme d'or & un Bouquèt de diverſes fleurs; pour faire connoître qu'une perſonne contente fait participer à ſa joie tout ce qui l'environne. Le Rubis rayonnant, qui eſt ſur ſa poitrine, en eſt le Symbole. Ses pieds ſont aîlés, & il en poſe un avec légèreté ſur une Corne d'abondance : ce dernier Emblême ſignifie, que le véritable *Contentement* naît du bien-être; & rend l'homme aiſé, agile, & libre en toutes ſes actions.

Contentement amoureux.

L'Allégorie de ce ſujèt eſt déſignée par

un Adolescent gracieux, vêtu galamment, & couronné de Mirthe. Il est à genoux devant un Cœur placé au milieu d'un Rosier fleuri, dont les roses & les épines sont allusives aux peines & aux douceurs de l'amour. L'action d'orner le Cœur d'une guirlande de fleurs nouvelles, est l'image de la Joie d'un Amant, qui se plaît à embellir ce qu'il aime.

CONTINENCE.

Cette Vertu héroïque se peint sous la figure d'une femme vêtuë en guerrière. Elle a un Casque sur la tête, & dans la main droite une Lance, dont la pointe est tournée vers la terre : l'action de la figure qui cherche à s'éloigner, signifie qu'elle évite de combattre les passions, & ne se défend qu'en fuyant leurs attraits. Un Amour la poursuit, pour lui décocher un trait qu'elle tâche de parer avec la main. Cet Emblême désigne que la *Continence* est la privation habituelle des plaisirs des sens, sur-tout de ceux qui blessent la Chasteté.

CONTRARIÉTÉ.

Ce défaut insupportable & contraire à la bonne Société, se personnifie par une femme laide, refrognée, & dont le regard

ſombre & les cheveux hériſſés ſignifient que ſon eſprit contrariant gouverne ſeul ſes propres fantaiſies. Son vêtement eſt moitié blanc & moitié noir ; elle tient un Vaſe de feu & un Vaſe d'eau ; derrière elle ſont deux Rouës à dents, dont l'une qui ſe meut à droite, contraint l'autre de ſe mouvoir à gauche.

CONTRASTE.

On a pris ici le mot *Contraſte* dans le ſens de Céſar-Ripa, par lequel cet Auteur exprime la force de deux choſes contraires, l'une deſquelles cherche à l'emporter ſur l'autre.

On en trouve l'expreſſion dans un homme habillé en guerrier, armé d'une Épée & d'une Dague, qui font connoître ſon empreſſement pour la ſupériorité. Il a pour Emblême, un Chien & un Chat qui s'agaçent.

Ce mot, parmi les Artiſtes, ſignifie la variété qui doit être dans les actions, les attitudes & les coloris des figures ; d'où réſulte plus de force, plus d'agrément & plus de jour.

CONTRITION.

Ce ſujèt ſe peint allégoriquement par une femme pâle, & à genoux ſur des

Épines qui sont dans un champ émaillé de fleurs. Cet Emblême signifie, que les plus attrayantes douceurs mondaines ne peuvent être un obstacle à la véritable *Contrition*. Elle regarde le Ciel avec amour, tient un Mouchoir pour essuyer ses larmes, & se frappe la poitrine; pour témoigner cette douleur vive & sincère d'avoir offensé Dieu, qui vient moins de la crainte du châtiment, que d'un sentiment d'Amour & de Reconnoissance.

CONVERSATION.

Le doux Commerce des Amis
Fait tout le bonheur de la vie :
Les plus charmans plaisirs n'ont rien qui soit exquis,
Sans celui de la Compagnie.

Comme elle est le lien de la Société, & qu'elle délasse l'esprit après le travail, on la peint vêtuë avec graces; elle a l'air affable & riant : parceque la *Conversation* des personnes sages & vertueuses, est la seule qui mérite ce nom; on la caractérise par une couronne de Laurier qu'elle a sur la tête. Elle tient un Caduçée, qui est composé d'une branche de Grenadier & d'un rameau de Mirthe : ce sont les Symboles de l'Amour & de l'Union, sans

lesquels la *Conversation* ne peut être ni intéressante, ni agréable. Au lieu d'aîles, on y voit deux Langues, qui signifient que la parole est essentielle au Commerce de la vie. Elle tient le mot *Veh Soli !* tiré des Proverbes de Salomon, qui nous invite à nous réunir.

Conversion.

On la peint nuë & à genoux; elle regarde le Ciel, d'où partent des rayons de lumière, qui font connoître que la *Conversion* est un Don de Dieu, qui nous détache de la terre. Elle pleure amèrement sur ses fautes, & semble prier Dieu, en lui adressant ces paroles : *In te, Domine, speravi.* Elle supplie le Seigneur de lui accorder des secours contre les attaques & les piéges que tendent à une *Ame convertie*, les faux Plaisirs du Monde, qui se trouvent figurés par l'Emblême de l'Hydre prête à se lançer sur elle. Ses cheveux coupés, ses vêtemens en désordre, & ses bijoux répandus à ses pieds, marquent le Détachement total de la Pompe frivole de ce Monde.

Corps humain.

Puiſqu'il eſt permis dans la Peinture de perſonnifier les Ames, qui ſont des Êtres inviſibles, on a jugé à propos de faire ici une Allégorie du *Corps Humain* animé par l'Ame, en repréſentant un homme vêtu d'une riche étoffe, qui ſe plaît à ſe conſidérer, pour marquer qu'il n'eſt attaché qu'à une certaine Vanité extérieure & apparente. La Lanterne ſans lumière qu'il tient, dénote que, ſans l'Ame, le Corps n'eſt qu'une ſubſtance morte & inutile ; c'eſt pourquoi on y a joint ce mot : *A Lumine vita*.

La Couronne de Troëne, fleur paſſagère & peu durable, lui eſt donnée ſur l'autorité de Job : *Quaſi flos egreditur & conteritur.*

Coq.

Animal conſacré à Minerve, comme le Symbole de la Vigilance, pour marquer que la vraie Sageſſe ne s'endort jamais. Il accompagne ſouvent Mercure, qui paſſe pour un Dieu vigilant. On immoloit des *Coqs* aux Dieux Lares, parce que ces Animaux s'élèvent dans les maiſons, dont les Lares ſont les Gardiens.

ÉNIGME LXVII.

Amour, Vigilance, Courage,
Voilà, dit-on, mes qualités;
Mais des défauts accompagnent l'uſage
De talens ſi vantés.
Je bruſque un rôle de tendreſſe;
Je m'émancipe juſqu'aux coups,
Et chez moi les transports d'une ſi douce yvreſſe
Imitent preſque le courroux.
Dans les combats, ſi j'acquiers quelque gloire,
Auſſi-tôt par des cris altiers,
Par des airs inſolens, je ſouille ma victoire,
Et flétris mes lauriers.
On prône fort ma Vigilance,
Mais je m'en ſers mal-à-propos.
Et tel pourroit chez ſoi dormir en aſſurance
Dont ma voix trouble le repos.
Enfin, de l'Eternel j'attendris le Vicaire:
Il m'entend, & ſoudain ſon cœur eſt amolli.
Que vous dirai-je encore? Le Croiſſant tient au Caire
La plaçe que j'occupe ici.

ÉNIGME LXVIII.

Je ne vois jamais rien; cependant jour & nuit
Je ſuis au guèt, ſans craindre vent, ni pluie.
Quoi qu'on diſe de moi, fort peu je me ſoucie,
Car je ſuis au-deſſus du bruit.

Si le rang que je tiens peut donner de l'Envie,
Du moins j'ose bien me vanter,
Que l'homme le plus fier jamais par jalousie
N'entreprendra de me le contester.

Je suis toujours si bien en garde,
Que ce n'est qu'en tremblant qu'on ose m'appro-
cher;
Et le plus résolu, sans vouloir me toucher,
Seulement de loin me regarde.



Mon corps, quoique fort gras, se remuë aisément;
Toujours sobre, jamais je ne fais de débauche;
Aussi je fais alaigrement
Le demi-tour à droit, le demi-tour à gauche.



Aux endroits les plus fréquentés,
On me voit à Paris tourner de tous côtés,
Sans craindre, comme font les Coquèts & Co-
quettes,
Ni les crottes, ni les charettes.



De mon poste jamais je ne suis ennuyé;
C'est pourquoi quelque temps qu'il fasse,
Je conserve toujours ma place,
Et je reste sur un seul pied.

ÉNIGME LXIX.

Je suis de figure attrayante,
Un composé de rien, une Enigme vivante,
Enfin le plus joli de tous les Animaux.
Je serois moins joli, si j'étois raisonnable :
Je plais par mes vertus, je plais par mes défauts ;
Mais je suis indéfinissable.
Les yeux d'un Basilic, la tête d'un Mouton,
Et le cœur d'un Caméléon :
Voilà de quoi former un monstre épouvantable,
Et voilà cependant ce qui me rend aimable.
C'est assez, je veux t'épargner,
Lecteur, en me voyant dans mon ample pannier,
Tu me devineras peut-être :
Ce sera toutefois sans jamais me connoître.

CORBEAU.

Oiseau consacré à Apollon, parcequ'on croyoit qu'il avoit un instinct naturel pour prédire l'avenir. Ovide dit, que le *Corbeau* étoit plus blanc que les Colombes & les Cignes ; mais que pour avoir trop parlé, il devint noir.

ÉNIGME LXX.

Dès long-temps mon pareil échappé du naufrage,
Servit de sinistre présage :
Ce n'est pas que je sois en pouvoir d'en causer ;
Je sens l'orage, & je viens l'annoncer.

On me donne l'art de prédire ;
Mais, hélas ! ce n'eſt que malheur.
Je ſuis cauſe que l'on ſoupire,
Quand, par mes cris, on prévoit des douleurs.
Si je voulois, Lecteur, me faire mieux connoître,
Je deviendrois ton vrai fléau.
Tu trouveras peut-être mon corps beau,
Et mon air fier & magnifique :
J'ai preſque dit le mot énigmatique.

CORRECTION.

Mon air, mon ſeul aſpect imprime la Terreur ;
Auſſi ne hai-je rien ſi fort que l'Indulgence.
On rend ſage par la Rigueur,
On perd tout par trop de Clémence.

L'Expérience, le Jugement & la Prudence, ſont les qualités de la *Correction*. Ainſi on la repréſente dans l'âge avancé, & vêtuë d'une draperie violette : elle eſt en action de corriger un Livre. La Diſcipline eſt ſon Attribut, pour marquer l'eſpèce de rigueur qui doit l'accompagner.

ÉNIGME LXXI.

L'autre jour, ſans être fâchée,
Je me plaignois le long d'un bois,
Et je me plaignis pluſieurs fois ;
Car en effet j'étois touchée.

Je n'ai pourtant nul ſentiment ;
Mais le cuir humain m'animant,
Je puis parler tendrement,
Pourvû qu'au même moment
Je ſois & droite & couchée.

CORNE D'ABONDANCE.

C'eſt une *Corne* d'où ſortoit en *Abondance* tout ce que l'on pouvoit ſouhaiter, par un privilége que Jupiter donna à ſa nourrice Amalthée. Cette *Corne d'Abondance* accompagne ſouvent les images de Cérès, de Bacchus, & des Héros qui ont procuré l'*Abondance* aux hommes. On en met deux, pour marquer une *Abondance* extraordinaire. C'eſt ainſi qu'on trouve quelquefois Mercure, tant parcequ'il eſt le Dieu des Marchands & du Lucre, que parceque ſon antre étoit plein de toutes ſortes de biens, ſelon l'Auteur des Vers attribués à Orphée.

Hercule, ſelon Photius, étoit ſouvent peint avec la *Corne d'Abondance* ſur les bras ; & cela, parcequ'il avoit coupé une *Corne* à Achéloüs, qui, pour la ravoir, fit préſent à Hercule de la *Corne* d'Amalthée.

CORNES DE BACCHUS.

Properce invoque Bacchus par ſes *Cornes*, & lui demande une longue vie, pour

célébrer ſa vertu. Horace l'appelle *Bicorniger*. Pluſieurs Statuës le repréſentent avec des *Cornes*, pour marquer la force & la puiſſance de ce Dieu.

COROGRAPHIE.

Cette Sçience, qui traite de la meſure des ſurfaçes, n'eſt autre choſe que cette partie de la Géométrie que nous appellons *Arpentage*; c'eſt l'Art de meſurer les biens des particuliers, & de leur donner des limites. On repréſente cette Sçience ſous la figure d'une jeune fille, parcequ'elle appartient à la Géométrie, & qu'on la regarde comme ſa fille. Elle meſure un Plan avec un Compas, & plaçe une limite.

CORRUPTION DANS LES JUGEMENS.

Ce vice, qui naît ordinairement de l'Avarice, & qui eſt très-préjudiciable aux hommes, eſt figuré ici par une femme au regard effronté, vêtuë d'une étoffe verte & or. Elle eſt aſſiſe en travers ſur un Tribunal, & indique de la main droite un *Factum*, dont elle ſemble approuver la vérité, à laquelle s'oppoſe l'attrait de la Bourſe qu'elle tient de la main gauche. Cette action emblématique eſt le ſigne manifeſte de la Supercherie.

A ses pieds est un Renard, Attribut de la Rapine & de la Fourberie.

CORYBANTES.

Prêtres de Cybèle, qui solemnisoient les Fêtes avec un grand tumulte, faisant retentir le bruit des tambours, frappant leurs boucliers avec des lances, dansant & faisant plusieurs mouvemens de leur tête, mêlant des cris & des hurlemens pour pleurer la mort d'Atys, dont les malheureux Prêtres souffroient volontairement le supplice. Ils s'abstenoient de manger du pain, parceque Cybèle avoit observé un long jeûne, pour mieux marquer son affliction : ils honoroient le Pin, près duquel Atys avoit été mutilé, & couronnoient ses branches. Enfin toutes leurs Cérémonies n'étoient qu'un Mémorial de l'Histoire de Cybèle & d'Atys.

COSMOGRAPHIE.

C'est la Sçience qui enseigne la Structure, la Forme, la Disposition & les rapports des parties de l'Univers ; elle donne les moyens d'en faire la représentation sur le papier.

On la représente dans l'âge avancé, pour marquer l'ancienneté de son origine.

Elle eſt vêtuë d'une caſaque azur parſemée d'étoiles, & le reſte de ſon vêtement eſt couleur de terre. Elle tient un Aſtrolabe, un Compas, & à ſes pieds un Globe céleſte & un Globe terreſtre.

Cotyllò.

Déeſſe de la Débauche, fort honorée dans la Thraçe. Les Myſtères de cette affreuſe Déeſſe étoient abominables ; auſſi prenoit-on un grand ſoin de les bien cacher aux yeux du Public : ſes Miniſtres paſſoient pour les plus infâmes de tous les hommes. Il falloit en effet qu'ils pouſſaſſent la débauche bien loin, puiſque Juvenal dit qu'ils fatiguoient leur Déeſſe. Les Athéniens avoient reçu des Thraçes le Culte de cette Divinité, & l'on trouve qu'Alcibiade s'étoit fait initier dans ces Myſtères. Le Poëte Eupolis ayant voulu le railler ſur cela dans une Comédie, fut aſſaſſiné par ſon ordre.

Coucou.

Le *Coucou* eſt un Oiſeau conſacré à Jupiter. La Fable dit, que ce Dieu ayant rendu l'air extrêmement froid, ſe changea en *Coucou*, & s'alla repoſer ſur le ſein de Junon, qui la reçut volontiers : Figure Poëtique qui nous laiſſe entrevoir

le ſuccès d'une intrigue. Le Mont Thornax dans le Péloponèſe, où cette aventure ſe paſſa, fut depuis ce temps-là appellé le Mont du *Coucou*.

COULEUVRE.

C'eſt un Reptile conſacré à Eſculape ; & comme ce Dieu s'étoit caché pluſieurs fois ſous ſa figure, on éleva des Temples à la *Couleuvre*, à Rome & à Épidaure.

COURONNES.

Les *Couronnes* ordinaires à Bacchus ſont celles de Pampre ou des feuilles de Vigne, aſſez ſouvent de Lierre avec ſes Corymbes ; d'Olivier, à Minerve ; de Myrthe, à Vénus ; de Laurier, à Apollon ; de Pin, à Cybèle ; de Chêne, à Jupiter ; de Peuplier, à Hercule ; d'Épis, à Cérès ; de Foin, à Vertumne ; de Fruits, à Pomone ; & de Roſeaux, aux Fleuves. On donne aſſez ſouvent des *Couronnes* radiales à Jupiter, à Junon, à Veſta, à Hercule, & à d'autres Dieux.

COUR.

L'Allégorie dont on peint la Cour, eſt une figure d'une jeune & belle femme coëffée galamment, & vêtuë d'une étoffe légère, de couleur changeante. Elle tient dans ſa robe,

robe, qui eſt relevée juſqu'au-deſſus des genoux, diverſes ſortes de fleurs, & des hameçons d'or attachés à des fils de ſoie verte; ce qui ſignifie que, par les agrémens, les dehors gracieux & l'eſpérance de la Fortune, elle ſéduit les hommes. La Statuë de Mercure, qui eſt proche d'elle, eſt l'Emblême de l'Adreſſe & de l'Éloquence inſinuante néceſſaire aux Courtiſans.

ÉNIGME LXXII.

A l'abri d'une peau légère,
Je tiens cent Héros enfermés,
Et par moi leurs faits renommés
Sont à couvert de la pouſſière.

❧

Cependant ſous l'éclat des ornemens divers,
Dont ma figure eſt revêtuë,
Je cache avec ſoin à la vûë
Un corps qui bien ſouvent eſt tout farci de vers.

❧

Jugez de mes emplois : quoique fort ignorante,
En un eſpaçe aſſez petit,
Je renferme beaucoup d'eſprit;
Mais qui me voit ſe contente,
Sans regarder jamais ce que j'ai dans le cœur;
Eſt ſans doute un pauvre Docteur.

ÉNIGME LXXIII.

Je suis de figure petite,
Rien n'est plus importun que moi.
Difficilement on m'évite ;
Mais mon nom fait honneur dans la bouche du Roi.

ÉNIGME LXXIV.

Toujours en l'air, toujours en peine,
La moitié de mon corps sur l'autre se promène :
Tantôt je monte, & tantôt je descends ;
Je parois d'humeur noire à quiconque m'aborde :
Je fais bien pis, je lui montre les dents ;
C'est pourtant sans que je morde.

CRAINTE, ou PEUR.

Hésiode dit, que la *Crainte* étoit fille de Mars & de Vénus. Cicéron compte la *Crainte* entre les filles de la Nuit. Dans Homère, Mars ordonne à la *Crainte* d'atteler son char. Les Corinthiens, après avoir massacré inhumainement les deux enfans de Médée, furent affligés d'une mortalité sur leurs enfans. L'Oracle consulté ordonna d'appaiser les Mânes irrités des deux enfans, & d'ériger une Statue à la *Crainte*. Dans un combat que donna Tullus Hostilius, les Albains, qui s'étoient déclarés pour lui, tournèrent le dos, & passèrent du côté des ennemis. D'abord la

Frayeur s'empara du cœur du Soldat, & tout étoit perdu, lorſque ce Prince voua un Temple à la *Crainte*. Le vœu eut ſon effêt, dit l'Hiſtorien ; le Soldat reprit courage, Tullus remporta la victoire, & porta à Rome le culte de cette Déeſſe. Les Lacédémoniens avoient plaçé le Temple de la *Crainte* auprès du Tribunal des Éphores, perſuadés que rien n'eſt ſi néceſſaire que d'inſpirer aux méchans la *Crainte* d'un ſévère châtiment. Enfin, dans les Sermens, on joignoit la *Crainte* aux Divinités qu'on prenoit à témoins.

CRAINTE.

De la diminution de la chaleur du ſang, naît la timidité ; c'eſt pourquoi ce ſujèt ſe repréſente par un Vieillard qui a le teint jaunâtre, le corps courbé, les yeux petits & preſque éteints. Selon Ariſtote, ce ſont les marques extérieures de la *Crainte*. Son vêtement eſt de jaune changeant, couleur emblématique de l'Irréſolution. Ses pieds ſont aîlés, pour marquer qu'il eſt prompt à la fuite. Ses Attributs ſont un Lièvre qu'il tient dans ſes bras, & un Cerf caché derrière lui dans des brouſſailles.

Voyez le douzième Livre de l'Énéide, où Virgile dit du Cerf :

Inclusum veluti si quando in fulmine factus,
Cervum, aut puniceæ septum formidine pennæ.

Point de Crime sans Chatiment.

Misérables Troyens, par les Dieux immolés
A leurs vengeances légitimes,
N'accusez plus les Grècs, si vous êtes brûlés.
Votre Prince impudique, & l'excès de vos crimes,
Ont allumé le feu qui vous a désolés.

Cet Embleme n'a pas besoin de grande explication; nous voyons dans les Tapisseries, Tableaux, Estampes, cette représentation de la belle Hélène enlevée par Pâris : ce qui causa une sanglante guerre entre les Grècs & les Troyens, & de plus l'embrasement & la ruine de leur Ville.

Crapule.

C'est l'habitude d'une débauche grossière, particulièrement de celle du vin & de la table. On caractérise ce sujèt par une femme grasse, malpropre, mal-vêtuë, & coëffée en désordre. Elle prend à manger & à boire en même temps, & son Attribut est un Porc.

On lui donne ironiquement cette Inscription : *Vera felicitas.*

Crédit.

Le *Crédit* étant le fruit d'une bonne conduite, se représente dans l'âge viril : il est vêtu d'une longue robe, & a une chaîne d'or au col, qui est le signe de la distinction qu'il mérite. Il tient un Livre sur lequel est écrit ce mot d'Horace : *Solutus omni fœnore*, par allusion au *Crédit* dans le Commerce.

Dans le fond, sur un rocher, est un Griffon. Cet Animal emblématique, composé de nature de Lion & d'Aigle, étoit, chez les Anciens, le Hiéroglyphe de la Garde ou conservation des Trésors. Le *Crédit* étant pour les hommes un Trésor dans la Société humaine, on en fait l'Attribut de ce sujèt.

Crépuscule du matin.

C'est le nom du court espace de temps qui précède le lever du Soleil : il se personnifie par un jeune Adolescent aîlé ; il vole en s'élevant, parceque le Crépuscule du matin est chassé avec promptitude par l'Aube du jour. Au-dessus de sa tête, est l'Étoile rayonnante qui paroît avant l'Aurore. Il tient une Urne d'où il répand la Rosée, & un Flambeau avec lequel il éclaire une partie du Ciel.

Au-dessas de lui, proche de la terre, vole une Hirondelle. Selon quelques Auteurs, cet Oiseau est le plus matinal.

Crépuscule du soir.

C'est le nom du court espace de temps qui suit le coucher du Soleil. Il se personnifie par un jeune Adolescent dans une obscurité légère. Il vole en se précipitant, ayant au-dessus de sa tête l'Étoile qui paroît immédiatement après le coucher du Soleil. Il tient une Chauve-Souris, & est en action de lancer une Flèche en terre : l'air est rempli de plusieurs autres Flèches, qui toutes tombent la pointe en bas ; ce qui indique que les vapeurs de la terre, que le Soleil avoit attirées, y retombent, dès qu'il est disparu ; & sont alors dangereuses.

Cruauté.

La *Cruauté* se peint sous la figure d'une femme altière, dont le regard féroce & le sourire amèr expriment le secrèt plaisir qu'elle ressent des excès les plus atroces. La tête de Tigre, dont elle est coëffée, ainsi que le diamant qui est sur sa poitrine, sont les Attributs hiéroglyphiques de la Dureté de son cœur. Elle écrase un enfant sous son pied, tient d'une main un

Poignard ensanglanté, & de l'autre montre une maison incendiée. Ces actions sont allégoriques à l'horrible satisfaction qu'elle a d'opprimer l'Innocence sans la moindre émotion.

Voyez le troisième Livre du *Massacre des Innocens*, du *Chevalier Marini*, dans lequel il dépeint la *Cruauté* d'Hérode.

Cosi' torvo, e traverso il Guardo Gira
Alle Pallide madri, al mesti figli.

E dopo :

Ascolta Erode i queruli lamenti :
Vede le morti spaventose, e triste ;
E quasi assiso a dilettosa scena
Si fa Glico, e Piacer dell' altrui pena.

ÉNIGME LXXV.

Nous sommes deux bonnes servantes,
Sans humeur & sans volonté,
Très-ressemblantes d'un côté,
Mais par l'autre très-différentes.
Au premier tour de main, nous nous obéissons :
Bonnes pour le besoin, bonnes pour les délices,
Chacune de nous rend un des plus grands services,
Et cent fois en un jour nous le recommençons.

CUPIDITÉ.

C'est le désir aveugle, véhément &

déréglé de toutes les choſes défenduës par la Loi, & qui flattent les ſens.

On repréſente une femme nuë, dont la démarche incertaine indique les différens deſirs ; elle a des Aîles aux épaules, & un Bandeau ſur les yeux.

Nam faciunt homines plerumque Cupidine *cœci*,
Et tribunt ea, quæ non ſunt tibi commoda vere.

Lucrezio, Lib. IV. de Natura Rerum.

Si mes deſirs ſont foux, s'ils ſont tous vicieux,
N'en ſoyez pas ſurpris ; c'eſt que je ſuis ſans yeux.

Cupidon.

Dès que *Cupidon* fut né, Jupiter, qui connut à ſa phyſionomie tous les troubles qu'il cauſeroit, voulut obliger ſa mère à s'en défaire : pour le dérober à la colère de Jupiter, elle le cacha dans les bois, où il ſuça le lait des bêtes féroces. Auſſitôt qu'il put manier l'arc, il s'en fit un de Frêne & des flèches de Cyprès, & il s'eſſaya ſur les bêtes à tirer ſur les hommes : il changea depuis ſon Arc & ſon Carquois en d'autres d'or. On lui donne des Aîles de couleur d'azur, de pourpre & d'or. Quoique *Cupidon* ſoit pris ici pour l'Amour, les Philoſophes mettoient une grande différence entre ces deux perſonnages.

CURA, DÉESSE DE L'INQUIÉTUDE.

Hygin dit que *Cura* ayant vû de l'argile, s'avisa d'en faire l'homme; ensuite elle pria Jupiter d'animer son ouvrage, & l'obtint. Cela fait, il fut question de lui donner un nom; la Terre prétend que c'est à elle, comme ayant fourni la matière du corps : Jupiter le lui dispute avec raison, comme l'Auteur de ce qu'il y a de plus noble dans l'homme; *Cura* y prétend aussi comme à son ouvrage. Saturne jugea le différend en faveur de la Terre, puisque l'homme a été fait de terre, *ex humo;* & ordonna que *Cura* posséderoit l'homme tant qu'il vivroit.

ÉNIGME LXXVI.

On trouve peu d'honnêtes gens,
S'ils ne sont accablés sous le poids de leurs ans,
A qui je ne rende service.
Je ne sçais par quelle raison
Ils ont cependant l'injustice
De me faire souffrir une étroite prison.
Quoique mon corps soit foible & mince,
Je suis utile au plus grand Prince.
Soir & matin, de son palais
Je nettoie les avenuës,
Que mille choses superfluës
Pourroient faire sentir mauvais.

Lorſque fait pour un double uſage ;
Mes deux bouts ont chacun leur différent emploi ;
J'ai ſouvent l'oreille du Roi,
Sans que ſes Favoris en prennent de l'ombrage.

Curiosité.

La *Curioſité* n'a d'autre emblême, qu'une draperie parſemée d'yeux & d'oreilles : ainſi on la caractériſe principalement par l'attitude d'une perſonne qui écoute, & qui combine ſur ſes doigts ce qu'elle entend. Les Aîles élevées qu'on lui donne, ſont alluſives à la Promptitude, avec laquelle une perſonne curieuſe cherche à tout ſçavoir. Les Égyptiens faiſoient de la Grenouille le Hiéroglyphe de ce ſujèt ; à cauſe peut-être que les oreilles de cet Animal ſont très-ouvertes, & que ſes yeux ſemblent fixer ou regarder avec attention quelque choſe.

On nomme auſſi *Curioſité* cette manière graçieuſe & engageante qui gagne le cœur des hommes, & fait aimer ceux qui en font uſage. En voici l'Allégorie dans une femme dont le viſage eſt graçieux, la bouche riante, & le regard affable. Comme elle eſt naturellement portée à faire plaiſir, on lui fait répandre de l'Argent & des Bijoux. Son vêtement d'étoffe d'or dénote, qu'elle convient d'autant mieux aux

perſonnes riches, qu'elles ſont plus en état de la faire valoir.

Il eſt bon quelquefois d'être un peu curieux,
Mais l'excès en eſt dommageable.
Tel ne ſeroit pas miſérable,
Si dans un certain cas il eût fermé les yeux.

Curiosité d'Amour.

Amant, ne ſois point *Curieux*
Sur le ſujèt de ta Maîtreſſe.
Il eſt de la prudence, il eſt de la ſageſſe,
D'admirer ce qu'on aime, & de fermer les yeux.

La *Curioſité d'Amour* eſt repréſentée ſous la figure d'une femme nuë, qui fortuitement vient ſurprendre ſur ſon lit le petit Dieu Cupidon avec une lumière, pour voir ſi elle ne découvrira pas de nouveaux charmes; mais comme cette *Curioſité* n'a rien pour elle de réel, elle reſte toujours dans une perpétuelle *Curioſité*.

Cybelle.

On repréſente cette Déeſſe comme une femme robuſte & puiſſante, prête d'accoucher; pour marquer la fécondité de la Terre. Tout le reſte de ſon équipage y fait auſſi alluſion. Sa Couronne de Chêne fait ſouvenir que les hommes s'étoient

autrefois nourris du fruit de cet Arbre ; ses Temples étoient ronds, pour marquer la rondeur de la Terre. Les Tours dont elle est couronnée, faisoient allusion aux Villes qui sont sur la Terre : auprès de son char, sont des Lions couchés & tranquilles, parceque c'est la Terre qui les nourrit : si elle est assise, c'est pour dire que la Terre est en repos.

CYCLOPES.

Les *Cyclopes* s'étoient établis au voisinage du Mont Etna, que les Poëtes ont regardé comme la boutique de Vulcain, à cause des flammes qu'il vomit. On a dit, que les *Cyclopes* étoient les Forgerons de ce Dieu ; & le bruit épouvantable que le feu & les vents font dans ces horribles cavernes, sont les coups redoublés que les *Cyclopes* donnoient sur leurs enclumes.

CYGNE.

Cet Oiseau est consacré à Apollon, comme au Dieu de la Musique : parce qu'on croyoit que le *Cygne* ne chante, que quand il est prêt de mourir ; & qu'alors il chante fort mélodieusement. Le *Cygne* étoit consacré aussi à Vénus, apparemment à cause de son extrême blancheur, ou du tempérament de l'Oiseau, assez sembla-

ble à celui de la voluptueuse Déesse. Le Char de cette Déesse est quelquefois traîné par des *Cygnes*.

CYPRÈS.

Cet Arbre étoit le Symbole de la Tristesse, parcequ'une fois coupé, il ne renaît plus ; ou parceque ses branches dépouillées de feuilles n'ont rien que de lugubre. Aussi le plantoit-on ordinairement auprès des Tombeaux, & on le consacroit à Pluton, Dieu des Morts. Varron croit qu'il passe pour un Arbre funeste, ou funèbre, ce qui est la même chose ; à cause de son odeur, que l'on jugeoit propre à corriger celle des cadavres.

CYTHÈRE.

Isle de l'Archipel, aujourd'hui Cérigo, vis-à-vis de Crète. Hésiode dit, que Vénus ayant été produite de l'écume de la mèr, fut portée d'abord à cette Isle sur une Conque marine : c'est pourquoi *Cythère* lui fut particulièrement consacrée ; & le Temple qu'elle y avoit, passoit pour le plus ancien de tous ceux que Vénus avoit dans la Grèce.

D

La Lettre *D* en Hébreu, en Chaldéen, en Samaritain, en Grèc & en Latin, eſt la quatrième Lettre de l'Alphabèt. Dans les cinq premières Langues, elle a le même nom, énoncé cependant différemment; en Hébreu & en Chaldéen, *Daleth;* en Syriaque, *Dolath;* en Grec, *Delta.*

La forme de notre *D* eſt celle du *D* des Latins, comme il paroît par toutes les Médailles & les Inſcriptions anciennes. Le *D* des Latins n'eſt autre choſe que le Δ des Grècs arrondi, en le faiſant plus vîte, & en deux traits ſeulement. Le Δ des Grècs eſt pris du *Daleth* de l'ancien caractère Hébreu, tel qu'il ſe conſerve encore ſur les Médailles Hébraïques, appellées communément Médailles Samaritaines.

D, eſt auſſi un caractère de chifre Romain, qui ſignifie *cinq cents :* ce qui vient de ce que *D* eſt la moitié d'une *M* en caractère Gothique, qui ſignifie *mille :* ſur quoi on a fait ce Vers :

Littera D *velut A quingentos ſignificabit.*

Si on mèt au-deſſus du *D* une barre, elle ſignifie *cinq mille.*

Dadès.

Fête qu'on célébroit à Athènes, & qui prenoit ſon nom des Torches qu'on y allumoit durant trois jours ; le premier, en mémoire des douleurs de Latone, lorſqu'elle accoucha d'Apollon ; le ſecond, pour honorer la naiſſance des Dieux ; & le dernier, en faveur des noces de Podalirius & d'Olympias, mère d'Aléxandre.

Dagon.

Dieu des Philiſtins, qui avoit un Temple à Azot, & un autre à Gaza. L'Arche du Seigneur ayant été portée dans ce Temple par les Philiſtins, renverſa deux fois l'Idole. Les Docteurs Juifs repréſentent ce Dieu comme un Triton ; c'eſt-à-dire, ſous la forme d'homme, depuis la tête juſqu'à la ceinture, & le reſte en forme de poiſſon. Sanchoniaton dit, que *Dagon* étoit fils du Ciel, qu'il fut l'Inventeur de la Charruë, & qu'il apprit aux hommes à ſe ſervir du bled pour faire du pain. *Dagon* en Phénicien ſignifie *Froment.* Il y a donc lieu de croire que c'eſt l'Inventeur du Labourage, qui mérita après ſa mort les honneurs divins.

ÉNIGME LXXVII.

Un père a plus d'enfans que dix autres familles ;
Dès l'abord il offre à vos yeux
Plus de ſoixante de ſes filles ;
Et ce nombre prodigieux
En deux moitiés juſtement ſe partage :
L'une eſt en habit blanc, & l'autre en habit noir.
Sur elles bien ſouvent on peut encore voir
Vingt-quatre autres enfans en pareil équipage,
Aller, venir, y faire maint voyages.
Les uns ont aſſez de bonheur
Pour arriver ſans perte & ſans malheur,
Au but qui fait leur eſpérance ;
Mais la plûpart, par imprudence,
Périt au milieu du chemin,
Et de leurs ennemis augmente le butin.

DAPHNÉ.

Cette fille du Fleuve Pénée, fut aimée d'Apollon : ce Dieu n'ayant pû la rendre ſenſible, ſe mit à la pourſuivre ; & il étoit prêt de l'atteindre, lorſque la Nymphe ayant invoqué la Divinité du Fleuve ſon père, ſe ſentit tout d'un coup métamorphoſée en Laurier. Le nouvel Arbre devint les délices d'Apollon, & lui fut ſpécialement conſacré.

Daphnis.

Ce fils de Mercure fut changé en Rocher, pour avoir été insensible aux charmes d'une jeune Bergère. C'est que sa femme, pour s'en faire aimer, lui avoit donné, dit-on, quelque breuvage qui l'avoit rendu stupide. Diodore dit, qu'il avoit promis fidélité à sa Nymphe, & souhaité, par une espèce d'imprécation, d'être privé de la vûë, s'il manquoit de constance : en effet, il devint aveugle en punition de son changement.

Énigme LXXVIII.

Nous sommes deux sous même nom,
L'un de chair, & l'autre poisson :
L'habitant de l'humide plage
Secourt le malheureux, dit-on, dans le naufrage ;
Et l'autre plus utile à tout le genre humain,
Nourrit notre espoir dans son sein.

Énigme LXXIX.

Un petit pot sans pieds, sans anse & sans couvercle,
Dans lequel on mèt de la chair ;
De terre il n'est jamais, mais quelquefois de fer,
Et toujours aussi rond qu'un cercle.

La chair qu'on mèt dedans ne ſert point de ragoût ;
Quand on veut prendre ſes meſures,
C'eſt un bouclier ſûr contre bien des bleſſures,
Et qui garantit maint coups.

Débèt.

On le repréſente mal vêtu, appuyé triſtement ſur un débris de Colonne, où eſt attachée une Chaîne, & des Cèps. Il regarde d'un air penſif un Bonnèt verd, & proche de lui eſt un Lièvre aux écoutes. Ces Emblêmes indiquent, que le *Débiteur* craint toujours, que l'inſolvabilité ne le réduiſe à perdre l'Honneur ou la Liberté.

Énigme LXXX.

Je ſuis de taille régulière ;
Je n'ai ni pieds, ni mains, ni devant, ni derrière ;
Mais changeant preſqu'à chaque inſtant
D'aſſiette, ainſi que de viſage,
Je rends joyeux, ou mécontent,
Celui qui me mèt en uſage.
On me mèt dans une priſon,
On m'y maltraite ſans raiſon.
Après de grands cris j'obtiens grace ;
J'en ſors, ou plutôt on m'en chaſſe.
Alors j'attire les regards
Des Courtiſans, d'une volage,
Qui, par moi, règle le partage
De ſes faveurs : & ſans avoir d'égards

Au mérite, au rang de perſonne,
Ce qu'elle ôte de l'un, à l'autre elle le donne.

DÉCEMBRE.

Quand la rigueur de la ſaiſon
Tient Damon ſous la cheminée
Il touſſe & crache ſur un tiſon,
Juſqu'à la fin de la journée.

Ce Mois tire ſon nom du mot *December*, que les anciens Romains exprimoient pour ſignifier le dixième mois de leurs années martiales. On le repréſente ſous la figure d'un homme qui a le viſage horrible à voir. Il a des aîles au dos, il eſt vêtu de noir, il tient de la main droite le ſigne céleſte du Capricorne : de la main gauche il tient une Coupe remplie de Truffes, fruit de la ſaiſon, qui eſt le temps de les manger bonnes.

DÉCORUM.

C'eſt le nom que l'on donne à la conduite que tiennent les hommes, lorſqu'ils agiſſent avec décence & bienſéance. On perſonnifie le *Décorum* par un jeune homme dans une attitude noble & ſoutenuë ; ſa robe d'étoffe de ſoie, & ornée d'une peau de Lion, exprime la diſtinction qu'il recherche & ſa grandeur d'âme. Il tient d'une

main une branche d'Amaranthe, & il eſt couronné de même; parceque cette fleur, qui maintient toujours ſa beauté, eſt ſon Attribut convenable; ainſi que le Caducée, qui marque l'Éloquence & la Sagacité dans le diſcours.

DÉDALES.

Fêtes que les Platéens célébroient tous les ans depuis leur retour dans leur Patrie. Platée, Ville de Béotie, avoit été ruinée par les Thébains, 371 ans avant Jeſus-Chriſt; & ſes habitans obligés d'aller chercher retraite chez les Athéniens, avec qui ils demeurèrent l'eſpace de ſoixante ans, juſqu'au temps d'Aléxandre, qui permit aux Platéens de retourner dans leur Patrie, & de rebâtir leur Ville. Ils inſtituèrent les *Dédales* en mémoire de cet éxil; comme il avoit duré ſoixante ans, à chaque ſoixantième année, ils célébroient cette Fête avec une grande magnificence.

DÉIFICATION.

C'eſt le Culte Divin qui a été rendu à des hommes par Autorité publique, & qui a fait une des principales ſources de l'Idolatrie. Il eſt certain qu'il y a eu des hommes, auxquels on a véritablement

rendu les Honneurs Divins : les Grècs n'avoient même guère d'autres Dieux, que des *Hommes Déifiés*.

Défense contre les Maléfices.

L'Allégorie de ce ſujèt ſe peint par une femme dont le regard eſt inquièt, quoique ſon attitude ſoit tranquille. Sa coëffure eſt garnie de Diamans & de pierres d'Agathe. Elle a au col un collier d'Ambre, tient une branche de Corail, & un Oignon marin nommé *Squille*. A ſes pieds, une Belette portant dans ſa gueule un rameau de Rûë.

Toutes ces ſortes d'Attributs, ſelon divers Auteurs anciens, ſont contraires aux *Maléfices*.

Défense de la personne.

Celle-ci ſe figure par une jeune femme armée, tenant une Épée nuë, & un Bouclier, ſur lequel eſt pour Emblême un Porc-épic. Ce Hiéroglyphe vient des Égyptiens ; & Pierre Valer. dit, que, lorſque cet Animal s'apperçoit qu'on veut lui faire du mal, & qu'il a quelque choſe à craindre, il ſe renferme, pour ainſi dire, en lui-même, & ſe hériſſe pour ſe défendre.

Délectation.

C'eſt le nom que l'on donne aux différens plaiſirs que goûte l'Humanité, par le moyen des ſenſations, du ſentiment, & de la perception. L'Allégorie de ce ſujèt eſt un jeune homme vêtu richement, couronné d'une Guirlande de fleurs; il tient une Lire, & regarde un Tableau. Près de lui ſont des Fruits, des Livres, des Armes, & deux Colombes qui ſe careſſent. Ces Emblêmes ſont alluſifs à tous les divers objèts qui charment les ſens.

Delectatio *eſt voluptas ſuavitatis, auditus, vel aliorum ſenſuum, animum deliniens.*

Cicer. Quæſt. Tuſcul. Lib. 4.

Délies.

Fête inſtituée par Théſée, lorſque vainqueur du Minotaure, il ramena de Crête les jeunes Athéniens qui devoient être ſacrifiés à ce Monſtre; & plaça dans un Temple à Athènes, la Statuë de Vénus qu'Ariadne lui avoit donnée. Cette Fête ſe célébra à Athènes en l'honneur d'Apollon. La principale Cérémonie étoit une Ambaſſade des Athéniens à l'Apollon de Délos; ou bien un Pélerinage qu'on y faiſoit tous les cinq ans. Ils choiſiſſoient pour

cela un certain nombre de Citoyens qu'on chargeoit de cette commiſſion, & qu'on appelloit pour cela *Déliaſtes*. Cette Députation partoit ſur un Vaiſſeau, dont la Poupe étoit couronnée de Lauriers par la main d'un Prêtre d'Apollon, & ſur lequel on portoit tout ce qui étoit néceſſaire pour la Fête & pour les Sacrifices. Il s'appelloit la *Déliade*, & étoit regardé comme Sacré. Les *Déliaſtes* étoient auſſi couronnés de Lauriers. Quand ils étoient arrivés, ils offroient d'abord un Sacrifice à Apollon. Après le Sacrifice, des jeunes filles danſoient autour de l'Autel une danſe, dans laquelle, par leurs mouvemens embarraſſés, & par la manière dont elles figuroient enſemble, elles repréſentoient les tours & les détours du Labyrinthe. Quand les *Déliaſtes* revenoient à Athènes, le Peuple alloit au-devant d'eux, & les reçevoit avec de grandes acclamations & de grands cris de joie. Ils ne quittoient point leur Couronne, que toute leur commiſſion ne fût finie, & alors ils alloient la conſacrer à quelque Dieu dans ſon Temple. Tout le temps que duroit l'allée & le retour, & toute la cérémonie, s'appelloit les *Délies*; & pendant tous ces jours-là les Loix défendoient d'exécuter aucun criminel; privilége ſingulier de cette Fête d'Apol-

lon, & que n'avoient pas même celles de Jupiter : car Plutarque remarque que ce fut un jour consacré à Jupiter, qu'on fit prendre à Phocion le poison auquel il avoit été condamné ; & on attendit au contraire trente jours pour le donner à Socrate, parceque c'étoient les *Délies.*

DÉMOCRATIE.

C'est l'Autorité d'un État confié au Peuple. On peint une femme debout, & vêtuë grossièrement, couronnée de feuilles de Vignes, & d'une branche d'Ormeau. Elle tient d'une main une Pomme de Grenade, qui, selon P. Valer. *Liv. LIV*, est l'Attribut des Assemblées ; & dans l'autre main elle a plusieurs Serpens, pour marquer que l'esprit du *Gouvernement Populaire* est rampant. Les Sacs de Bled qui sont près de cette figure, signifient que l'attention aux provisions de bouche occupe plus l'État *Démocratique*, que ce qui tend à l'accomplissement de sa gloire.

Le Gouvernement populaire
N'a pas le bonheur de me plaire.
Un Chef doit être grave, habile, plein d'esprit,
Sage, agréable, débonnaire ;
Et le Peuple ne sçait, presque dans mille affaires,
Ni ce qu'il veut, ni ce qu'il dit.

DÉMON.

DÉMON.

Ce mot ne ſe prenoit pas en mauvaiſe part chez les Anciens, comme aujourd'hui : il ſignifioit quelque choſe qui tient du Divin. Les Platoniciens donnoient ce nom à certains Êtres moyens, dont ils rempliſſoient le vuide immenſe qui ſe trouve entre Dieu & les hommes ; diſpoſés par étages, plus puiſſans, plus éclairés les uns que les autres. Ils font, diſoit-on dans ce ſyſtême, pour ainſi dire, paſſer de main en main les Vœux & les Prières que les hommes adreſſent à Dieu, & rapportent aux hommes les graçes dont Dieu les comble en échange. Ce ſont donc eux qui reçoivent les Prières & les Sacrifices ; ce ſont eux qui rendent les Oracles. A chaque homme, dit Ménandre, eſt donné en naiſſant un *Démon*, ou *Bon Génie*, qui lui ſert pendant toute la vie de maître & de guide. Plutarque dit de même, que ces *Démons* prennent quelquefois des hommes en amitié, qu'ils avertiſſent de leurs devoirs, les guident dans le chemin de la Vertu, veillent à leur ſûreté, & les retirent des péchés redoublés où ces hommes ſe livreroient par Précipitation ou par Ignorance. Or ces Êtres intermédiaires, ſelon nos Philoſophes, ne ſont pas de

Simples Intelligences ; ils ſont revêtus d'un corps ſubtil & imperceptible à nos ſens, l'Univers en eſt rempli, il y en a dans l'Air, dans la Mèr, ſur les Montagnes, dans les Forêts.

ÉNIGME LXXXI.

Deux Bataillons de filles non vêtuës,
L'un contre l'autre eſcriment à couvert ;
Et tel eſt le combat de ces Guerrières nuës,
Qu'il leur nuit moins qu'il ne leur ſert.

Chacun de ces deux corps en ſon rang ſe tient ferme ;
Même en ſe combattant, ils ſe prêtent ſecours ;
Et ſous le toît qui les enferme,
L'un n'attaque jamais, l'autre attaque toujours.



On ne voit aux deux camps, ni lâches, ni fuyardes :
Nulle ne ſe trouve en défaut ;
Et c'eſt preſque toujours aux quatre arrières-gardes
Que ſe livre le grand aſſaut.

Cette guerre en un jour plus d'une fois s'allume :
Un moment la voit naître, un quart d'heure l'éteint :
Mais quoique par la bouche elles jettent l'écume,
La chaleur du combat n'altère point leur teint.

Elles n'en ont jamais plus de rouges au visage,
Mais elles sont par fois sujettes à la rage.

DÉRISION.

Elle est ordinairement l'effèt de la Méchanceté, d'une Ignorance grossière, & de la Superbe : ainsi on la peint coëffée de quelques plumes de Paon, tirant la langue & faisant les cornes avec ses doigts. Elle a une espèce de manteau de peau de Hérisson, pour marquer qu'elle est piquante; & n'a d'autre satisfaction, que celle de blesser le prochain sans nul égard. L'Ane en action de braire, sur lequel elle s'appuie, est un Emblême dont les Anciens se servoient, pour signifier la grossièreté & la Basse Ignorance.

DÉSESPOIR.

On caractèrise ce sujèt par une figure moribonde, vêtuë de brun obscur, ayant un poignard enfoncé dans le sein. Elle a dans sa main une branche de Cyprès, Arbre que les Anciens avoient dédié à Pluton, & dont ils ornoient les Tombeaux. Sa main est un Emblême allégorique, au désordre dans lequel plonge le *Désespoir*. Le Nuage épais qui environne sa tête, marque la perte de la lumière de l'Intellect.

Virgile le dépeint au quatrième Livre de l'Énéide, dans la personne de Didon abandonnée.

At trepida, & cœptis immanibus effera Dido
Sanguineam volvens aciem, maculisque trementes
Interfusa genas, & pallida morte futura,
Interiora domus irrumpit limina, & altos
Conscendit furibunda rogos, ensemque recludit
Dardanium, non hos quæsitum munus in usus.
. . . .

Rien n'égale le mal extrême
Où le DESESPOIR me réduit,
Contre les Loix du Dieu suprême,
Qui condamne aux enfers celui qui se détruit.
Je me détruis moi-même ;
Et ne crains point les maux d'une éternelle nuit.

DESIR VERS DIEU.

La représentation allégorique de ce sujèt, est un beau jeune homme vêtu légèrement d'une draperie rouge, & d'une draperie jaune ; ce sont les couleurs symboliques de l'ardente Charité d'où naît le Desir d'être uni à Dieu. Les aîles déployées, & l'estomac enflammé de cette figure, marquent la Ferveur de son âme ; & son empressement est indiqué par l'action de s'élever sur les extrémités des

pieds : il a les bras étendus, & la face tournée vers le Ciel. Le Cerf qui se désaltère à une source d'eau vive, est une Similitude prise du Prophète Roi; *Pseaume 41 : Quemadmodum desiderat Cervus ad fontes aquarum : ita desiderat Anima mea ad te, Deus.*

La Terre n'eût jamais mon cœur;
Ce n'est que pour le Ciel, qu'il brûle & qu'il soupire.
C'est à ce lieu de son bonheur,
Qu'il tend, qu'il pense, & qu'il aspire.

Desir en général.

Il se représente sous la figure d'une jeune fille presque nuë, parce que c'est dans cet âge, que l'on est plus porté à désirer. La Flamme qui lui sort de la tête & les aîles qu'elle a aux tempes, dénotent son Ardeur & sa Vélocité. Elle s'occupe à considérer divers objèts, ou pensées idéales, qui sont indiqués par un Amour tenant un chiffre orné de fleurs; par un Trophée d'armes, avec une pyramide. Ces objèts la détournent des bijoux qu'elle possède, & qui sont près d'elle.

DESIR MAGNANIME.

Le Ciel m'avoit donné la valeur en partage,
Je fus aussi fort que Samson ;
Comme lui, je vainquis un furieux Lion :
On vient à bout de tout, quand on a du Courage.

Le *Desir magnanime* est représenté par l'action d'un jeune Guerrier, qui montre jusqu'où le Desir de la Gloire pousse les jeunes courages. C'est ici la figure de cet ancien Lysimachus, qui dans l'Amphithéâtre fut si courageux & si hardi, de combattre un Lion auquel il arracha la langue.

DÉSOBÉISSANCE.

Elle est fille de la Présomption & de la Superbe ; & comme telle, caractérisée par les plumes de Paon dont on coëffe cette figure. Le Livre déchiré marque le mépris qu'elle fait des Loix & des Préceptes, sur lesquels elle s'arroge une sorte de supériorité, indiquée par le Frein & le Joug brisés qu'elle foule aux pieds. Elle se bouche les oreilles, pour ne point écouter les réprimandes : c'est pourquoi David, *Pseaume 57*, compare le *Désobéissant* aux ordres de Dieu, à l'Aspic qui est sourd à la voix de l'Enchanteur.

Sicut Aspidis surdæ, & obturantis aures suas; quæ non exaudiet vocem Incantantium.

DESSEIN.

En qualité de Père des Arts Libéraux, on le représente dans l'âge avancé, en action de *dessiner* à la Lumière d'une Lampe : ce qui marque la nécessité d'un travail assidu pour arriver à la perfection. Il a une Couronne de Chêne, Symbole de la Gloire : cette Couronne est la récompense duë à ses veilles. Proche de lui, sont une Palette, un Compas & un Buste.

DESTIN, ou SORT.

Les Égyptiens représentoient le *Destin* par un Vieillard, vêtu d'une longue Tunique de Lin, ayant au-dessus de la tête une Étoile rayonnante, pour vérifier leur Superstition sur le prétendu rapport du Cours & Aspect des Étoiles, avec les diversin cidens de la vie humaine. Il tenoit d'une main un Caduçée, Symbole de sa Puissance ; & de l'autre une Quenouille & un Fuseau, dont le fil rompu indiquoit la Fragilité de la vie. Ils prétendoient même que le Gouvernement absolu des choses de la Terre lui appartenoit : c'est pour cela qu'il

a un Globe terrestre sous ses pieds, & près de lui l'Urne qui renfermoit le Sort des hommes. Horace dit de cette Urne, *Ode troisième, Liv.* 2 :

Omnium
Versatur Urna : serius, octus
Sors exitura . . . . . &c.

DESTINÉE.

Divinité aveugle, qui régloit toutes choses par une Puissance, dont on ne pouvoit ni prévenir, ni empêcher les effets. Toutes les autres Divinités étoient soumises à celle-ci. Les Cieux, la Terre, la Mèr & les Enfers étoient sous son Empire ; rien ne pouvoit changer ce qu'il avoit résolu : ou, pour parler avec les Stoïciens, le *Destin* étoit lui-même cette *fatale nécessité*, suivant laquelle tout arrivoit dans le monde. Jupiter a beau vouloir sauver Patrocle, il faut qu'il éxamine sa *destinée* qu'il ne connoît pas. Il prend des balances, le pèse, & le côté qui décidoit de la mort de ce Héros, étant le plus pesant, il est obligé de l'abandonner à son *Destin*. Ce Dieu se plaint dans le même Poëte, de ne pouvoir fléchir le *Destin* pour son fils Sarpédon, ni le garantir de la mort.

Les Miniſtres du *Deſtin* étoient les trois Parques, que l'on chargeoit du ſoin de faire exécuter les ordres de l'aveugle Divinité. Martianus Capella dit, qu'elles étoient les Secrétaires de ſon Cabinèt, & les Gardes de ſes Archives : l'une dictoit les ordres de ſon maître, l'autre les écrivoit avec exactitude, & la dernière les exécutoit en filant nos *Deſtinées.* Selon Héſiode, la Nuit ſeule engendra l'affreux *Deſtin.*

DÉTRACTION.

Je parle de toute la Terre ;
Par ma langue, je fais la guerre
Aux Rois, aux Magiſtrats, & ce qui fait horreur ;
Quelquefois même au Créateur.

La *Détraction* eſt repréſentée par une femme aſſiſe, parceque l'Oiſiveté en eſt la principale cauſe. Elle eſt couverte d'une robe ſemée de Langues, pour ſignifier qu'elle ne ſe laſſe jamais de parler d'autrui ; elle tient de la main droite un Poignard, pour marquer qu'elle fait plus de tort à ſon Prochain par ſa langue, que l'on n'en peut faire par les armes : de la main gauche, elle tient un Rat, Animal qui n'eſt propre qu'à nuire.

DÉVERRA.

Divinité qui présidoit, chez les Romains à la Propreté des Maisons. On dit, qu'elle présidoit aussi à la naissance des enfans; & que, quand un enfant étoit né, on balayoit la Maison en l'honneur de cette Divinité, pour la rendre favorable au nouveau né.

DEVINATION.

Cicéron distingue deux sortes de *Devination*; l'une de la Nature, l'autre de l'Art. À la première, appartiennent les Songes, & les Idées suggérées à l'esprit, ou les Inspirations naturelles: c'est ce qui se trouve annoncé par les différens Oiseaux qui entourent la tête de cette figure. A la seconde, conviennent les Augures, l'Interprétation des Oracles, la Consultation des entrailles des victimes, les Étoiles, les Foudres, & autres superstitions.
On l'habille d'une espèce de robe de Prêtresse, ornée de Bandelettes, selon le Rit des Égyptiens.

DEVINS.

C'étoient, chez les Grècs, des Ministres de la Religion, fort respectés: ils assistoient aux Sacrifices, pour consulter les

entrailles de la victime, en tirer les préſages ; c'étoient eux qui ordonnoient le Temps, la Forme, & la Matière des Sacrifices, ſur-tout dans les occaſions importantes : on ne manquoit pas alors de les conſulter & de ſuivre leurs déciſions.

Devises.

Il a déja paru un grand nombre de Traités ſur ce ſujèt : mais j'oſe dire que, dans ce grand nombre d'Auteurs, il en eſt peu qui ayent bien pénétré cette matière ; parcequ'au lieu d'éxaminer les *Deviſes* dans leurs principes, & dans leurs divers uſages, ils ſe ſont preſque tous arrêtés à en faire des définitions chacun à leur manière, & à établir des règles que les uns ont réfutées, tandis que d'autres s'efforçoient de les juſtifier, ou de les interpréter. Ainſi, dans les Livres de dix ou douze Italiens, qui en ont écrit en leur langue, ce ce ne ſont que redites ou conteſtations ſur les ſentimens de Paul Jove, de Louis Domenechi, de Hiérôme Ruſcelli, de Scipion Bargagli, d'Hercole Taſſo, & de quelques autres ; de longues & fatigantes diſputes en Aréſi, & l'Abbé Ferro ; des dialogues ennuyeux de quelques Académiciens, & des raiſonnemens guindés ſur quelques *Deviſes* particulières de Prince, ou d'Académie.

Enfin, ne convenant, ni les uns, ni les autres, des principes qu'ils ont prétendu établir, ils ont donné des règles de cet Art, si fort opposées les unes aux autres, qu'on ne sçait à quoi s'en tenir, quand on est obligé de les défendre sur la seule autorité de ceux qui ont écrit.

J'ai tenu d'autres routes pour découvrir les maximes de cet Art, qui s'est établi, comme tous les autres, par des expériences; & sans autres règles que l'usage, & un certain bon sens, qui fait agir dans une infinité de choses, qui n'ont jamais été règlées, sans qu'il fasse sentir pourquoi il faut agir de cette sorte. Ce sont les lumières naturelles, qui nous servent de guides en ces essais que nous faisons, & l'usage nous donne enfin une justesse d'esprit, qui ne se trouve pas dans tous les hommes; parceque la plûpart ne s'appliquent presque jamais à former leur jugement, mais seulement à remplir leur mémoire & leur imagination, d'une infinité de choses mal conçuës, & mal digérées.

La plupart de ceux qui écrivent, sont ordinairement prévenus de leurs pensées, & sur les principes qu'ils se sont faits eux-mêmes; ils ne trouvent rien de juste, que ce qui est conforme à leurs sentimens. C'est de là que procède la diversité des

règles qu'on a introduites pour les *Devises*; les uns y reçevant des corps, des paroles, des langues, & des applications, que d'autres condamnent absolument. Combien y en a-t-il qui, semblables à ce Peintre qui ne sçavoit peindre que des Cyprès, & qu'Horace traite de ridicule, parcequ'il en peignoit par-tout, ne connoissent des *Devises*, que d'une espèce; c'est-à-dire, de celles qui sont fondées sur la comparaison de quelque propriété des corps naturels ou artificiels, avec les pensées & les sentimens de l'âme, & rejettent toutes les autres, comme des expressions imparfaites de ces pensées!

Pour moi, je suis persuadé qu'il ne dépend pas de nous, de changer la nature des choses pour les ajuster à nos sentimens, quand elles ont pour elles l'usage, & la prescription de plusieurs siècles. J'ai cherché plusieurs *Devises*, qui ont paru depuis trois ou quatre cents ans, celles qui ont été mieux connuës parmi les Nations de l'Europe, les plus polies & les plus spirituelles; & j'ai tâché de les réduire sous divers chefs, pour en établir diverses espèces, ne croyant pas qu'il soit permis à des particuliers, de leur autorité privée, de dégrader aujourd'hui un très-grand nombre de ces inventions, qui sont en posses-

sion d'avoir le nom de *Devises* depuis trois ou quatre cents ans.

Ceux qui ont traité du Blason, & réduit en Art & en Règles la pratique des Armoiries, ont été obligés de suivre cette méthode, & quoiqu'ils ayent établi comme une règle infaillible, que l'on n'y pratique pas ordinairement métal sur métal, ni couleur sur couleur; voyant des usages contraires en quelques Armoiries, comme sont celles de Jérusalem, ils ont dit, qu'il y avoit des Armoiries à enquérir, qui se dispensoient de ces règles; ils ne les ont pas rejettées du nombre des Armoiries, parcequ'il ne dépendoit pas d'eux de dire, que celles de Jérusalem, & quelques autres semblables, ne fussent pas des Armoiries.

Durant plus de deux cents ans, il y a eu des *Devises* de simples paroles sans aucune figure, & de simples figures sans aucune parole. Tout le monde les a ainsi nommées. Avec quelle autorité quelques Auteurs modernes s'aviseront-ils depuis plusieurs années de dire, que ce ne sont pas des *Devises?*

Juvénal des Ursins, dès l'an 1380, donne le nom de *Devise* au Cerf aîlé, dont le Roi Charles VI fit les supports de ses Armoiries: *dès-lors le Roi, de son*

mouvement, porta en DEVISE *le Cerf-volant couronné d'or au col; & par-tout où on mettoit ses Armes, il y avoit deux Cerfs tenant ses Armes d'un côté & d'autre.* Voilà, selon cet Historien, une *Devise* de simple figure.

Neuf ans après, la Reine Isabelle de Bavière, Épouse du Roi Charles VI, entrant dans Paris; Froissart qui a décrit cette entrée, au Chapitre II du quatrième Volume de ses Annales, dit : *Si estoit haut le Ciel & aorné moult richement des Armes de France & de Bavière à un Soleil resplendissant & donnant ses rays : & le Ciel d'or rayant étoit la* DEVISE *du Roi, & pour la Feste & pour les Ioustes.*

Il donne le nom de *Devise* à ce Soleil ou Ray de Soleil, & dit que c'étoit la *Devise* que le Roi avoit prise pour les Joutes. Cette *Devise* du Ray du Soleil & celle du Cerf se voyent encore à Montpellier sur la face d'une maison qu'un des Commis de Jacques Cœur fit bâtir en ce temps-là, & qu'on nomme aujourd'hui la Loge, auprès de l'Église Notre-Dame.

Le Chiffre parlant de M. de Guise d'un A dans un cercle, pour dire *A chacun A son tour*, est passé en Proverbe; & l'on dit communément, *la* DEVISE *de M. de Guise : Chacun à son tour.*

Il y a un très-grand nombre de semblables figures, que l'on nomme *Devises*, quoiqu'elles ne soient accompagnées d'aucun mot.

Antoine de Laval décrivant l'entrée du Roi Henry IV dans la Ville de Moulins, le 26 Septembre 1595, dit en la Description d'un des Arcs triomphaux : *L'autre intervalle de main droite est plein de* DEVISES *de la Maison de Bourbon, comme la Ceinture, le Chardon, les Pots à feu, le Cerf-volant, la Ianette, la Colonne, l'Épée flambante.*

Mont-Luc, en ses Commentaires, *Liv.* 4, donne le nom de *Devises* à celles de simples mots ; & parlant de celles du Connétable d'Angleterre Gaston de Foix, il dit : *Le Connétable d'Angleterre Gaston de Foix portoit pour* DEVISE : QUI M'AIMERA, JE L'AIMERAI : & il ajoute, que, s'il n'ayoit eu une autre *Devise*, il l'auroit prise volontiers.

En un autre endroit il dit : *Ay toujours eu en ma tête la* DEVISE *d'Alexandre, encore que je ne la porte pas, qui est* : CE QUE TU PEUX FAIRE AUJOURD'HUI, N'ATTEND AU LENDEMAIN.

Les Espagnols, depuis plus de deux cents ans, donnent le nom de *Devises* à celles qui sont de simples figures sans au-

cun mot. Ainſi il y a une Chanſon de Carthagène, du temps de Ferdinand & Iſabelle, qui a pour titre :

Cancion de Cartagena a ſu amiga que traya un Caliz por DEVISA.

Chanſon de Carthagène à ſon amie, qui portoit un Calice pour *Deviſe.*

Il ſe plaint d'elle dans ſes Vers, de ce que ce Calice étoit ſans Patène, que l'on nomme *Paix ;* parceque l'on s'en ſert quelquefois pour donner la Paix, & parceque cette figure n'étoit accompagnée d'aucu mot pour faire connoître ſon deſſein.

Celles qui ont des mots, ſont diſtinguées par des termes, qui marquent qu'elles ont l'un & l'autre ; comme pour une Reine de Portugal il eſt dit : *La Reina de Portogal traya por Deviſa un Remo, y dixo por* DESVIAR.

Le Duc d'Alve avoit pour *Deviſe* des Compas ſans aucun mot. Jean Alvarez Gato lui fit une Eſparſe ſur cette *Deviſe* : *Eſparſa ſu ya a los Compaſes que trae por* DEVISA *el Duque d'Alva.*

Nous avons quatre Règles pour juger ſainement des choſes, que les hommes ont inventées ; & qui ſont, comme les Arts, ou des imitations de la nature, ou des effèts du haſard, ou des inſtitutions

libres & volontaires, dont plusieurs personnes sont ensemble convenuës, pour exprimer leurs pensées, & découvrir leurs sentimens sur une infinité de choses, qui entrent dans le commerce du monde.

Ces quatre Règles sont les noms, qui sont les images des choses; puisque c'est par leur moyen, que l'esprit les conçoit sur l'idée que s'en forme notre imagination, au moment que nous entendons proférer ces noms.

II. Les divers usages de ces choses, par lesquels nous connoissons ce qui les a fait naître, & quelle a été la fin de leur instruction.

III. Ces choses mêmes universellement reçuës comme conformes à leurs principes, & approuvées comme des modèles, que l'on peut sûrement imiter.

IV. Enfin les sentimens qu'en ont eu les Sçavans, & les personnes éclairées capables d'en bien juger.

Ainsi, pour juger de la Rhétorique, qui est l'Art de persuader, nous n'avons qu'à considérer ce que signifient les noms de Rhétorique, de Rhéteur, d'Éloquence, d'Orateur, d'Art de persuader, & de bien dire; les divers usages de l'Éloquence dans les délibérations, dans les jugemens, & dans les louanges publiques; à exami-

ner les Harangues & les Discours, qui se sont faits par les plus habiles Orateurs, & à nous instruire des Règles que nous ont données Platon, Aristote, Hermogène, Cicéron, Quintilien, & tous les autres Rhéteurs.

En appliquant les quatre Règles ci-dessus expliquées, voici quel est mon sentiment. La *Devise* est un composé de figures tirées de la Nature ou de l'Art, lesquelles on appelle *Corps*; & de paroles courtes, proportionnées à la figure, auxquelles on donne le nom d'*âme*. C'est, dis-je, un composé de cette nature pour expliquer notre dessein, ou notre pensée par Comparaison. Je dis par comparaison; car l'essence de la *Devise* consiste dans une Comparaison prise de la Nature ou de l'Art, & fondée sur une métaphore. Un jeune Seigneur également brave & ambitieux, eut pour sa *Devise*, dans le dernier Carrousel de la Cour, une fusée en l'air, avec le mot Italien; *Poco duri, pur che m'inalzi*: dont le sens est; *Je veux bien durer peu, pourvû que je m'élève.* On peut faire là-dessus ce discours: De même que la fusée s'élève bien haut, quoique la durée en soit fort courte, il ne m'importe pas de vivre long-temps, pourvu que j'acquière de la gloire, & que je parvienne à une

haute fortune : ce qui forme une juſte comparaiſon. Sur ce pied-là, la *Deviſe* n'eſt autre choſe, à la bien définir, qu'une métaphore peinte, ou plutôt c'eſt une Énigme renverſée ; car au lieu que l'Énigme repréſente la Nature ou l'Art, par les évènemens de l'Hiſtoire & par les aventures de la Fable ; la *Deviſe* eſt une repréſentation des qualités humaines & ſpirituelles, par des corps naturels ou artificiels.

Ainſi, pour marquer le caractère de Louis le Grand, on a peint le Soleil ; qui, tout lumineux qu'il eſt, a encore plus de vertu, que d'éclat : & pour mieux déterminer le ſens de la peinture à cette ſignification particulière, on y ajoute le mot Caſtillan ; *Mas virtud que Luz.*

On a exprimé le mérite perſonnel d'une grande Reine par une Grenade, avec ces paroles ; *Mon prix n'eſt pas de ma Couronne :* le talent d'un homme apoſtolique qui ſe fait tout à tous, par un Miroir ; avec ce mot tiré de Saint Paul : *Omnibus Omnia.* Ainſi des autres.

Donnons ici pluſieurs exemples ; ils ſont auſſi intéreſſans, qu'inſtructifs & curieux.

* * *

Un Girasol, qui se tourne du côté du Soleil, avec ce mot :

SOLI.

Au Soleil.

*

Une Perle dans une coquille, que les rayons du Soleil blanchissent.

HINC LUSTRUM EST PRETIUM.

Elle en tire son lustre & sa valeur.

*

Un Soleil levant, qui chasse les Astres de la nuit.

SOLUS SUFFICIT.

Lui seul suffit.

*

Un Soleil qui dissipe les nuées dont il étoit obscurci.

ILLUMINAT ET DISSIPAT.

Il éclaire & dissipe tout ce qui s'oppose à lui.

*

Un Lion qui, en regardant le Soleil, reçoit de nouvelles forces.

HINC CONCIPIT ÆSTUM.

C'est de-là qu'il reçoit sa force & sa chaleur.

✳

Un Icare, qui, pour s'être trop approché du Soleil avec des aîles de cire, est puni par une prompte chûte, de sa témérité.

PROPIOR ACCESSUS FIT CADENDO REGRESSUS.

Il tombe, pour s'être approché de trop près.

✳

Un Diamant que l'on brillante.

PERDENDO PRETIUM ACQUIRO.

En perdant, je rehausse de prix.

✳

Un Palmier, sur lequel tombe un grêle de pierres.

PREMOR NON OPPRIMOR.

Je suis oppressé, mais non pas opprimé.

✳

Une Autruche qui avale le fer.

QUOD MIHI CARUM, NON MIHI DURUM.

Ce qui m'eſt chèr, ne me fait point de peine.

⁂

Un Roſeau que le vent fait plier.

FLECTIT NON RUMPIT.

Il plie, mais il ne rompt pas.

⁂

Un Ours bleſſé d'une Flèche.

VULNERATUS FEROCIOR.

Sa bleſſure le rend encore plus féroce.

⁂

Un Ours qui lèche une Ruche, d'où pluſieurs Mouches à miel ſortent pour l'attaquer.

PATIOR UT POTIAR.

Je ſouffre pour parvenir à mon but.

⁂

Un Arbre verd en tout temps.

CITIUS MORI QUAM MUTARI.

Plutôt mourir, que de changer.

Un Balon poussé en l'air avec un brassart.

MAGIS PERCUSSA MAGIS LEVABOR.

Plus je suis frappé rudement, plus je m'élève.

※

Un Flambeau renversé, dont la flamme se relève avec plus de force.

DEPRESSA EVEHOR.

Quoique renversée, je m'élève.

※

Un Flambeau que le vent veut éteindre.

CONSUMPTA PRIUS QUAM EXTINCTA.

Plutôt consumé, qu'éteint.

※

E PUTORE VIGOR.

J'illustre mon origine.

On ne m'estime point pour une seule grace :
De mon corps la vive blancheur
Jointe à mon embaumante odeur,
Font que des autres fleurs tout le brillant s'efface.
A mon auguste Trône je fais encore honneur,
Car de ses autres Lis la beauté je surpasse.

Cette

Cette *Devise* représente un beau Lis en fleur, qui surpasse les autres fleurs par sa beauté : ce qui nous montre que nous devons exhaler en toutes sortes de Vertus chrétiennes, & surpasser les autres; comme il est dénoté par ce Lis sur les autres fleurs.

*

UTILE DULCI MISCUIT.

Pour l'utilité & pour l'agrément.

De la Nation en moi l'Art polit les présens,
Et comme un chef-d'œuvre on m'admire;
Tandis que l'arrosant, à la terre je rends
La pure eau que ma source tire.
C'est ainsi que je suis un aimable joyau,
Rassemblant avec ordre & l'UTILE & le BEAU.

Cette *Devise* représente une belle Fontaine ornée d'une figure, tenant un Trident de la main gauche. On lui voit sortir de sa tête plusieurs jèts d'eau, qui arrose & fertilise la terre : ce qui donne une idée de l'heureuse application qu'on doit apporter à cultiver les admirables talens, que nous possédons par une noble émulation.

※

CONFRINGO ET AUXILIOR.

Ma prudence me conserve, & sauve les affligés.

Voyant fondre sur moi la vague insurmontable,
Je lui cède & courbe le dos;
Mais remontrant d'abord aux trembleurs Matelots,
J'indique un fatal banc de sable;
Pliant ainsi fort à propos,
Je sçais me conserver, & je suis secourable.

Cette *Devise* représente un Tonneau flottant sur un banc de sable, pour le faire éviter aux Matelots, qui sont en danger de périr sous cet avertissement muèt, lesquels se retirent heureusement de cette tempête; qui, sans la vuë du Tonneau, auroient pû faire naufrage sur ce banc de sable.

※

IN SALE DULCIS,

Ma douceur triomphe de ce qu'il y a de plus amèr.

Que l'on admire en moi la vertu la plus pure,
Nageant dedans un fond bourbeux;
J'y respire un air pur, & des voluptueux
Veulent en vain me corrompre avec eux;

Car aidé du ſecours d'une heureuſe nature,
Je ſuis doux au milieu d'une forte ſaumure.

Cette *Deviſe* repréſente un Poiſſon qui nage ſur les eaux ; qui, malgré tout le ſel de la Mèr, conſerve ſa douceur naturelle : pour nous montrer, qu'on doit toujours ſe défendre contre ce qué la volupté a de plus attrayant.

⁂

ET UNIVERSO ORBI IMPERAMUS.

Pour commander à tout le monde.

Le Ciel qui nous créa, dedans nos corps a mis
La Vertu qui nous fait vaincre nos ennemis,
Et des Animaux les Rois être ;
Si le monde voit naître
Ceux de la terre & l'onde à l'un de nous ſoumis,
Que ne pouvons-nous pas, étant tous deux unis !

Cette *Deviſe* repréſente un Lion & une Licorne ; ce dernier eſt, ſelon les Naturaliſtes, un animal amphibie. L'empire qu'éxerçent ces deux animaux ſur ceux de la Terre & de la Mèr, nous montre aſſez, que la bonne union eſt un poids, pour ceux que le Prince emploie dans les grandes affaires pour le Salut de l'État.

❋

MEAS OBSERVATE VIAS.

Considérez mes voies, & soyez sage.

Suivant l'instinct de la nature,
Je hais sur-tout l'oisiveté ;
Ménagère du temps, je recueille en Esté
Ce qu'inutilement on cherche en la froidure.
Tous mes soins, Mortels, admirez ;
Comme moi, vigilans & sages devenez.

Cette *Devise* représente une Fourmi, pour marquer les soins & les assiduités avec lesquels on doit s'occuper aux ouvrages ; afin d'amasser, dans la force de la jeunesse, par le travail, de quoi subsister dans la vieillesse ; ce qui est démontré par l'instinct de ce petit animal, qui amasse l'Esté de quoi vivre l'Hyver.

❋

SUAVIS MODULAMINE MULCET.

Ma douceur charme & unit tous les cœurs.

De la Discorde les efforts
Cèdent à ma douce harmonie ;
Par le charme de mes accords
Autrefois Thèbes fut bâtie ;

D'un Peuple divisé j'assure le bonheur,
Les unissant par ma douceur.

Cette *Devise* représente la Lyre d'Amphion, avec laquelle il édifie les murs de Thèbes : elle montre, qu'un Prince qui gouverne différentes Provinces, doit avec douceur unir ensemble les différentes inclinations de ses Sujèts.

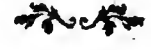
※

PROBAT ET APPROBAT.

Je prouve, & je confirme.

Très-équitablement je juge des métaux,
Ils ne m'éludent point, lorsque je les éprouve;
J'en montre évidemment & le bon & le faux.
A l'épreuve du feu celui-ci pur se trouve,
Et l'autre se brise en morceaux.
Je conserve l'or pur, mais le faux je réprouve.

Cette *Devise* représente deux mains, qui éprouvent au juste la valeur des métaux; pour marquer l'heureux discernement & le bon choix que doit faire un Prince, quand il nomme quelqu'un pour une grande entreprise.



M iij

✱

MALO MORI QUAM POLLUI.

J'aime mieux mourir, que me tacher.

Je garde un trésor de candeur,
Dont le Ciel a fait mon partage.
Ma propreté fait mon bonheur :
De la bonté du Ciel j'estime tant ce gage,
Que la mort me fait moins de peur,
Que ce qui peut ternir l'éclat de ma blancheur.

Cette *Devise* représente un petit animal appellé Hermine. Les Naturalistes disent, qu'elle aime mieux mourir, que de se salir ; pour marquer, que le plus grand éclat d'un Prince, est la Piété, la Vertu & la Justice.

✱

MIHI SOLI PROPE INTUERI LICET.

Il n'appartient qu'à moi de le voir de si près.

Digne Roi des Oiseaux, j'en conserve l'estime,
En soutenant toujours ma haute dignité ;
En tout autre on pourroit nommer témérité,
Le moindre des efforts de mon cœur magnanime :
Sans être par l'éclair ni la foudre arrêté,
J'approche du Soleil par un essor sublime.

Cette *Devise* représente un Aigle ; qui, dans son essor, regarde le Soleil en face, & s'en approche de près ; aussi passe-t-il pour le Roi des Oiseaux. Elle montre, qu'il n'appartient qu'aux grands Princes & aux sublimes Génies, d'entreprendre les hauts desseins.

⁂

TOUT SE PERD AVEC LE TEMPS.

Rayons du Soleil invisible,
Pompe de la nature, enchantement des yeux ;
Beauté, qui de l'Amour rend le trait invisible ;
Il est vrai, ton Empire est grand comme les Cieux :
Mais ne te flattes point du pouvoir de tes charmes,
Ne vante point les feux, ne vante point les armes,
Dont tu désole l'Univers.
Tu passeras un jour par le ciseau des Parques ;
Et si de tes appas il reste quelques marques,
Ce ne sera que dans ces Vers.

Cette *Devise* hiéroglyphique n'a pas besoin d'une grande explication, puisqu'elle représente le Temps sous la figure d'un Vieillard, tenant à deux mains sa grande faulx, avec laquelle il détruit tous les superbes Édifices, les Monumens & les Tombeaux les plus cimentés, que les Héros ont tant pris de soin à faire édifier,

pour conserver leur mémoire & leurs hauts faits.

⁂

JE VAIS OU L'ON ME CONDUIT.

Ainsi qu'un Cheval sage & docile à la bride,
Suit la route qu'on lui prescrit ;
De même un vrai Chrétien abaisse son esprit,
Et suit aveuglément le Seigneur qui le guide.

Cette *Devise* représente un Cheval conduit par une main qui le tient par la bride. De même un Chrétien qui veut gagner le Ciel, doit avoir pour guide l'Humilité ; suivre aveuglément la volonté du Seigneur dans ses plus grandes afflictions, s'il veut avoir part au Ciel.

⁂

NEMO ME IMPUNE.

J'inspire un amour respectueux.

Si mon vif incarnat & ma tendre jeunesse
Ravissent un Mortel qui voudroit les flétrir,
Le Ciel, de peur qu'il ne me blesse,
M'a donné de quoi l'en punir.
Ma vertu ne nuit point, je prends plaisir à plaire ;
Mais je puis me venger d'une main téméraire.

Cette *Devise* représente une belle Rose

ſur un Roſier, dont elle ſe voit entourée d'épines : c'eſt ce qui fait dire, qu'elle ſe peut vęnger d'une main hardie & téméraire; qui, en la cueillant avec précipitation, pourroit fort bien en être piquée par les épines qui l'environnent.

*

TERRÆ REDDO QUOD A CŒLO ACCEPI.

Je rends à la Terre ce que me donne le Ciel.

Sans ſçavoir d'où leur vient une ſource féconde,
Mille arides terroirs, triſtes & languiſſans,
Je fertiliſe tous les ans.
C'eſt le ſort heureux des pays que j'inonde.
Si le Ciel me combla de ſes riches préſens,
Ce fut pour en remplir le monde.

Cette *Deviſe* repréſente le Nil, Fleuve fameux de l'Égypte; dont on prétend que ſa ſource eſt dans la haute Ethiopie, en un endroit qu'on nomme Sachalle, qui eſt ſitué au Royaume des Abyſſins. Ce grand Fleuve fournit de l'eau en ſi grande abondance tous les ans par ſes débordemens, qu'il fertiliſe de vaſtes campagnes.

※

ALOQUE DEFENDOQUE.

Je la nourris, & je la protège.

Sans me reprocher d'inconstance,
Vois combien utile je suis;
Et jusqu'où s'étend ma puissance,
Par les vaisseaux que j'y conduis.
Cette Isle a tout en abondance,
Tandis que j'en défends l'approche aux ennemis.

Cette *Devise* représente une Isle que la Mèr baigne & arrose, qu'elle enrichit par le moyen de son négoce, & par la grande abondance de ses poissons, qui servent de nourriture aux habitans : ce qui les rend riches, heureux, & à couvert de leurs ennemis, par les vagues de la Mèr dont souvent elle les ensevelit.

※

MANENT TAMEN INFLUXUM SEQUUNTUR.

Elle m'obéit sans peine, & y maintient l'ordre.

Sur la Mèr mon pouvoir s'étend;
Tout y reçoit mon influence;
Car j'y règne insensiblement,
Conservant dans les eaux & l'ordre & l'abondance.

Cette *Devise* représente la Lune, qui fait enfler & baisser la Mèr, par une influence insensible & règlée.

✻

SE SEQUE OBTULIT UNI.

Il ne regarde que lui seul.

L'Héliotrope suit l'Astre qui le fait vivre,
Et se tourne toujours du côté de ses feux.
Exemple naturel que le Chrétien doit suivre,
En faisant du Seigneur tout l'objèt de ses vœux.

Cette *Devise* représente un beau Parterre, où se trouvent plusieurs tiges d'Héliotrope, dont la fleur est consacrée au Soleil; Astre, qui par une secrète & naturelle sympathie, la tire à soi, après l'avoir fait épanouïr. Cet éxemple doit faire connoître à un véritable Chrétien, qu'il doit adresser à Dieu toutes ses actions & toutes ses pensées.

✻

DONEC ATTINGAT.

Jusqu'à ce qu'elle soit arrivée au but.

Sans relâche & sans s'arrêter,
La flèche vole au but où le tireur l'adresse :
Ainsi le vrai Chrétien devroit tendre sans cesse
Au bonheur que le Ciel l'excite à mériter.

M vj

Cette *Devise* représente une main tenant une Arbalète qui décoche une flèche à un but; pour montrer, qu'un vrai Chrétien devroit tendre sans cesse d'arriver au véritable but, qui est le Ciel.

※

RECTA SEQUITUR.

Il suit le droit chemin.

Comme le Voyageur ne sçauroit s'égarer,
Quand il suit pas à pas la route la plus sûre;
De même le Chrétien ne peut jamais errer,
Quand il suit dans ses mœurs l'Eglise & l'Ecriture.

Cette *Devise* représente un Voyageur en campagne, qui suit la route du grand chemin, qui est la plus sûre. Il en est de même d'un Chrétien qui pas à pas suit l'Église, & qui se fortifie par la lecture de la Sainte Écriture, qui est la véritable route pour arriver au Ciel.

※

NON SECURUS.

Il n'est pas en sûreté.

Malgré la force & son courage,
Par un vil animal le Lion est dompté:
Ainsi l'on voit tomber le Chrétien le plus sage,
Dans le temps qu'il se croit le plus en sûreté.

Cette *Devise* repréſente un Lion couché ſur la terre pour s'y repoſer : ce fier Animal, malgré ſa force & ſon courage, eſt dans une crainte continuelle, par l'importunité de la Fourmi, qui ſans ceſſe le tourmente, & lui empêche ſon repos. Il en eſt de même d'un Chrétien; qui, malgré ſa ſageſſe, tombe dans le temps qu'il ſe croit le plus aſsûré.

☙

NIL SINE SOLE PRODUCIT.

Elle ne produit rien ſans le Soleil.

Sans le Soleil & ſa chaleur féconde,
Jamais la Vigne ne produit.
Ainſi, dans nos projèts, ſi Dieu ne nous ſéconde,
Nous travaillons toujours ſans fruit.

Cette *Deviſe* repréſente un beau Cèp de Vigne, dont la grappe eſt devenuë en maturité par l'ardente chaleur du Soleil, ſans laquelle il ne produiroit point de fruit. Il en eſt de même d'un Chrétien; s'il n'eſt ſecondé de Dieu, ſon travail devient inutile & ſans fruit.



⁂

IN TEMPESTATE LUCRUM.

Mon gain eſt dans l'orage.

Un Moulin ne fait rien quand l'Air eſt en repos,
Et tout ſon gain eſt dans l'orage.
C'eſt dans l'affliction qu'un Chrétien, s'il eſt ſage,
Doit mettre à profit tous ſes maux.

Cette *Deviſe* repréſente un Moulin à vent, qui devient inutile à ſon maître, ſi le vent ne le fait tourner; par ſon travail, il apporte du profit. Il en eſt de même d'un Chrétien; il eſt ſage de mettre à profit tous les maux qu'il endure, & toutes les afflictions qui lui arrivent pendant le cours de ſa vie, s'il veut gagner le Ciel.

⁂

ESTOTE PRUDENTES SICUT SERPENTES.

Soyez prudens comme le Serpent.

Par un trou fort étroit, ſe donnant mille gênes,
Le Serpent ſe défait de ſa première peau.
Le Chrétien doit marcher dans le ſentier des peines,
Pour quitter le vieil homme & prendre le nouveau.

Cette *Deviſe* repréſente un Serpent, qui, pour ſe défaire de ſa première peau,

& en avoir une nouvelle, se force d'entrer dans un trou fort étroit. A son exemple, l'homme pécheur doit abandonner toutes ses mauvaises habitudes, faire pénitence, s'il veut entrer dans le Ciel.

⁂

Il révère le Soleil levant.

On dit que l'Eléphant, d'un air religieux,
Rend au Soleil d'humbles hommages :
Leçon pour les Mortels, ingrats envers les Cieux,
De qui l'homme a reçu de si grands avantages ;
Et qui souvent au Créateur,
Ne donne pas, en se levant, son cœur.

Cette *Devise* représente un Éléphant, qui est l'animal le plus tempéré, selon les Naturalistes : comme il est le plus religieux de tous les animaux, il n'oublie jamais les bienfaits qu'on lui a faits. Les avantages qu'il tire de la chaleur du Soleil, aussi-tôt qu'il l'apperçoit, lui font élever la tête comme pour lui rendre hommage. Cet éxemple doit faire connoître aux hommes leurs ingratitudes envers Dieu, de qui ils ont reçu l'être, en manquant de le prier tous les jours, & de lui rendre hommage.

※

MON ÉLÉVATION EST CAUSE DE MA PERTE.

En moins d'un inſtant la Fuſée
S'élance & périt dans les airs :
De même une fortune auſſi prompte qu'aiſée,
Eſt ſujette à plus d'un revers.
Travaillez donc, ô Chrétien !
Pour le Ciel le vrai bien.

Cette *Deviſe* repréſente un homme mettant le feu à une Fuſée, que la poudre fait élancer dans les airs, & qui périt dans l'inſtant. Tels ſont les hommes que la fortune a élevés bien haut ; & qui d'un ſeul revers, ſont abaiſſés bien bas. Les plus grandes richeſſes de la terre ne ſont donc rien, au prix de celles qu'on acquiert pour gagner le Ciel.

※

C'EST DU FEU QUE VIENT TOUTE MA FORCE.

Sans le ſecours du Feu, ce Canon immobile
N'étoit d'aucune utilité.
Ainſi l'homme eſt toujours comme un membre inutile,
Quand il eſt ſans l'appui de la Divinité.

Cette *Devise* représente un Canon chargé, qui devient utile aussi-tôt qu'on y mèt le feu. Il renverse les plus forts remparts, & des forteresses imprenables. Tel est l'homme ; s'il n'est aidé de Dieu dans toutes ses entreprises, elles lui deviennent inutiles.

⁂

Il le répand également.

Cet Oiseau de son sang fait un égal partage,
A tous ses petits languissans.
Trop injustes Mortels, voyez dans cette image
Comme un père devroit aimer tous ses enfans :
Et vous, enfans souvent ingrats,
Chérissez vos parens jusques à leur trépas.

Cette *Devise* représente un Pélican entouré de ses petits ; pour leur conserver la vie, il se déchire les entrailles, afin de les nourrir : tendresse incomparable, qui nous montre ce que doit faire un père pour ses enfans : & vous, enfans ingrats, que ne devez-vous pas faire pour vos pères & mères, s'ils sont tombés dans l'indigence. Vous leur devez la vie, l'éducation, amour pour amour ; que de soins imaginables n'ont-ils pas pris pour vous ?

※

LE SOLEIL L'OBSCURCIT.

A l'aspect du Soleil, source de la lumière,
A peine peut-on voir la clarté du flambeau.
Devant le Créateur, cette essence première,
Le plus grand des Mortels est moins qu'un vermisseau.

Cette *Devise* représente un flambeau allumé, mais qui est obscurci par la brillante clarté du Soleil, source véritable d'une pure lumière. Exemple frappant pour les plus grands & les plus puissans de la terre : mortels comme les autres hommes, ils ne sont que de petits vermisseaux devant le Tout-puissant & le souverain Maître de l'Univers.

※

RESPECTE TON AMI, ET PRENDS GARDE A TOI.

Doux & traîtres Censeurs, amis à deux visages,
Qui croyez faussement que tout vous est permis,
Connoissez vos défauts ; & si vous êtes sages,
Vous serez indulgent à ceux de vos amis.

✳

IN ORTU ET OCCASU PRÆCLARUS.

Aussi glorieux à mon coucher qu'à mon réveil.

D'un pas vîte & règlé, je marche en la carrière
Que j'ouvre avec éclat, & que j'achève ainsi ;
Comment pourrois-je être obscurci,
Moi, qui de l'Univers suis l'unique lumière ?
Amoureux de Thétis, il fait si beau me voir,
Quand je quitte son lit, & quand j'y rentre au soir.

Cette *Devise* représente un Soleil couchant, qui nous avertit singulièrement d'être toujours semblable envers nos amis, toujours égal envers eux, sans aucun détour.



HEROUM CONSORS.

Je m'allie aux Héros.

Par mille marques de valeur,
Les Héros vivent dans l'Histoire.
Avec plaisir je viens inspirer la candeur
au Prince qui sera bientôt couvert de gloire.
Quand j'entre au signe belliqueux,
Je rends par ma vertu les hommes courageux.

Cette *Devise* représente le Soleil au signe du Sagittaire, avant-coureur du froid. La station & jonction de ce bel Astre dans ce degré du Zodiaque, nous désigne les grandes alliances qui se font entres les Têtes couronnées, par des Traités de paix & de mariages.

⁂

COELUM SOCIAVIT.

Notre apparition est de bon augure.

Pour d'un prochain bonheur être le type heureux,
Au Ciel où nous règnons nous plaçèrent les Dieux,
Quand nous logeons celui qui tout le monde éclaire,
La Nature renaît, on voit fleurir la terre.
Oüi, tout bénit le sort officieux;
Qui, pour ces doux effets, nous unit dans les Cieux.

Cette *Devise* représente les Gémeaux, signe céleste du Zodiaque, que le Soleil parcourt alors : signification bien naturelle des hautes espérances que l'on attend du beau temps. La chaleur que le Soleil donne dans cette saison, communique à la terre toute sa fécondité; ce qui cause l'abondance de toutes les choses qu'elle produit dans ce temps-là.

⁂

CURSUM MEUM IMPEDIT NOMINI MEO MAJOREM AD GLORIAM.

Ils divertissent mes eaux, mais ils publient ma gloire.

Les rochers qui bouchent mon lit,
En tant de torrens me divisent,
Que l'on voit sur mes eaux tout commerce interdit;
Et des mêmes bras qui m'épuisent,
Comme chaçun d'entr'eux de moi la source prit,
Par-tout où vont leurs flots, mon nom ils éternisent.

Cette *Devise* représente une Rivière dont les eaux sont divisées par des Rochers, des Cascades qui forment plusieurs torrens. Ce qui nous fait connoître, que souvent les beaux esprits voyent leurs espérances échouées à la mort d'un Grand, d'un Protecteur, d'un Ami, duquel ils attendoient toutes choses.



✱

IPSA CUSTODIÂ TERRET.

Ma vigilance lui donne de la terreur.

Que mon auguſte Epoux ſe divertiſſe au bois,
Que ma vertu s'éxerce à punir l'inſolence ;
Nos Lionçeaux, ſous ma défenſe,
Ne craignent point du Coq la voix :
Car en veillant pour eux, je découvre & je vois
Le Baſilic, avant que ſon venin il lance.

Cette *Deviſe* repréſente une Lionne, qui veille à la défenſe de ſes petits ; elle les garde avec ſoin dans un antre, contre les attentes du Coq, mépriſant ſes regards perçans & ſon chant aigu. Quels ſoins ne doivent point prendre les Princes Souverains pour ſe garantir de leurs ennemis, veillans ſur eux ; afin de mettre leurs Sujèts à couvert de toutes entrepriſes.



CŒLUM IPSUM IPSIUS OCCASUM.

Le Ciel même pleure ſa perte.

Mon abſence d'horreur va remplir tout le Nord ;
Les Mortels que j'y laiſſe, attriſtés de mon ſort,

Vont ſuccomber à tant d'allarmes,
Qu'ils verſent d'inutiles pleurs,
Pour leurs maux ſeroit-il des charmes,
Quand la Nature en deuil deſsèche ſes humeurs,
Et que le Ciel s'épuiſe en larmes.

Cette *Deviſe* repréſente le Soleil dans le ſigne du Verſeau; pour nous montrer, que dans le mois de Janvier, le Soleil eſt fort éloigné de notre terre. Les pluies & les neiges qui tombent abondamment du Ciel, ſont autant de larmes qui arroſent la terre.

※

PRÆ CUNCTIS,

Elle vaut ſeule plus que tous les autres.

Tant que les beaux Arts fleuriront,
L'Arithmétique & l'Ecriture,
Pour ma beauté, mon prix, les Sçavans m'aimeront.
D'un ſi beau ſort, pour toujours je m'aſſure:
Avec ce que je vaux, & ma belle quarrure,
D'autres lettres jamais m'égaler ne pourront.

Cette *Deviſe* repréſente une Table en forme d'un portique, orné de ſon architrave, au milieu duquel ſont en chifres romains l'année MCCLXVIII, dont l'*M*, dans le nombre romain, vaut ſeule plus que toutes les autres, Tant que les

beaux Arts fleuriront, on l'admirera pour la beauté de sa forme, pour son prix & sa valeur.

✳

EN TOUTE CONDITION ON PEUT ÊTRE HEUREUX.

En tout lieu la Vertu se trouve,
Chacun peut entendre sa voix ;
Et bien souvent on la découvre
Telle parmi le bruit du Louvre,
Qu'elle est au silence des bois.

Cette *Devise* représente la figure d'un Roi, d'un Magistrat, & de Diogène fameux Philosophe. La Sagesse, qui est également nécessaire à tous les hommes, leur est aussi également favorable ; elle a de l'amour pour quiconque la desire, la possède : si elle nous échappe, ce n'est jamais par sa rigueur, ni par sa légèreté, mais par notre négligence ou perfidie. Ainsi arrive-t-il quelquefois qu'un Roi devient tyran, qu'un Magistrat est inique, qu'un Philosophe est voluptueux. Ainsi en est-il de même des autres conditions.



Ma

ME DIRIGENTEM DIRIGIT.

Quand il m'aide, je gouverne les autres.

Je ſuis d'un merveilleux uſage,
Toujours content, égal & ſage;
J'indique les momens, les heures & les jours,
Du Soleil l'admirable cours :
Mais de ce que je puis, je lui dois rendre hommage ;
Les autres je gouverne aidé de ſon ſecours.

Cette *Deviſe* repréſente un Cadran au Soleil, qui en étant regardé, indique, pour le bien public, les temps, les ſaiſons, les heures & les jours.

EX UNIONE DULCE MELOS.

Concerté & charmant.

Qu'elle eſt belle, la Sympathie,
Qui charme l'eſprit & les ſens !
Des doux ſons que de moi je rends
Chacun ſe ſent l'âme ravie.
L'accord de mes divers accens
Compoſe cette mélodie.

Cette *Deviſe* repréſente un Siſtre, qui eſt compoſé de pluſieurs cordes, qui ont

toutes un différent ſon ; mais qui étant artiſtement touchée, font un merveilleux accord. Il en eſt de même de ceux qui, quoique de différente inclination, peuvent faire un compoſé charmant, tant que durera leurs unions.

⁂

SOLUS COR MEUM COMMOVET ET APERIT.

Lui ſeul touche & ouvre mon cœur.

Mon cœur de glaçe à d'autres feux,
Aime du Soleil ſeul les ſoins officieux ;
Quand ici ſes rayons il lance,
M'ouvrant, il voit ſur moi ce que peut ſa préſence ;
Et comme je le ſuis des yeux.
Hélas ! pourquoi faut-il que ſon ſort glorieux
Me faſſe ſi ſouvent regretter ſon abſence.

Cette *Deviſe* repréſente la fleur Héliotrope, qui regarde le Soleil ; & comme elle lui eſt conſacrée, il la fait épanouïr, en l'attirant à lui par une ſecrète & admirable ſympathie. De même nos cœurs doivent être fermes envers ceux que nous chériſſons avec une tendreſſe ſans égale.

NEMINEM DESPICIO.

Je ne dédaigne perſonne.

Quoiqu'en moi tout ſoit grand, illuſtre, merveilleux,
De l'humilité je fais gloire :
Brillant dans le plus haut des Cieux,
Je ſouffre qu'en paſſant m'offuſque une ombre noire ;
Et j'aime à rencontrer les yeux
Du Mortel qui me voit d'un air reſpectueux.

Cette *Deviſe* repréſente le Soleil, qui, quoique le plus illuſtre & le plus parfait des Aſtres, communique ſa bienfaiſante chaleur à toutes les créatures, ſans diſtinction. Ce qui montre, que les Princes ſouverains doivent accueillir tous ceux qui ont le bonheur de les approcher ; ce qui doit être un effet de leurs bontés.

REGNO NATA.

Je ſuis née pour la couronne.

Le Soleil condenſant une tendre roſée,
Dont Thétis aime la douceur,
Me créa pour être admirée.
On ne peut mettre à prix ma forme & ma blancheur ;
En moi tout eſt parfait, & pour comble d'honneur,
Pour la Couronne je ſuis née.

Cette *Devise* représente une Perle dans sa nacre ; comme elle est d'une beauté extraordinaire, il est à croire que sa glorieuse destinée doit être pour une Reine, par la valeur de son prix.

※

A CŒLO PERENTIOR UT A NEMINE VULNERET.

Le Ciel m'abat, de peur qu'on ne me déshonore.

A peine suis-je au monde où je charme les yeux ;
Qu'il faut à la mort me résoudre,
Quoiqu'innocent sur moi tombe la foudre :
Mais mon sort doit être admiré ;
Si je meurs dans ma fleur, c'est qu'aux Dieux consacré,
Je dois être affranchi des vers & de la poudre.

Cette *Devise* représente un Cèdre, que la foudre du Ciel abat, & est ainsi conservé de la corruption. Cela pourroit insinuer, que le Ciel appellant à soi une âme, il faut qu'elle soit pure & nette pour y être placée.

※

MEAM PACEM FERO.

J'apporte la paix ſur la terre.

Quand du Ciel irrité les eaux ſe débordèrent,
Toute la terre ils inondèrent :
Le Ciel, pour ma vertu, du danger me ſauva,
Alors ainſi que moi les ondes épargnèrent
Annoncer une paix qui de bien les combla.

Cette *Deviſe* repréſente l'Arche de Noé flottant ſur les eaux du Déluge univerſel. Comme la Colombe en étoit ſortie, elle revint avec une branche d'Olivier; véritable Symbole de la Paix, que Dieu envoya à ceux qui étoient dans l'Arche, après qu'il eut appaiſé ſon ire, en ſe vengeant contre les hommes qui l'avoient offenſé mortellement.

※

IN FAUSTO ORIENS FUGAT.

Mon apparition diſſipe les méchans.

Je quitte les ondes ſalées,
Pour ranimer ce qui languit.
A peine mes rayons ont les cimes dorées,
Qu'ils vont chercher la ſombre nuit,
Dont j'ai les horreurs diſſipées.

Cette *Devise* représente le Soleil sortant de la Mèr ; à son apparition, les Oiseaux nocturnes disparoissent : ce qui nous montre assez clairement les heureux effèts que produit ce bel Astre, quand il paroît sur l'horison, en dissipant ce qui est nuisible aux humains.

※

MINUS MALI QUAM TERRORI.

Je fais plus de peur que de mal.

Mon corps de feu paroît un funeste brandon,
Prêt d'embraser toute la terre,
Quand je parois sur l'horison.
Tous les Mortels, du Ciel redoutent le tonnerre ;
Mais qu'appréhendent-ils d'une feinte rigueur,
Quand un prompt repentir désarme sa colère ;
Je fais moins de mal, que de peur.

Cette *Devise* représente une Comète en forme d'étoile, qui ordinairement présage quelque funeste catastrophe, dans la partie du monde où elle se fait voir, & qui cependant fait plus de peur, que de mal. Cette *Devise* est pour nous montrer, qu'un Prince souverain ayant fait rentrer ses Sujèts dans le devoir, ne doit pas employer sa vengeance pour les perdre ; mais au contraire leur accorder sa clémence.

✳

Miccit inter omnes.

Mon éclat fait ombre à mille autres.

Que ſont auprès de moi ces beaux Corps lumineux,
Qui fort loin jettent de gros feux ;
Et pluſieurs Etoiles terniſſent ?
Mes rayons les leurs obſcurciſſent ;
Toute ſeule, je vaux plus que mille d'entr'eux.

Cette *Deviſe* eſt parlante, puiſqu'elle repréſente la Lune, qui, par ſon éclat, obſcurcit les Étoiles ; pour nous montrer, que ſa beauté ſurpaſſe dans la nuit les autres Corps lumineux. Éxemple imitable d'un très-grand nombre d'illuſtres & vertueuſes perſonnes, qui ont ſurpaſſé les autres hommes dans le monde.

✳

Orbe suo major.

Plus grand, que le monde que j'éclaire.

Pour mes regards perçans, il n'eſt point de myſtère ;
Des ténèbres les plus épaiſſes,
Le beau jour éclore je fais.
Je gouverne ſi bien ma puiſſante lumière,
Qu'à point nommé toujours j'achève ma carrière.

Pour le comble des biens, je ſuis le ſage Roi
D'un monde plus petit que moi.

Cette *Deviſe* repreſente le Soleil, qui eſt le plus brillant des Aſtres. Sa clarté diſſipe les ténèbres, & nous donne le beau jour. Elle ſe peut appliquer à différens objèts.

※

HANC UNAM SEÇULA PLURA VIDENT.

Auſſi excellent en ma nature, que rare en mon eſpèce.

Mon ſort eſt glorieux, comme il eſt ſans pareil;
Et j'oſe en mon eſſor m'approcher du Soleil,
Sans crainte que ſon feu me bleſſe.
En tout admirable & parfait,
Je ne pouvois être en effèt
Que rare, ou ſeul en mon eſpèce.

Cette *Deviſe* repréſente le Phénix, qui ſurpaſſe tous les autres Oiſeaux en beauté. Ses pattes ſont expoſées ſur un bucher enflammé; pour nous montrer, qu'étant conçu dans la flamme, c'eſt dans la flamme auſſi qu'il laiſſe ſa vie; exprimant ainſi l'excellence de toutes les auguſtes qualités que doit avoir un Prince pour règner.

※

QUO PLUS MICAT, MINUS DURAT.

Plus de lueur, moins de vie.

Tout le monde étonné du brillant dont je ſuis,
Doute ſi le Soleil m'éclaire ;
Ou ſi quelque Aſtre en feu favorable à la terre,
Y tient tous les yeux éblouis :
Mais cet éclat leur ſert, autant qu'il m'eſt contraire ;
Car plus j'ai de brillant, & plutôt je finis.

Cette *Deviſe* repréſente un Flambeau allumé, qui ſe conſume d'autant plus vîte, que ſa flamme redouble ; véritable image de la vie au trépas, ou Emblême de la mort. Ce qui doit être encore appliqué à tous les hauts & ſublimes Génies, qui s'attachent trop par des ſoins infatigables ; ce qui ne contribuë pas peu à éteindre leurs humeurs radicales, & à avancer leur mort.

※

QUI NE COMMENCE JAMAIS N'ACHÈVE.

Cours après les travaux où la Vertu t'appelle,
Surmonte conſtamment toute difficulté ;
Quand un cœur généreux adore une beauté,
Eſt-il quelque tourment qu'il ne ſouffre pour elle.

Cette *Deviſe* eſt bien ſignificative. C'eſt

un Vieillard appuyé sur une bêche, & qui regarde un jeune homme qui travaille à une muraille; voulant nous insinuer par-là, qu'il y a des pécheurs endurcis qui ne peuvent travailler à leur régénération; tandis qu'il s'en trouve des jeunes plus constans : ce qui est représenté dans cet Emblême, par ce jeune homme qui travaille à cette muraille en présence du Vieillard.

⁂

UT CORONA ERADAM.

Afin que je sois couronné.

Je perd avec plaisir mon agréable éclat
De mes feuilles le beau nuage,
Pour devenir des Dieux le morçeau délicat,
Et j'y trouve un grand avantage.
Je change en fruit mes fleurs, ma brillante beauté
Se convertit en majesté.

Cette *Devise* représente un pot de Grenade; ses fleurs forment une couronne. Ces mêmes fleurs se changent en fruits, qui sont ordinairement servis sur les tables des Princes. La vûë de ces fruits agréables charme les yeux & le goût.

L'application des *Devises* dépend de la

fin, pour laquelle elles sont faites : ainsi il y en a de plusieurs sortes :

De Sacrées.
D'Héroïques.
De Militaires.
D'Académiques.
De Passionnées.
De Politiques.
De Morales.
De Burlesques.
De Satyriques.

Les *Sacrées* sont celles qui s'appliquent à des sujèts saints ; comme sont les Mystères de notre Religion, les Saints & les personnes vertueuses.

Les *Héroïques* sont celles qui expriment de grands desseins, pour les Princes & les personnes de qualité.

Les *Militaires* sont celles que l'on mèt sur les Cottes d'armes, les Drapeaux, les Bannières de Trompettes, les Bouclîers ; & celles que l'on fait pour les Siéges, Prises des Villes, Batailles, Attaques, Combats, &c.

Les *Académiques* sont celles qui se font, ou pour les Académies, ou pour les Académiciens ; ou pour l'Étude des Sçiences, pour les Livres, les Auteurs, & diverses inventions ; pour les Arts, & pour les opérations de l'esprit.

Les *Passionnées* sont celles qui expriment les affections, les inclinations de l'âme ; comme sont ordinairement les *Devises* de Cachèts, de Carrousels, de Joûtes, de Ballèts, de Mascarades, & autres semblables Fêtes.

Les *Politiques* sont celles qui expriment les Maximes du gouvernement des États, & de la conduite des Princes.

Les *Morales* regardent les Vertus & les Vices.

Les *Burlesques* sont des Plaisanteries propres pour les Mascarades.

Les *Satyriques* sont des Railleries piquantes.

Un Auteur moderne se récrie contre ces dernières, & veut absolument qu'elles ne soient pas *Devises*. Mais n'y ayant à y reprendre, que la malignité de ceux qui les font servir à noircir la réputation des autres ; si c'est la seule chose qu'il condamne, je louë son zèle ; comme j'approuve les soins que l'on a pris de purger les anciens Poëtes Satyriques, & Œuvres d'Ovide, de plusieurs ordures dont elles étoient remplies. Mais si quelqu'un vouloit soutenir, qu'Ovide n'est pas Poëte, parcequ'il n'est pas chaste, ne le condamnerions-nous pas d'ignorance ; y ayant bien à dire entre la science & les mœurs, l'es-

prit & la conduite de la vie ? Disons donc que les *Devises* satyriques sont des *Devises*, mais des *Devises* malignes.

M. Boissière en a fait de cette sorte ; en voici quelques-unes.

Contre un Ignorant qui ne tiroit des Livres, que ce qu'ils avoient de pire. Un Écumoire, avec ces mots : *Il peggior ne coglio* : j'en ramasse le pire.

Contre un Parasite. Une Citrouille ; *nella pansa il cervello :* son cerveau dans sa panse. Une Roue de charrette graissée ; *quo me pingue rotat :* où la graisse me fait aller. Une Sçie frottée d'une couenne de lard ; *acuuntur pinguedine dentes :* la graisse fait agir mes dents.

Pour un Amant morfondu. Un Chien de Rotisseur dans sa rouë, faisant tourner des broches devant le feu ; *qual Ixion al penar, qual Tantalo a esperar :* Ixion à peiner, Tantale à espérer.

Contre un faux Brave, fils d'un Chirurgien, qui avoit pris trois lances pour armoiries ; *Han Crecido con el tiempo :* Elles sont crûës avec le temps ; voulant dire, que de lancettes elles étoient devenuës lances.

Contre un Mari malheureux. Le Taureau d'airain de Phalaris, avec un feu allumé dans le sein ; *nella fronte le corne*,

i tormenti nel ſeno : les tourmens dans le ſein, & les cornes au front. Un Diable ; *adduntur cornua pœnis :* aux peines, ajoutons les cornes.

Contre un homme qui avoit reçu des coups de bâton, pour avoir parlé mal-à-propos. Un débordement de rivière chargée de bois flottans ;

Eſta carga tengo,
Quando yo no me contingo :

quand je ne ſçais pas me contenir, je ſuis chargé de bois. Un Tambour ; *de mis golpes mi ſonido :* de mes coups, mon bruit. Un Noyer gaulé ; *non niſi fuſtibus ictus :* &c. &c. &c.

Nous diſtinguons trois eſpèces de *Deviſes* : des *Deviſes* propres, qui ſont le caractère des mœurs & des inclinations des perſonnes : des *Deviſes* qui ne ſont priſes que pour ſervir en quelque occaſion de Carrouſel, de Fête & de Réjouiſſance : & des *Deviſes* attribuées, ou faites en forme d'Éloges, pour louer quelqu'un. Tout cela eſt à obſerver dans les *Deviſes*, pour en bien juger.

Aux réflexions faites ſur la nature des *Deviſes*, ajoutons-en une autre qui n'eſt pas moins conſidérable : c'eſt que de tous les Auteurs qui ont traité l'Art des *Devi-*

ses, il n'en est aucun qui nous ait donné le moyen de les faire, que le seul Abbé Téforo; non pas dans les règles qu'il a établies pour la perfection des *Devises*, mais dans les réflexions qu'il a faites pour l'Art des Inscriptions, & l'invention des pensées que l'on y peut introduire; puisque les sources des unes peuvent servir à trouver les autres.

Il est vrai qu'il a outré cette matière à l'égard des pensées, qui sont la plupart fausses, chimériques, & extravagantes, quand on affecte les pointes & les jeux de mots, comme il a fait en cet Art. Mais s'il s'étoit contenté d'y chercher les sources des *Devises*, sur les règles qu'Aristote a données pour les images & les expressions métaphoriques, il auroit fait un Art achevé.

Car tout Art, selon les principes de ce Maître des Philosophes, est, dans celui qui le possède, une facilité d'esprit acquise par un long usage, & par des expériences éprouvées, que cet usage a fait connoître, & qui nous font agir sûrement sur les règles que cette expérience a fait voir être les plus sûres & les plus infaillibles, pour réussir dans nos desseins & dans nos entreprises. Ainsi nous disons qu'un Peintre est excellent dans son Art, quand, par la

pratique de deſſiner & de coucher des couleurs, il a appris à traiter ſagement & correctement toutes ſortes de ſujèts, à bien diſpoſer les figures, à leur donner les attitudes, les contours, & les proportions qui leur conviennent, à les perſpectiver par la ſçience des jours & des ombres bien pratiqués. Ceux qui enſeignent ces règles, ces préceptes & ces adreſſes, ſont ceux que nous appellons Maîtres; comme Albert Durer, Léonard de Vinci, Jean-Paul Lomazze, Paul de Véronèſe, Annibal, le Carache, le Sueur, le Brun, Coypel, le Moine, &c.

Les fameux Peintres ont enſeigné les moyens ſûrs & faciles de traçer les figures, & de les deſſiner dans toutes les attitudes que l'on veut leur donner; en marquant diſtinctement les meſures de leurs parties, & tous les moyens de colorier par teintes & demi-teintes, avec les dégradations des figures & des couleurs, ſelon les racourciſſemens & les enfoncemens de ces figures.

C'eſt traiter un Art, & en établir les règles pour l'uſage & pour la pratique, que d'écrire de cette ſorte. Mais à prendre tous les Auteurs qui ont écrit des *Deviſes*, il s'en trouve très-peu qui nous montre cette facilité d'eſprit, qui donne

les moyens d'agir ; & que ce qu'ils en ont dit, ne peut ſervir qu'à chicanner ſur la nature des *Deviſes*, à diſputer ſur le choix, le nombre, la diſpoſition des figures que l'on y doit introduire ; ſur l'arrangement des paroles, leur étenduë, & quelques jeux de mots, qui peuvent leur donner certaines graces qui ne ſont pas ordinaires aux manières de s'exprimer, & d'expliquer ſes ſentimens.

Enfin j'avouë que j'ai été ſurpris, en liſant pluſieurs de ces Auteurs, qu'un homme qui avoit fait une bonne *Deviſe* en ſa vie, en devoit demeurer là, & ſe contenter de ſon travail. Ne diroit-on pas à les entendre parler ainſi, qu'une *Deviſe* eſt un Poëme Épique, ou un de ces grands Ouvrages où l'eſprit s'épuiſe d'abord, & n'eſt plus capable de rien produire, quand il a été aſſez heureux pour trouver le merveilleux dans une de ces images ?

DÉVOTION.

La *Dévotion* eſt un acte volontaire, qui facilite à la Créature l'approche familière du Créateur. C'eſt pourquoi on la peint ſous la figure d'une femme à genoux, vêtuë modeſtement, & ayant la façe tournée vers le Ciel, qu'elle regarde

avec amour. Elle pose une main sur sa poitrine, & de l'autre tient un Cierge allumé. Proche d'elle, est un Encensoir, dont la fumée de l'encens qui s'élève, est la figure des bonnes œuvres, qui sont agréables à Dieu.

Dans mes actes pieux, il n'est rien qui me peine ;
Mais je garde toujours une constante loi.
Dans le mouvement qui m'entraîne,
Rien n'est plus ardent ni plus réglé que moi.

ÉNIGME LXXXII.

Quoique peu de monde m'honore,
Je suis d'un assez grand secours :
A moi les Mortels ont recours,
Pour exprimer ce qu'on abhorre.
Je suis ce qu'on veut que je sois,
Sec, humide, errant, immobile,
Docte, ignorant, maître & servile.
Je gèle & brûle quelquefois.
Illustre dans mon origine,
Je suis long-temps avant Néron :
Toute la terre sçait mon nom,
Et voit qui je suis à ma mine.

DIALECTIQUE.

C'est l'Art d'arranger ses idées pour raisonner juste. On personnifie ce sujèt par une femme coëffée d'un Casque, où sont

deux Plumes ; l'une blanche, & l'autre noire : pour marquer, que par la vigueur de l'Intellect, elle a la faculté de défendre avec des raisons probables, le vrai comme le faux. Elle tient d'une main un Estoc qui a deux pointes de fer, & elle a l'autre main fermée. Ce geste, selon Zénon, démontre la brièveté & la force de ses argumens.

Tout est problématique en moi ;
Il n'est rien que je ne démontre.
Avouons-le de bonne foi,
Je soutiens le pour & le contre.

ÉNIGME LXXXIII.

J'ai de l'eau qui n'est pas humide,
Du feu qui n'a point de chaleur :
Bien que mon corps soit sans couleur,
La matière en est bien solide.
Sur les roses souvent on me trouve couchée ;
Mais par un sort bizarre,
Ce n'est pas chose rare,
De me voir sur la croix fortement attachée.
Des Dames de la Cour je quitte peu l'oreille,
Je sors très-rarement des mains des Courtisans ;
Et par une disgrace à nulle autre pareille,
On me force à servir de simples Artisans.

DIANE.

Son occupation la plus ordinaire étoit

la Chasse; c'est pour cela qu'on l'a regardée comme la Déesse de la Chasse, des Forêts & des Montagnes; & qu'on la représente ordinairement avec l'Arc & la Trousse, en habit court pour la Chasse; ayant un Chien à ses côtés, ou à ses pieds; quelquefois traînée dans un char par des Cerfs blancs, quelquefois montée elle-même sur un Cerf, & d'autres fois courant à pied avec son Chien. Comme on la prenoit aussi pour la Lune, on la voit assez souvent avec un Croissant sur la tête, ou bien sans Croissant, couverte d'un grand voile tout parsemé d'Étoiles.

DIANE D'ATHÈNES.

C'est la seule Statuë de Diane à qui on ait mis une couronne sur la tête, dit Élien, qui en raconte une histoire singulière. Un jeune enfant ayant ramassé & emporté une lame d'or tombée de la couronne de Diane, fut amené aux Juges, qui le voyant d'un si bas âge, voulurent l'éprouver. Ils lui présentèrent des osselèts, & autres choses semblables propres à amuser des enfans, avec la lame d'or. L'enfant prenoit toujours cette lame préférablement à tout : ce que voyant les Juges, ils le firent mourir sans aucun égard à son bas âge, persuadés que c'étoit la cupi-

dité qui lui avoit fait emporter cette lame d'or. Les Athéniens étoient d'une extrême rigueur en tout ce qui regardoit les choſes divines. Si quelqu'un étoit convaincu d'avoir coupé une branche du bois qu'on appelloit, *le Bois ſacré des Héros*, il lui en coûtoit la vie ſans miſéricorde. Un nommé Atarbe, ayant tué un Moineau conſacré à Eſculape, fut condamné au dernier ſupplice, quoiqu'il l'eût fait n'étant pas dans ſon bon ſens.

DIANE D'ÉPHÈSE.

La Statuë originale que la Déeſſe eut dans ce Temple d'Éphèſe, étoit d'Ébène, ſelon Pline ; ou de bois de Cèdre, ſelon Vitruve. On en fit dans la ſuite une infinité de copies de toutes grandeurs, & de toute ſorte de matières. Le corps de la Statuë eſt diviſé par bandes, enſorte que la Déeſſe y paroît comme emmaillotée. Elle porte ſur la tête une grande Tour à pluſieurs étages, ſur chaque bras des Lions, ſur la poitrine & ſur l'eſtomac un grand nombre de mammelles. Tout le bas du corps eſt parſemé de différens Animaux, de Bœufs ou Taureaux, de Cerfs, de Sphinx, de Cancres, d'Abeilles, d'Inſectes, &c. On y voit même des Arbres &

d'autres Plantes ; tous Symboles qui ne ſignifient autre choſe que la Nature elle-même, ou le monde avec ſes productions. C'étoit là la Divinité qu'on adoroit à Éphèſe, ſous le nom de *Diane*.

DIEU.

Il n'eſt point de ſujèt ſur lequel l'Antiquité Païenne ait imaginé autant de Fables, que ſur la Nature de *Dieu*. L'idée du premier Être s'étant inſenſiblement effaçée de l'eſprit des hommes, ils l'attachèrent d'abord à des objèts ſenſibles : les Aſtres ſur-tout, le Soleil & la Lune, dont l'éclat frappoit le plus vivement, & dont les influences paroiſſoient agir plus immédiatement ſur nous, attirèrent les premiers hommages, & furent les premiers Dieux. De l'adoration des Aſtres, on vint à celle des Élémens, des Fleuves, des Fontaines, puis des Souverains, & des hommes illuſtres, & enfin à celle de toute la Nature. Tel fut le progrès de l'égarement de l'eſprit humain ſur la Divinité, dans le commun des hommes ; mais Cicéron explique la réponſe que fit le Poëte Simonide au Tyran Hiéron, qui lui avoit demandé ce que c'eſt que *Dieu*. D'abord il demanda un jour pour y penſer : le len-

demain deux autres jours : & comme il doubloit chaque fois le nombre des jours qu'il demandoit, Hiéron voulut en sçavoir la cause : *Parceque*, dit-il, *plus j'y fais réflexion, plus la chose me paroît obscure.* Quant aux Poëtes du Paganisme, comment parlent-ils de la Divinité ? Ils la distribuent entre tous les Êtres animés & inanimés, possibles & impossibles : ils font de leurs Dieux des monstres : ils en représentent de ronds, de quarrés, de triangulaires, de boiteux, d'aveugles : ils parlent d'une manière bouffonne des amours d'Anubis avec la Lune : ils disent que Diane eut le fouët : ils font faire à Jupiter son testament sur le point de mourir : ils font battre les Dieux, & les font blesser par des hommes : ils les font fuir en Égypte, où ils sont obligés, pour se cacher, de se revêtir de la peau des Crocodiles & des Lézards : Apollon pleure Esculape, Cybèle Athis ; l'un chassé du Ciel & obligé de garder les troupeaux ; l'autre réduit à travailler à des ouvrages de maçonnerie, n'a pas le crédit de se faire payer : l'un est Musicien, l'autre Forgeron, l'autre Sage-Femme. En un mot, on leur donne des emplois indignes ; ce qui sent plutôt la bouffonnerie du Théâtre, que la Majesté Divine.

Les Grands Dieux.

Les Grècs & les Romains reconnoissoient douze grands Dieux, dont les noms étoient venus d'Égypte, dit Hérodote : c'étoient les Dieux de la première classe, ou, comme s'expriment les Mithologues, les Dieux des grandes Nations, ou les Dieux du Conseil. Ces douze grands Dieux étoient, selon Ennius, Junon, Vesta, Minerve, Cérès, Diane, Vénus, Mars, Mercure, Jupiter, Neptune, Vulcain & Apollon. Une des folies d'Aléxandre fut de faire le treizième de ces *Grands Dieux*, dédaignant d'être associé à la foule des Divinités.

Dieux Publics, étoient ceux dont le Culte étoit établi & autorisé par les Loix, comme les douze grands Dieux.

Dieux Particuliers, étoient ceux que chacun choisissoit pour être l'objèt de son Culte. Tels étoient les Dieux Lares, les Pénates, les Ames des Ancêtres, qu'il étoit permis à chaque particulier d'honorer comme il vouloit.

Dieux Connus : dans cette classe, Varron rangeoit tous les Dieux dont on sçavoit les noms, les fonctions, les histoires ; comme Jupiter, Apollon, le Soleil, la Lune, &c.

Dieux

Dieux Inconnus : dans cette seconde classe, étoient placés les Dieux dont on ne sçavoit rien d'assuré, & auxquels on ne laissoit pas d'élever des Autels, & d'offrir des Sacrifices. Plusieurs Auteurs parlent de ces Autels élevés aux *Dieux inconnus* en plusieurs endroits, & en particulier chez les Athéniens, le plus religieux peuple de la terre, qui avoit consacré un Autel au *Dieu inconnu ;* de peur qu'il n'y en eut quelqu'un, auquel ils n'eussent point rendu de Culte. Cet Autel subsistoit encore du temps de Saint Paul. *Ayant vû en passant*, leur dit cet Apôtre, un Autel consacré *au Dieu inconnu ; je viens vous prêcher celui que vous adorez sans le connoître.*

Dieux du Ciel, étoient Célus, Saturne, Jupiter, Junon, Minerve, Mars, Vulcain, Mercure, Apollon, Diane, Bacchus, &c.

Dieux de la Terre, étoient Cybèle, ou la Mère des Dieux, Vesta, les Dieux Lares, les Dieux Pénates, les Dieux des Jardins, Pan, les Faunes, les Satyres, Palès, les Divinités champêtres, les Nymphes, les Muses, &c.

Dieux de la Mèr, étoient l'Océan & Thétis, Neptune & Amphitrite, Nérée & les Néréides, Doris & les Tritons, les

Driades, les Napées, les Syrènes, Éole, & les Vents, &c.

Dieux de l'Enfer, étoient Pluton, Cérès, Proserpine, les trois Juges d'Enfer, Éaque, Minos, & Radamanthe. Les Parques, le Destin, les Furies, les Dieux Mânes, Charon, &c.

DIEU SEUL N'A POINT DE MAÎTRE.

Mortels, il est un DIEU, vous en êtes l'image ;
Aimez-le comme tel, & révérez ses Loix.
La Foi qui de vos cœurs éxige cet hommage,
L'éxige également des Bergers & des Rois.

DIGESTION.

Femme grasse & replète, appuyée sur un Autruche, & tenant un bouquèt de Pouliot, Plante médicinale, que les Indiens préfèrent au Poivre ; parcequ'elle réchauffe, purge, & fait digérer.

DIGNITÉS, HONNEURS, CHARGES.

C'est le mérite personnel, ou celui que nos Ancêtres nous ont transmis par une illustre naissance, qui nous conduit aux *Dignités* & aux *Honneurs* ; & qui souvent nous donne le poids des Charges nécessaires au bien public. Ainsi voulant personnifier allégoriquement ce sujèt, on doit représenter une Matrône vêtuë no-

blement, & décorée d'une chaîne d'or, à laquelle est attachée une espèce d'Ordre de Chevalerie, qui est le signe de la distinction dûë à la Naissance, ou à l'Emploi. Elle est chaussée en brodequins, & dans le Vestibule d'un Palais. La Pierre énorme ornée de Guirlandes, de Perles, & autres bijoux, qu'elle porte sur ses épaules, & sous le poids de laquelle la figure paroît courbée, est allusive au mot de *Charge*, & au poids des affaires attachées aux *Dignités*, lorsque l'on a pour but de remplir ses devoirs avec honneur.

On appelle à bon droit ces Emplois honorables
Qui nous distinguent ici bas,
Des CHARGES : ouï, l'on ne ment pas,
Ce sont des CHARGES véritables.

DILIGENCE.

Elle se représente vêtuë légèrement, & en action de marcher à grands pas. L'Horloge à sable qu'elle tient d'une main, & l'Éperon qu'elle a dans l'autre, sont des Attributs qui indiquent que les personnes diligentes sont actives & éxactes, & n'ont d'autre aiguillon, que leur propre volonté.

Je dispute à tout, à l'esprit, au sçavoir,
Aux présens, à l'expérience,

À la politique, au pouvoir ;
Rien n'est tel que la DILIGENCE.

EMBLÊME.

L'Horloge & l'Eperon marquent naïvement,
Qu'on doit en toutes choses agir DILIGEMMENT.
L'un réveille nos soins par sa grande vîtesse,
Et l'autre est l'aiguillon qui nous pique & nous presse.

DISCORDE.

Divinité malfaisante, à laquelle on attribuoit non-seulement les guerres, mais aussi les querelles entre les particuliers, les brouilleries dans les ménages, les dissensions dans les familles. La *Discorde*, sœur & compagne de Mars, dit Homère, dès qu'elle commence à paroître, s'élève insensiblement ; & bientôt, quoiqu'elle marche sur la terre, elle porte sa tête orgueilleuse jusques dans les Cieux. Pétrone la dépeint les cheveux épars & en désordre, la bouche ensanglantée, les yeux battus & fondant en larmes, grinçant des dents qu'elle avoit toutes noires, dont la langue distilloit une liqueur infectée & puante ; la tête hérissée de Serpens, portant un habit tout déchiré, & agitant une torche de sa main sanglante.

Virgile dit aussi que sa chevelure étoit

composée de Serpens. C'est elle qui, aux noces de Pélée & de Thétis, jetta dans l'Assemblée des Dieux la fatale Pomme qui occasionna entre les Déesses la fameuse contestation dont Pâris fut le Juge; les Dieux ayant refusé de l'être, de crainte d'entrer eux-mêmes, par des sentimens de partialité, dans les débats & les altercations, qui sont toujours les suites de la *Discorde*.

Discorde en Peinture.

On la peint telle qu'une Furie, dont la chevelure est formée de Vipères, & le front ceint d'un bandeau ensanglanté. Elle a le visage pâle, les lèvres livides, le regard furieux, & la bouche écumante. Son vêtement est à plusieurs étages & de différentes couleurs, mais tout taché de sang. Elle tient un Soufflèt d'une main, & de l'autre un Vase de feu.

En voici dans cette description de Pétrone, une image vive, la plus capable d'échauffer l'imagination de l'Artiste.

Infremuere tubæ, ac scisso Discordia crine
Extulit ad superos stygium caput. Hujus in ore
Concretus sanguis, contusaque lumina flebant,
Stabant ærati scabra rubigine dentes;
Tabo lingua fluens, obessa draconibus ora;

Atque inter torto lacerans in pectore vestem
Sanguineam tremula quatiebat lampada dextra.

A l'aspect de ce qui m'offense,
Mes Serpens en sifflant excitent ma vengeance ;
Ma bouche se remplit d'un poison odieux,
Et de longs traits de feu me sortent par les yeux.

Discrétion.

Saint Bernard la nomme Mère des Vertus ; ainsi elle se doit représenter dans l'âge mûr, vêtuë d'une robe d'or, & d'un manteau violèt ; ces couleurs étant les Symboles de la Prudence & de la Gravité. L'aplomb qu'elle tient perpendiculairement, est l'Attribut de la Jeunesse & de la Rectitude. Elle est assise sur un Chameau à genoux, parceque cet animal se mèt ainsi pour donner plus de facilité à le charger, & il a l'instinct de ne reçevoir que le juste poids qu'il peut porter. C'est pour cette raison qu'on en fait l'Attribut de la *Discrétion*.

Je suis craintive, quoique ferme ;
Le plomb toujours en main, je mesure mes pas,
Et j'examine tout jusques au moindre terme,
Afin de ne déplaire pas.

Dissimulation.

Cette figure est généralement drapée d'une étoffe changeante. L'Égide de Minerve, qu'elle a ſur ſa poitrine, indique qu'un cœur diſſimulé eſt impénétrable; elle ſe couvre le viſage avec un Maſque, qui eſt l'Emblême de la Fauſſeté. Son Attribut eſt une Pie : cet Oiſeau a le plumage blanc & noir; & ſes careſſes ſont traîtreſſes, & mêlées de coups de bèc.

Distinction du bon et du mauvais.

On peint ce ſujèt ſous la figure d'une Matrône dans une attitude ſoutenuë, pour indiquer que la faculté de diſtinguer, eſt le propre de l'âge expérimenté. Les Attributs de cette figure ſont pris allégoriquement des inſtrumens propres à l'Agriculture, & nous démontrent que, pour ne pas confondre le bon, il faut le ſçavoir diſtinguer du mauvais. Avec le Crible, on ſépare le bon grain de l'ivraie, & le Rateau ſert au Laboureur à enlever les pierres & les mauvaiſes herbes.

Virgile, au premier Livre des Géorgiques, dit :

Quod niſi & aſſiduis herbam inſectabere raſtris.

Pour connoître les vrais amis,
Les vraies, les fausses richesses,
Le monde, & toutes ses souplesses;
Je passe tout par le tamis.

DIVINATION.

L'homme toujours inquièt pour l'avenir, a cherché dans tous les temps à en pénétrer les secrèts. La *Divination* au commencement ne fut peut-être qu'un Art ingénieux & subtil; qui, à force de réflexions sur le passé, tâchoit de découvrir ce qui pouvoit arriver dans des conjonctures à peu près semblables. Mais cet Art s'accrut bientôt d'une infinité de manières, sur-tout en passant par les mains des Égyptiens & des Grècs : ces deux Peuples osèrent en faire une science dans les formes, accompagnée d'un long détail de règles & de préceptes; & pour la mettre à l'abri de l'examen, ils sçurent l'allier à la Religion par différentes chaînes. La *Divination* s'exerçoit par les Astrologues, par les Augures, par ceux qui jettoient les Sorts, qui consultoient les entrailles encore fumantes des victimes : & tous ces gens-là s'appelloient en général, *Devins*.

DIVINITÉ.

La blancheur du vêtement de cette

figure, dénote la pureté de l'essence des trois Personnes Divines, qui sont l'objèt de la Sçience des Théologiens. Elle a sur la tête & dans chacune de ses mains une flamme ardente : ces trois flammes sont disposées de façon, que chacune d'elles se trouve aux angles d'un triangle équilatéral, qui est le Symbole de la Trinité.

Quoiqu'à l'esprit humain je sois inaccessible,
Cette Vierge & ce Feu font voir que l'Unité
N'est pas incomparable avec la Trinité ;
Et qu'à cet égard-là je suis compréhensible.

DOCILITÉ.

La *Docilité* ést une aimable qualité dé l'esprit, de laquelle naît la Complaisance, qui fait le plus cher lien de la Société. On la personnifie par la figure d'une jeune fille graçieuse & riante, dont le regard est soumis & affable. Elle est succinctement vêtuë d'une étoffe blanche, qui est la couleur symbolique de la candeur de son âme. Le petit Chien & la Péruche qu'elle tient, sont des Attributs qui conviennent, à cause de leur obéissance & de leur envie de plaire.

L'Orgueil est la Vertu qu'adorent les Mortels ;
On ne me dresse plus aujourd'hui des Autels.

Etre d'humeur douce & ſoumiſe,
On paſſe pour un ſot, & l'on n'eſt point de miſe.

Doctrine.

C'eſt le nom de la Sçience qui règle les mœurs, & qui inſtruit de la Religion. En voici l'Allégorie figurée dans une Matrône vêtuë d'une étoffe d'or & d'un manteau violèt, qui ſont les couleurs ſymboliques de la Puiſſance & de la Gravité. Le Scèptre qu'elle tient, au haut duquel eſt un Soleil rayonnant, ſignifie que ſa lumière diſſipe les ténèbres de l'ignorance. Le Livre ouvert qu'elle a ſur ſes genoux, indique qu'elle eſt libérale de ſes documens. Cette Vérité ſe trouve encore ſymboliſée par la flamme ardente qu'elle a dans ſa main, & à laquelle un Enfant allume un Flambeau.

Prêt à m'ouvrir à tout le monde,
Je me préſente à tous avec les bras ouverts;
Si je puis leur montrer mille ſecrèts divers,
C'eſt que le Ciel me rend féconde.

Doctrine Parfaite.

Aimez les gens ſçavans, chériſſez les Sçiences,
Et tâchez d'être docte avec un ſoin ardent:
Mais à votre ſçavoir ajoutez la prudence;
Etre docte eſt bien peu, ſi vous n'êtes prudent.

D O D O N E.

Voici l'origine de l'Oracle de Dodone, ſuivant la Fable. Jupiter avoit fait préſent à ſa fille Thébé de deux Colombes qui avoient le don de la parole. Ces deux Colombes s'envolèrent un jour de Thèbes en Égypte, pour aller l'une en Libye fonder l'Oracle de Jupiter *Ammon*, & l'autre en Épire, dans la Forêt de Dodone, où elle s'arrêta ; elle apprit aux habitans du pays, que l'intention de Jupiter étoit, qu'il y eût un Oracle en ce lieu-là. L'Oracle s'y établit auſſi-tôt, & il ne tarda pas d'avoir un grand nombre de Conſultans. Hérodote explique cette Fable, en donnant l'Hiſtoire de l'établiſſement de l'Oracle de *Dodone*. Deux Prêtreſſes de Thèbes, dit cet Auteur, *Liv. I.* furent autrefois enlevées par des Marchands Phéniciens : celle qui fut venduë en Grèce, établit ſa demeure dans la Forêt de *Dodone*, & fit conſtruire une petite Chapelle au pied d'un Chêne, en l'honneur de Jupiter, dont elle avoit été Prêtreſſe à Thèbes ; & ce fut là que s'établit cet Oracle, le plus ancien de la Grèce. Quant à la Fable des Colombes, elle vient de ce que le même mot grèc πελέαι ſignifioit des Colombes ou des vieilles femmes ; & les

Grècs toujours portés au merveilleux, au lieu de dire qu'une Prêtresse de Jupiter avoit déclaré la volonté de ce Dieu, dirent que c'étoit une Colombe qui avoit parlé.

Dans cette Forêt de *Dodone*, il y avoit une Fontaine qui couloit avec un doux murmure au pied d'un Chêne. La Prêtresse interprêtoit ce bruit, & annonçoit l'avenir sur ce murmure : c'est ainsi que l'Oracle se rendit dans les commencemens ; mais dans la suite on y chercha bien plus de façon. On s'avisa de suspendre en l'air des Vases d'airain, des espèces de Chaudrons, auprès d'une Statuë de même métal aussi suspenduë, & qui tenoit à la main un fouèt d'airain à plusieurs cordes & mobiles ; le vent venant à ébranler cette figure, elle frappoit les Chaudrons, qui s'entrechoquoïent les uns les autres, & rendoient un son qui duroit assez long-temps ; c'est sur les variétés de ce son, qu'on annonçoit l'avenir. De-là venoit le proverbe : *l'Airain de Dodone*, dont on usoit quand quelqu'un parloit trop. Enfin c'étoient les Chênes de la Forêt de *Dodone*, qui rendoient les Oracles, dit la Fable ; c'est-à-dire, que les Ministres de cet Oracle se tenoient cachés dans le creux des Chênes, lorsqu'ils donnoient leurs ré-

ponſes ; & comme les Conſultans, par reſpect, ſe tenoient toujours à une certaine diſtance de l'Oracle, ils ne pouvoient s'apperçevoir de la ſupercherie.

ÉNIGME LXXXIV.

Nous ſommes vingt, tous du même âge,
Diviſés en quatre quartiers,
Aux plantes attachés, ſouvent en eſclavage :
Moitié de nous ſont priſonniers ;
Et telle eſt notre deſtinée,
Que c'eſt par notre autre moitié
Que nous ſommes logés en priſon ſans pitié
Pendant tous les jours de l'année ;
Il eſt vrai que pendant les nuits,
De nos cachots étant ſortis,
On nous laiſſe jouir aux heures ordinaires
Des mêmes libertés dont jouiſſent nos frères.

DOMMAGE.

Ce ſujèt doit être caractériſé par la figure d'un homme laid, rechigné, & mal-propre. Il eſt vêtu d'une méchante draperie, dont la couleur reſſemble à celle de la rouille du fer. Il tient un pannier rempli de Taupes & de Rats ; & il a proche de lui une Oye. Ces Animaux étant tous nuiſibles, ſont les Attributs qui lui conviennent. La Vigne ſaccagée par la grêle, eſt alluſive aux *Dommages*, aux-

quels sont sujèts les biens de la campagne exposés aux injures du temps.

Domination.

Ce qui fait tout l'éclat des Rois,
De leur Conseil & de leur Loix,
C'est la Sagesse & la Prudence,
Mais sur-tout c'est la vigilance.

La *Domination* est le pouvoir & la supériorité du Souverain. On représente ce sujèt par un homme d'âge viril, vêtu d'une longue Tunique & d'une espèce de Manteau Royal. Il tient sous ses genoux un Lion docile au frein. Cet Emblême hiéroglyphique vient des Égyptiens, & signifie que le plus grand Courage & la plus grande Force cèdent toujours au pouvoir dominant; lequel à son tour, pour se conserver, doit être réglé par la Prudence, dont le Serpent qui entoure la tête de cette figure, est le Symbole. Le Scèptre qu'elle tient, au haut duquel est un Œil, est un Emblême qui signifie qu'il faut être clair-voyant pour *dominer*. C'est ainsi que dit Plutarque, parlant d'Osiris :

Regem enim & Dominum Osirim oculo, & Sceptro Pictis exprimunt, & nomen quidam interpretantur Multioculum.

DOUCEUR, ou MANSUÉTUDE.

On personnifie la *Douceur* par la figure d'une jeune fille aimable & graçieuse. Cette Vertu, qui est le principal mérite du beau Sèxe, s'annonce par un maintien modeste. L'Olivier dont elle est couronnée, étoit dédié par les Anciens, à la Paix, & à Minerve, Déesse de la Sagesse. L'Éléphant lui est donné pour Attribut, à cause de la bonté de son cœur; l'Agneau pour la *Mansuétude*, dont il est le Symbole, selon l'application qu'en fait l'Écriture; & la Colombe lui convient aussi, étant l'Emblême symbolique de la *Douceur*.

DOUCE MORT.

Le Symbole d'un Rameau d'Olivier & du Cyprès passé en sautoir, est la figure emblématique d'un grand Capitaine qui meurt en triomphant sur ses ennemis. Il n'y a point en effèt de *Mort plus douce*.

DOULEUR CORPORELLE.

Elle est personnifiée par une figure vêtuë d'une robe noire, & poussant des cris vers le Ciel. Un monstrueux Serpent l'entoure, & après lui avoir lié les pieds par ses replis, il lui gagne le corps, & cherche

à lui piquer le cœur, malgré les efforts qu'elle fait pour l'éloigner. Elle tient une Torche éteinte, mais qui fume encore; ce qui signifie que l'abattement où jette la *Douleur*, éteint presque le feu de l'âme.

Rien ne peut égaler mes maux,
Mes infortunes, mes travaux :
Il suffit d'être misérable,
De toute part on vous accable.

Doute.

C'est l'embarras qui tient l'esprit dans l'incertitude, lorsqu'il s'agit de faire un choix. On en donne l'Image allégorique par la figure d'un jeune homme qui marche dans les ténèbres, qui tient d'une main une Lanterne, & de l'autre un Bâton; dont il s'aide pour trouver le meilleur chemin, parmi plusieurs sentiers remplis de pierres.

Toujours irrésolu, je ne fais jamais rien
Où je ne fasse voir mon peu d'expérience;
Soit que je fasse mal, soit que je fasse bien,
Je *doute* toujours & je balance.

Dragon.

Cet Animal est consacré à Minerve, pour marquer, dit-on, que la véritable

Sagesse ne s'endort jamais : il est aussi consacré à Bacchus, pour exprimer les fureurs de l'yvresse. Plutarque le donne encore aux héros. Ces fameux *Dragons* par lesquels les Poëtes font garder l'un le Jardin des Hespérides, la Toison d'Or; l'autre le Delphes, la Fontaine de Thèbes, sont ou quelques Dogues, ou même des hommes qui étoient les Gardiens ; car le mot grèc Δράκων signifie aussi un surveillant, un clair-voyant.

Druides.

Les *Druides* étoient, chez nos anciens Gaulois, les principaux Ministres de la Religion, qui avoient sous eux grand nombre de Ministres subalternes; tels que les *Bardes*, les *Eubages*, les *Vates*, les *Sarronides*. Ils menoient une vie fort retirée, & fort austère, du moins en apparence. Cachés dans le fond des Forêts, ils n'en sortoient que rarement; & c'étoit là que toute la Nation alloit les consulter. Ils avoient plusieurs Colléges répandus dans toutes les Provinces des Gaules, où ils étoient chargés de l'Éducation de la Jeunesse. Le premier & le plus considérable de ces Colléges étoit celui du Pays Chartrain; c'étoit là, que résidoit le Chef suprême des *Druides* : c'étoit dans

les bois de cette contrée, que s'offroient les grands Sacrifices, & où se faisoient toutes les grandes Cérémonies que prescrivoit la Religion. Après ce Collége, celui de Marseille étoit le plus renommé, sur-tout le bois où s'assembloient les *Druides*. La description qu'en fait Lucain, *Liv. III*, *v.* 399, lorsqu'il raconte comment César le fit abattre, inspire je ne sçais quelle frayeur religieuse, qui frappe & qui saisit. Leur autorité étoit si grande, même dans le civil, qu'on n'entreprenoit aucune affaire sans les consulter auparavant. Ils présidoient aux États, résolvoient la Guerre ou la Paix à leur gré, déposoient les Magistrats, & même les Rois, quand ils n'observoient pas les Loix du Pays. La Justice ne se rendoit que par leur Ministère; & ceux qui refusoient de se rendre à leurs décisions, étoient frappés d'anathême; tout Sacrifice leur étoit interdit, & le reste de la Nation les regardoit comme impies, qu'on n'osoit même fréquenter.

Afin que leur Doctrine ne fût connuë de personne, & qu'elle parut plus mystérieuse non-seulement aux Étrangers, mais aux Gaulois mêmes, les *Druides* n'écrivoient rien; mais ils chargeoient leur mémoire, & celle de leurs Disciples, d'un

nombre prodigieux de vers obſcurs, qui contenoient leur Théologie, & dont ils ne donnoient l'explication, qu'avec de grandes réſerves. Ils s'adonnoient à l'Aſtrologie, à la Divination, à la Magie, & à tous les preſtiges qui l'accompagnent. Ils faiſoient croire aux Peuples, qu'ils avoient le pouvoir de ſe transformer en différentes figures, d'aller à leur gré au milieu des airs, & de faire toutes les autres folies des Magiciens les plus experts. Mais de toutes leurs ſuperſtitions, la plus cruelle étoit celle qui les portoit à immoler à leurs Dieux des victimes humaines, ou de s'en ſervir pour pratiquer la Divination. Diodore, *Liv. V*, dit qu'ils immoloient un homme, en lui perçant le corps au-deſſus du Diaphragme; l'homme tombé, ils établiſſoient leur Divination ſur ſa chûte, ſur ſa palpitation, ſur le ſang qui couloit, & ſur les mouvemens qu'il faiſoit; ayant, diſoient-ils, des expériences ſûres pour cela.

DRYADES.

Ces Nymphes étoient les Divinités qui préſidoient aux Bois & aux Arbres en général. On n'entroit jamais dans une Forêt, qu'on ne rendît quelque hommage à ces Divinités prétendues. On les avoit

imaginé pour empêcher les Peuples de détruire trop facilement les Forêts. Pour couper des Arbres, il falloit que les Ministres de la Religion déclaraſſent, que les Nymphes qui y préſidoient, s'en étoient retirées, & les avoient abandonnés.

Duel.

Evitez de bien loin tous ces Boureaux infâmes,
Qui vantent les Duels, ces Loix pleines d'horreurs;
Et qui livrent aux Démons leurs corps & leurs âmes,
Pour une vanité qu'ils nomment Point d'honneur.

E.

Cette cinquième Lettre de l'Alphabèt eſt priſe des Latins, qui la tenoient des Grècs. Ceux-ci l'avoient reçuë des Phéniciens, & de Cadmus, qui la leur avoit portée; car les Phéniciens avoient la même Langue & les mêmes caractères que les Hébreux. Or la forme du *Hé* Hébreu étoit la même que celle de notre *E*; ainſi qu'on le peut voir ſur les Médailles Hébraïques. Toute la différence qu'il y a, c'eſt que les Hébreux liſant de droite à gauche, ils tournoient cette Lettre en ce ſens, *Ǝ*; au lieu que les Grècs, les Latins, & toutes les Langues modernes, liſent de gauche à droite, l'écrivent dans

un sens différent *E*. Ensuite, en écrivant vîte, & faisant la traverse d'en-haut, la perpendiculaire & la traverse d'en-bas tout d'un seul trait & sans lever la main, on l'a arrondis comme un C; puis ajoutant la traverse du milieu, de-là s'est formé *e*, qui est la petite forme de cette Lettre.

On trouve dans bien des Dictionnaires, que la Lettre *E*, chez les Anciens, étoit une Lettre numérale, qui signifioit 250, suivant ce Vers :

E quoque ducentos & quinquaginta tenebit.

Mais il faut remarquer, que ce n'est pas chez les Anciens, que cet usage des Lettres Latines numérales a eu lieu. Isidore de Séville, Auteur du septième siècle, le dit en termes exprès au premier Livre de ses Origines, *ch. 3, Latini autem numeros ad Litteras non computant.* Cela fut introduit dans un temps de barbarie & d'ignorance.

E A U.

Cet Élément a été une des premières Divinités du Paganisme. Thalès de Milèt, après les plus anciens Philosophes, enseignoit, que l'*Eau* étoit le Principe de toutes choses; qu'elle avoit la meilleure part à la production des Corps; qu'elle rendoit

la Nature féconde, nourrissoit les Plantes & les Arbres; & que sans elle, la Terre sèche, brûlée, & sans aucun suc, demeureroit stérile, & ne présenteroit qu'un desert affreux. Les Anciens Perses avoient un très-grand respect pour l'*Eau*, lui offroient des Sacrifices, & poussoient même la superstition, selon Hérodote, jusqu'à n'oser cracher dans l'*Eau*, s'y baigner, s'y laver les mains, y jetter la moindre ordure, non pas même s'en servir pour éteindre le feu. Les Grècs & les Romains étoient trop superstitieux, pour n'avoir pas adopté le Culte rendu aux *Eaux*. L'Antiquité nous fournit mille exemples de ce Culte établi chez eux; leurs Temples renfermoient les Statuës des Fleuves & des Fontaines, comme celles des autres Dieux. On leur avoit consacré des Autels, & on leur y faisoit des Libations & des Sacrifices.

ÉNIGME LXXXV.

N'avez-vous jamais vû deux petites armées,
Qui l'une contre l'autre avec ordre animées,
Se livrent de rudes combats?
Rien n'y manque pour battre ou pour se bien défendre;
Cavaliers, Généraux, Mousquetaires, Soldats;
Enfin ce qui va vous surprendre,

La Reine suit son Roi ; sans craindre le danger,
Elle court à grands pas sur le Prince étranger ;
Tous, jusqu'aux piétons, signalent leur courage.
Bientôt maint & maint personnage
Se livre à l'ennemi pour défendre son Roi.
Tout se trouble, la Reine tombe,
Le Roi fuit, mais en vain, sous les coups il suc-
combe.
Adieu, Lecteur ; devinez-moi.

ÉNIGME LXXXVI.

Je suis Nymphe invisible,
Qui fais de l'air mon Elément ;
Et qui ne seroit plus sensible,
Si je n'avois point eu d'Amant.
Dans l'éclat où je suis, ce bel objèt me touche ;
J'en parle & je n'ai point de bouche.
Cent fois je meurs & revis en un jour ;
Et ceux qui comme moi sont Martyrs de l'Amour,
Me viennent consulter au fort de leur Martyre :
Mais je leur donne un conseil déçevant,
Autant en emporte le vent ;
Et je ne leur dis rien, que ce qu'ils me font dire.

ÉCHO.

Cette fille de l'Air & de la Langue, dit Ausonne, étoit une Nymphe de la suite de Junon ; mais qui servoit quelquefois Jupiter dans ses amours. Lorsque ce Dieu étoit avec quelqu'une de ses Maîtresses,

Écho, pour empêcher Junon de s'en apercevoir, l'amusoit par de longs discours. La Déesse ayant découvert son artifice, résolut de punir cette démangeaison de parler, & condamna la Nymphe à ne plus parler, qu'on ne l'interrogeât, & à ne répondre qu'en peu de mots aux questions qu'on lui feroit. Cette Nymphe babillarde fut aimée du Dieu Pan, & le méprisa ensuite. Ayant un jour rencontré le beau Narcisse à la Chasse, elle en devint éperdument amoureuse, & se mit à le suivre, sans cependant se laisser voir. Après avoir éprouvé long-temps les mépris de son Amant, elle se retira dans le fond des bois, & alla se cacher dans les lieux les plus épais. Depuis ce temps-là, elle n'habite plus que les Antres & les Rochers. Là, consumée par le feu de son amour, & dévorée par le chagrin, elle tomba dans une langueur mortelle, & devint si maigre & si défaite, qu'il ne lui resta que les os & la voix : ses os mêmes furent changés en rochers, & elle n'eut plus que la voix. Fable physique, inventée pour expliquer d'une manière ingénieuse le phénomène de l'*Écho* : ou, si l'on veut, quelque Nimphe s'étant égarée dans les bois, ceux qui la cherchoient, n'ayant entendu que la voix de l'*Écho*, qui répondit
à

à leurs demandes, publièrent que la Nymphe avoit été changée en voix.

ÉNIGME LXXXVII.

Je viens ſans qu'on y penſe,
Je meurs en ma naiſſance;
Et celui qui me ſuit,
Ne vient jamais ſans bruit.

ÉCONOMIE.

Jadis l'ECONOMIE étoit un nom chéri,
Et de la femme & du mari.
Tout change, point de règle en ce ſiècle barbare.
L'un eſt prodigue, & l'autre avare.

L'Économie eſt repréſentée ſous la figure d'une vénérable Dame, ayant ſur ſa tête une Couronne d'Olivier, en ſa main gauche un Compas, de la droite une Baguette, & à ſon côté un Timon de Navire; véritable Symbole pour conduire une maiſon ſuivant ſon revenu.

ÉNIGME LXXXVIII.

De toutes les Saiſons que l'on voit arriver,
Comme je ne ſers qu'en hyver,
Dans les autres on me mépriſe;
Il faut qu'il vienne un vent de biſe,
Pour me remettre dans mes droits.
Je me chauffe par-tout ſans brûler de mon bois;

Je ne vais point chez la canaille.
Je suis d'une difforme taille ;
Mais qu'importe ? Tel que je suis,
Je parle d'amour à cent Belles ;
Je leur fais de plaisans récits,
Et je vois que les plus cruelles
Ne peuvent pas me rebuter.
Quelquefois je les fais chanter ;
Et pour en dire davantage,
Soit que je touche ou non leur cœur,
Dans un innocent badinage,
J'en ai toujours quelques faveurs.

ÉNIGME LXXXIX.

Je suis d'une étrange figure,
Je marche tout à l'aventure,
Et recule en marchant, quand il faut avancer.
On ne voulut jamais que j'apprisse à danser,
Pas même la moindre cadence ;
Mais hélas ! belle conséquence !
Quand mes parens l'auroient voulu,
Pauvre sotte ! l'aurois-je pû ?
Quoi qu'il en soit, beau Paon, avec votre plumage,
Serin avec votre ramage ;
Et vous, Margot la Pie, avec un léger pied,
Qui semblez en sautant danser le passe-pied ;
Si je ne flatte point l'oreille ni la vûë,
Etant de vos dons dépourvûë,
Ne vous moquez point tant de moi ;
Je puis à peu de frais flatter le goût d'un Roi.

ÉNIGME XC.

Je tiens, comme les Dieux, regiſtre des penſées ;
Je fixe la parole, & je lui donne un corps ;
Du Temple d'Apollon j'ouvre tous les tréſors ;
Mon Art mèt ſous vos yeux les Hiſtoires paſſées ;
Mes forces par le temps ne ſont jamais uſées,
Et mes charmes puiſſans reſſuſcitent les morts :
Pour moi, du noir Cocyte ils repaſſent les bords,
Et viennent triompher des Parques abuſées.
J'entretiens les plus ſourds ſans parole & ſans bruit ;
Je paſſe à ma couleur pour fille de la nuit.
Je mèts dans un grand jour les plus ſecrèts Myſtères ;
J'inſtruis cet Univers de l'un à l'autre bout :
Et quand on me conſulte afin de ſçavoir tout,
Ainſi qu'un enchanteur j'uſe de caractères.

ÉNIGME XCI.

Je ſers aux beſoins des humains,
Sans reçevoir de récompenſe ;
Les malades plus que les ſains
Ont beſoin de mon aſſiſtance :
Et mon corps ſans pieds & ſans mains,
Eſt rond dans ſa circonférence.
Je ſuis ouverte quelquefois :
J'ai deux oreilles ſans entendre ;
Et c'eſt par ces deux ſeuls endroits,
Que je ſuis plus facile à prendre.

Par trois lettres de l'alphabèt,
On peut dévoiler mon secrèt.
Joignez la cinquième à l'onzième,
Mettez entre deux la sixième,
Vous trouverez mon nom tout fait.

ÉDUCATION.

On personnifie l'*Éducation* par la figure d'une Matrône vêtuë d'une étoffe d'or, & environnée d'un rayon de lumière, pour faire connoître qu'elle doit être aidée de la Grâce de Dieu. C'est ce qui fait dire à Saint Paul, *Ép. I. Cor.*

Ego plantavi, Apollo rigavit, Deus *incrementum dedit.*

Elle est en action de faire lire un Enfant, & a proche d'elle un jeune Arbrisseau lié étroitement à un pieu pour le redresser, selon ce précepte de Galien ;

Puerorum Educatio *similis est culturæ, qua in plantis utimur.*

La Verge qu'elle tient, lui est donnée sur cette autorité de Salomon, *Prov.* 29.

Virga atque Correctio tribuit Sapientiam.

Dans la conduite des enfans,
Tout dépend des commencemens.
Un Arbre, dans le temps qu'il est très-jeune & tendre,
Prend sans peine les plis qu'on lui veut faire prendre.

Effort généreux et naturel.

La crainte d'un Péril évident & pressant, loin d'affoiblir le courage, doit le fortifier; le danger augmente même les forces corporelles. Ainsi cet *Effort* aussi naturel que généreux, se caractérise allégoriquement par un homme robuste; qui, chargé du poids précieux de sa femme & de ses enfans, traverse à grands pas des flammes ardentes, afin de sauver leurs vies & la sienne.

Nous avons un bel Éxemple de ce sujèt dans Virgile, lorsqu'il fait dire à Énée au moment que ce Héros veut sauver de Troye incendiée, son père, sa femme & son fils.

Ergo age, care Pater, cervici imponere nostræ:
Ipse subibo humeris, nec me labor iste gravabit:
Quo res cumque cadent unum, & commune periclum,
Una salus ambobus erit.

Æneid. Lib. II.

Effort avec tromperie.

C'est le propre de la Poltronnerie de cacher sa crainte sous l'apparence de la valeur : ainsi ce sujèt est exprimé par une

figure qui se fait un Bouclier de la peau d'un Lion; tandis que par son attitude craintive, elle donne à connoître sa Pusillanimité. Le Renard qui est caché derrière ce prétendu rempart, est l'Attribut de cette sorte de Fourberie.

EFFRONTERIE.

Selon Aristote, *Ch. 6. de Phys.* le front spaçieux, le regard fixe, les paupières rouges, & le teint enflammé, sont les signes qui caractérisent l'*Effronterie.* On la peint dans une attitude lascive, & vêtue sans déçence; elle a la gorge découverte, aussi les cuisses.

Son Attribut, selon P. Valer. est une Guenon qui regarde ses parties honteuses dans un miroir.

ÉGALITÉ.

Je suis toujours la même, en tout temps, en tout lieu,
Je tiens égale la Balance.
Je ne prends nul parti; mais ce juste milieu
Est plus mal aisé qu'on ne pense.

L'*Égalité* est représentée sous la figure d'une femme de moyen âge, tenant une

Balance de la main droite, & de la gauche le Nid d'une Hirondelle qui donne à manger à ses petits. On convient que la Balance est le Symbole de la Justice, qui pèse équitablement les actions de tout le monde pour la rendre à chacun. Les Égyptiens ont pris l'Hirondelle pour le même Symbole, disant que cet Oiseau, vrai père de famille, partage également la portion de ses petits.

ÉGIDE.

Les Poëtes donnent le nom d'*Égide* à tous les Boucliers des Dieux. Agamemnon, dans Homère, menaçe les Troyens de la colère de Jupiter : *Ce Dieu branlera contre eux*, dit-il, *sa redoutable* ÉGIDE. Cette *Égide* de Jupiter étoit couverte de la peau de la Chèvre Amalthée. Le même Poëte dit, qu'Apollon couvroit le corps d'Hector de son *Égide* d'or, pour le garantir de la corruption. Mais depuis la Victoire de Minerve sur le Monstre *Égide*, le nom en fut donné particulierement au Bouclier de cette Déesse. Autour de cette *Égide*, étoient la Terreur, la Querelle, la Force, la Guerre ; & au milieu paroissoit la Tête de Gorgonne environnée de Serpens.

ÉNIGME XCII.

Je ſuis brillante & dégagée,
Mais d'une grande dureté ;
Soit jeune, ſoit âgée,
J'ai toujours la même beauté.
Lorſque j'entre en ſervice,
Voici quel devient mon office.
Je paſſe & je repaſſe, & je tire après moi
Certain je ne ſçai quoi,
Qui ne me quitte guère,
Qu'il ne ſoit dans l'emploi.
J'en ai pourtant au Monde, au Monaſtère,
Chez la Reine, chez la Bergère,
Toutefois, ô Deſtin ſévère !
O noire trahiſon !
Quand j'ai fait mon devoir, on me mèt en priſon.

ÉLECTION.

Elle dépend de la volonté & de la liberté dans le choix, mais elle doit être le fruit d'un mûr éxamen ....

Son vêtement violèt eſt le Symbole de la Prudence qui lui convient. La Chaîne d'or qu'elle a au col, & à laquelle eſt attaché un Cœur, étoit, chez les Égyptiens, le Hiéroglyphe du bon Conſeil. On la peint aſſiſe entre deux chemins, dans l'un deſquels rampe un Serpent, & dans l'autre un Arbriſſeau verdoyant qu'elle

indique d'une main, en montrant de l'autre l'Inſcription,

Virtutem eligo.

La Vertu bien ſouvent eſt l'objèt du mépris ;
L'homme aveuglé qu'il eſt, lui préfère le Vice :
Mais comme avec le temps il en connoît le prix,
Il faut enfin qu'il la choiſiſſe.

ÉNIGME XCIII.

Nous ſommes quatre enfans, auſſi vieux que le Monde,
Qui dans un vaſte lieu d'une figure ronde,
Bâti ſans aucun fondement,
Occupons quatre appartemens
A quatre différens étages ;
Où le Père commun en faiſant nos partages,
Nous mit après qu'il nous eut faits,
Pour ſuſpendre l'effèt d'une immortelle guerre,
Capable de confondre & le Ciel & la Terre,
Et nous faire jouir d'une durable paix.

Quoique ſouvent prêts à nous battre,
Mille & mille ſujèts nous renferment tous quatre.
Ce n'eſt que par nos bons accords
Que ſubſiſtent les plus beaux corps ;
Ils ſont tous compoſés du nôtre :
Et ſi quelqu'un de nous devient plus fort que l'autre,

Dans la haute, moyenne, ou basse région,
Par de funestes coups que l'on ne peut comprendre,
Nos ouvrages détruits & tous réduits en cendres,
Nous reprochent bientôt notre désunion.

ÉLÉMENT.

LE FEU.

On personnifie le *Feu* par une figure qui tient un Vase, dans lequel brille une flamme ardente. Elle est éclairée des rayons du Soleil, & a pour Attribut une Salamandre dans un brasier.

Cet Animal est fait comme un Lézard, mais sa queuë est plus courte & les taches de sa peau plus noires. Il est très-venimeux & si froid, que, selon Aristote & d'autres Naturalistes, loin de mourir dans le feu, il y vit : voilà pourquoi on en a fait l'Emblême de cet Élément.

ÉLÉMENT.

L'AIR.

L'*Air* se personnifie par une jeune Nymphe assise sur un nuage. Elle est vêtuë d'une draperie légère & transparente ; ses cheveux épars volent au gré des vents.

Ses Attributs sont le Paon & le Caméléon. On sçait comment est fait le pro-

mier de ces Animaux ; quant au dernier, il eſt preſque ſemblable au Lézard : mais ſa tête qui eſt ſans oreilles, a une eſpèce de crête, & ſon muſeau eſt plus pointu : ſa queuë eſt longue & plate ; il a quatre pieds, qui ont chacun trois doigts ſeuls. Quant à l'opinion qu'il vit d'*Air*, elle eſt fauſſe : le changement de ſa couleur vient de l'oppoſition de la lumière & du lieu dans lequel il ſe trouve quand on le voit.

ÉLÉMENT.

L'EAU.

L'*Eau* eſt un Élément qui ſe caractériſe par une une femme qui a ſur la tête une couronne d'argent. Elle eſt peu drapée, & ſa draperie eſt de couleur des ondes maritimes. On l'appuie ſur une Urne, d'où ſort de l'Eau & quelques Poiſſons. Elle tient un Scèptre, & eſt aſſiſe au pied d'un rocher ſur le bord de la Mèr, où l'on voit badiner des Dauphins.

ÉLÉMENT.

LA TERRE.

Cybelle étoit chez les Anciens la Mère des Dieux, & la Déeſſe de la Terre ; ainſi on peint cet Élément ſous la figure d'une

Matrône couronnée de fleurs & de fruits. Elle tient une Tour & un jeune Arbrisseau. Son Attribut ordinaire est un Lion.

ÉLÉPHANT.

Cet Animal est pris, dit-on, pour le Symbole de l'Éternité, à cause de sa longue vie. L'Éternité est désignée dans une Médaille de l'Empereur Philippe, par un Éléphant, sur lequel est monté un petit garçon qui tient des Flèches. L'Éléphant accompagne quelquefois les Mystères de Bacchus, pour marquer le voyage des Indes de ce Dieu. Dans le Royaume de Bengale aux Indes, l'Élépant blanc est en possession des honneurs de la Divinité.

ÉLOQUENCE.

Bien souvent dans le champ de Mars,
J'ai fait ce que n'ont pû les plus grands Capitaines.
Non, rien n'est plus constant ; quelquefois les Césars
Sont moins forts que les Démosthènes.

Comme il faut nécessairement plaire pour persuader, on représente l'*Éloquence* sous la figure d'une femme aimable & belle. Elle a un Casque orné d'une Couronne d'or, qui est l'Emblême de la *Puissance persuasive*, ainsi que l'Égide de Mi-

nerve qui eſt ſur ſa poitrine. La Lire qu'elle tient poſée ſur un Livre, indique qu'elle s'inſinue par la Douceur de ſes paroles, & ſçait convaincre par la Force des raiſonnemens. Elle eſt en action de déclamer, tenant ſous ſes pieds un Foudre, dont les Anciens faiſoient l'Attribut de ce ſujèt, par alluſion au Sçavant Démoſthènes, qu'ils nommoient le Foudre de l'*Éloquence*.

EMBLÊMES.

Origine des Emblêmes.

Les *Emblêmes* ſont auſſi anciennes que le Monde; puiſque le Monde eſt, pour ainſi dire, un *Emblême* de la Divinité. C'eſt du moins la penſée de Saint Paul, qui nous apprend que les choſes que nous voyons, ſont à l'homme autant de figures & d'images ſenſibles, qui lui repréſentent la Sageſſe, auſſi-bien que la Puiſſance de celui qui les a faites. Il eſt vrai que les Créatures ne ſont pas moins deſtinées par cette ſage Providence à notre inſtruction, qu'à ſervir à nos autres beſoins; & les enſeignemens de la Morale ſont preſque tous établis ſur les éxemples de la Nature. Dieu a tellement diſpoſé la vûë agréable de ces objèts, qu'il veut que l'eſprit ſe

rempliſſe de ce qui flatte les yeux, & que nous apprenions de ſa conduite ce qu'il demande de la nôtre. Il ne parla guère aux Prophètes, que de cette manière figurée, leur faiſant voir en images ce qu'il vouloit qu'ils annonçaſſent de ſa part. C'eſt ce qui fit donner le nom de Viſion aux communications ſecrètes qu'il leur fit de ſes Myſtères & des choſes à venir. Jérémie vit une Bombe allumée, qui étoit le Symbole de la colère de Dieu, & de ſes menaçes ſur Iſraël. Il vit une autre fois un Symbole de ſa Juſtice & de ſa Vigilance en une Baguette ſurmontée d'un œil ; & toutes ſes Viſions ne furent qu'autant d'*Emblèmes*, auſſi bien que le Char myſtérieux que vit le Prophète Ézéchiel, & le Coloſſe de quatre métaux que Daniel dit être la figure des Monarchies, & des ſiècles d'Or, d'Argent, de Cuivre & de Fer, dont les Poëtes ont tant parlé. Car le Démon, qui cherche à obſcurcir les vérités éternelles en les imitant, s'eſt ſervi des Poëtes comme de ſes Prophètes ; & les animant d'une fureur toute prophane, leur a inſpiré les inventions des Fables, d'où il a fait les Myſtères de l'Idolatrie. Ceſt ainſi, dit Saint Auguſtin, qu'Homère a fait des Divinités des hommes les plus criminels ;

afin que les crimes ne paruſſent point crimes, & que ceux qui les commettoient, cruſſent imiter les Dieux, & non des hommes. Denis d'Halicarnaſſe, tout idolâtre qu'il étoit, & élevé dans la créance de ces Fables, ne laiſſe pas de les condamner, comme contraires aux bonnes mœurs; & louë les Romains d'en avoir rejetté quelques-unes des plus ſcandaleuſes. Enfin, pour juſtifier les Grècs, qui furent les Auteurs de ces Fables extravagantes, il dit qu'elles ſont des Allégories; c'eſt-à-dire, des figures propres à inſtruire les hommes des Myſtères de la Nature, & des ſecrèts de la Morale & de la Philoſophie.

Les Armes des Héros, les Vaſes ſacrés, les Portes des Temples, les Vaiſſeaux, les Meubles & Buffèts des Anciens, furent chargés d'*Emblèmes*, tirés de l'Hiſtoire & de la Fable.

Eſchile en a peint ſur les Boucliers des Capitaines qui combattirent devant Thèbes. Euripide & Stace ont fait la même choſe à l'égard de ces mêmes Chefs. Le Carquois d'Hercule, dans le Livre dixième de Quintus Smirnæus, eſt orné de Camayeux des Fables de Mercure & d'Argus, de Phaëton foudroyé, de Perſée qui tuë Méduſe, & de Prométhée. Il a peint

les travaux d'Hercule sur le Bouclier d'Euripide. Les Portes du Temple d'Apollon à Cumes & celles du Temple d'Hercule à Cadis, ont de semblables ornemens. Virgile promèt d'en faire sur les Portes du Temple qu'il destine à la gloire d'Auguste. Ovide en a mis à la porte du Temple de Mars; & Catule veut qu'aux noçes de Pelée & de Thétis, on représente sur la couverture du lit nuptial, l'Histoire de Thésée. Entre les larcins de Verrès, Cicéron compte deux Coupes d'argent, enrichies d'*Emblêmes*. La Coupe du Roi Ptérélas, dans l'Amphitrion de Plaute, a le Soleil sur son Char attelé de quatre Chevaux. Les Fables de Persée, de Méduse & de Ganimède, étoient sur la Coupe du Roi Adraste. Mais parceque ces figures pourroient n'avoir été que de simples ornemens, nous apprenons d'Athénée, que la Coupe de Nestor, qu'Homère a décrite au Livre II de l'Iliade, étoit l'image du Monde; que le dessus de cette Coupe représentoit l'Élément de l'Eau. L'Air & la Terre étoient représentés par des Colombes, & les quatre points du Monde par les quatre anses. Enfin, si nous en croyons Athénée, un homme s'amusa de faire un Livre entier des interprétations de cette Coupe.

Le Vaiſſeau des Argonautes étoit orné d'*Emblêmes*, tirés de l'Hiſtoire & de la Fable. Les Gardes des Épées des Héros, leurs Caſques, leurs Cuiraſſes & leurs Boucliers avoient de ſemblables ornemens.

Les Chaldéens furent les premiers qui mirent le Ciel en *Emblêmes*, en donnant des noms & des figures aux Conſtellations, qu'ils deſtinèrent à marquer la différence des Saiſons, la diſtinction des quatre parties du Monde, & les Maiſons du Soleil. Le temps auquel les influences & les aſpècts de cet Aſtre ſont plus favorables à la terre, & la rendent plus riante & plus féconde, fut nommé le Signe des Gémeaux. Ils marquèrent l'égalité des jours & des nuits de l'Automne, par le Signe de la Balance; la rétrogradation du Soleil par le Signe de l'Écreviſſe; ſes ardeurs les plus violentes par le Signe du Lion; & firent de cette ſorte de la connoiſſance du Ciel, une Science *Emblématique*. Les Arabes, les Égyptiens & les Grècs, s'étant fait des Divinités de ces Figures, en firent le ſujèt de leur Idolatrie & de leurs Fables.

Pythagore, ſur cet éxemple des *Emblêmes* des Chaldéens, mit toute la Philoſophie en Paraboles Énigmatiques, faiſant

des *Emblêmes* obſcurs d'une choſe, qui d'elle-même n'eſt déja que trop obſcure. Il crut rendre plus vénérable cette Sçience divine & humaine, en la cachant aux Eſprits médiocres ſous les voiles de ces Enigmes, qui repréſentant d'abord un ſens où tout paroît intelligible, trompent les ignorans; en inſtruiſant ceux qui pénètrent ſous l'écorce de ces Figures, les Myſtères de ces Enigmes.

Socrate fut plus heureux dans les *Emblêmes* qu'il fit de la Morale, puiſqu'il la rendit ſi aiſée & ſi intelligible, que l'on dit qu'il fit deſcendre des Cieux, la Sageſſe & la Philoſophie, que Pythagore & les Arabes ſembloient y avoir guindées.

C'eſt ſur ces *Emblêmes*, que Platon forma le plan de ſes idées; & le Monde, par ſon moyen, commença à ſe remplir de ces images ingénieuſes, qui donnèrent lieu à tant de Fables, & à tant d'inventions Poëtiques. Le fameux Tableau de Cèbes tira de-là ſon origine, & les Tableaux de Philoſtrate. La Poëſie ne fut plus qu'une eſpèce de Peinture. Les Idiles de Théocrite, les Odes d'Anacréon, & tous les Poëmes Épiques ne furent plus que des *Emblèmes* décrits en chants & en récits. Ce fut ce qui obligea Barthélemy Aneau, Principal du Collége de Lyon, de

donner le nom de Poëſie peinte à un Recueil d'*Emblêmes* & de Vers, qu'il publia quelque temps avant ſa mort malheureuſe, ayant été mis en piéces par le Peuple irrité de ce qu'étant Calviniſte ſecrèt, il avoit été ſoupçonné d'avoir jetté, par une fenêtre du Collége, une pierre ſur un Prêtre qui portoit le Saint Sacrement.

Les Inſcriptions dont on accompagna les Statuës, les Bas-reliefs & les Peintures, furent une autre occaſion de l'*origine des Emblêmes*. On voit dans Rome une image d'un jeune homme, qui tient d'une main une Coupe, & de l'autre un Épi & un Pavot, avec cette Inſcription : *Bonus Eventus* ; le Bon Évènement : comme ſi l'on eût voulu dire, que le bonheur de la vie conſiſtoit à Boire, Manger & Dormir, qui ſont des actions animales repréſentées par la Coupe, l'Épi & le Pavot. On mit ces Inſcriptions ſur les Portes des Temples, ſur les Autels, ſur les Monumens publics, ſur les Fontaines, ſur les cheminées, & en divers endroits; où l'on plaçoit des Images & des Bas-reliefs : ce qui fit avec le temps des *Emblêmes* de ces Images & de ces Inſcriptions, que l'on faiſoit ſervir à l'inſtruction du Peuple.

Les Réflexions Morales, Politiques &

Civiles ſur les événemens de l'Hiſtoire, ont auſſi été une autre ſource des *Emblêmes*; puiſque c'eſt le ſentiment de Jules Capitolin, que rien ne doit entrer dans l'Hiſtoire, que ce que l'on peut propoſer à imiter, ou à éviter dans la conduite des hommes.

Ainſi les Exemples de l'Hiſtoire mis en Tableaux ou en Bas-reliefs avec ces réflexions, ſont de véritables *Emblêmes*. Ce fut là l'*Origine des Emblêmes*, que l'Ignorance de cinq ou ſix ſiècles avoit comme enſevelis, lorſqu'Alciat en releva le ſouvenir & la gloire, par le Recueil qu'il publia ſur la fin du quinzième ſiècle.

NATURE DES EMBLÊMES.

Dans les applications que nous faiſons ſur la Nature des choſes, & ſur leurs propriétés, nous n'apprenons que par Images ce que nous apprenons; puiſque rien n'entre dans l'eſprit d'une manière naturelle, qui n'ait paſſé par les Sens & par l'Imagination, dont le propre eſt de recevoir les Images des objèts, & de les préſenter à l'eſprit pour les connoître, & pour les examiner.

C'eſt de ces fidèles Miroirs, que nous viennent les connoiſſances d'où naiſſent nos réflexions; & c'eſt ce qui a fait dire,

que la Vûë & l'Oüie sont les Sens des Disciplines ; parceque ce sont les deux Voies par lesquelles l'âme s'instruit de ce qui est au-dehors d'elle. Il est néanmoins plus aisé de s'instruire par la Vûë, que par la voie de la parole, & par le moyen du discours, qui n'entre pas si aisément dans l'esprit, que ce qui frappe les yeux ; soit que la disposition des peintures ait plus de proportion avec l'Imagination, & la faculté qui conçoit les premières idées des objèts, que n'ont les paroles & le discours ; soit enfin que l'âme s'applique plus à ce qui lui vient par les yeux, qu'à ce qu'elle reçoit par les oreilles. C'est ce qui a fait inventer tant de manières d'Images, pour nous faciliter la connoissance des choses que nous desirons d'apprendre.

Ces Images qui nous instruisent, peuvent se réduire à quatre chefs ; aux *Images Mathématiques*, aux *Images Philosophiques*, aux *Images Théologiques*, & aux *Images Morales*.

Les *Images Mathématiques* sont toutes les Images dont les Arts & les Sciences se servent, pour rendre leurs principes & leurs précèptes plus aisés & plus intelligibles. Toutes les Figures de la Géométrie & de l'Algèbre, tous les Caractères des Langues, les Chiffres des Signes Célestes,

des Aſpècts, des Conjonctions, des Oppoſitions, & des diverſes Phaſes de la Lune ; l'Arbre des Catégories de Porphire, les Images des cinq Ordres de l'Architecture, le Pal, la Façe, le Chef, les Bandes, & les autres Figures du Blaſon, qui ſont purement marques de diſtinction, les Arbres Généalogiques, les Cercles, les Pyramides, & les Chambres de Rémond Lulle, les Figures de la Cabale, & mille autres de cette ſorte ſont *Images Mathématiques*, par leſquelles nous connoiſſons la Figure des choſes, leur Ordre, leur Situation, leur Nombre, leur Diſtinction, & toutes leurs Dimenſions.

Les *Figures Philoſophiques* ſont les Figures Symboliques ; c'eſt-à-dire, qui ont Rapport, Oppoſition, ou Convenance avec les choſes que nous voulons exprimer par ces Figures. Comme la Fumée eſt le Symbole du Feu qui la produit, la *Vîteſſe de la Foudre* ſe repréſente par des traits de Feu ; la *Rapidité du temps* par la Précipitation d'un Torrent qui ne fait que paſſer, ou par un Vaiſſeau qui va à pleines voiles ſans laiſſer de veſtiges de ſa route. En un mot, ce ſont les Propriétés des choſes qui s'expriment par ces Figures.

Les *Figures Théologiques* ſont celles

qui servent à marquer les Mystères de la Religion, & ce sont ces Figures que l'on nomme Hiéroglyphiques; c'est-à-dire, Images Sacrés. Un *Calice avec une Hostie* est l'Image de la Foi & du Saint Sacrement. Le Gril est le Symbole de Saint Laurent; les Cailloux, de Saint Étienne; une Rouë & une Épée, de Sainte Catherine.

Les *Figures Morales* sont les *Emblêmes*, qui sont des Images destinées à instruire les hommes pour la conduite de la vie.

Il est aisé sur ces principes de faire la distinction de ces quatre sortes d'Images, auxquelles on pourroit ajouter les *Images Énigmatiques*, qui sont propres à tenir secrètes les choses que l'on veut cacher; comme les Lettres chiffrées, les Figures de la Cabale, les Caractères Magiques, les Talismans, & les Images sous lesquelles quelques-uns ont affecté de couvrir les Opérations de la Chymie, & les Secrèts du Grand Œuvre.

C'est le propre des *Emblêmes* de rendre intelligibles les choses les plus difficiles, parceque c'est le propre des *Emblêmes* d'enseigner. Il n'en est pas de même des Devises, des Hiéroglyphes, & des Symboles; qui ont presque toujours quel-

que chose de mystérieux & de caché, que tout le monde ne pénètre pas.

Tout *Emblème* est donc aujourd'hui une espèce d'enseignement mis en Image, pour régler la conduite des hommes.

L'Image est la matière de l'*Emblème*, l'Enseignement en est la Forme, & la Règle de la conduite en est la fin. Comme Image, elle est de même nature que les Symboles, les Devises, les Hiéroglyphes, les Portraits, les Revers de Médailles, les Armoiries, & les Énigmes, qui sont aussi des Images. Comme Enseignement propre à régler la conduite de l'homme, il est différent de toutes ces Images; puisque le Symbole ne sert qu'à faire voir les rapports & les convenances des choses naturelles entre elles, ou des choses naturelles avec les choses morales. La Devise n'est que l'Image des desseins & des entreprises que nous formons. Les Hiéroglyphes sont des Images des Choses Sacrées. Les Portraits sont les simples représentations des choses. Les Revers de Médailles sont toutes les Figures que l'on imprime sur l'Or, l'Argent, le Cuivre, & les autres Métaux, quand ces Figures ont deux faces, & sont imprimées sur les deux côtés des Médailles. Les Armoiries ne sont que des marques de Noblesse, qui

servent

ſervent à diſtinguer les Maiſons, les Familles & les Communautés. Les Énigmes ſont des Images dont le ſens eſt obſcur & caché, au lieu que celui des *Emblêmes* doit être clair & intelligible pour enſeigner. Il y a néanmoins quelques rapports entre les *Emblêmes* & quelques-unes de ces Images; puiſque les Figures des *Emblêmes* peuvent être ſymboliques. Les mêmes corps qui ſervent aux Deviſes, peuvent ſervir aux *Emblêmes*, & la plupart des Deviſes peuvent devenir *Emblêmes*; lorſqu'au lieu d'en faire l'Image d'un deſſein particulier, nous en faiſons un Enſeignement général. L'*Emblême* peut auſſi tenir lieu de la nature des Hiéroglyphes, quand il ſert à nous inſtruire des Myſtères & des Maximes de la Religion. Il peut être mis en revers ſur les Médailles, en camayeu & en bas-relief ſur les Pierres précieuſes & ſur les Marbres.

Il y a des Armoiries qui peuvent être *Emblématiques*, comme celles de Jean Parvy, Évêque de Senlis, & puis de Troye en Champagne, qui portoit une Croix chargée d'une tige de penſées ou fleurs de la Trinité : la Croix accompagnée, au premier canton, d'une Gloire rayonnante; au ſecond, d'un Nuage obſcur, d'où ſortoient des traits de feu; le

troisième, de trois Vers étendus en face ; & le quatrième, d'un Feu, avec ces mots pour Devise : *Utinam novissima providerent.* C'étoit l'Image des quatre Fins de l'homme qu'il vouloit toujours avoir dans la pensée. Les Vers lui représentoient la *Mort* ; le Nuage obscur avec les traits de feu, le *Jugement* ; le Feu, l'*Enfer* ; & les Rayons de la Gloire, le *Paradis*. On fait aussi des Énigmes du Procès, du Temps, de la Mort, de la Raison, de la Noblesse, du Mérite, & de la Vertu, qui sont *Emblématiques*, & qui instruisent les mœurs, quand le sens en est développé. C'est ce qui fait voir que l'*Emblême* est la plus étenduë de toutes les Images ingénieuses, & par conséquent la plus aisée à trouver.

MATIÈRE DES EMBLÊMES.

Ce sont les Images qui sont la *Matière des Emblêmes*, puisque les *Emblêmes* sont des instructions qui doivent frapper les yeux, pour passer de-là à l'âme. Ces Images se tirent de toutes les choses sensibles, & des Êtres spirituels que nous pouvons représenter sous ces Figures humaines. Ainsi la Nature, les Arts, les Fables, les Métamorphoses, les Proverbes, les Apologues, les Sentences Morales, les Axiomes des Sciences, les Exemples de l'His-

toire, & les Fictions des Poëtes, sont la *Matière des Emblêmes* ; puisque la Nature, les Arts, les Fables, les Métamorphoses, les Proverbes, les Apologues, les Sentences, les Axiomes, l'Histoire & les Inventions des Poëtes, ont des Images qui peuvent nous instruire.

Il n'y a rien dans la Nature qui ne puisse nous instruire pour les Mœurs, & pour la Conduite de la vie, soit que nous considérions le Ciel, les Élémens, les Plantes, les Animaux, & les Entrailles mêmes de la terre. Ainsi nous pouvons dire à l'homme ce que Dieu dit autrefois à Achaz : *Cherchez des instructions en* IMAGES *& en Figures dans le Ciel & jusques dans les Enfers.* Il n'y a donc ni Astre, ni Plante, ni Fleur, ni Animal, qui ne puisse entrer en *Emblême*, & servir à nous instruire.

Ainsi le Fils de Dieu s'est servi souvent du Soleil, pour nous faire des Instructions, & nous donner des enseignemens. Il en a fait un *Emblême* de son Incarnation, quand il dit dans un Pseaume, „ qu'il viendra à pas de Géant comme „ cet Astre, qu'il fera sa course comme „ lui d'un bout du monde à l'autre par „ ses lumières & par ses bienfaits, & qu'il „ n'y aura nul dans le monde qui ne sente

» les effèts de ses influences ». Tantôt, pour nous exciter à l'amour de nos ennemis, il nous le représente qui se lève sur les bons & sur les méchans ; tantôt il nous ordonne de considérer les oiseaux & les lys des champs, pour nous faire admirer sa Providence. Enfin il n'y a rien dans la Nature, qu'il ne veuille que nous regardions attentivement pour notre instruction, jusqu'aux herbes & aux serpens. Les Prophètes font la même chose ; ils nous proposent les Abeilles, les Fourmis, le Lion, les Taureaux, les Licornes, le Phénix, l'Autruche, l'Aigle, la Colombe, les Mouches, les Araignées, les Lézards, les Serpens, & toutes les Plantes. Ainsi tous les Livres des Prophètes, & particulièrement ceux du Sage, sont pleins d'*Emblêmes.*

Les Arts n'en fournissent guère moins que la Nature. Le Fils de Dieu nous en fait un, d'un homme qui bâtit sur le sable, & d'un autre qui bâtit sur un rocher : d'un homme qui sème du grain. La plûpart de ses Paraboles sont tirées de l'Agriculture, de la Guerre, du Commerce, de la Pêche, de la Boulangerie, & des Arts les plus familiers. Saint Paul nous a fait dans ses Épitres des *Emblêmes* excellens, tirés de la Poterie, de la Maçonnerie, des Jeux

Olimpiques, de la Lutte, des Combats, & de l'Agriculture

Toutes les Fables des Anciens n'ont été que des *Emblêmes*, s'il en faut craire le Chancelier Bacon, qui en a donné les interprétations en un Traité exprès. Combien de fois a-t-on fait de la Fable des Géans des *Emblêmes* des Impies; de celle de Phaëton, des *Emblêmes* téméraires; de celle de Danaé, des *Emblêmes* du Pouvoir de l'Or & de l'Argent sur les âmes les plus fermes?

Il est peu de Proverbes qu'on ne puisse mettre en *Emblêmes*, particulièrement quand ces Proverbes sont formés sur certaines expressions qui font d'elles-mêmes des Images; comme ces Proverbes communs : TANT VA LA CRUCHE A L'EAU, QU'ENFIN ELLE SE BRISE; NOUS AVONS BATTU LES BUISSONS, ET D'AUTRES ONT PRIS LES OISEAUX. Il ne faut que peindre une Cruche brisée auprès d'un Puits ou d'une Fontaine, des gens qui battent des Buissons, & d'autres qui prennent avec des filets tendus les Oiseaux qui sortent des Buissons. L'application morale de ces *Emblêmes* sera la même que celle des Proverbes.

Les Apologues d'Ésope sont aussi d'eux-mêmes des *Emblêmes*; parceque ces Apo-

logues où les Auteurs font parler les Plantes, les Animaux, & les autres choses naturelles & artificielles, ont toujours leur Instruction Morale jointe aux discours & aux actions de ces Animaux. En voici un Exemple tiré des Fables choisies de M. de la Fontaine.

Deux Mulèts cheminoient, l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la Gabelle.
Celui-ci glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
Il marchoit d'un pas relevé,
Et faisoit sonner sa sonnette,
Quand l'ennemi se présentant,
Comme il n'en vouloit qu'à l'argent,
Sur ce Mulèt du fisc une troupe se jette,
Le saisit au frein, & l'arrête :
Le Mulèt, en se défendant,
Se sent percé de coups, il gémit, il soupire ;
Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avoit promis ?
Ce Mulèt qui me suit du danger se retire,
Et moi j'y tombe & j'y péris.
Ami, lui dit son camarade,
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut Emploi.
Si tu n'avois servi qu'un Meunier, comme moi,
Tu ne serois pas si malade.

Pour faire de cet Apologue un *Emblême* régulier, il ne faut que peindre ces

deux Mulèts; l'un couché par terre & blessé, après que des voleurs lui ont enlevé sa charge; & l'autre chargé de son sac d'avoine, & ajouter ce Vers à la Peinture :

Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut Emploi.

C'est donc un grand fonds d'*Emblêmes* que les Fables, & les Apologues des Anciens, qui, sous les voiles de ces Fables, enseignoient de grandes vérités pour la conduite des mœurs, & pour expliquer la propriété des choses; ayant affecté de plaire par ces inventions ingénieuses, en même temps qu'ils cherchoient les occasions d'instruire, ce qui est particulier aux Poëtes, comme les Orateurs cherchent de plaire pour persuader.

Les Sentences Morales des Histoires sont une autre source d'*Emblêmes*, aussi-bien que les Proverbes; parceque ces Sentences sont des réflexions sur les événemens des choses, sur les usages des Peuples, ou sur les actions des hommes. Il faut dire de même des Axiomes des Sciences, & des Principes des Arts, quand ils peuvent se mettre en Images pour l'instruction des hommes.

Les Inventions des Poëtes sont presque toutes *Emblématiques*; parceque c'est le

propre de la Poëſie d'enſeigner agréablement, comme j'ai déja dit, & de former les mœurs ſous le voile ingénieux de ſes Inventions & de ſes Fables. Il eſt peu de Poëmes Épiques, dont les Événemens & les Épiſodes ne ſoient des *Emblêmes*. Tous les Idiles ſont *Emblématiques* ; & il ne faut que voir les *Emblêmes* tirés d'Horace, de Virgile, de Juvénal, & des autres Poëtes, pour ſe perſuader que la Poëſie fournit une infinité d'*Emblêmes*.

Forme des Emblêmes.

Les *Emblêmes* ne ſont faits que pour enſeigner.

Ainſi tout ce qui ſert à les tourner en manière d'Inſtruction, en eſt la forme. Deux choſes contribuent à leur donner ce tour, la diſpoſition des Figures, & les Paroles qui les accompagnent. Pour entendre ceci, il faut ſuppoſer que trois ſortes de Figures entrent dans les *Emblêmes* ; des *Figures Naturelles*, des *Figures Symboliques*, & des *Figures Poëtiques*.

Les *Figures Naturelles* ſont les Images des choſes que nous connoiſſons par elles-mêmes ; comme un Aigle, un Lion, un Rocher, une Rivière.

Les *Figures Symboliques* ſont les Sym-

boles ou Hiéroglyphes de certaines choses; comme le Caduçée de Mercure, les Cornes d'Abondance, &c.

Les *Figures Poëtiques* sont les Images des Vertus, des Vices, des Passions, & des autres choses Morales, Civiles & Spirituelles, qui ne tombent pas sous les sens; parcequ'elles n'ont qu'un Être moral, ou un Être spirituel; comme la Vertu, les Anges, les Ames, la Vie, l'Honneur, la Gloire, &c.

A l'égard des *Figures naturelles*, comme elles ont diverses propriétés, divers usages, & divers effèts, il seroit difficile de connoître ce qu'elles sont dans un *Emblême*, si quelques mots ne les faisoient comme parler, & ne faisoient connoître le dessein de ceux qui les veulent faire servir à notre instruction.

Il n'en est pas de même des *Figures Poëtiques*. Elles ont des Symboles qui les distinguent; & les actions qu'elles font dans un Tableau, ou dans quelque autre Ouvrage, font voir l'intention des Peintres, des Ouvriers, des Auteurs qui en ont fait des *Emblêmes*. Il suffit de voir le Temps qui s'envole & qui s'enfuit, pour en connoître la rapidité, la Fortune qui couronne un homme qui dort, la Mort qui fauche les Fleurs, l'Amour qui

prend des cœurs à l'hameçon, pour deviner le ſens de ces *Emblêmes.*

Il y a donc deux formes d'*Emblêmes ;* l'une qui conſiſte en des Paroles à l'égard des Figures & des Images naturelles ; & l'autre qui conſiſte en Symboles & en Diſpoſition à l'égard des Figures Poëtiques. Il y a néanmoins pluſieurs Figures Poëtiques, qui ont beſoin de mots pour être entenduës ; parceque toutes ces Figures ne ſont pas auſſi-bien connuës que le Temps, la Fortune, l'Amour, la Renommée, la Mort, & quelques autres, dont les Symboles nous ſont familiers.

Les Paroles qui ſervent d'Ame aux *Emblêmes*, ſont de quatre ſortes. Elles ſont ou de ſimples Titres, ou des Enſeignemens, ou des mots d'application à l'action des Figures, ou des Inſcriptions, ou des Épigrammes entières qui en font l'Application Morale plus au long. On en trouve dans le Recueil d'Alciat de toutes ces formes : j'en vais donner des Exemples.

Le CIII^e, qui repréſente la chûte de Phaëton, a pour Titre, *in Aſtrologos.* Ce qui fait voir qu'il applique à la témérité des Aſtrologues Judiciaires, cette Fable ſi célèbre dans les anciennes Métamorphoſes.

Il donne pour Titre à la Figure du Dieu Pan, moitié homme & moitié chèvre, *Naturâ;* parceque l'homme est naturellement composé de deux parties, dont l'une est spirituelle, & l'autre animale.

La Fable de Narcisse qui se regarde dans l'eau, a pour Titre, *Amour de soi-même.*

La Fable de Niobé, dont les enfans furent tués par Diane & par Apollon, a pour titre, *Superbiâ;* comme qui diroit, *Orgueil puni.*

Le cinquante-neuvième, où deux personnes lavent un More, a pour Titre, l'Impossible; *Impossibile.*

Cette manière d'*Emblêmes* est obscure; elle détermine bien par ces sortes de Titres l'application qu'on en veut faire; mais elle laisse faire le rapport & les convenances de cette application, à ceux qui voyent ces *Emblêmes.*

La seconde manière qui contient l'Enseignement, a quelque chose de plus déterminé; comme est celui de l'Escarbot qui se jette sur un Aigle, & qui se mêlant dans ses plumes, va dans son aire, où il perce les œufs de cet Oiseau, & les mange. Le mot, *à Minimis quoque timendum,* en fait l'Application; en faisant entendre

qu'il faut ſe défier des petites choſes, qui ſont quelquefois dangereuſes.

L'*Emblème* d'un Pot de Terre & d'un Pot de Fer, qui flottent ſur l'eau l'un près de l'autre, avec ces mots, qu'*Un mauvais voiſin eſt à craindre*, eſt de ſemblable nature.

L'Image de Mercure ſur un chemin, avec ces mots; *Quâ Dii monſtrant eundum*; il faut ſuivre les chemins que les Dieux nous montrent, eſt de la même eſpèce.

Au contraire, un Pêcheur à la ligne avec ces mots;

PER SILENTIO ET SPE.

Sans dire mot, & toujours eſpérant.

eſt de la troiſième eſpèce; parceque la Figure & les Mots font un tout à la manière du corps & de l'âme des Deviſes.

La manière la plus ordinaire eſt celle des Vers qui expliquent le ſujèt, & en font l'application; comme au Labyrinthe de Verſailles, il y a l'*Emblème*, ou la Fable du Singe qui étouffe ſes petits en les embraſſant, avec ces Vers:

Le Singe fit mourir ſes petits, en effèt,
Les ſerrant dans ſes bras d'une étreinte maudite;
A force d'applaudir ſoi-même à ce qu'on fait,
L'on en étouffe le merite.

A parler régulièrement, les deux derniers Vers suffiroient avec les Figures pour faire un juste *Embléme*.

Alciat explique de cette sorte tous les *Emblêmes* qu'il nous a donnés, n'y en ayant aucun qu'il n'ait accompagné de Vers. Voici comme il explique celui d'un Héraut ou Trompette arrêté prisonnier par les ennemis.

Præconem lituo perflantem classica, victrix
Captivum in tetro carcere turma tenet.
Queis ille excusat, quod nec sit strenuus armis,
Ullius aut sævo læserit ense latus
Huic illi : qui ipse magis timidissimè peccas,
Qui clangore alios æris in arma cies.

Le Titre de l'*Emblême* est celui-ci : que celui qui conseille le mal, n'est pas moins coupable que celui qui le fait : *Parem delinquentis & suasoris culpam esse*.

La manière d'enseigner par Images est donc la *Forme des Emblèmes*, soit qu'ils enseignent par le Titre de la Peinture, ou par un Mot qui fait un tout avec les Figures, ou par une Sentence entière, ou par des Vers. C'est à cette manière d'enseigner, qu'Aristote a donné le nom de Métaphore, & les autres le nom de Symbole; parceque tout l'Artifice de ces Images consiste dans les rapports qu'elles ont

avec les choses que l'on veut représenter, & faire connoître par ces Images; ce qui se fait par les Vers ou par les Sentences.

Les *Emblèmes* composés de Figures Poëtiques, n'ont pas toujours besoin de ces Paroles ni de ces Vers pour les appliquer; parce qu'il suffit le plus souvent de voir ces Images, pour en pénétrer le sens; comme celui où la Mort se présente à un Voyageur fatigué de son voyage; & celui où la Vertu conduit un Héros au Temple de la Gloire.

Diverses espèces d'Emblêmes,

Considérées selon leurs Figures.

La Diversité des *Emblèmes* se peut considérer en deux manières; ou du côté des Figures qui les composent, ou du côté de la Fin pour laquelle elles sont faites.

Si on les considère du côté de leurs Figures, il y en a dont les corps sont purement naturels; comme les Astres, les Plantes, les Animaux, & autres choses semblables que nous voyons dans la nature.

Alciat en a plusieurs de cette sorte, comme celui de la Chouette avec ce mot:

Prudens magis quam loquax.

Plus sage que parleur.

Ce qui fait que cet Oiseau est le Symbole du Conseil, de la Prudence, & de la Sagesse ; ce qui le fit consacrer par les Anciens à Minerve, Déesse de la Sagesse.

Celle d'un homme qui prend une Anguille avec une feuille de Figuier.

Le trentième, des Cigognes qui portent leurs pères quand ils sont vieux, avec ce mot :

GRATIAM REFERENDAM.

Qu'il faut être reconnoissant.

Le trente-quatrième, d'un Bœuf qui laboure, avec ces mots Grècs d'Épictète :

ΑΝΕΧΟΥ ΚΑΙ ΑΠΕΧΟΥ.

Abstenez & soutenez.

Étant le caractère du Bœuf, de travailler beaucoup, de manger peu, & d'être souvent piqué de l'aiguillon.

Le trente-cinquième, d'un Cheval qui abat celui qui le monte.

Le trente-sixième, d'un Palmier dont on tire une branche, qui retourne après d'elle-même à sa première situation.

Le trente-huitième, des Corneilles, & ainsi de quelques autres.

Le Noyer, contre lequel on jette des pierres, pour en abattre le fruit, est un

Emblême de cette espèce des Corps naturels.

Il y en a d'autres dont les Corps sont pris des choses artificielles & des Ouvrages, des Arts, ou des Instrumens qui leur servent.

L'Histoire Sainte fournit une infinité de sujèts d'*Emblêmes*.

Le Déluge a été souvent peint pour exprimer la vengeance de Dieu sur les Impies.

Nabucodonosor marchant à quatre pieds, & broutant l'herbe comme les bêtes, a été l'*Emblême* des Superbes humiliés.

Les Villes de Sodome & de Gomorrhe abymées par le feu du Ciel, pour en punir le crime & les abominations.

La Femme Juive qui, durant le Siége de Jérusalem, mangea son enfant, pour se délivrer de la faim.

Combien l'Histoire profane en a-t-elle fournis? On a peint Bias Philosophe avec un habit court & déchiré, tête nuë, le bâton à la main, avec ces mots :

OMNIA MEA MECUM PORTO.

Avec moi seul je porte tout mon bien.

Pour signifier qu'un Philosophe n'a besoin

que de lui-même & de sa Vertu, qu'il porte par-tout.

Schonovius a fait celui-ci de Sardanapale vêtu en femme, & filant ou devidant du fil, avec ces mots :

MISERRIMA SERVITUS SERVIRE VOLUPTATI.

La volupté est une étrange servitude.

Énée qui porte son père sur ses épaules pour le tirer de l'Embrasement de Troye, est depuis long-temps l'*Emblême* de la Piété, que l'on peint souvent sur les cheminées des maisons, pour instruire les enfans de l'obligation qu'ils ont de servir leurs parens dans leurs besoins & dans leurs nécessités.

Entre les *Emblêmes* politiques de la Galerie de Nouare, est celui d'Énée portant son père, avec ces mots :

CONSILIIS SENUM, JUVENUM ROBORE GUBERNATUR.

Une Ville a besoin du conseil des Vieillards, & des forces de la Jeunesse.

La Fable est une source inépuisable d'*Emblêmes* ; parceque les Anciens qui les ont inventées, en ont fait eux-mêmes des Enseignemens pour les mœurs. C'est

ainsi qu'Alciat en a de Bellérophon, de Janus, de Minerve, de Gérion, &c.

A combien de sujèts d'*Emblèmes* à servi la machine du cheval, qui servit aux Grècs de stratagême pour prendre la Ville de Troye. Saavedra en a fait un *Emblème* de l'Hypocrisie, qui trompe le monde sous des apparences de Religion; comme ce fut sous ces apparences, que les Grècs firent entrer dans Troye cette machine, qu'ils disoient être consacrée à Minerve. Le Mot de l'*Emblème* étoit :

SPECIE RELIGIONIS.

Sous apparence de Religion.

D'autres en ont fait un *Emblême* de l'Adresse qu'il faut joindre à la Valeur, pour réussir dans les Armées, avec ces mots :

ADDITO AD VIRTUTEM DOLO.

On auroit pu se servir de ces mots de Virgile :

DOLUS, AN VIRTUS.

Où Finesse, ou Valeur.

Quelques-uns y ont ajouté ces paroles du Sage :

INTERIORA EJUS PLENA SUNT DOLO.

Le dedans n'eſt que fourberie.

Les actions ordinaires dans le commerce du monde, ſont encore plus propres aux *Emblêmes*; comme celle d'un homme qui ſème un champ, avec ces paroles de Saint Paul :

QUI PARCE SEMINAT, PARCE ET METET.

Qui sème peu, moiſſonne peu.

On repréſente ſous des Figures, les Chimères, les Vices & les mauvaiſes Habitudes de l'Ame. On donne à l'Hypocriſie un pied de Griffon; parcequ'elle eſt toujours accompagnée de quelque intérêt ſur lequel elle s'appuie : elle a des aîles de Chauve-ſouris, une croix ſur l'eſtomac, pour faire montre d'une fauſſe piété; & au-deſſus un Y, qui marque ſa Fourberie & ſa Duplicité, ayant toujours deux fins pour tendre à ce qu'elle ſe propoſe. Elle eſt ſans mains, parcequ'elle ne ſçait pas agir, ſe contentant de feindre.

Il y a d'autres *Emblêmes* de Figures Symboliques; comme celles où la Balance repréſente la Juſtice; la Colonne, la Force; le Serpent, la Prudence; une Bride, la Modération. On mèt quelque-

fois ces Symboles entre les mains des Anges. Quelquefois on les mèt sans aucune Figure humaine, joints les uns aux autres ; comme en l'*Emblême* de Griphius, célèbre Libraire à Lyon, on voyoit un Griffon, Symbole de Diligence, avec un Cube, Symbole de la Constance ; & le Globe de la Fortune, avec ses aîles ; pour dire qu'il falloit pour réussir dans le Monde, de la Diligence, de la Constance & du Bonheur.

Enfin les dernières Figures des *Emblêmes* sont des Figures Poëtiques ; c'est-à-dire, des Figures de ces Êtres Spirituels, Moraux, & Notionels, qui ne tombent pas sous les sens, & qu'on ne laisse pas de figurer sous des Figures humaines ; comme la Foi, l'Espérance, la Charité, la Justice, la Noblesse, l'Honneur, la Renommée, la Mort, l'Éternité, la Gloire, &c. & généralement toutes les Vertus, les Habitudes de l'Ame, les Notions de l'Esprit, les Sçiences, les Arts, les Villes, les Provinces, les Parties du Monde, &c.

Diverses Espèces d'Emblêmes,

a les considérer selon leur fin.

A prendre les *Emblêmes* selon les Enseignemens qu'ils donnent, & les Maxi-

mes qu'ils expriment en Images & en Figures, il y en a de six espèces :

De { Sacrés, Moraux, Doctrinaux, Politiques, Héroïques, Satyriques.

Les *Sacrés* sont ceux qui expriment des Maximes chrétiennes de Religion, où nos Mystères mêmes, de quelque nature que soient les Figures, Naturelles ou Symboliques, Historiques, Poëtiques, &c.

Toutes les Figures de l'Ancien Testament sont des *Emblêmes* des Mystères du Nouveau. Le Sacrifice d'Abraham est l'*Emblême* de la Mort du Fils de Dieu, comme Figure du Sacrifice de Justice qu'il a souffert pour nous sur la Croix. Le Père Henry Engelgrave en a fait un *Emblême* de la bonne volonté dont Dieu se contente souvent ; & il a ajouté à la Figure de ce Sacrifice, ces mots du Poëte Properce :

Voluisse sat est.

C'est assez de l'avoir voulu.

Saint Thomas d'Aquin, en la Prose du Saint Sacrement, parlant de ce grand

Myſtère, dit, que le Sacrifice d'Abraham en a été la Figure, quand ce Patriarche voulut immoler ſon fils unique.

In figuris præsignatùr, cum Isaac immolatur.

Pour repréſenter que l'Euchariſtie eſt le Pain des Anges, on peint un Calice & une Hoſtie portés par des Anges, & l'on y mèt ces mots :

Ecce Panis Angelorum.

Voici le Pain des Anges.

Toutes les Hiſtoires de l'Ancien Teſtament, les Figures des Prophéties & de l'Apocalypſe, & les Cérémonies de l'ancienne Loi, ſont de grandes ſources d'*Emblêmes Sacrés*, pour expliquer nos Myſtères & nos Maximes de Religion.

Combien d'*Emblêmes* ſe ſont faits de l'Hiſtoire de Moyſe expoſé ſur les eaux, élevé dans la Cour de Pharaon, gardant les troupeaux de ſon beau-père, adorant Dieu ſur le Buiſſon ardent, reçevant les Tables de la Loi ſur la Montagne de Sinaï, paſſant la Mèr rouge, portant les Tables de la Loi, les briſant d'indignation à la vûë des danſes qui ſe faiſoient autour du Veau d'or, faiſant des

prodiges dans les eaux, changeant les rivières en sang, levant les mains au Ciel, & priant.

L'Écriture Sainte est l'Original de ces *Emblèmes* ; & quelque ingénieuse qu'ait paru la Philosophie Païenne en ses inventions, elle n'a jamais rien eu qui approchât des Symboles Mystérieux de notre Théologie. Si Platon a mérité parmi les Anciens le nom de Divin, à cause des idées sous lesquelles il a représenté sa Philosophie ; c'est des Livres de Moyse qu'il a tiré ses plus belles connoissances.

Clément d'Aléxandrie a fort sagement remarqué, que tous les anciens Philosophes ont pris dans les Livres Sacrés ce qu'ils ont eu de plus ingénieux ; comme il semble que le Poëme des Métamorphoses d'Ovide n'est qu'une imitation grossière du Livre de la Genèse : voici quelques *Emblèmes Sacrés*.

Moyse gardant les troupeaux de son Beau-père.

HIC QUAM IN AULA TUTIOR.

Ici plus en repos qu'il n'étoit à la Cour.

Moyse ayant desiré de voir Dieu, Dieu lui tourne le dos, lui ayant dit, qu'il ne le pourroit voir que le dos tourné.

QUIS FACIE AD FACIEM?

Qui le voit face à face?

C'eſt une faveur réſervée aux Bienheureux dans le Ciel.

L'Écriture Sainte parlant de Moyſe en cette occaſion, dit qu'il ſe couvroit le viſage, & n'oſoit regarder la Divinité: *Abſcondit faciem ſuam, non enim audebat aſpicere contra Deum.*

Ce Berger défendit les ſept filles de Raguël, Prêtre de Madian, qui alloient à la Fontaine; & ce fut l'occaſion de ſon mariage avec Séphora, l'une de ces ſept filles. On en a fait un *Emblême* du zèle que l'on doit avoir pour conſerver l'honneur du sèxe contre ceux qui voudroient lui faire violence, & l'on s'eſt ſervi des mots de l'Écriture:

LIBERAVIT NOS.

Il nous a délivrés.

Pour marquer la ſage Conduite d'un Général d'Armée, qui, dans une priſe de Ville, avoit empêché ſes Soldats de faire des violences, & avoit ſauvé l'honneur du Sèxe.

Pour repréſenter que la crainte fait reſpecter les Loix, on a peint Moyſe ſur la Montagne de Sinaï, où Dieu lui donna

les

les Tables de la Loi, entre les Foudres & les éclairs, & l'on a accompagné ces Figures de ces mots :

METUS EST REVERENTIA LEGUM.

La Crainte fait garder & respecter les Loix.

Pour représenter en *Emblème* cet avis de l'Apôtre : *Fugite fornicationem*, FUYEZ LA FORNICATION : on a peint l'Histoire de Joseph qui s'enfuit, laissant son manteau entre les mains de sa Maîtresse, avec ces mots:

FUGIENDO VINCIT.

C'est en fuyant qu'il est victorieux.

Il n'est pas nécessaire, pour faire des *Emblèmes Sacrés*, que les Figures soient tirées de l'Écriture Sainte; il suffit que les mots soient de l'Écriture ou des Pères, & même que l'application de l'*Emblème* se fasse à des matières saintes. Ainsi un homme qui tire une flèche, & des Chiens qui poursuivent un Cerf ou un Lièvre, sans prendre le change, avec ces mots de Saint Paul :

AD DESTINATUM PERSEQUOR.

Je vais au but, & je poursuis ma pointe.

font un *Emblème Sacré* d'un homme qui tend à ses fins, & qui travaille à son salut,

qui eſt la ſeule choſe qu'il ait en vûë dans ſa conduite.

Les Figures de l'Hiſtoire Prophane & de la Fable même, peuvent ſervir à faire des *Emblèmes Sacrés ;* mais il ne s'en faut pas ſervir dans les Lieux Saints.

La Théologie Païenne a eu ſes Hiéroglyphes, auſſi-bien que la Juive & la Chrétienne, qu'il faut ſuivre éxactement, quand les *Emblèmes* ſont tirées de l'une de ces trois Théologies.

Parmi les Chrétiens, la Divinité ſe repréſente en cent façons différentes, parcequ'il n'eſt aucun bien dans les Créatures qu'elle ne poſsède éminemment. Il faut néanmoins avoir du choix dans les Figures qu'on lui donne, & ne pas imiter l'aveugle Idolatrie des Égyptiens, qui mit des Rats & des Oignons ſur les Autels. Il faut que tous les Corps dont on ſe ſert pour peindre la Divinité, ſoient grands & nobles comme l'Homme & le Soleil.

On peut auſſi repréſenter les Perfections Divines par Analogie aux humaines, & le rayon de lumière eſt preſque la ſeule différence que les Anciens leur ont donnée, reconnoiſſant cette qualité pour quelque choſe de Divin.

On peut dire le même à proportion des choſes ſurnaturelles, qui n'étant connuës

que par leurs effèts, se peuvent aussi représenter par les choses qui ont de la proportion avec ces mêmes effèts. Voici comme M. Baudouin nous a peint la *Grâce*, après César Ripa.

C'est une jeune Vierge, qui, par les merveilleux charmes de sa beauté, ravit d'amour & d'admiration tous ceux qui la contemplent. Une Couronne resplendissante se tourne tout à l'entour de sa tête, dont les cheveux blonds s'épandent nonchalamment sur ses épaules; & de ses deux mains elle tient une Corne d'Abondance, d'où tombent plusieurs sortes de biens, qui sont décorés par diverses enseignes & marques d'Honneur. Mais elle se fait paroître sur-tout par sa nudité, & par les rayons qui l'environnent depuis la tête jusqu'aux pieds.

Les beautés qui éclatent sur son visage, sont les Symboles de celles de son âme, qui est pure & nette de toutes sortes de taches; ce qui procède sur-tout de ces merveilleux rayons dont elle est enveloppée, qui étant élançés d'en-haut, dissipe les nuages épais, & les ténèbres des vices.

Sa nudité démontre le même, comme étant la marque de son innocence, qui n'a besoin de ces ornemens extérieurs,

ni de ces vaines parures, dont les personnes du monde ont accoutumé de couvrir leurs défauts. Et quant aux biens qu'elle verse abondamment, ils apprennent à ceux qui les possèdent, à connoître qu'ils viennent de Dieu; puisqu'ils doivent à sa sainte Grace les plus hautes dignités où ils se trouvent élevés.

D'autres la représentent sous la forme d'une belle Vierge, qui tourne les yeux vers le Ciel, d'où le Saint-Esprit descend sur elle en forme de Colombe; tandis que plusieurs personnes sont prosternées devant elle avec des Livres & des Chapelèts.

Elle regarde le Ciel, pour montrer que la *Grace* nous vient de Dieu; & que pour l'obtenir, il faut nécessairement que le pécheur se convertisse, & qu'il demande pardon de ses fautes. Cette pureté de l'âme est figurée par la Colombe, vrai Symbole du Saint-Esprit, à qui les Théologiens attribuent l'infusion de la *Grace* dans nos âmes; & voilà pourquoi il est dit, qu'elle s'épand sur les Créatures par la pure libéralité de Dieu, & sans aucuns mérites qui soient en elles.

Ceux qui sont prosternés avec des Livres & des Chapelèts, font voir que la *Grace* doit être demandée; parcequ'elle

est un bienfait & une faveur de la Bonté de Dieu & de sa Miséricorde.

Pour représenter la Justice de Dieu, sa colère & sa Miséricorde, on peint un Roi à genoux, qui regarde vers le Temple & le Calvaire, tandis que le Ciel éclate sur lui en foudres & en quarreaux. La posture de ce Prince à genoux & tête nuë, fait voir que la Prière désarme la Colère de Dieu; le Temple, que ce sont les Sacrifices & les Prières publiques qui appaisent sa Justice; & le Calvaire, que c'est par les mérites de JESUS-CHRIST, & par le moyen de sa Croix, que nous obtenons Miséricorde.

Le Père Maximilien Sandée a fait un volume entier de la Théologie Symbolique, qui est l'Art de faire des *Emblêmes Théologiques*. Il dit en cet Ouvrage, que Dieu l'inspira aux premiers hommes, pour les élever par les choses sensibles à la connoissance des choses invisibles; que Noé & ses enfans furent instruits en cette Science; qu'Abraham & ses descendans la pratiquèrent, & qu'elle fut célèbre parmi les Juifs accoutumés aux Figures & aux Images sensibles pour l'explication de leurs Mystères; que JESUS-CHRIST la perfectionna en ses Paraboles, & que les Apôtres divinement inspirés eurent une

profonde connoissance de cette Science mystérieuse. C'est cette Théologie que Saint Denis appelle Symbolique, Secrete, & Mystique; pour la distinguer de celle que nous nommons Scholastique, Démonstrative, ou Philosophique; qui raisonne, qui définit, qui explique, & qui tire des conséquences des principes. Le Titre de l'Ouvrage du Père Sandée est celui-ci.

Maximiliani Sandæi, è Societate Jesu, Doctoris Theologi, Theologica Symbolica, in quâ origo Symbolorum, eorumque artificium ex Sacrâ Scripturâ potissimum eruitur, & ejusdem Symbola omnis generis explicantur.

C'est cette Théologie qui nous représente le Saint Esprit sous les Figures d'un Vent impétueux, d'un Nuage lumineux, & d'une Colombe; parceque le Saint-Esprit descendit sous ces Figures le jour de la Pentecôte.

Le Poëte Juvencus, qui a décrit nos mystères en Vers, dit de celui-ci:

Scinditur auricolor cœli septemplicis æthra,
Corporeamque gerens speciem descendit ab alto
Spiritus, aëriam simulans ex nube Columbam.

Sous ces *Emblêmes*, le Père Sandée range le Prophète Isaïe & un autre Prophète,

qui alloient nuds ; pour marquer l'abandonnement du Peuple Juif, que Dieu devoit dépouiller de tous les avantages qu'il avoit faits à ce Peuple.

Jérémie enchaîné se présente à un autre Prophète, pour marquer la Captivité dont les Israëlites étoient menaçés.

Le Prophète Ézéchiel faisant un Plan Géométrique de la Ville de Jérusalem, est un autre *Emblême* Théologique.

Ézéchiel vêtu en Pélerin, marquoit la transmigration de ce Peuple.

Osée épousant par ordre de Dieu une femme débauchée, marquoit la nouvelle alliance de Dieu avec les Gentils, & l'abandonnement des Juifs.

Ces *Emblêmes Théologiques* se peuvent faire de toutes les manières, dont se font les *Emblêmes* Moraux & Politiques ; c'est-à-dire, que les Corps naturels peuvent servir à représenter nos Mystères. Ainsi le Pélican qui s'ouvre le sein, est l'*Emblême* de Jesus-Christ, qui donne son sang & sa vie pour les Pécheurs.

L'Hidre est le Symbole des sept péchés capitaux.

Les Figures de l'Ancien Testament sont les *Emblêmes* du Nouveau. Eve formée de la côte d'Adam, est l'*Emblême* du Mariage, avec ces mots :

CARO EX CARNE.

Chair de sa chair.

Le Déluge, de l'Inondation du péché qui a désolé toute la terre.

La Création du Monde est l'*Emblême* de la Puissance Divine, qui tira toutes choses du néant.

On peut aussi se servir pour les *Emblêmes Sacrés*, des Figures Symboliques, Poëtiques, Historiques & Fabuleuses. Mais il faut beaucoup de discrétion à l'égard de ces derniers, qui sont plus propres de la Théologie Païenne, que de la Théologie Chrétienne.

Benoît Haesten, Moine Bénédictin Flamand, a fait un Volume entier d'*Emblêmes* de la Vie Mystique, sous le Titre d'*École du Cœur*, SCHOLA CORDIS. Son Ouvrage est de cinquante cinq *Emblêmes* de la fuite du cœur, de la vanité du cœur, de la pesanteur du cœur, de l'avarice du cœur, de la dureté du cœur, de la division du cœur, de l'instabilité du cœur, du retour du cœur à Dieu, de l'effusion du cœur, de la circoncision du cœur, de la contrition du cœur, de l'humiliation du cœur, de l'amolissement du cœur, de la purification du cœur, de la donation du cœur, du sacrifice du cœur, de l'épreuve

du cœur, de la ſonde du cœur, de la rectification du cœur, de la rénovation du cœur, de l'illumination du cœur, &c.

En tous ces *Emblêmes*, le Cœur eſt le Symbole de l'Ame.

L'an *1636*, le Père Guillaume Héſius publia des *Emblêmes* des trois Vertus Théologales, *Foi*, *Eſpérance* & *Charité*; qu'il accompagna de paſſages de l'Écriture Sainte, ſur le ſujèt de ces trois Vertus, & de Vers latins. Ce ſont des Scazons qui expliquent les Corps, & des Vers Élégiaques en font l'application. Tout eſt ſpirituel en cet Ouvrage, le choix des Figures & des Paſſages, les Vers & les Expreſſions. Pour le Titre du Livre, il a fait un *Emblême Hiéroglyphique* d'un Ancre avec ſa corde, dont le bout eſt allumé; & un petit Amour couché ſur cet Ancre, tient le bout allumé de cette corde, avec ces mots:

BENE CONVENIÚNT.

Ils ſont un juſte accord.

Le Paſſage eſt de la première Épitre de Saint Paul aux Corinthiens, *Chap 13.*

Fides, Spes, Charitas, tria hæc.

Avec ces deux Vers:

R y

Ille, Fides cui, Spes & Amor benè convenit uni?
Quis puer est? Animus sit precor ille tuus.

Il y a en la première partie de cet Ouvrage de fréquentes Allusions sur le mot équivoque *Fides*, qui se prend en Latin pour la Foi & pour les cordes de Luth, de Violon, & d'autres Instrumens semblables; comme en celui d'une caisse de Luth sans cordes, avec ces mots :

VIS VITAM TOLLERE, TOLLE FIDEM.

L'explication de l'*Emblème* est faite par ces Vers :

Quod corpori mens vivida, hoc Fides menti
Animosa confert. Mente corpus ablatâ
Fit inepta moles. Perditâ Fide mens est
Inutilis. Juvabit animus infidus?
Tùm nempè, corpus cùm juvabit extinctum.

Le Passage est du Chapitre III de Saint Jean. *Qui incredulus est, non videbit vitam.*

L'application est de trente Vers Élégiaques, qui font entendre qu'une âme animée d'une vive Foi, peut faire de grandes choses; & qu'étant sans Foi, elle ne peut du tout rien pour le Salut & pour l'Éternité.

Il y a en cet Ouvrage quarante-un *Emblêmes* de la *Foi*, trente de l'*Espérance*, &

quarante de la *Charité.* De plusieurs de ces *Emblêmes*, on pourroit faire des Devises, en y changeant peu de choses.

EMBLÊMES DE LA FOI.

* * *

Qui incredulus est, non videbit vitam.
Joan. 3.

EMBLEMA I.

Caisse de Luth sans corde.

— *Vis vitam tollere, tolle Fidem.*

SENTENTIA EMBLEMATIS.

Quod corpori mens vivida, hoc Fides menti
Animosa confert. Mente corpus ablatâ
Fit inepta moles. Perditâ Fide mens est
Inutilis. Juvabit animus infidus ?
Tùm nempè, corpus cùm juvabit extinctum.

*

Fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium. Ad Heb. 11.

EMBLEMA II.

Un petit Amour qui mesure son Ombre.

— *Videt quod non videt.*

Spectare Cœlum si quis optat & Solem,
Spectare motus si quis optat Astrorum,

Averſus umbram ſpectet. Hac Fides Gaudet.
Oculis abuti neſcit ille, vel falli,
Oculis nec uti, nec videre, qui curat
Niſi lucis umbras; his fidelis agnoſcit,
Quâ parte Cœli Sol æternus incedat.

⁂

Sine Fide impoſſibile eſt placere Deo.
Ad Heb. 11.

EMBLEMA III.

Une Viole où il manque une Corde.

Quò reliquæ, ſi me deficit una Fides?

Virtutis ipſe, quo ſuavius nil eſt,
Concentus eſt inanis, una ſi deſit
Fides canenti. Nervus ipſe virtutum
Queriturque deficitque, nec placet cuiquam,
Si prima cantum quæ reducit errantem,
Abrupta vel detrita ſit Fides: non ſit
Hæc læta, lætum dummodò edat accentum.

⁂

In tenebris lucet. Joan. 1.

EMBLEMA IV.

Le Rayon du Soleil reçu par un trou dans une chambre fermée.

—— *Punctum directa, per unum*

Nocte micat, Solemque Fides testatur obortum.

Amica noctis, noctis hospes, umbrarum
Secura custos lucidum Fides odit,
Tenebrisque delectatur. Inter horrores
Immota, Solem certa spectat absentem,
Solemque monstrat. Qui videre vult Solem,
Fidei expedito ne recedat à puncto.

✳

Vis scire, ô homo inanis, quoniam Fides sine operibus mortua est. Jacob. 2.

EMBLEMA V.

Une Viole avec une seule Corde.

Sola Fides est vana Fides. —

Auditis ? Et siletis, & gradu statis
Elementa fixo ? Sola numquid invitat
Fides ? Quid illud ? Non moventur ad vocem
Canentis ullam. Terra perstat immota,
Nil sentit æther. Audiat Fidem hanc sano
Rationis usu docta mens ? Fidem hæc servet
Quam nullus audit ? Quãque nullus agnoscit,
Deus ipse Rector siderum & sacri cantus
Spectare cupiat, & probare cantantem ?

✻

Per Fidem paratam revelari in tempore novissimo. I. Pet. 1.

EMBLEMA VI.

Une Chandelle cachée derrière un Voile.

—— Obscura lux oculos juvat,
Gravat expedita. ——

Sine luce nil videtur : ipsa lux odit
Tamen videri. Lux recepta post velum
Oculis negetur, non negetur objectis,
Et exhibebit quod videre non possis
Nisi face sic latente. Figat obtutum
Ales profundæ noctis hospes in Solem :
Mihi Sol, supremus ille ductor Astrorum,
Oculis videndus offeratur aversis
A luce tantâ. ——

✻

Fides si non habeat opera, mortua est in semetipsa. Jacob. 2.

EMBLEMA VII.

Un Luth avec un petit Amour prêt à le toucher.

Muta Fides nisi mota.

Quid otiosam prædicans Fidem jactas ?

Digito quid illam nil agente demonstrans,
Numerisque cunctis nutibusque distinctam
Et absolutam venditas ? Fides pro se
Aliquando causam dicat ; & suo tandem
Opere ipsa contestetur esse se talem.
Talem esse nisi se dicat ipsa, non credam.

⁂

Non videntes creditis, credentes autem exultabitis lætitiâ inenarrabili. I. Pet. 1.

EMBLEMA VIII.

Un Oiseau enfermé dans une Cage couverte, pour le faire chanter.

Si videat, minùs illa canat. —

Lætetur oculis curiosus argutis :
Oculis fidelis non dolebit amissis ;
Quin plura sese nosse, quàm putet quisquam,
Tibi quà canendo, quà loquendo monstrabit,
Audire si vis, quæ videre non debes.

⁂

Ego Lux in mundum veni ; ut omnis qui credit in me, in tenebris non maneat.
Joan. 12.

EMBLEMA IX.

Un homme dans un puits profond, voit les Étoiles en plein midy.

— *Ex obscuro spectabile Cœlum est,*

Oculis patentem quiſquis excipit mundum,
Videre Cœlum non poteſt : patet Cœlum
Habitantibus profunda. Per Fidem proſtant
Videnda, quæ ſagacis ingenî nulla
Lux poſſit exhibere. Scire vis cauſam ?
In hominis animo, perſpicace quantumvis,
Malè cum caducis ſempiterna miſcentur.

⁂

Væ diſſolutis corde, qui non credunt Deo.
Eccli. 2.

EMBLEMA X.

Une Harpe déſaccordée.

— Si laxa eſt Fides,
Fidem negabit. —

Qui laxus ire, quique liber aſſueſcis,
Fidemque lentam liberamque ſectaris,
Mutire numquam, vel coactus, audebis,
Elinguis inter obloquentium voces,
Minaſque Regum. Quiſquis ire vis liber,
Fide involutâ captus ipſe te perdes.

⁂

Credite in Lucem. Joan. 12.

EMBLEMA XI.

La lumière reçuë dans la prunelle de l'œil;
dont le fond eſt un point noir.

— Per cæcum videt omnia punctum.

Oculus opaco si recedat à puncto,
Oculive medium lumen intret in punctum,
Nil lucis, etiam luce plenus, agnoscet.
Mens oculus, oculi pupulam Fides format,
Fides rotundum sola mentis est punctum,
Pupilla mentis, ingenîque pupilla est.
Hac ad videndum mens fidelis utatur,
Et facta punctum perspicax per obscurum,
Dei ipsa lucem pervidebit æternam.

⁂

Convertantur à tenebris ad lucem, per Fidem quæ est in me. Actor. 26.

EMBLEMA XII.

Un Cadran au Soleil.

— Lux ipsam fit nota per umbram.

Par l'ombre, on connoît la lumière.

Melior agendi norma nulla, quàm certo
Quæcumque nutu temporis recedentis
Momenta ducens corrigenda designat,
Et agenda ritè præcipit. Fides, ut sit
Umbrosa, tamen est certa : nulla mensura
Æternitatis esse, nisi Fides, debet.



※

Sancti per Fidem convaluerunt de infirmitate, fortes facti sunt, &c. Ad Heb. 11.

EMBLEMA XIII.

Un Luth que l'on pince.

— Rebus in trepidis Fides
Animoſa vivit. —

Terror tremorque publicus Fidem mutam
Silere prohibet. Vis ut arma conclamet ?
Ut clangat ? Orbis trepidet. Ecce jam vincit ;
Sibique quem promeruit ipſa dat plauſum.

※

Apparet eis qui Fidem habent in illum : perverſæ enim cogitationes ſeparant à Deo. Sapient. 1.

EMBLEMA XIV.

Un petit Amour qui regarde le Soleil, par un petit trou d'une feuille de papier.

—Hac tutò totuſque videtur.

Videre quiſquis illud aureum ſidus,
Jubar illud orbis, numen illud Aſtrorum
Mortalis optas ora cautus obnube.

Oculi fideli fac tegantur à velo ;
Pupilla fidum fida ſpectet in punctum ;
Minimo videri ſummus ambit, & gaudet.

※

Ecce pono in Sion lapidem ſummum, angularem, electum, pretioſum ; & qui crediderit in eum, non confundetur. Iſ. 8. 28. Rom. 9. I. Pet. 2.

EMBLEMA XV.

Une Pierre polie dans laquelle un enfant ſe regarde.

Obſcurè diſtincta refert.

Huc veritatis huc adeſte cultores,
Huc veritatis ſimplices amatores.
Videnda nocte eſt veritas : ſed hanc noctem
Quicumque ſpectat, ſemetipſe non perdit.
Quærenda ſolido eſt veritas : ſed hoc quiſquis
Solido requirit veritatis arcanum,
Non ſe ille vitro faſcinante deludit.

※

Fides ex auditu. Ad Rom. 10.

EMBLEMA XVI.

Un Arc en forme de Luth, qu'un Amour accorde auprès de ſon oreille, avec une Flèche.

— *Una Fidem capit auris amicam.*

Ne fugite, quamquam me videtis armatum
Arcu & sagittâ. Vos sagitta non spectat;
Fidesque, quamvis tensa, nil dabit præter
Sacrum fidelis Eloquentiæ carmen.
Auditis? An fors hanc videre mavultis?
Ego si viderem, nil profanus audirem;
Oculo vel ipso prostitutus audirem.

✱

Per Fidem ambulamus, & non per speciem.
II. Cor. 5.

EMBLEMA XVII.

Un Aveugle conduit par un Chien, dont il tient l'attache.

—— Domino sufficit illa Fides.

Viator es, mortalis; in viam ducit
Te vita: si te fallat illa, quò tendes?
Viator es: videre sed viam nescit
Oculos fatigans cæca nox. Fides novit:
Hanc dexterâ tenere donec audebis,
Audebis ire; nec sequêris errantem,
Docere nisi cùm veritas volet falsum.



※

Omnia ſcrutatur, etiam profunda Dei.
I. Cor. 2.

EMBLEMA XVIII.

Une Ligne à pêcher jettée dans une Rivière.

— In obſcuro capit
Quod non videtur. —

Quid abditorum curioſe ſcrutator,
Natura noſtro quod removit à ſenſu,
Rimante quæris & requiris obtutu?
Fidem in profunda mentis antra ſubmitte.
Hæc ſola, quamquam cæca, lucis æternæ
Numen vel ipſo deprehendet in fundo.

※

Tu autem Fide ſtas? Noli altum ſapere, ſed time. Ad Rom. 11.

EMBLEMA XIX.

Un petit Amour marchant ſur une Corde tenduë.

— Stet rectus in certâ Fide
Qui cadere non vult. —

Sta; ſi vacilles, temetipſe jam perdes,
Fidemque rectam. Rectus ire qui novit,

Quique arrogante non movetur incessu,
Fidelis, inconcussus, ac sibi constans
Deoque, Cœli medius & Soli rectam
Fidem tenebit; nec feretur in præceps,
Tumidi ruinâ quò trahente volvuntur.

⁂

Resistite fortes in Fide. I. Pet. 5.

EMBLEMA XX.

Un Arc rompu pour avoir trop bandé la Corde.

Frangitur adductâ segnis inersque Fide.

Fidem insuetus ferre nescit adductam;
Fragilis inersque, delicatus ac segnis
Animus ab ipsa frangitur Fide, & cedit
Ubi constat alter. Dexteram Tyrannorum
Qui ferre cupiet, dicat ante distendi;
Suamque crebro tentet experimento,
Doceatque nullis viribus Fidem frangi.



※

Beati qui non viderunt, & crediderunt...!
Joan. 20.

EMBLEMA XXI.

Un Enfant qui ouvrant un panier, laisse envoler un Oiseau qui y étoit enfermé.

——— *Amittit Fidem*
Videre qui vult. ——

Sic abditarum, sic latentium rerum
Malè cautè custos disce clausa rimari
Oculo manuque. Curiosus obtutu
Quod capere, quod tenere gestit, amittit:
Et quam tenebris possidebat inclusam,
Luminibus ipsis proditam Fidem perdit.

※

Noli plus sapere quàm oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem: & unicuique sicut Deus divisit mensuram Fidei. Ad Rom. 12.

EMBLEMA XXII.

Une Viole dont on rompt les cordes, les voulant trop tirer.

Sine lege qui contorquet, abrumpit Fidem.

Qui delicatam dexterâ Fidem torquet
Incruditâ, sicque torquet ut rumpat,

Sibi molestus & molestus abruptæ
Utrumque perdit. Disce Semipaganæ
Minister artis, buccinator erroris,
Torquere quam non noveris Fidem disce.

⁂

In Fide nihil hæsitans : qui enim hæsitat, similis est fluctui maris, qui à vento movetur & circumfertur. Jac. 1.

EMBLEMA XXIII.

Une Pierre jettée dans l'eau, où elle fait plusieurs cercles les uns dans les autres.

— Quantus scrupo labyrinthus ab uno !

Fides quieti fontis instar, errores
Excludit omnes. Acquiesce tranquillæ ;
Cœlumque & ipsum contueberis Solem
In hoc profundo. Conquiescis ? An pacem
Confundis istam ? Nempè, nullus ut ventus,
Nec ullus imber vis nec ulla perturbent ;
Tamen inquietam, nil movente Naturâ,
In mille flexus circulosque curarum
Fidem implicare scrupulus potest unus.



Credere

※

Credere oportet accedentem ad Deum quia est, & inquirentibus se remunerator sit.
Ad Heb. 11.

EMBLEMA XXIV.

Un Amour qui jouë du Violon à une Porte.

——— *Ex Fide vivit.*

Ite Helluones, prodigique Lurcones ;
Vasa ipsa crudis devorate cum mensis ;
Victum atque vitam mors adesa sustentet ;
Venena mortem morte mista depellant.
Meus ille meliùs, nil vetante Naturâ,
Sine morte, vivâ JUSTUS EX FIDE VIVIT.
Facilem colono terra culta dat victum ?
Victum illa meliùs, lætiusque procurat.
Mendicitatis nullus horreat nomen,
Modò talis unquam possit esse mendicus.



※

Scio cui credidi, & certus sum quia potens est depositum meum servare in illum diem. II. ad Timoth. 1.

EMBLEMA XXV.

Un petit Amour qui tient une Tirelire pleine d'argent.

—— *Secluso lætior auro est.*

Audire satis est ; hinc videre contemnit.
Audire tutum est ; hinc videre formidat.
Feratur oculis res profana, res vana ;
Oculis subesse sempiterna non debent.

※

Modicæ Fidei, quare dubitasti ? Matth. 14.

EMBLEMA XXVI.

Une Boule de cryſtal qui reçoit les images de tous les objèts.

—— *Capit quod non capit.*

Minimo exhiberi maximus potest mundus :
Pila parva Cœlos claudit intus immensos,
Capitque quod non concipit. Satis magna est,
Licet esse nobis mens putetur exilis,

Si fit Deo fidelis : hac nihil majus,
Hac mente nihil eft amplius ; fatis numquam
De mente tantâ fentit ille qui credit,
Mens major orbe maximo quòd humana eft.

※

Exultabitis, modicum nunc fi oportet contriftari in variis tentationibus : ut probatio veftræ Fidei ..... inveniatur in laudem, & gloriam & honorem, in revelatione JESU CHRISTI. I. Petr. 1.

EMBLEMA XXVII.

Un Luth dont on monte les Cordes.

— Vis ipfa torturæ Fidem
Facit animofam. —

Fides vel ipfis excitata tormentis,
Magis alta, magis eft clara, quò magis tenfa,
Quò torta magis eft. Multa languet, & nulli
Audita ferpit, fi qua ferre torquentem
Fides recufat. Ferre difcat, & lætum
Terras in omnes una dividens carmen,
Pæana Superis, fibi celeufma cantabit.



*

Felix est ..... incoinquinata, ... habebit fructum in respectione animarum sanctarum: ... Dabitur enim illi Fidei donum electum. Sapient. 3.

Emblema XXVIII.

Le Rayon du Soleil reçu par un trou dans une chambre fermée, & une feuille de papier blanc sur laquelle se peignent les objèts de dehors.

— *Candida mens mediâ capit omnia nocte.*

Mediis in umbris, inque noctis obscuro,
Ubi nil videndum est, mira spectat; & puncto
Sibi annuente charta concipit virgo,
Quod ars Apellis exhibere pingendo
Frustrà laboret. Nocte quisquis in densâ,
Proscriptus astris, prostitutus à Cœlo,
Moraris exul, invidenda si quæris
Videre, punctum hoc respice; inde momento
Habebis uno, quidquid Astra promittunt,
Cœlumque spòndet. Casta mens capit plura,
Quàm totus illi possit orbis offerre.

※

Rectum est Verbum Domini, & omnia opera ejus in Fide. Pſalm. 32.

EMBLEMA XXIX.

Une Montre à rouës, dont une Corde fait les mouvemens.

— *Una Fides agit omnia.* —

Rota parva Cœlos quòd ſequatur ingentes,
Curſumque Solis ſiderumque ſectetur,
Agente nullo vel regente, miraris?
Ego miror ullos eſſe qui Fidem certam
Habere ſe teſtentur; & tamen ſegnes,
Non lege Cœli, non amore ducantur.
Negat, otioſam ſtare qui Fidem cogit.

※

Probatio veſtræ Fidei ..... inveniatur in laudem, & gloriam, & honorem in revelatione JESU CHRISTI, quem cùm non videritis, diligitis : in quem nunc quoque non videntes creditis. I. Petr. 1.

EMBLEMA XXX.

Une Bouſſole dans une Chambre, où elle ſe tourne vers l'Étoile polaire, ſans la voir.

— *Spectat hunc quem non videt.*

Errantis orbis illud aureum ſidus,
Stabili quod unum dirigit viam Cœlo,
Spectare quamquam non poteſt, tamen ſpectat
Fides, vel imâ conſepulta tellure.
Solidâ profectò viſione ſpectatur,
Solidum per ipſum quod videtur & conſtat.
Per inane ſemper res inanis apparet.

⁂

Fides veſtra non ſit in ſapientiâ hominum, ſed in virtute Dei. I. Cor. 2.

EMBLEMA XXXI.

Un Amour jouë d'une Viole en regardant la tablature.

Certa Fidem Scriptura regit. —

Obſcura ſacræ puncta multa Scripturæ,
Notæ ſubinde candidæ, ſed hæ paucæ,
Fidem gubernant. Novit illa quid cantet,
Oſcura quamqüam concinat: magis promptè
Numquam profatur illa, quàm nigris cùm ſe
Notis tuetur. Clara ſigna ne curet,
Obſcura quiſquis intuendo non errat.

✳

Quid enim si quidam illorum non crediderunt? Numquid incredulitas illorum Fidem Dei evacuabit? Absit........ Quia........ sepulchrum patens est guttur eorum, linguis suis dolosè agebant. Ad Rom. 3.

EMBLEMA XXXII.

Un Écho à plusieurs voix.

— Nec sola nec integra reddit.
Perfidus interpres. —

Ne crede lapsis; mentiuntur, & numquam
Audita reddunt; nec fidelis interpres
Divinioris Eloquentiæ vano
Bubonis antro, vel palude cœnosâ
Processit unquam. Veritas venit Cœlo.
Fidelis es? Sentire vera delectet;
Cœlumque castus unde spiritus manat,
Tua non-profano mens sequatur auditu.



⁂

Qui verbum meum audit, & credit ei qui misit me, ... in judicium non venit. Joan. 5.

EMBLEMA XXXIII.

Un petit Amour regardant dans le ventre d'un Luth par la rose.

Quod non capis, quod non vides.

Argute prono quid requiris obtutu ?
Sonum puer venaris ? Et Fidem captas ?
Frustrà. Invidere si lubet, licet ; numquam
Sonum videbis. Auribus oculi cedant.
Ubi nil videndum est, cur laborat obtutus ?

⁂

Aspicientes in Auctorem Fidei, & consummatorem. Ad Hebr. 12.

EMBLEMA XXXIV.

Un petit Amour qui mire avec une Arbalête à tirer.

— *Punctum via certa per unum est.*

Frustrà laboras, mente quisquis incertâ
Res abditas venaris. Inter errores
Et huc & illud fascinata cæcutit
Sapientia, oculum quæ subinde fallacem

Puncto evagari dirigente permittit.
Puncto coërces ? Solve tela : rem tanges.

✻

Credentium cor unum. Actor. 4.

EMBLEMA XXXV.

Un petit Amour qui joue de la Harpe.

— *Finem concordia sanam*
Sola probat. —

Concordiam si tollis, & Fidem tollis.
Discors vocari non potest Fides ; murmur
Pavidum vocetur. Desipit, Fidem quisquis
Putat inter ipsas diffidentium rixas
Sanam inveniri. —

✻

Fides vestra non sit in sapientiâ hominum, sed in virtute Dei. I. Cor. 2.

EMBLEMA XXXVI.

Un petit Amour tenant un Plomb avec sa Corde.

— *Summo sine pondere non est*
Recta Fides. —

Mens destituta viribus Fidem rectam
Non sustinebit ; ferre pondus appensum

Ignava nescit. Junge pondus, & fluxam
Fidem explicabis. Sta fidelis, & consta.
Qui delicatus optat esse, non credit.

⁂

Habemus fiduciam, & accessum in confidentiâ per Fidem ejus. Ad Ephes. 3.

EMBLEMA XXXVII.

Une Fusée qui monte en l'air le long d'une Corde.

— Recta quà ducit Fides,
Via certa Cœlo est. —

Ascende, sed ne desere hanc Fidem : non est
Via certa Cœlo quæ recedit à Cœlo.
Fides propinqua est. Hanc tuere complexu
Fidelis arcto : si tueris, ascendes,
Et nullus unquam te videbit errantem.

⁂

Statis in uno spiritu unanimes, collaborantes Fidei. Ad Phil. 1.

EMBLEMA XXXVIII.

Un petit Amour qui trace un Cercle avec un Compas.

— Stans uno capit omnia puncto.

Quis credat ? Uno donec hæret in puncto,

Dimenſor orbem ducit ille perfectum,
Et adhuc quadrari neſcium capit ſolus,
Soluſque novit. Mens fidelis in puncto
Dum ſtabit uno, ſola numen immenſum,
Quod præter illam nemo novit, amplexu
Capiente claudet; & negabis æternam?

✱

Non deficiat Fides tua. Luc. 22.

EMBLEMA. XXXIX.

Un Cadran à meſurer les heures avec un Filèt.

— Punctum ſuccedat in unum,
Et Cœlo ſervire poteſt. —

Æternitatis quiſquis optat immenſæ
Certam atque tutam poſſidere menſuram,
Succeſſionis ne moretur in puncto.
Unum Fideles conglobantur in punctum;
Nec alterum alter conglobatus offendit.
Succeſſionem negligis? Fidem perdis,
Æternitatis temporumque contemptor.



*

Fides per Charitatem operatur. Ad Galat. 5.

EMBLEMA XL.

Un petit Amour qui jouë du Luth.

— Amor Fidem
Facit eloquentem. —

Fides amore destituta, sit muta :
Fides amore provocata, sit grata
Deo atque Cœlo ; quemque terra miretur,
Negotiosum læta prodit in cantum :
Nec plus amoris quàm laboris assumit.
Laboriosam diligis Fidem ? Casti
Amoris uno fac regatur impulsu.

*

Sponsabo te mihi in Fide : & scies quia ego Dominus. Osee, 2.

EMBLEMA XLI.

Un Cercle sur une ligne droite.

— Puncto junguntur in uno.

Æternus orbe dissidet Deus toto,
Mortalis, à te. Tu pusillus, angustus ;
Augustus ille est, sempiternus, immensus.
Tu linea, ille est circulus. Quis hæc junget ?
Quæ comparare nullus hactenus novit,

Licet Archimede plura norit arguto.
Fides sed uno conjugabit in puncto ;
Fides sed omni junget absque contactu.
Miraris ? Etiam quod stupemus est verum.

EMBLÊMES DE L'ESPÉRANCE.

✳

Habebis fiduciam, propositâ tibi Spe, & defossus securus dormies. Job. 11.

EMBLEMA I.

Un petit Amour dormant sur un Ancre.

— *Juvat fessos.* —

SENTENTIA EMBLEMATIS I.

— Spes est dura ; sed lenit tamen
Viæ labores. Non solet tranquillitas
In delicati pectoris molli toro
Secura permanere. Spe durâ jacet
Securitas. Spes dura tranquillum facit
Sibi incubantem. Sæviant venti licet,
Dominentur undæ ; somnium ex illis tamen
Spes dormienti facere jucundum potest.



※

Post tenebras spero lucem. Job. 17.

EMBLEMA II.

Un Flambeau que l'on va rallumer.

Dum spiro, spero. —

— Spirare dum sursum potes,
Sperare poteris. Prona spirantem occupat
Spes lapsa Cœlo ; quamque subduxit furor
Populantis auræ, luce nascentem suâ
Vitam reducit. Tanta desperet bona,
Spirare qui nil spiritu amisso potest.

※

Spes nostra firma sit. II. Cor. 1.

EMBLEMA III.

Un Ancre jetté dans le sable.

— *Etiam à lapsu stat firma, suisque Casibus erigitur.* —

——— A lapsu quoque
Spes certa constat. Quisquis à casu tuo
Abjectus hæres, quisquis aversus Deo
Tellure pigrum pondus extremâ jaces,
Sperare non vis. Casibus constantior,
Spes à ruinâ major assurgit suâ,
Cœlumque spectat. —

※

Tribulatio patientiam operatur; patientia autem probationem, probatio verò Spem; Spes autem non confundit.

Rom. 5.

EMBLEMA IV.

Une Pierre quarrée.

Abjecta, non eversa. —

—— Spes quovis situ
Erecta, semper similis & constans sibi,
Nisi certa non subsistit : abjicias licet,
Tamen ipsa spes abjecta quod speres dabit
Etiam ante votum. ——

※

Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo.

Job. 13.

EMBLEMA V.

Un Ancre droit, dont le Soleil couchant jette l'ombre fort loin.

— Spes longior ipso ex-
Tenditur occasu. —

Spem longiorem summa promittit dies,
Et adhuc vereris summa ne lux sit tibi
Quæ prima fulsit ? Ortus, occasus mihi.

Sine Sole medio fiat, & vitam auferat
Etiam ante vitam. Moriar : elato tamen
Spes longiorem longior vitam dabit.

☀

Scio quòd Redemptor meus vivit, ... reposita est hæc Spes mea in sinu meo. Job. 19.

EMBLEMA VI.

Un Testament clos, mis sur une Table.

— Mors sola docebit
Quàm fuerit Spes ampla mihi. —

— Spes est certa, sed certam tamen
Non ante mortem. Debitum Spei ultimæ
Mors sola solvit : quisquis hîc semper cupis
Vixisse, Spem depone. Qui metuit mori
Solius hæres esse damnatus potest
Mortalitatis. ——

☀

Fiduciam & gloriam Spei usque ad finem firmam retineamus. Ad Hebr. 3.

EMBLEMA VII.

Un Lierre sec entouré à un Ancre.

— Non ipsâ in morte relinquam.

— Spem junctam sibi.

Quicumque vivus tenuit, adjunctam quoque
Moriens tenebit. Spes boni quantum adferat,
Vivendo quisquis didicit, hoc etiam magis
Moriendo discet : Patriam amittit lubens,
Et se suamque deserit vitam lubens,
Ne Spem relinquat. ——



Non contristemini, sicut & cæteri qui Spem non habent. I. Thess. 4.

EMBLEMA VIII.

Un Arc-en-Ciel, & le Soleil couchant.

— Spes lucis amœnior ipso
Surgit ab occasu. —

— Lucis occasum tuæ
Natura quid fles ? Quasque subduxit dies
Lacrymas resumens, rore te mergis tuo,
Pariterque Solem ? Lux ab occasu amplior,
Magis ampla Spes consurgit, & spondet diem
Iterùm ante noctem. Ploret occiduum jubar,
Sperare lumen quisquis aversum nequit.



⁂

Teneamus Spei noſtræ confeſſionem indeclinabilem. Ad Hebr. 10.

EMBLEMA IX.

Un Ancre dans le ſable bien avant.

— Sepulta juvat, ſtabiliſque videri
Cùm fuerit non viſa, poteſt. —

Cùm Spes jacet ſepulta, tum juvat magis,
Stabilemque reddit : certa quòd conſtet, ſuo
Habet à ſepulchro : nullus eſt tandem locus
Ubi Spes moretur potiùs, ubi pondus ſuum
Meliùs reponat. —

⁂

Felix, qui non habuit animi ſui triſtitiam, & non excidit à Spe ſuâ. Eccli. 14.

EMBLEMA X.

Un Enfant qui tient un Flambeau allumé, & qui a peur de ſon ombre.

— Spes ſæpè timorem
Plus nimio quæſita parit. —

— Spes & metus,
Gemellus uno natus ex utero puer,
Simul educantur; mentis illa filia eſt,

Hic corporis propago. Sinceram cupis
Spem poſſidere ? Corpus obſcurum excute ;
Mens caſta purum ſpectet, & ſperet Diem.

⁕

Spes Juſtorum immortalitate plena eſt.
Sap. 3.

EMBLEMA XI.

Un Ancre avec un grand enroulement de cables qui le tient.

— *In immenſos Spes ultima deſinit orbes.*

Quo Spes ab alto trahitur & fundo magis
Venit à remoto, vertici hoc plures tuo
Diſponit orbes ; vertici hoc plures tuo
Parat coronas. Si quis hinc ſurgat labor,
Labor ille te delectet : æternis tuum
Spes in coronis æqua ſuſcipiet caput ;
Quotque annulos, tot ipſa mox annos dabit
Æternitatis. ——



※

Gloriamur in Spe gloriæ filiorum Dei.
Ad Rom. 5.

EMBLEMA XII.

Des Atomes qui volent autour d'un rayon de Soleil qui entre par une fenêtre.

—— Spes insperata pusillos
Excitat, & medio facit exsultare sereno.

—— Euge, torporem excute,
Spatiare Cœlo, quoque Spes alacrem vocat
Pusilla mens assurge. Non patitur suos
Animosa Spes dolere. Sit parvum licet
Cor, gaudio par esse non humili potest,
Ubi nocte Spes affulsit, & fecit diem
Etiam in tenebris. ——

※

Spes quæ videtur, non est Spes. Ad Rom. 8.

EMBLEMA XIII.

Un Ancre dans un esquif.

Visa gravat, non visa levat. ——

Spem curioso quisquis obtutu capit,
Spe, sed molesta capitur. Hac oculos precor
Natura ne desige. Sit clausum licet,

Sit in recessu conditum & Cœli & Dei,
Tutum esse Spe servante depositum potest
Utriusque vitæ. Dexteram huc cæcam exere.
Patiens haberi sæpè, Spes nunquam fuit
Patiens videri. ———

※

Bonus est Dominus sperantibus in eum, animæ quærenti illum. Thren. 5.

EMBLEMA XIV.

Des Huitres ouvertes au Soleil levant.

—— Spes dilatat. ——

——— Quas conclusit aversus dies,
Repetita lux dilatat, & plenas sui
Facit esse Cœli. Contrahat mentem dolor
Cui lapsa retrò fluxit averso Deo
Spes summa vitæ. Nescit angustus mori,
Spe quisquis amplâ vixit, & vixit benè.

※

Deus autem Spei repleat vos omni gaudio & pace in credendo ; ut abundetis in Spe, & virtute Spiritûs Sancti. Rom. 15.

EMBLEMA XV.

Un Ancre dont la Corde est rompuë.

— Tolle Fidem, Spes nulla futura est.

— Spem, mortalis, æternam potes
Abjicere, quam soluta destituit Fides.
Fide orba Spes, est vana : sublatâ Fide,
A Spe nihil sperare licet amplâ potes,
Nisi pondus ingens. Anchoram immanes ligent
Fixam rudentes ; solida Spem teneat Fides,
Quam nulla vis, non dextera ingenti potens
Orientis hostis ense fatali auferat.

※

In me omnis Spes vitæ. Eccli. 24.

Emblema XVI.

Un Feu couvert.

— *Spes clauso tuta sepulchro est.*

Spem quisquis ore prodit, & claudi insolens
Externa tantùm spectat, æternam cupit
Spem perdidisse : clausa Spes tuto latet
Etiam in sepulchro. Fiditur clauso benè :
Quod non datur videre, servatur benè,
Etiam inter umbras. Totus ignorat mori,
Spem qui sepulchro posuit. Ubi nil est super,
Spes una superest ; certa Spes, Spes, quæ suo
Etiam à dolore vivere æternùm potest.



⁂

Oculi impiorum deficient ; & effugium peribit ab eis, & Spes illorum abominatio animæ. Job. 11.

EMBLEMA. XVII.

Un petit Amour qui porte ſur ſa tête un Ancre, dont une des pointes le bleſſe ſur l'épaule.

— *Spes nimis alta nocet.*

Magis alta, quàm natura quàm virtus capit;
Sperare nocuit. Sæpè Spes mortem intulit
Elata, quæ ſubmiſſa tranquillam poteſt
Vitam dediſſe. Fronte Spem fruſtrà exhibet,
Qui mente dirum vulnus aversâ gerit.

⁂

Lætentur omnes qui ſperant in te; Domine. Pſalm. 5.

EMBLEMA XVIII.

Un Flambeau dont la flamme s'élève en s'éteignant.

Subſiliens Cœlum ſperat, & emoritur.

Deſiderantem quiſquis hîc animum tenet,
Tenet dolentem : liberum quiſquis facit,
Facit beatum, Speque lætantem ſuâ

Jubet interire. Discat exultans mori,
Sperare Cœlum quisquis expirans potest.

⁂

Expectantes beatam Spem, & adventum gloriæ magni Dei. Ad Tit. 2.

EMBLEMA XIX.

Un Vaisseau battu de la tempête.

— *Spes omnis ab alto est.*

Qui nil ab alto sperat, & sperat tamen,
Sese ipse Spe fatigat & ludit suâ.
Spes in profundum nulla non alto venit,
Non lapsa Cœlo. Spe brevi numquam exigi
Æternitatis cursus immensæ potest.

⁂

Per patientiam ..... Spem habeamus. Rom. 15.

EMBLEMA XX.

Un petit Amour bat la pointe d'un Ancre, & en fait sortir des étincelles.

— *Spes à duris micat edita rebus.*

— Spes sæpè spectari potest
Ubi nulla Spes videtur. In duro licet
Rigidoque, flammæ semen abstrusum latet.
Lubet experiri quanta Spes superet? Pati

Adversa

Adversa te delectet. Extinctam quoque
Animare per tormenta Spem virtus potest.

✳

Probatio Spem operatur. Ad Rom. 5.

EMBLEMA XXI.

Un Ancre attaché à un Rocher.

Aspera Spem firmant. —

Ubi plana sors præcedit, & sternit viam,
Ibi fixa Spes hærere vix unquam potest.
Per iniqua, per prærupta quam virtus rapit,
Hanc sortis ipse tractus adversæ tenet,
Firmamque reddit. Ponat in plano suam
Qui Spem per æquor serpere ignavam volet.

✳

Ingrati Spes . . . . dispeviet tanquam aqua supervacua. Sap. 16.

EMBLEMA XXII.

Un Enfant court après des Bouteilles de Savon, qui se crèvent en ses mains.

— Spes rebus affixa fugacibus, uno Frangitur afflatu. —

Quicumque Spem securus æternam petis,
Spem fige Cœlo : fige, sed vero tamen

Solidoque Cœlo fige. Blanditur magis,
Magis ampla fortè ſpondet, invitat magis
Inane, vile, parvulum, cœno editum
Spumâque Cœlum; nempè quid ſperes tamen,
Fugitiva Spes docere prenſantem poteſt.

✳

Sperans non infirmabor, Pſal. 25.

EMBLEMA XXIII.

Un Ancre dans le ſable.

—In dubio ſecura recumbit.

—— Ibi ſe certa Spes firmam tenet,
Ubi cuncta nutant. Stes in ambiguo licet
Natura, ſtes in lubrico; potes tamen
Perſtare. Spes hærere conſtantes jubet,
Ubi mundus ipſe titubat, & ſui impotens
Vacillat orbis, Caſibus non eſt locus,
Ubi caſus animos ipſe conſtantes facit.

✳

Contra Spem in Spem, Rom. 4.

EMBLEMA XXIV.

Un Jèt d'Eau qui s'élève.

— Spes urget originis undam,
Quò natura negat. —

—— Quò renuit gravis
Natura, Spes adurget; & fonti ſuo
Fontem reponit. Quiſquis ex humili ſubis
Mortalis, alto ducis acceptum genus.
Huc te jubet te redire Spes, quæ vividos
Attollit artus, quæque te terram tuam
Vetat intueri. Generis eſt ſui immemor,
Sperare quiſquis aliud à Cœlo poteſt.

⁂

Spes quæ differtur, affligit animam.
Prov. 13.

Emblema XXV.

Un Ancre dont la trabe fait une croix.

—— *Spes ſummâ non caret ulla cruce.*

Qui mentis ullum ferre tormentum nequit,
Spem ferre neſcit. Spes crucem ſecum ingerit;
Crux ſumma Spem ſuſpendit, & acuto jubet
Mordere ferro pectus humanum. Spei
Sua cuique crux eſt, Speſque crux etiam ſibi eſt.



⁂

Nihil ad perfectum adduxit lex : introductio verò melioris Spei, per quam proximamus ad Deum. Ad Hebr. 7.

Emblema XXVI.

Un Flambeau allumé, dont la flamme monte en-haut, tandis que la Cire découle.

— Spes ſurſum rapit ignea, vita deorſum.

Mea me deorſum vita, Spes ſurſum rapit.
Mea vita me conſumit, & ſemper magis
Ad ima ducit; Spiritus ſurſum erigit,
Speranſque ſurſum ſpirat, & ſurſum evolat
Etiam ante mortem. Carne conſumptâ quoque
Spes ſumma Cœlum quærit, & Cœlum invenit.



EMBLÊMES DE LA CHARITÉ.

Si linguis hominum loquar, & Angelorum, Charitatem autem non habeam, factus ſum velut æs ſonans, aut Cymbalum tinniens. I. Cor. 13.

EMBLEMA I.

Un Orgue qu'un petit Amour touche.

— *Animus ſi deſit, inutile murmur*
Ars quoque ſumma dabit. —

SENTENTIA EMBLEMATIS I.

Docta res Amor eſt. Amoris expers,
Quamvis arte valens, valere neſcit;
Valens ingenio, valere neſcit;
Valens eloquio, valere neſcit.
Amor ſpiritus eſt amantis unus;
Artis, eloquii ingeniique vita
Et cuſtos Amor eſt. Cares Amore?
Nequidquam gravis omnibus laboras.

※

Si habuero Prophetiam, & noverim Myſteria omnia, & omnem Scientiam..... Charitatem autem non habuero, nihil ſum. I. Cor. 13.

EMBLEMA II.

Une Unité avec un grand nombre de Zéros.

— *Pretium omne refertur in unum.*

Amoris pretium mei requiris ?
Bonorum pretium rogas meorum ?
Non multis opus eſt, Amor vel unus
Bonus omnibus addit omne pondus.
Rebus eximiis, Deoque dignis,
Unus deſit amor ; nihil valebunt :
Rebus exiguis, nihilque dignis,
Unus adſit Amor ; Deum valebunt.

※

Si habuero omnem Fidem..... Charitatem autem non habuero, nihil ſum. I. Cor. 13.

EMBLEMA III.

Un Arc bandé ſans flèche.

— *Sine Amore, Fides nil proficit.*

Fruſtra tenditur arcus, incitato

Frustrà tensa Fides laborat arcu;
Si non ulla super tibi sagitta est,
Quâ Cœlum ferias, Deumque vincas.
Arcus est Animus, Fidesque nervus,
Telum rectus Amor. Fidem remitte,
Vel summum jaculator adde telum.

*

Si distribuero in cibos pauperum omnes facultates meas...... Charitatem autem non habuero, nihil mihi prodest.
I. Cor. 13.

EMBLEMA IV.

Un Amour qui sème sur une terre labourée.

Frustrà, promissus cœlo si deficit ignis.

Totum pauperibus dedisse possum;
Sed possum quoque perdidisse totum,
Totum si dedero carens Amore.
Res est utilis, ingenîque plena,
Mira res Amor est. Amore fotum
Munus ad Dominum redire novit;
Amoris vacuum redire nescit.



*

Charitas patiens est. 1. Cor. 13.

AD AMANTIUM USUM ET ORNATUM.

EMBLEMA V.

Un Amour qui découpe une Étoffe.

— Facit patientia pulchrum
Dilectumque magis. —

Qui carus cupit esse, vulneretur ;
Crebro vulnere sæpè vulneretur.
Non est integer ille, nec decorus,
Qui nullum patiens subivit ictum.
Vulnus nobile, nobilis cicatrix
Quam suscepit Amor, suamque fecit.
Res est integra Amore vulnerari.

*

Charitas benigna est. I. Cor. 13.

EMBLEMA VI.

Une Fleur qui s'ouvre au Soleil.

— Suo se totum promit Amori.

Sis tenax licet usque, sis avarus,
Clauso pectore, corde colligato ;
Liberalis eris, patensque cunctis,

Si te tangat Amor, foresque pulset,
Quantumvis adamantibus rigentes.
Nescit quid sit Amor, benignitati
Qui clausum potuit tenere pectus.

※

Charitas non æmulatur. I. Cor. 13.

EMBLEMA VII.

Le Soleil qui éclaire des brouillards qui le couvrent.

— *Decus non invidet hosti.*

Si tuo decus invidens Amori
Corrivalis amas, amare nescis.
Amor hostibus æmulus nec ipsis,
Ipsis hostibus invidere nescit.
Blanda vis Amor est. Amor protervis,
Vel tunc cùm jaculatur, & minatur,
Se solum cupit hostibus dedisse,
Se totum cupit hostibus dedisse.

※

Charitas non agit perperam. I. Cor. 13.

EMBLEMA VIII.

Le Rayon réfléchi.

— *Viis agit omnia rectis.*

Nequidquam per iniqua, per ſiniſtra
Qui curuum ſequitur, fugitque, rectum
Amorem vagus aſſequi laborat.
Rectum vovit Amor tenere ſolus,
Solum novit Amor tenere rectum.
Obliquum videt ille, claudicatque :
Et claudos Amor educat clientes,
Claudo qui potuit parente duci.

✳

Charitas non inflatur. I. Cor. 13.

EMBLEMA IX.

Un Tonneau plein, dont la bonde eſt levée.

—— *Tumet impurus, ſincerus in æquo eſt.*

Æquo ſimplicitas Amore gaudet ;
Amor ſimplicitate gaudet æquâ :
Si quis turget, & impotens teneri
Metas præterit inſolenter omnes,
Amor ſordidus eſt, & impudicus ;
Si dignus tamen eſt Amor vocari,
Qui furor merus eſt Amore tectus.



※

Charitas non est ambitiosa. I. Cor. 13.

EMBLEMA X.

Un Ayman qui, parmi les Pierreries, n'attire que le Fer.

— *Genus non respicit.*

Non est ambitiosus, aut superbus,
Quamvis sanguine nobilis superbo
Censeatur Amor, fugit superbos;
Majestate caret; tumere nescit;
Quantumvis humiles, amat colitque.
Non est vile quod antefertur auro.

※

Charitas non irritatur. I. Cor. 13.

EMBLEMA XI.

Un Luth que l'on pince.

— *Tentanti respondet amicè.*

Amor si meus ungue vellicetur,
Irritatus, Amo, tibi reponet:
Verbis verberibusque provocetur
Amor, semper, Amo, tibi reponet,
Amor non meliùs, benigniusque,
Quàm, cùm ferre coëgeris, loquetur.

Amorem probat hoſtis innocentem;
Hoſtem blandus Amor probat nocentem.

*

Charitas omnia ſperat. I. Cor. 13.

EMBLEMA XII.

Un petit Amour qui tend les bras à une Fuſée allumée, qui s'élève.

— *Spes vivida ſemper amanti eſt.*

In Cœlum properemus : illa meta eſt,
Tot deſideriis petita meta ;
Curarum Scopus, & beata meta eſt.
Ingens hinc iter eſt, inane magnum eſt,
Quod terram jacet inter atque Cœlum ?
Quod Cœlum propè non finit videri ?
Speranti via longa ; longa non eſt
Amanti via. Spes Amorque Cœlum,
Si ſurſum moveantur, obtinebunt.

*

Charitas omnia ſuſtinet. I. Cor. 13.

EMBLEMA XIII.

Un Enclume.

— *Hilari fert omnia vultu.*

Si quis impatiens ſui doloris,
Jocoſum quoque ſuſtinere verbum

Quantumvis ab amantibus recuſat,
Non eſt dignus Amore. Ridet ipſa
Inter verbera lætus, & ſuperſtes
In ſe gaudet Amor, Deoque teſte
Tot plauſus numerat ſibi quot ictus.

❋

Charitas numquam excidit. I. Cor. 13.

EMBLEMA XIV.

Des Feux folèts qui tombent du Ciel.

—— *Fatuus tantùm excidit ignis.*

POUR LES AMITIÉS QUI NE SONT PAS DE DURÉE.

Cœnum quiſquis amat, fugitque Cœlum,
Qui Cœlo cadit, inciditque cœno,
Verus hic furor eſt, Amorque falſus;
Hic omnis furor eſt, Amorque nullus.
Purus non cadit, at levatur ignis.

❋

Charitas Dei diffuſa eſt in cordibus noſtris per Spiritum ſanctum, qui datus eſt nobis. Ad Rom. 5.

EMBLEMA XV.

Un petit Amour qui enfle un Balon.

—— *Amans animâ ſatiatur Amantis.*

Fruſtrà blanditiis deliciiſque,
Quamvis ambroſiæque nectariſque,
Invitatur Amans. Amantis unam
Si non das animam, famens, ſuumque
Nil præter ſitiens Amans Amorem
Suſpirabit, hiabit, æſtuabit,
Nec gemmis ſatiabilis, nec auro.
Amantem ut ſaties, Amante paſces.



Dilectio ſine ſimulatione . . . . gaudere cum gaudentibus, flere cum flentibus.
Ad Rom. 12.

EMBLEMA XVI.

Un petit Amour qui tient un Miroir.

— *Vultum ſumit Amantis Amans.*

Verecundus Amor nitore puro
Lucentis ſpeculariter metalli
Suos diſſimulat tegitque vultus,
Ut poſſit ſimilis tibi videri:
Quin & ipſe ſuis carere gaudet,
Ut tuos habeat feratque vultus.
Quæris, quid ſit Amor tuus? Quod ipſe es.



✳

Mutuam in vobiſmetipſis Charitatem continuam habentes. I. Petr. 4.

EMBLEMA XVII.

Deux petits Amours qui ſe diſent l'un l'autre le mot AMA, qui eſt rétrograde.

— *Reſpondet utrimque.*

AMA, quiſquis amas; mereris omnem
Cùm tuum dederis tuis Amorem.
AMA, non amat ille, qui quod optat
Non vult in ſocium referre votum.
AMA; ſi potes, & vales, AMAbis:
AMA; ſi cupis, & voles, AMAbis.
Nec tantùm ſemel, & ſemel, ſed uſque
AMAbis, ter & ampliùs, magiſque,
Ac (ne quis furor impedire poſſit
Amores tot amantium, tot ignes)
Uno ſemper AMA remitte voto.

✳

Charitas operit multitudinem peccatorum.
I. Petr. 4.

EMBLEMA XVIII.

Un Amour qui ſoufle le Verre à la Fournaiſe, avec la Canne.

— *Puro decor omnis ab igne eſt.*

Noĉte ſis licet atrior profundâ,
Sis umbræ ſimilis tenebricoſæ,
Fuligo mera ſis, meruſque fumus;
Totus ut niteas, miceſque totus,
Cœlo purior, albicante Cœlo,
Non aquâ puer indiges, ſed igni.
Ignem ſi fugias, fugis decorem.

✳

Anima mea liquefacta eſt, ut dilectus locutus eſt. Cant. 5.

EMBLEMA XIX.

Un petit Amour qui travaille en verre à la Lampe.

— *Spirante liqueſcit Amore.*

Cor ipſo tibi durius metallo,
Ferro durius, aridoque ſaxo
Contractis licet horreat medullis;
Uno ſi tamen impotens moveri
Cor tangatur Amore, ſi vel uno
Cor affletur Amore, colliqueſcet.
O quantum eſt animi beatioris!
Quid felicius eminentiuſque eſt,
Quàm caſto rigidum calore ſolvi!
Quàm nullo pavidum timore ſtringi!
Res eſt libera amare, res beata eſt.

✳

Fortis est ut mors Dilectio. Cant. 8.

EMBLEMA XX.

Deux Arbres entrelaçés l'un dans l'autre.

—— *A morte tenaciùs hærent.*

Qui mortem fugit, anxiusque vitæ
Extremum metuit subire fatum,
Fatalemque timet subire terram,
Non est fortis Amor. Subinde vivus
Amor fluctuat hinc & inde, summo
Qui constans potuit manere casu.

Plusieurs de ces *Emblêmes*, comme j'ai déja remarqué, peuvent passer pour Devises.

EMBLÊMES MORAUX.

Les *Emblêmes Moraux* sont de tous les *Emblêmes* les plus naturels, parceque les *Emblêmes* ne sont faits que pour l'instruction des mœurs. M. de Gomberville en a fait un Volume entier sous le Titre de PEINTURES DES MŒURS. Les Tableaux sont d'Othon Vœnius, Peintre Flamand, avec des Vers de divers Poëtes Latins; & principalement d'Horace.

Il y a sous chaque Tableau des Vers

François de M. de Gomberville, & un Titre au-dessus qui explique le Tableau; avec un Discours qui rend raison des Figures, & en fait l'application. Ce même Livre a été réimprimé à Bruxelles, sous le Titre de THÉATRE MORAL DE LA VIE HUMAINE, & contient cent trois Tableaux; soixante en la première Partie, & quarante-trois en la seconde. En voici quelques sujèts.

I.

La Nature commence, la Nourriture achève.

Naturam Minerva perficit.

I I.

La Nourriture surmonte la Nature.

Educatio mores facit.

I I I.

La Nourriture peut tout.

Vis Institutionis.

I V.

La Vertu présuppose la pureté de l'âme.

Animus purgandus.

V.

Fuir le Vice, c'est suivre la Vertu.

Vitium fugere, Virtus est.

V I.

La Vertu présuppose l'action.

Virtus in Actione consistit.

V I I.

Qui ne commence jamais, ne sçauroit rien achever.

Incipiendum aliquandò.

V I I I.

En courant, on arrive au but.

Currite, ut comprehendatis.

I X.

La Vertu fuit les excès.

In medio consistit Virtus.

X.

En fuyant un vice, l'imprudent tombe en l'autre.

In vitium sæpè ducit culpæ fuga.

XI.

La Nature règle nos desirs.

Natura moderatrix optima.

C'est un enfant penché pour boire dans un ruisseau.

XII.

Pour haïr le Vice, il le faut connoître.

Disciplinæ animus attentus.

XIII.

L'Étude de la Vertu est la Fin de l'homme.

Philosophia vitæ magistra.

XIV.

En toute condition, on peut être vertueux.

In quâcumque vitæ genere philosophari licet.

X V.

La guérison de l'âme est la plus nécessaire.

Habenda imprimis animi cura.

XVI.

Aime la Vertu pour l'amour d'elle-même.

Virtutem quâ Virtus est cole.

C'est-à-dire, sans attendre la Récompense, & sans craindre le châtiment.

XVII.

Dieu seul n'a point de maître.

Potestas Potestati subjecta.

C'est l'Assemblée des Dieux, où Jupiter préside : un Roi puni par ses ordres, avec ces mots :

Mortels, il est un Dieu, vous en êtes l'image ;
Aimez-le comme tels, & révérez ses loix.
La Foi qui de vos cœurs éxige cet hommage,
L'éxige également des Bergers & des Rois.

XVIII.

La Chute des Géans.

Tremblez devant le Trône du Dieu vivant.

Non temnite Divos.

XIX.

L'Impiété cauſe tous les maux.

Neglectæ Religionis pœna multiplex.

XX.

Les Méchans ſe puniſſent l'un l'autre.

Culpam pœna premit comes.

XXI.

Joñathas et Daniel.

L'homme eſt né pour aimer.

Homo homini Deus.

XXII.

En aimant, on ſe rend parfait,

Amicitiæ trutina.

La Balance de l'Amitié, où ſe payent le mérite & les bons offices.

XXIII.

Il faut aimer pour être aimé,

Ibi eſt amor ubi eſt reciprocus.

Amphion & Zéthes.

Fraternis ceſſiſſe putatur moribus Amphion.

XXIV.

L'Amour des Peuples est la force des États,

Concordia Populi inseparabilis.

Ce sont deux chevaux, à l'un desquels un Vieillard tire toute la queuë poil à poil ; & un jeune homme vigoureux voulant arracher toute entière celle d'un autre cheval, n'en peut venir à bout.

XXV.

Le Pauvre content sous sa cabanne.

Quod satis est cui contigit, nihil amplius optat.

Qui a le nécessaire, n'a rien à souhaiter.
Dans l'heureuse cabanne où la paille me couvre,
Je goute des plaisirs qui sont bannis du Louvre,
Et préfère mon sort au sort même des Rois :
Ne désirant que peu, j'ai ce que je desire,
Et trouve que j'ai fait un choix
Plus grand & plus beau que l'Empire,
Pour qui mille Tyrans ont détruit mille Loix.

XXVI.

La Vie des champs est la Vie des Héros.

Apollon gardant les troupeaux d'Admette.

Vante qui voudra les Cités,
Où les Mortels, comme enchantés,
Tiennent pour des grandeurs leurs contraintes serviles.
Pour moi, j'aime les champs, car j'y vois des beautés
Que l'on ne voit pas dans les villes.

XXVII.

La Vie cachée est la meilleure.

Benè qui latuit, benè vixit.

XXVIII.

Les excès de la bouche sont la mort de l'Ame.

Crapula ingenium offuscat.

Monstre que l'on voit toujours yvre,
Pourçeau dont le ventre est le Roi;
A tort tu te vante de vivre,
Ceux qui sont au tombeau, n'y sont pas tant que toi.

XXIX.

Tout cède au Démon des Richesses.

Pecuniæ obediunt omnia.

Plutus, Dieu des Richesses, est sur le Trône; des Philosophes, des femmes dévotes,

dévotes, des Sages & des Magiſtrats l'adorent, & lui offrent des ſacrifices.

Monſtre, de qui le front eſt ceint d'un Diadême,
Corrupteur des eſprits, fier Tyran des Mortels,
Qui peut te réſiſter, puiſque la Vertu même,
Oubliant ce qu'elle eſt, t'élève des Autels.

EMBLÊMES POLITIQUES.

Les *Emblêmes Politiques* ſont ceux qui expriment les maximes du Gouvernement & la conduite des États ; comme ſont pluſieurs de ceux que M. Baudouin a recueillis en deux Volumes, & expliqués par d'élégans diſcours, particulièrement le cinquième des Entrepriſes Militaires : le ſixième, où il fait voir, que, de la Valeur précipitée, ſuit une fin lamentable : le ſeptième, que l'argent eſt le nerf de la Guerre : le huitième, que les Flatteurs ſont contagieux aux Princes : le trente-cinquième, de la vraie École des jeunes Princes : le ſoixante-unième des devoirs des Magiſtrats : le ſoixante-ſeptième, de l'établiſſement des États & des Colonies. Tous ces Emblêmes ſont du ſecond Volume.

Au premier, le quatrième fait voir qu'il ne faut point publier les ſecrets des

Princes : le cinquante-cinquième, qu'un État se maintient par les Armes & par le Conseil : & le soixante-deuxième, que la clémence fait estimer & chérir le Prince.

C'est sous la figure du Minotaure dans le Labyrinthe, qu'Alciat nous représente qu'il faut tenir secrèts les desseins des Princes :

Non vulganda consilia.

Il y a plusieurs de ces *Emblèmes* peints au Palais du Duc de Bavière à Munich, dans l'appartement que l'on nomme de l'Empereur. Pour montrer qu'un Prince doit faire choix d'un sage Ministre, on voit Pharaon qui établit Joseph pour prendre soin de l'Égypte, & qui lui donne des ordres, avec ces mots :

Provideat Rex Virum sapientem.

Un Roi ne doit choisir que de sages Ministres.

※

Socrate montrant une Sphère aux Athéniens, & la leur expliquant, leur fait voir que la Politique la plus sûre est celle qui s'établit sur les maximes célestes de la Sagesse, avec ces mots :

Socrates utilia suadendo non cedit Atheniensibus.

Ses utils conseils règlent la République.

※

Métellus aime mieux se retirer, & se voir condamné à un éxil perpétuel, que de souscrire à un decrèt qu'il jugeoit injuste; & fait voir par cette fermeté d'âme, ce que doit faire un Magistrat, & un Ministre qui a de la probité & de la conscience.

※

Crésus, Roi des Lydiens, au milieu de l'abondance des richesses & des grandeurs de sa Cour, ayant méprisé les sages avis que Solon lui donnoit, s'en souvient quand il est lié à un poteau pour être brûlé, & il enseigne qu'il n'est plus temps de profiter des conseils, quand on les a négligés lorsqu'ils pouvoient être utiles. C'est ce que dit l'Inscription :

Serò sapiens.

C'est trop tard qu'il est sage.

Il y a encore cette autre Inscription historique :

Solon Crœsum negavit felicem quod illo serò crediderit.

⁂

Charidémus tué par un emportement de Darius, parceque ce Sage l'avertissoit d'employer ses richesses à résister à Aléxandre, plutôt que de les faire servir à un luxe qui deviendroit inutile pour lui, quand ses ennemis s'en seroient rendus les maîtres. Ce que Darius ne reconnut que quand il n'étoit plus temps de profiter de cet avis.

Charidemus ob liberam vocem ab Dario occiditur.

⁂

Le Palais des Ducs de Savoye à Turin, a de semblables ornemens d'*Emblémes Politiques* de l'invention de l'Abbé Téforo, & la Vénerie Royale qui est leur Palais de Campagne.

Dans le premier de ces Palais, pour représenter qu'un jeune Prince doit suivre son Génie, on a peint Annibal, à qui son Génie apparoît en songe, pour lui dire de la part de Jupiter d'aller en Italie, & de le suivre sans le perdre jamais de vûë.

Tite-Live rapporte cette vision au Livre premier de sa troisième Décade, en ces mots : *Ibi fama est in quiete visum ab Annibale juvenem divina specie, qui se ab Jove diceret Ducem in Italiam Annibali missum : proinde sequeretur, neque usquam à se deflecteret oculos.* Ces mots accompagnent la Peinture :

Genius quo ducit eundum.

Il faut aller où le Génie appelle.

⁂

Pour représenter qu'un Prince à la vuë des belles actions de ses Ancêtres, doit s'exciter à bien faire ; on a peint Thémistocles, qui regarde les trophées de Miltiade, avec ces mots :

Trophæa excitant.

Mon cœur est excité par de si beaux trophées.

⁂

Pour signifier qu'il n'y a qu'à prendre une vive résolution, pour éxécuter de grandes choses ; on a peint Jules-César qui va à Rome, après avoir passé le Rubicon ; & l'âme du Tableau consiste en ces mots :

Jacta est alea.

Le Dé est jetté.

C'est-à-dire,

La résolution est prise, & le sort en décidera.

Ce sont les mots mêmes de César, tirés de Suétone : *Eatur quò Deorum ostenta, & inimicorum iniquitas vocat.* JACTA EST ALEA. On dit aussi que son Génie s'apparut à lui en songe, & qu'ayant pris la trompette d'un des Trompettes de César, il se mit à la sonner, & à passer le premier, marchant devant César. C'est ce qui est peint en cet *Emblême*, où l'on voit un Génie qui marche devant César, & qui sonne de la trompette.

⁂

Entre les *Emblêmes* de la Vénerie est celui d'Agamemnon, qui, sans y penser, blesse dans une Forêt un Cerf consacré à Diane ; ce qui fut la cause de beaucoup de maux. Le titre du Tableau & l'âme de *l'Emblême* est celui-ci :

Gravium malorum exordium est error levis.

Q'une légère faute peut causer de grands maux.

☙

La Flotte des Grècs arrêtée, pour punir la faute d'Agamemnon, fait voir que les fautes des Princes nuisent beaucoup à leurs Sujèts. C'est ce que dit ce Vers au-dessous de cette Peinture :

Plerumque cunctis error unius nocet.

Pour la faute d'un seul, tous sont ainsi punis.

☙

On enseigne dans un autre *Emblême*, que les enfans des Princes tombent souvent dans les mêmes fautes dans lesquelles leurs pères sont tombés ; puisqu'Oreste, fils d'Agamemnon, ayant été jetté par une tempête & par un vent contraire dans la Tauride, il y blesse, comme son père, une Biche consacrée à Diane.

Etiam in nepotes fata majorum migrant.

Les enfans des Aïeux suivent les destinées.

☙

Policrate, Roi des Samiens, se trouvant trop heureux, & voulant essayer ce que c'étoit que la mauvaise fortune, jette dans la Mèr un Anneau précieux qu'il

aimoit, & le trouve peu de jours après dans le ventre d'un poiſſon.

Fortuna dextra eſt ſi ſiniſtram mavelis.

Toujours Fortune ſert à qui ſert la Fortune.

⁂

Mamercus, Pêcheur, ayant trouvé un tréſor dans ſes filèts, renonce au mêtier de Pêcheur, & repréſente un Courtiſan qui s'étant enrichi au ſervice de ſon Prince, quitte le ſervice quand il eſt riche, & leur dit :

ADIO PESCI, ADIO RETI, HO ASSAI PESCATO.

Adieu Rèts, adieu Poiſſons, je ne veux plus pêcher.

Retia valete, hæc ſufficit Piſcatio.

⁂

Paradin a un *Emblême* tout ſemblable d'un homme qui empaquète ſes Rèts, avec ces mots :

Nihil ampliùs opto.

Je ſuis content, & je ne veux plus rien.

⁂

Comme il y a un Proverbe qui dit;

qu'il y a Chiens & Chiens ; parceque tous ne ſont pas également propres à toute ſorte de choſes, y en ayant pour le Cerf, d'autres pour le Sanglier, quelques-uns pour la Plume, d'autres pour le Poil ; les uns pour arrêter, d'autres pour faire lever le Gibier ; des Chiens courans, des Chiens couchans, &c. on a fait de cette différence un *Emblême*, pour apprendre aux Souverains qu'il faut faire un ſage choix de leurs Officiers, tous n'étant pas également propres aux mêmes emplois.

NON OGNI CANE AD OGNI IMPRESA E NATO.

Non omnis operi natus eſt omni canis.

Tout Chien n'eſt pas toujours propre à tous les uſages.

⁂

Dans l'Hôtel-de-Ville de Turin, il y a des *Emblêmes* en la Chambre du Conſeil.

Un Conſeil où l'on délibère, avec ces mots du ſecond Chapitre des Proverbes.

Ibi ſalus, ubi multa conſilia.

Tout eſt sûr, quand on délibère.

*

Achab qui aima mieux ſuivre le conſeil des faux Prophètes qui le flattoient, que le conſeil du Prophète Michée, ſe trouve trompé, & périt. C'eſt ce qui eſt repréſenté en l'un de ces *Emblèmes*, avec ces mots des Proverbes :

Simulator ore decipit.

Un Flatteur qui nous trompe eſt toujours dangereux.

Le Père André Mendo a fait des *Emblêmes Politiques* pour l'inſtruction des Princes & de leurs Miniſtres, ſous ce Titre :

EL PRINCIPE PERFECTO Y LOS MINISTROS AJUSTADOS.

Le Prince parfait & les Sages Miniſtres.

Il les a accompagnés d'autant de Diſcours politiques pour l'inſtruction des Souverains & de leurs Officiers.

EMBLÊMES DOCTRINAUX.

Les *Emblêmes Doctrinaux* ſont ceux où les Myſtères des Sçiences & des Arts ſont repréſentés par des Figures qui nous

découvrent ces Myſtères, & qui nous les font entendre ; non pas par ces Figures Géométriques de lignes, de points & de lettres, qui ſont propres aux démonſtrations Mathématiques, mais par des Figures Naturelles, Hiſtoriques, Poëtiques & Symboliques, de la nature de celles qui entrent dans les *Emblêmes*.

Ces *Emblêmes* ſont de deux eſpèce, *Académiques* & *Doctrinaux*.

Les *Académiques* ſont ceux qui ſont des Enſeignemens généraux pour les Études ; comme celui de M. de Gomberville, que dans les Études chacun doit ſuivre ſon Génie & ſon Inclination :

Cuique ſuum ſtudium.

Pris de cet avis d'Horace, *L. I. Ep. 14.*

Quam ſcit uterque, libens conſebo, exerceat artem.

Veux-tu laiſſer de toi d'illuſtres monumens,
Et gagner une place au Temple de la Gloire ?
Suis les Arts immortels des Filles de Mémoire,
Et ne force jamais tes nobles ſentimens.



Pour apprendre qu'il faut ſuivre dans les Études, les Anciens qui nous ont frayé les chemins ; on a peint une troupe de

Cavaliers qui passent un guai de rivière avec ces mots :

Priorum tenenda vestigia.

Suivez exactement ceux qui vont devant vous.

✳

Un Philosophe qui étudie.

Dum vixero discam.

Tant que je vivrai, je veux toujours apprendre.

✳

Un Orateur qui s'exerce seul, & qui apprend en particulier ce qu'il doit dire en public.

Multa prius tecum.

Pensez auparavant à ce qu'il faudra dire.

✳

Un Pélerin qui offre des fleurs à Mercure, pour signifier que l'Éloquence & l'Art de persuader, demandent des fleurs & des ornemens étrangers.

✳

Un Académicien à qui on reprochoit son assiduité opiniâtre à étudier des matières qui lui paroissoient difficiles, se fit

un *Emblême* d'un Chasseur qui couroit après un Cerf, avec ces mots :

Sequar dum assequar.

Je le suivrai toujours, jusqu'à ce que je l'aye.



Un autre, pour marquer que sa lenteur dans l'Étude étoit l'effèt des réfléxions qu'il faisoit, pour se mieux imprimer les choses, peignit un Vieillard qui alloit à pied s'appuyant sur un bâton.

Lente, sed attente.

Si je vais lentement, je vais plus sûrement.

✻

Sur la porte d'une Académie d'Italie, pour représenter la protection du Prince, & le soin que l'on prenoit de s'y former à l'Éloquence ; on avoit peint Jupiter assis sur son Aigle, qui regardoit Mercure tenant une coupe en main, pour donner à boire à ceux qui se présentoient à lui.

✻

Les *Emblêmes Doctrinaux* sont des expressions des Arts & des Sciences, & des règles mises en Figures pour pratiquer les Arts & les Sciences. C'est ainsi que Bar-

thélemi l'Anneau, Principal du Collége de Lyon, sur la fin du siècle passé, représenta l'Imprimerie par l'*Emblème* de Cadmus, qui sema les dents du Dragon, prenant ces dents pour les lettres de l'Imprimerie, les sillons du champ pour les lignes, Cadmus pour le Compositeur, &c.

Alciat avoit fait auparavant de toute cette Fable divers *Emblèmes* des gens de Lettres, & de leur travail. En voici tout le sujèt.

Cadmus, fils d'Agénor, Roi des Phéniciens, fut envoyé par son père chercher Europe sa sœur, qui avoit été enlevée, avec ordre de ne point revenir qu'il ne la ramenât. Cadmus, avant que de partir, alla consulter l'Oracle d'Apollon sur ce qu'il avoit à faire; & l'Oracle lui ayant dit de suivre une Vache sauvage, & de s'arrêter où il la verroit se coucher, il la trouva dans la Bæotie, où, pour obéir à l'Oracle, il bâtit la Ville de Thèbes, & épousa Hermione, fille de Mars & de Vénus. Il y avoit dans les environs un Dragon qui infectoit les eaux de la Fontaine Castalie : il le tua; & ayant par les ordres de Pallas, semé les dents de ce Dragon, il en sortit des hommes armés qui se tuèrent les uns les autres, à la réserve de cinq, qui s'étant fait amis par l'entremise

de Pallas, aidèrent à Cadmus à réparer la Ville de Thèbes. Voilà la Fable, qui a quatre parties en *Emblèmes*.

I. Le Dragon qui infecte l'eau de la Fontaine Castalie, & qui dévore ceux qui en approchent; *c'est le Temps qui dévore tout, & qui détruit tout. Il est le Symbole de l'Oubli, qui envelopperoit toutes choses, sans le secours des Lettres.*

II. Ce Dragon vaincu par Cadmus, représente les gens de Lettres, qui combattent contre l'Oubli, & qui triomphent du Temps par le moyen de leurs Écrits.

III. Les Lettres sont les dents arrachées à ce Dragon, parcequ'elles sont les moyens de fixer les événemens des temps, en les conservant. Les seize dents qu'a le Dragon, représentent les seize premières Lettres de l'Alphabèt inventées par Cadmus, qui les répandit dans toute la Grèce; ce qui fut une espèce de semence. Ces Lettres & ces Caractères se lient & se combattent les uns les autres; les Consonnes ne signifiant rien quand elles sont jointes ensemble, & ne pouvant ainsi subsister.

IV. Les cinq qui restent & qui se réconcilient, sont les Voyelles, qui donnent l'âme & la vie aux autres, par le moyen de Pallas, qui est la sage compo-

ſition qui les aſſemble, & qui fait ceſſer leurs combats.

Alciat explique ces quatre *Emblêmes* en dix Vers Latins.

Vipereos Cadmus dentes ut credidit arvis
Sevit & Aonio ſemina dira ſolo.
Terrigenum clypeata cohors exorta virorum eſt,
Hoſtili inter ſe qui cecidere manu.
Evaſere quibus monitu Tritonidos, armis
Abjectis data pax, dextraque juncta fuit.
Primus Agenorides elementa, notaſque Magiſtris
Tradidit iis ſuavem junxit & harmoniam.
Quorum diſcipulos contraria plurima vexant,
Nonniſi Palladia qui dirimuntur ope.

Pour enſeigner que ceux qui liſent les Fables & les Inventions de la Poëſie, ne doivent pas s'arrêter à ces Fictions, qui ne ſont que comme l'écorce de pluſieurs vérités Philoſophiques; on a peint Apollon, le Dieu de la Poëſie, qui écorche Marſyas; pour apprendre, que c'eſt ainſi qu'il faut ôter la peau aux Fables, pour trouver le ſens qu'elles couvrent.

Tous les Arts & toutes les Sciences ſe peuvent exprimer par des *Emblêmes* de cette ſorte. C'eſt ce qui a été l'occaſion d'une Théologie Myſtique, qui ne s'explique que par des Figures d'Inondations,

de Submergemens, de Vol de l'âme, de Transport, de Jour, de Nuit, d'Obscurité, de Repos, de doux Sommeil, de Langueur, &c. &c. &c.

EMBLÊMES HÉROIQUES.

J'appelle *Emblêmes Héroïques*, ceux par qui les belles Actions des Grands Hommes sont exprimées, & qui sont si fréquens aux Entrées des Princes, sur les Arcs de Triomphe qu'on leur dresse, dans les Galeries où l'on représente les plus beaux événemens de leur vie, sur les revers de leurs Médailles, & aux Décorations qui se font à leurs funérailles.

On s'en sert aussi dans les Figures des Thèses qui se soutiennent dans les Colléges & dans les Académies, & qui se dédient aux Princes, aux Grands, & aux Magistrats.

Quand M. le Prince de Turenne dédia ses Thèses de Philosophie au Roi, on représenta le Roi victorieux de la triple Alliance, par un Aléxandre qui coupoit le nœud gordien, avec ces mots :

AT FERRO ABRUMPAM.

Pour en venir à bout, je me sers de l'Épée.

Pour la Paix donnée à toute l'Europe, on avoit peint le Roi fermant les Portes du Temple de Janus, avec ces mots :

CLAUDIT, ET NEMO APERIT.

Quand il aura fermé, nul n'oseroit l'ouvrir.

Dans l'Alcove de la feuë Reine au Louvre, étoient douze *Emblêmes Héroïques* d'autant de Dames illustres Grècques, Romaines & Françoises.

I.

Sainte Hélène présentoit une Croix à son fils Constantin, & en même temps lui montroit dans le Ciel une autre Croix environnée d'une grande lumière, & portée par des Anges, avec ces mots :

IN HOC SIGNO VINCES.

A ses pieds, étoient représentées d'un côté des Idoles brisées, & de l'autre le Tyran Maxence, ennemi de la Croix, noyé dans le Tybre avec toute son armée, comme un autre Pharaon, par les prières de Sainte Hélène.

Le Titre de l'*Emblême* étoit :

IDOLATRIA CALCATA SUBMERSO MAXENTIO.

Le Mot de l'*Emblème* étoit :

QUÆ CŒLI REDDERE CŒLO.

Rendre au Ciel ce qui vient du Ciel.

II.

L'Impératrice Pulchéria assise dans un Chariot de Triomphe, tenant une Croix environnée de Palmes. Le Chariot conduit par la Foi. Au haut est un petit Temple, & dessus un triangle d'or avec ce mot :

TRINITAS.

Sous les rouës du Chariot est l'Hérésie faite en forme d'une hideuse Furie ; d'autre part, Attila avec son armée fuyant en déroute.

Le Titre :

HÆRESI PROSTRATA, ATTILA PROFLIGATO.

Le Mot :

MATER POPULI, SPONSA DEI.

Mère du Peuple, Épouse de Dieu.

III.

Eudocia présentée à l'Empereur Théodose par Pulchéria, sœur de cet Empe-

reur, qui lui tend les bras, & lui présente une Couronne. Au haut du Tableau, de petits Anges versent à pleines mains des fleurs sur la tête d'Eudocia.

Le Mot :

QUÆ CŒLO PLAUDENTE VENIT.

Faveur d'en-haut passe tout.

IV.

Théodora, Impératrice & Régente de l'Empire, reçoit les hommages du Roi des Bulgariens, subjugué par elle, avec sa femme & ses enfans ; & l'ayant gagné à Dieu, le mèt entre les mains du Patriarche de Constantinople, pour le baptiser avec sa famille.

ARS REGNANDI, ARS BENÈ FACIENDI.

L'Art de régner est de faire le bien.

V.

Cornélia, Dame Romaine, assise dans une chaise avec ses deux petits-fils à ses côtés, leur montre les Sciences. La Volupté est chassée par cette Dame, qui l'oblige à fuir honteusement ; tandis que d'un autre côté la Sagesse tend les bras à la mère & aux enfans, qui la reçoivent avec joie.

VIRTUTE ET SOBOLE.

Et par sa Vertu, & par ses Enfans.

V I.

Octavia, sœur d'Auguste César, fut la plus illustre femme de l'Empire, prudente, honnête, chaste, sçavante, & libérale envers les Sçavans. La Providence qui lui laissa long-temps un mari infidèle, dont Cléopatre avoit ravi le cœur, lui ôta en un moment un fils accompli, qu'elle pleura toute sa vie. Elle est ici peinte entre Auguste & Marc-Antoine enflammés de colère, & prêts à en venir aux mains; si cette Princesse, un genou en terre & les larmes aux yeux, n'appaisoit son frère & son mari.

Le Titre est:

PACIFICATRICI,

Et le Mot;

SUPERANDA OMNIS FORTUNA FERENDO EST.

Courage passe Fortune.

V I I.

Mamméa, Impératrice, écoutant Origène avec son fils Aléxandre,

QUO NATI FORTUNA VOCAT.

Je vais où la Fortune de mon fils.

L'Empereur & l'Impératrice regardent avec admiration un Autel, sur lequel est peinte la Façe de JESUS-CHRIST, & devant lequel prie un Diacre prosterné.
L'Inscription de l'Autel est :

CHRISTO REGI SÆCULORUM.

A JESUS-CHRIST, Roi des Siècles.

VIII.

Placilla, femme de Théodose-le-Grand, possédant le cœur de son mari, le porte à la piété, & se faisant mère des Pauvres, en même temps qu'elle l'est d'Honorius & d'Arcadius, dit pour âme de cet *Emblême :*

CREVIT MECUM MISERATIO.

La Miséricorde est née avec moi.

IX.

Blanche de Castille, mère de S. Louis, le mène encore jeune à de grandes expéditions. L'Ange de la France les protège visiblement ; les armées rébelles fuient, & les Sarrasins sont écartés.

Le Titre eſt :

FELICITAS TEMPORUM.

L'Ame :

SORS MILITAT ARIS.

La Fortune eſt à la ſolde de la Piété.

X.

Catherine de Médicis, Épouſe d'Henry II. Tout eſt en fleurs auprès de ces deux Époux, par l'union des lys de France & de Florence. L'Épouſe tient en main un Bouquèt de Pommes, Symbole de la fécondité, dans le temps où l'on déſeſpéroit d'avoir lignée.

Le Titre eſt :

SINT OMNIA PROTINUS ALBA.

Que toutes choſes ſoient heureuſes.

Et le Mot :

TUTA, SI CAUTA.

De Prudence, Aſſurance.

XI.

Éliſabeth d'Autriche, fille de Maximilien, Empereur, & femme de Charles IX, fut une perſonne accomplie en beauté, en

pudicité, en humilité, en bonté, & en patience : la Vanité de la Cour étoit son supplice, la conversation des Religieuses son Paradis, les visites des Pauvres son exercice. Elle demeura veuve à dix-neuf ans, mère d'une fille qui mourut après cinq ans. Enfin, après avoir refusé les partis de deux grands Rois, elle passa les restes de sa vie dans un Monastère de Sainte Claire, qu'elle avoit fait bâtir. Elle est couchée sur un tombeau, d'où elle instruit des Pauvres, ayant derrière elle une Harpe, Symbole de la Concorde conjugale.

Le Mot est ;

PARS MEA IN ÆTERNUM.

Mon partage pour toujours.

C'est du tombeau qu'elle parle, & de la viduité ; aussi le titre de l'*Emblème* est celui-ci :

TUMULO SERVAT AMOREM.

Aimer jusqu'au tombeau.

XII.

Marie de Médicis, Reine & Régente de France, eut l'âme bonne, la main libérale, & le cœur grand. Sa vie est une Médaille

Médaille à deux faces, où d'un côté l'on voit Henry le Grand, le premier parti de l'Univers, des enfans sur les plus hauts Trônes de l'Europe, des Trésors, des Pouvoirs, & des Gloires sans fin; de l'autre on voit des Fleurs de Lys qui tournent en épines, une longue tissure de croix, des agitations sans nombre, & des abandonnemens sans mesure; mais elle n'a jamais été abandonnée de son cœur invincible, qui brava son malheur. Elle est représentée en dévotion, levant les yeux au Ciel, & vers un Crucifix élevé sur un rocher, Symbole de la Constance, avec ce Titre:

ALTIOR UNA MALIS.

La plus haute en souffrances.

Et cette âme:

IN UTRAMQUE PARATA.

A tout événement.

Il y a plusieurs de ces *Emblêmes* dans la Maison Royale de Fontainebleau.

L'un des principaux est le Temple de la Sçience, auquel un Roi invite des Étrangers d'entrer. Le Roi François premier est représenté par cet *Emblême*, comme le père des Lettres, ayant attiré en France un grand nombre de Sçavans. La

Gloire invite ces Sçavans, & d'une fenêtre leur montre la porte ouverte aux Sçiences.

En un autre, ce même Prince eſt repréſenté comme Père du Peuple, aſſis ſur ſon Trône, où il reçoit les Placèts qu'on lui préſente.

La Piété de ce Prince envers ſa mère, eſt repréſentée par celle de Cléobis & de Biton, qui traînent dans un chariot leur mère âgée au Temple de Junon, où elle va ſacrifier; & en reconnoiſſance de la Piété de ſes enfans, elle prie la Déeſſe de leur donner la choſe la plus ſouhaitable & la meilleure qui ſoit au monde.

La mort du Dauphin ſon fils, eſt repréſentée par celle d'Adonis, que Vénus & les Grâces pleurent.

La Fontaine de Jouvence y eſt l'*Emblême* du bon air de Fontainebleau, qui fait revivre les Vieillards.

C'eſt le Roſſi, Peintre Italien, qui a peint ces *Emblêmes*, par leſquels il a voulu repréſenter l'inclination de François premier, aux Sçiences & aux Arts, ſon Adreſſe, ſes Amours, ſes Victoires, & ſes Diſgraçes.

Son *Amour* pour les Arts & les Sçiences.

Ses *Diſgraçes*, par un Naufrage.

Ses *Victoires*, & particulièrement celle de Cérisoles, par un Combat d'Aléxandre.

Le Ravissement de Proserpine y représente ses *Amours*.

EMBLÊMES SATYRIQUES.

Si les Emblêmes Héroïques sont des Éloges en Tableaux & en Peintures, qui font connoître les belles actions & les vertus des Grands Hommes ; les *Emblêmes Satyriques* sont des Peintures injurieuses à la réputation des personnes, contre lesquelles ils sont faits.

Ces *Emblêmes* sont fréquens parmi les Peintres, quand ils se veulent railler les uns des autres. Ils appellent ces Peintures grotesques, des *Charges*.

On raconte de Michel-Ange, qu'étant un jour entré chez un Peintre, & ayant trouvé dans son attelier sur le chevalèt un grand Tableau qui étoit presque achevé, il prit la palette & les pinçeaux ; & pour se divertir, il écrivit sous chaque Figure ce qu'elle représentoit : *Ceci est un Cheval, ceci est un Astre, ceci est un Lion, &c.* après quoi il se retira. Le Peintre étant de retour chez lui, & voyant son ouvrage barbouillé, reconnut que c'étoit Michel-Ange qui lui avoit fait cette plaisanterie ;

& se doutant bien qu'il ne tarderoit pas à revenir, sans rien toucher de ce qu'il avoit écrit sous ses Figures, il se contenta d'ajouter à son Tableau un Singe, à qui il donna l'air de Michel-Ange; & ayant fait tenir à ce Singe la palette & le pinceau pour barbouiller, il écrivit au-dessous : *Ceci est Michel-Ange*, à qui il fit présent de ce Tableau.

Un autre Peintre peignit un de ses ennemis sous une image monstrueuse avec des cornes, & une bouche fendue jusqu'aux oreilles, parcequ'il avoit mal parlé de lui; & pour le reste il lui donna, autant qu'il put, son air & sa figure, écrivant au-dessous : *Portrait au naturel d'un tel.*

Un Poëte indigné du jugement qu'on avoit fait de son ouvrage, qu'une personne de qualité avoit moins estimé que celui d'un autre qui lui étoit de beaucoup inférieur, fit peindre à la porte de son cabinèt le jugement de Midas, qui préféra Pan à Apollon, dont il fût puni par les oreilles d'âne qui lui vinrent.

Un Gentilhomme malfait ayant prié un Peintre d'Italie de lui peindre sa Généalogie, & de la mettre autour de son portrait, la fit le plus exactement qu'il put, & dans une agréable disposition de

fleurs qui faisoient une ovale autour du portrait. Mais ce Gentilhomme qui lui avoit promis de le bien satisfaire, ne lui ayant pas tenu sa parole, le Peintre indigné déchira ce portrait, dont le Gentilhomme lui fit un procès ; & l'ayant obligé en Justice de refaire ce portrait, & de le remettre entre les mains du Juge qui le taxeroit, il peignit un vilain Magot, auquel il attacha tous les défauts des anciennes Maisons Romaines ; la grosse tête des Capitons, le nez difforme des Nasons, les yeux louches des Strabons, les grosses lèvres des Labeons, la face horrible des Turpiliens, les dents longues, pour montrer qu'il descendoit de Curius Dentatus, front bossu des Frontons, le poil de Cochon & d'Ours des Suilles, des Porcies & des Ursins, les pieds tortus des Vares, &c. & quittant en même temps la Ville où il demeuroit, il envoya ce portrait au Juge, avec une lettre par laquelle il justifioit son ouvrage, & la descendance du Gentilhomme Ferrarois de tous ces anciens Romains, dont il disoit par cet *Emblème Satyrique*, qu'il n'avoit que les défauts. Il peignit auprès de cette Figure un vieil arbre mort, pour l'Arbre généalogique, & une maison ruinée, pour marquer la Maison du Gentilhomme.

On sçait le ressentiment de cet autre Peintre contre un Cardinal qu'il peignit en Diable sous les pieds de ce beau Saint Michel, dont il y a tant de copies. Le Cardinal étant devenu Pape, le Peintre s'enfuit de Rome, dans la crainte qu'il eut qu'on ne le punit; mais le Pape l'ayant sçu, n'en fit que rire, & dit à un autre Peintre qui étoit venu pour faire son portrait, & qui lui demandoit une heure ou deux pour le tirer, qu'il allât dans une telle Eglise, & qu'il copiât la Figure du Diable qui étoit sous Saint Michel, & qu'il auroit ce qu'il desiroit de lui.

Au fameux Jugement de Michel-Ange peint dans une Chapelle du Vatican, on voit de la même manière un Cardinal peint au naturel parmi les damnés. Ce Cardinal s'en plaignit au Pape, & vouloit que Michel-Ange, qu'il avoit fâché, effaçât cette Figure; mais le Pape lui repartit agréablement : *Seigneur Cardinal, nous pouvons quelque chose dans le Ciel & sur la Terre, en vertu de l'autorité que JESUS-CHRIST nous a donnée; mais dans l'Enfer nous ne pouvons rien.*

Les Hérétiques du quinzième siècle, pour se moquer de l'ignorance des Ecclésiastiques & des Prélats d'Allemagne,

les peignirent dans une eſpèce d'aſſemblée, ayant tous des oreilles d'ânes. On voit cette Repréſentation Satyrique dans une Cornette de Cavalerie d'un Prince Luthérien, qui eſt gardée dans l'Arſenal de Munich, parmi les dépouilles enlevées aux Proteſtans dans les Guerres d'Allemagne.

On a fait de cette ſorte des Médailles Satyriques durant les démêlés des Calviniſtes & des Catholiques. D'un côté étoit la tête d'un Pape avec la Thiare; & en renverſant cette tête, on voyoit celle de l'Antechriſt. Pour rendre le change, on repréſenta la tête de Jean Calvin, qui, étant renverſée, faiſoit voir un Diable, avec cette Légende :

JOANNES CALVINUS HERESIARCHA PESSIMUS.

Et de l'autre côté un Miniſtre Prédicant, dont la tête renverſée faiſoit voir celle d'un fol, avec ces mots du Pſ. 93.

ET STULTI ALIQUANDO SAPITE.

C'eſt ainſi qu'on a peint des Miniſtres en Chaire avec des oreilles d'ânes.

M. de Saconay, Comte & Précenteur de l'Égliſe de Lyon, décrivant les troubles arrivés à Lyon l'an 1563, par le ſoulève-

ment des Calvinistes, les a représentés sous des figures de Singes qui traînent des Crucifix, qui prêchent, qui sont revêtus des habits sacrés, & qui commettent mille impiétés; & sous ce Tableau, il a mis ces mots de l'Apocalypse, Chapitre XIII.

Puissance a été donnée à la Bête de blasphemer contre Dieu & son Tabernacle, & ceux qui habitent au Ciel; & lui a été permis faire guerre contre les Saints, & les vaincre.

On a vu plusieurs semblables Tableaux sous les Figures de Renards, d'Ours, de Sangliers, & de Diables, ou de Monstres affreux.

Voici ce que l'on mit à la tête d'un Livre suspect de beaucoup de faussetés & de mensonges. On y peignit une Chambre de Comédien, avec des masques & des habits de divers personnages, & un Renard regardant un masque, avec ce demi-Vers d'Horace :

VERI NIHIL, OMNIA FALSA.

Rien de vrai, tout est faux.

C'est ainsi que l'animosité dés guerres entre les deux premières Nations de l'Eu-

rope, a fait peindre ſous des Figures tout-à-fait extravagantes les Eſpagnols & les François, à Paris & à Madrid, & qu'on a vu dans des Almanachs & des Peintures tout-à-fait impertinentes; où l'on donne des vomitifs aux Eſpagnols pour leur faire rendre des Villes : on en mèt ſept ou huit autour d'une rave, avec des barbes recoquillées, des chapeaux en pot à beurre, des épées dont la garde eſt aux pieds, & la pointe aux épaules; des fraiſes à plusieurs étages, & des bottes d'oignons en baudrier, &c. On a repréſenté les Hollandois ſous des Figures de Grenouilles, & l'on a diverti la canaille de ces *Emblêmes* groteſques.

L'*Emblême* de l'Ignorance eſt un enfant ſans raiſon & ſans expérience, avec des oreilles d'âne, le plus ſtupide des animaux.

Un Italien ne pouvant ſouffrir les reſpeɛts que l'on rendoit à un Vice-Roi, dont l'avarice, la fierté & la dureté ne lui plaiſoient pas; fit peindre une de ces Divinités des Indiens, à qui on donne des pieds de Griffon & un bonnèt à pyramide, aſſiſe ſur un Trône, avec une femme qui la parfumoit d'eſſences; tandis qu'un Prêtre Indien à genoux lui préſentoit de l'encens, avec ces mots :

NESCITIS QUID ADORATIS.

Vous ne connoiſſez pas ce que vous adorez.

voulant faire paſſer pour un monſtre ce Vice-Roi, dont il avoit fait reſſembler le viſage à un de ces portraits.

EMBLÊMES PASSIONNÉS.

Je donne ce nom aux *Emblêmes* qui ſont plutôt des expreſſions des paſſions & des affections de l'âme, que des enſeignemens. Il y en a un aſſez bon nombre de cette ſorte, particulièrement pour exprimer la tendreſſe, les ſoins, & les empreſſemens de l'Amour. Quelques Auteurs ont fait des Livres entiers de ces ſortes d'*Emblêmes*, qui ne ſont en rien différens des *Emblêmes* Moraux, quand ils tendent à modérer nos paſſions, ou quand ils en découvrent les effèts : mais quand on les deſtine ſeulement à exprimer la Tendreſſe, la Fermeté, la Douceur, & la Perſévérance de la Paſſion, ils ſont alors du nombre des *Emblêmes Paſſionnés* ; comme celui de deux Brulôts allumés ſur une Rivière, & pouſſés par des Cavaliers armés, avec ces mots.

NOSTROS QUIS DELEAT IGNES?

Qui pourroit éteindre nos feux ?

Et celui d'un Amant pendu à la porte d'une Dame, qui n'avoit pas voulu souffrir qu'il la recherchât pour épouse :

PRESE UN LACCIO PER ALTRO.

Pour un lien d'Amour, celui de désespoir.

Maurice Sève, en sa Délie, *Objèt de plus haute Vertu*, pour se plaindre de la dureté de la personne qu'il aimoit, s'est fait peindre étendu auprès d'un Tombeau, où brûlent des Flambeaux allumés, avec un grand Bassin d'eau; semblable à ceux dont se servoient les Anciens pour les aspersions ou lustrations des cadavres avant que de les brûler ; & il a expliqué cet *Emblême* par ces Vers :

Si tu t'enquiers pourquoi sur mon tombeau
L'on auroit mis deux Elémens contraires,
Comme tu vois être le Feu & l'Eau,
Entre Elémens les deux plus adversaires ;
Je t'avertis qu'ils sont très-nécessaires,
Pour te montrer par signes évidens,
Que si en moi ont été résidens
Larmes & Feu, bataille aprement rude,
Qu'après ma mort encore ci-dedans
Je pleurs & ars pour ton ingratitude.

Pour exprimer qu'il n'étoit plus maître de sa Passion, il peignit un de ces Chars des Jeux Olympiques, où le Cocher faisant tous ses efforts pour retenir ses chevaux quand ils sont au bout de la carrière, ne sçauroit plus les retenir dans le mouvement impétueux qu'ils ont pris; & il a exprimé sa pensée par ces mots

Plus j'attire, plus m'entraîne.

Espérant que l'âge finiroit ses peines en modérant sa Passion, il peignit une femme qui travailloit sur un mêtier, & dont la vieillesse venoit couper le fil, avec ces mots :

Après long travail, une fin.

Il accompagna la Peinture de ces Vers :

Par le penser qui cause les raisons,
Comme la langue à la voix les mots dicte,
J'ai consommé maintes belles Saisons.
En cette vie heureusement maudite,
Pour recouvrer celle à moi interdite
Par ce Tyran qui fait sa résidence
Là, où ne peut ne sens, ne providence,
Tant est par-tout cautéleusement fin;
Ce néanmoins maugré la repentance,
J'espère après long travail une fin.

Pour le Mariage, il a peint deux Bœufs attelés à un même char, & sous un même joug, avec ces mots :

Douce la peine qui est accompagnée.

Tantôt il se représente sous la Figure d'Orphée, qui pleurant sur sa Lyre la mort de sa chère Euridice, ravit tous les animaux, & les attire par la douceur de ses concerts, & il accompagne cette Figure de ces mots :

A tous plaisir, & à moi peine.

Tantôt il se plaint que voulant suivre la Raison, elle l'engage à suivre l'Amour.

Amour me presse & me force de suivre
Ce qu'il me jure être pour mon meilleur ;
Et la Raison me dit que la poursuivre
Communément est suivi de malheur.
Celui déja m'éloignant de douleur,
De toi m'assure, & cette me dégoûte,
Qui jour & nuit devant les yeux me boute
Le lieu, l'honneur & la froide saison,
Dont pour t'ôter & moi d'un si grand doute ;
Fuyant Amour, je suivrai la Raison.
Quand pied à pied la Raison me côtoie,
Et pas à pas j'observe ses sentiers,
Elle me tourne en une même voie
Vers ce que plus je fuirois volontiers.

Tantôt, ſous l'*Emblême* de Minerve à qui l'on offre des Victimes, il ſe plaint qu'il faille mourir pour l'adorer.

Suffiſe-toi, ô Dame, de dorer
Par tes vertus notre bienheureux âge,
Sans efforcer le monde d'adorer
Si fervemment le Saint de ton image,
Qu'il faille à maints par un commun dommage,
Mourir au joug de tant de cruautés.
N'as-tu horreur qu'étant de tous côtés
Environnée & de morts & de tombes,
De voir ainſi fumer ſur tes Autels,
Pour t'appaiſer, mille & mille Hécatombes?

Tantôt il ſe repréſente ſous la figure d'un homme à qui on retire ſa chaiſe, comme il eſt prêt de s'aſſeoir; ce qui le fait culbuter: il anime cette Peinture de ces mots:

Qui s'aſſure, facile à déçevoir.

Il y a une infinité de ces *Emblêmes* ſous des Symboles de Cœurs percés de Flèches, brûlans dans les Flammes, liés enſemble, enchaînés, &c. dont on fait tous les jours des cachèts.



Embuches.

Pour ſurprendre les ennemis
Dans les Batailles, dans les Siéges,
On tâche à leur tendre des piéges ;
C'eſt un ſtratagème permis.

L'*Embuche* nous eſt repréſentée ſous la figure d'une femme vêtuë en guerrière & armée, qui de ſa main droite tient un Filèt, que les Anciens ont toujours pris pour le Symbole des piéges que l'on tend aux autres. On apperçoit auſſi un Bouclier qui lui couvre le bras gauche.

Émulation.

Ce noble & courageux effort, qui a pour but la gloire de ſurpaſſer ſes égaux, & ceux même dont on ſe propoſe l'éxemple, ſe perſonnifie par une jeune fille robuſte, couronnée de Chêne, & vêtuë ſuccinctement d'une draperie verte, couleur ſymbolique de l'Eſpérance. Elle tient d'une main une Trompette, & de l'autre une Palme, pour marquer qu'elle eſt excitée par la récompenſe qui doit être accordée au mérite. Ses Attributs ſont deux Coqs prêts à combattre.

ÉNIGME XCIV.

La nobleſſe de mon emploi
Peut bien faire dire de moi,
Qu'avec le Ciel j'ai beaucoup de commerce :
Dans cet emploi pourtant, où je ſuis deſtiné,
On me balance, l'on me berce,
Et fort étroitement on me tient enchaîné.



Mes chaînes, il eſt vrai, ne me font point d'outrage ;
Je m'en plaindrois à tort :
Avec elles auſſi volontiers je partage
La gloire de mon ſort.



On eſt charmé de l'effèt magnifique
Du noble feu dont je reſſens l'ardeur.
Je ſuis muèt, & néanmoins j'explique
Les plus purs mouvemens du cœur,
Quand à mon uſage on m'applique.



Je conſerve avec peu de ſoin
Un bien qu'on apporte de loin ;
Et qu'en bon lieu l'on me confie.
Je le diſſipe avec honneur :
Librement je le ſacrifie ;
Et s'il eſt bien reçu, c'eſt le plus grand bonheur.

Enfans des Dieux.

On donnoit ſouvent le nom d'*Enfans des Dieux*; 1°. à pluſieurs perſonnages poëtiques, comme quand on dit que l'Achéron étoit fils de Cérès; les Nymphes, filles d'Achéloüs; l'Amour, fils de la Pauvreté; l'Écho, fille de l'Air, & une infinité d'autres. 2°. Ceux qui furent les imitateurs des belles actions des Dieux, & qui excellèrent dans les mêmes Arts, paſsèrent pour leurs fils; comme Eſculape, Orphée, Linus. 3°. Ceux qui ſe rendoient fameux ſur la Mèr, étoient regardés comme les Enfans de Neptune; ceux qui ſe diſtinguoient dans la guerre, étoient des fils de Mars. 4°. Ceux dont le caractère reſſembloit à celui de quelques Dieux, paſſoient pour leurs fils. Étoit-on éloquent, on avoit Apollon pour père; fin & ruſé, on étoit fils de Mercure. 5°. Ceux dont l'origine étoit obſcure, étoient réputés Enfans de la Terre; comme les Géans qui firent la guerre aux Dieux; Tagès, l'Inventeur de la Divination Étruſque. 6°. Ceux qu'on trouvoit expoſés dans les Temples ou dans les bois Sacrés, étoient *Enfans des Dieux* à qui ces lieux étoient conſacrés; ainſi Érichtonius. 7°. Quand quelque Prince avoit intérêt de cacher un

commerce ſcandaleux, on ne manquoit pas de donner un Dieu pour père à l'enfant qui naiſſoit : ainſi Perſée paſſa pour fils de Jupiter & de Danaé ; ainſi Romulus pour fils de Mars & de Rhéa ; Hercule, fils de Jupiter & d'Alcmène. 8°. La plûpart des Princes & des Héros qui ont été déifiés, avoient des Dieux pour ancêtres, & paſſoient toujours pour en être les fils ou les petits-fils.

Enfers.

Voici la deſcription que Virgile fait des *Enfers*. Au milieu d'une ténébreuſe Forêt & ſous d'affreux Rochers, eſt un Antre profond, environné de noires eaux d'un Lac...... A l'entrée de ce Goufre infernal, ſont couchés le Chagrin & les Remords vengeurs. Là réſident les pâles Maladies, la triſte Vieilleſſe, la Peur, la Faim, l'Indigence, le Travail, la Mort, le Sommeil ſon frère, & les Joies funeſtes. Enſuite on voit la Guerre meurtrière, les Euménides, & la Diſcorde inſenſée. Là ſont encore pluſieurs autres Monſtres, tels que les Centaures, les deux Scylles, le Géant Briarée, l'Hydre de Lerne, la Chimère, les Gorgones, les Harpyes, & le Géant Géryon. Après cela, commence le chemin qui conduit à l'Achéron, ſur le-

quel règne le redoutable Charon, Nocher des *Enfers*. Le Fleuve passé, on entre dans le séjour des Ombres, que le Poëte divise en sept demeures : la première est celle des enfans morts en naissant, qui gémissent de n'avoir fait qu'entrevoir la lumière du jour. La seconde étoit occupée par les victimes d'un faux jugement, qui les a condamnées à une mort injuste. Dans la troisième, étoient ceux qui, sans être coupables, vaincus par le chagrin & les misères de la vie, ont attenté à leurs jours. La quatrième, appellée le Champ des Larmes, étoit le séjour de ceux qui avoient éprouvé les rigueurs de l'Amour; Phèdre, Procris, Didon, &c. La cinquième, le quartier des fameux Guerriers, qui avoient péri dans les combats. L'affreux Tartare, Prison des Scélérats, faisoit la sixième demeure, environnée du bourbeux Cocyte & du brûlant Phlégéton : là régnoient les Parques & les Furies. Enfin la septième demeure étoit le séjour des Bienheureux, les Champs Élysées.....

Dans ces Champs fortunés, règne un air pur; une douce lumière est répanduë sur les campagnes : les habitans de ces lieux ont leur Soleil & leurs Astres. Hésiode & Pindare ajoutent, que Saturne

eſt le Souverain des Champs Élyſées, qu'il y règne avec ſa femme Rhéa, & qu'il y fait règner le Siècle d'or qui a été ſi court ſur la terre. Homère & Virgile n'y admettent que des jeux innocens, & des occupations dignes des Héros qui y habitent. Dans le Poëte Grèc, l'Ombre d'Achille fait la guerre aux bêtes féroces; & dans le Poëte Latin, les Héros Troyens s'y éxercent à manier des chevaux, à faire des armes, au combat de la Lutte : les uns danſent, les autres récitent des Vers. Mais les Poëtes voluptueux y font trouver des occupations & des plaiſirs plus conformes à leurs inclinations.

ÉNIGME XCV.

Celui de qui je tiens le jour,
Eſt ſi digne de mon amour,
Qu'à lui ſeul ſans façon je parois toute nuë :
Mais afin d'être à tout autre inconnuë,
D'un voile je couvre mon corps,
Et pour me bien cacher je fais tous mes efforts.
Pour ſçavoir qui je ſuis, tout le monde raiſonne ;
On me tâte, l'on me chifonne,
On me tourne de tous côtés,
On me mèt de la tête aux pieds ;
L'un me prend, & l'autre me quitte ;
Le plus habile auſſi quelquefois ſe dépite.

À tous les Curieux je sers d'amusement ;
Ils badinent sur moi, & tout en badinant,
Ils me trouvent quelque mérite.
Je me crois jusqu'ici passablement décrite.
Si pourtant à ces traits tu ne me connois pas,
Lève les yeux, tu me verras.

ÉNIGME EN PAROLES.

C'est une Description spirituelle & mystérieuse de quelque chose. En voici une du *Verre*.

Celui qui détruit tout, est celui qui m'engendre ;
Pourvû qu'on sçache l'art de ménager le vent,
Et que par un souffle sçavant,
On tire mon corps de la cendre.

L'*Énigme* est donc un Tableau, ou un Discours qui renferme quelque sens caché qu'on propose à deviner.

ÉNIGME EN PEINTURE.

L'*Énigme* peinte est une représentation des Ouvrages de la Nature ou de l'Art, que l'on cache sous des Figures humaines tirées de l'Histoire ou de la Fable ; de sorte qu'aux yeux des Spectateurs, ce n'est qu'un simple Tableau, qui représente, par exemple, Job couché sur son fumier, ou Phaëton qui tombe du Ciel. Mais les connoisseurs découvrent sous ces apparences

le *Melon* & le *Serein*, par le rapport que l'un a avec Job étendu ſur le fumier, & l'autre avec Phaëton qui tombe du Ciel.

Si on faiſoit peindre Bajazèt, Empereur des Turcs, enfermé dans une cage de fer par Tamerlan ſon vainqueur; à l'égard du Peintre, ce ſeroit un Tableau Hiſtorique; mais à l'égard d'un homme de Lettre, ce pourroit être un *Énigme*, pour repréſenter allégoriquement le *Perroquèt*, Oiſeau oriental, & bigârré de diverſes couleurs; pour le repréſenter, dis-je, ſous le portrait d'un Prince d'Orient priſonnier, & vêtu d'habits encore plus bigarrés, que n'eſt le plumage d'un Perroquèt.

ÉNIGME XCVI.

Je porte ce qu'on veut, & ne refuſe rien;
Par-devant, par derrière,
Je ſuis propre à porter & le mal & le bien,
La joie & la miſère.



Le Paradis, l'enfer, les Saints & les Démons,
Et le Ciel & la Terre,
Les Princes & les Rois, avec leurs Ecuſſons,
La Paix comme la Guerre.

Mais par un triſte ſort, mes parens ſans amour,
Si-tôt que je ſuis née,
M'expoſent aux rigueurs des Saiſons nuit & jour :
Voilà ma deſtinée.



Quoiqu'on me puiſſe voir, on me cherche avec ſoin,
Sans faire de bévûë ;
Et l'on trouve ſouvent ce dont on a beſoin,
Si-tôt que l'on m'a vuë.

ÉNIGME XCVII.

Nous ſommes grand nombre de ſœurs,
Preſque toutes de même taille,
Flattant également les Grands & la canaille,
Lorſque nous contons des douceurs.



Chacune de nous a ſon maître,
Qui cherche à nous faire paroître,
Et qui voudroit chez lui nous voir à tous momens
Attirer mille gens,
Sur-tout gens à belle dépenſe,
Dans l'avare eſpérance
Dont il ſe ſent flatté,
D'en tirer de l'utilité.



A ſes deſirs pourtant nous ſommes inſenſibles ;
Notre élévation rend nos défauts viſibles.
Quelques-unes de nous n'ont ni roſes ni lis,
Ce n'eſt que ſoucis & qu'épines :
D'autres font voir dans leur beau coloris,
Les Grâces, les Jeux & les Ris ;
D'autres ſont vieilles & badines.

A l'égard de nos qualités,
On n'en ſçauroit compter les inégalités.
L'une eſt Reine, l'autre Sujette,
L'une eſt ſage, l'autre guenon,
L'une eſt Princeſſe, & l'autre peau d'oignon,
L'une eſt prude, & l'autre coquette.

Ainſi tout eſt mêlé dans ce vaſte univers,
Et preſque rien ne ſe reſſemble ;
D'ordinaire pourtant nous ſommes ſous les fers,
Toujours hors de chez nous, & jamais deux enſemble.

ENVIE.

La Poëſie & la Peinture ont fourni de ſi vives images de cette honteuſe paſſion, & l'ont peinte de couleurs ſi affreuſes pour en inſpirer l'horreur, que les Étudians ont à choiſir celle qui leur paroîtra la plus convenable à leur ſujèt.

On

On la repréſente ſous la forme d'un vieux Spectre féminin, dont la tête eſt entourée de Serpens, le viſage décharné, & d'une laideur amère, les yeux enfoncés, & le regard de travers. L'Eſpérance de rage qui la tourmente, eſt indiquée par l'action de ſe mordre le poingt, & par le Serpent qui entoure ſon bras, tâchant de lui piquer le cœur. Elle eſt aſſiſe ſur une Hydre, qui eſt un monſtre qui lui reſſemble.

Voici comme la dépeint Ovide :

Pallor in ore ſedet, macies in corpore toto ;
Nuſquam recta acies, livent rubigine dentes,
Pectora felle virent lingua eſt ſuffuſa veneno :
Riſus abeſt, niſi quem viſi fecere dolores ;
Nec fruitur ſomno vigilantibus excita curis ;
Sed videt ingratos, intabeſcitque ridendo
Succeſſus hominum, carpitque, & carpitur unà ;
Suppliciumque ſuum eſt ; &c.

C'eſt-à-dire, une triſte pâleur eſt peinte ſur ſon viſage ; elle a le corps entièrement décharné, le regard ſombre & égaré, les dents noires & mal-propres, le cœur abreuvé de fiel, & la langue couverte de venin. Toujours livrée à des ſouhaits inquièts & chagrins, jamais elle n'a ri qu'à la vûë de quelques maux, jamais le ſom-

meil ne ferma ses paupières. Tout ce qui arrive d'heureux dans le monde, l'afflige & redouble sa fureur : elle mèt toute sa sa joie à se tourmenter, à tourmenter les autres, & elle est elle-même son triste bourreau.

Le bonheur d'autrui fait mon mal ;
Peut-on rien voir de plus brutal.

ÉOLE.

Dans un Antre affreux & profond, *Éole* tient tous les Vents enchaînés, dit Virgile ; tandis que les Montagnes qui les renferment, retentissent au loin de leurs mugissemens. Ce Dieu qui les gouverne assis sur la plus élevée de ces Montagnes, appaise leur furie, & s'oppose à leurs efforts ; s'il cessoit un moment de veiller sur eux, le Ciel, la Terre, la Mèr, tous les Élémens seroient confondus. La Sagesse de Jupiter qui a prévu ce danger, les a emprisonnés dans des cavernes obscures, & les a chargés du poids des plus hautes Montagnes. Il leur a en même temps donné un Roi qui sçût à propos, suivant les loix qui lui seroient prescrites, les retenir dans leurs prisons, ou les mettre en liberté.

ÉNIGME XCVIII.

Je ſuis preſque toujours ſous les yeux de mon maître,
S'il eſt d'un certain goût, prête à lui faire honneur ;
Mais s'il n'eſt pas tel par malheur,
Il ne doit pas ſonger à me faire paroître.
Selon le temps, ou ſon humeur,
On le voit me choiſir de taille différente ;
Et je ſuis toujours excellente,
Dès que je puis pouſſer ma pointe juſqu'au cœur.
Je porte aſſez ſouvent les couleurs de ſa belle ;
Et ſi quelque Rival traverſe ſon amour,
J'entre dans ſa querelle,
Et ſouvent je lui fais un aſſez mauvais tour.

ÉNIGME XCIX.

Nous embraſſons ce qui nous porte,
Et nous faiſons aller ce qui le porte auſſi.
Le mouvement qui les tranſporte,
Ne nous donna jamais ni peine, ni ſouci.



Nous ſommes durs, impitoyables,
Faits pour cauſer du mal, d'où réſulte du bien ;
Et quoique nous ſoyons ſemblables,
Toutefois nous n'en voyons rien.

✻

La belle & charmante figure,
Des petits ornemens des Cieux,
Est marquée en notre structure;
Mais nos rayons plus forts pourroient crever les yeux,

ÉPERVIER.

Cet Oiseau étoit en grande vénération chez les anciens Égyptiens, parcequ'il représentoit leur grand Dieu Osiris : si quelqu'un avoit tué un de ces animaux, soit volontairement ou par mégarde, il étoit irrémissiblement puni de mort, comme pour l'Ibis. Chez les Grècs, l'*Épervier* étoit consacré au Soleil ou à Apollon, dont il étoit le prompt & fidèle Messager, dit la Fable. Il servoit pour les présages. Il étoit aussi un des Symboles de Junon, parcequ'il avoit la vûë fixe & perçante, comme cette Déesse, quand la jalousie la faisoit agir.

ÉNIGME C.

Ma tête vaut mieux qu'un trésor;
On la préfère même à l'or.
Mais quand des armes on apprête,
Et que le fer en main on me fait succomber,
On ne me voit jamais tomber,
Que pour brûler mon corps & maltraiter ma tête.

Battu de mille & mille coups,
Sans meriter tant de courroux,
A quel ſort me dois-je réſoudre ?
Voyez mon ſupplice nouveau :
Avant que d'entrer au tombeau,
Il faut être réduit en poudre,
Et paſſer par la flamme, ayant paſſé par l'eau.

Mais malgré mon étrange ſort,
Ne ſuis-je pas digne d'envie,
Puiſque je donne encor la vie
A ceux qui me donnent la mort.

ÉNIGME CI.

Avec ma tête ſans cervelle,
Je mèts dans ſon jour une Belle ;
C'eſt par moi que la Laide a des attraits brillans.
Je préſide ſur la toilette
De la Prude & de la Coquette ;
Même ſur les Autels, j'éxèrce mès talens.
Chez l'un & l'autre ſèxe, on me trouve de miſe.
Doris ſe paſſe moins de moi que de chemiſe ;
Et quoique je ſois propre à ſervir les humains,
Je n'ai ni mouvement, ni pieds, ni bras, ni mains.

ÉNIGME CII.

Les Forêts m'ont donné ma première naiſſance ;
Les Animaux, les Bois me font ce que je ſuis.
Au Noble, au Roturier, je rends obéiſſance ;
Et pour les ſervir tous, je fais ce que je puis.
J'ai des yeux dont le nombre eſt aſſez incertain :
Quelquefois j'en ai peu, quelquefois davantage ;
Et plus chacun d'eux eſt bien plein,
Et mieux on me mèt en uſage.

❦

Un homme, pour propre qu'il ſoit,
Ne peut refuſer mon ſervice ;
Et le mal-propre ne me voit
Que pour me mettre en éxèrcice.
Le temps le plus ſec, le plus beau,
Eſt le temps où je m'évertuë.
Et rien plus ne me nuit, ni rien plus ne me tuë,
Que quand je vois tomber de l'eau.
Après le mauvais temps, je me vois d'abord prête
A faire de mes plus beaux tours ;
Et je prodigue mon ſecours
Depuis les pieds juſqu'à la tête.

ÉPOUVANTE.

On repréſente ce ſujèt ſous la figure d'un Guerrier robuſte, dans une attitude menaçante, tenant d'une main une Épée nuë, & de l'autre la tête de Méduſe. Ces

Attributs dénotent qu'on jette l'*Épouvante* par les menaçes & par les faits. Le Lion féroce, dont on accompagne cette figure, eſt un Emblême Hiéroglyphique dont les Égyptiens ſe ſervoient, lorſqu'ils vouloient déſigner un Guerrier, dont le ſeur regard inſpiroit la Terreur & l'*Épouvante*.

ÉQUATION.

C'eſt un terme d'Aſtronomie & d'Algèbre; il eſt pris ici dans la ſeconde acception, & ſignifie la comparaiſon qui ſe fait de deux grandeurs inégales, pour les rendre égales.

Ce ſujèt ſe trouve repréſenté dans la Bibliothèque du Vatican, par une femme qui tient dans chacune de ſes mains une Bougie allumée, & qui les approchant l'une de l'autre, ne forme qu'une ſeule lumière des deux flammes.

ÊQUITÉ.

On perſonnifie allégoriquement ce ſujèt, par une femme tenant deux Balances d'égales hauteur. La Corne d'Abondance lui eſt auſſi donnée pour Attribut; afin de faire connoître, qu'après avoir apprécié avec juſtice, elle récompenſe avec bonté. Son viſage eſt affable, & ſon regard

graçieux. On l'habille simplement d'une robe blanche, qui est le Symbole de la Sincérité & de l'Intégrité dont elle se sert à juger des mérites d'autrui, pour lesquels elle ordonne des récompenses ou des punitions, sans se laisser jamais corrompre.

Tous les hommes me sont égaux ;
Je pèse leurs vertus, je pèse leurs défauts :
Et sans avoir jamais d'égard à l'apparence,
Je punis ou je récompense.

Les Romains représentoient cette Divinité avec une Épée à une main, & des Balances à l'autre. Ils la distinguoient de la Justice ; quelquefois aussi est-elle confonduë avec Astrée & Dicé. Pindare donne trois filles à l'Équité ; la Paix, Eunomie & Dicé.

ÉQUINOXE
DU PRINTEMPS.

On donne ce nom au temps dans lequel les jours sont aussi longs que les nuits ; il arrive vers le 21 Mars. On personnifie ce sujèt par une jeune fille vêtuë d'une robe noire du côté gauche, & blanche du côté droit. Elle a pour ceinture un Cercle d'azur parsemé d'Étoiles ; tient d'une main un Bellier, qui est le Signe dans lequel

entre le Soleil, lorſque l'*Équinoxe du Printemps* commence : dans l'autre main, elle a une Couronne de fleurs, qui eſt alluſive au renouvellement de la belle Saiſon. Les Aîles qu'elle a aux pieds, ſont blanches & noires, correſpondantes à la couleur de la draperie.

L'émail de mille fleurs nouvellement écloſes,
Eſt un tableau vivant du plus beau de nos jours :
Le Printemps embellit, rajeunit toutes choſes ;
Amans, profitez-en ; c'eſt le temps des Amours.

ÉQUINOXE

DE L'AUTOMNE.

Celui-ci, qui arrive vers le 21 de Septembre, ſe repréſente allégoriquement par un homme vêtu en tout comme la figure précédente. Il tient d'une main des Balances ; c'eſt le Signe dans lequel entre le Soleil, quand l'*Équinoxe de l'Automne* commence : dans l'autre main, il a des Pommes, des Raiſins, & d'autres fruits d'Automne.

Non de fleurs, mais de fruits, je porte une Couronne ;
Je les répands à pleines mains.
A des effets ſi doux, reconnoiſſez l'AUTOMNE,
Qui paye largement le travail des humains.

Érato.

C'eſt une des neuf Muſes, qui préſidoit aux Poëſies amoureuſes : on la fait Inventrice de la Lyre & du Luth; c'eſt pourquoi on la repréſente tenant en ſa main droite une Lyre, & à la gauche un Archèt. Elle eſt couronnée de Myrthes & de Roſes, Symboles de l'Amour; & l'Amour eſt près d'elle, debout, tenant un Flambeau allumé.

Erreur.

On peint ce ſujèt ſous la figure d'un jeune homme, dans une attitude chancelante, ayant un bandeau ſur les yeux, & des oreilles d'âne; pour marquer que l'Aveuglement & l'Ignorance ſont les ſources de l'*Erreur*. Il eſt ſur le bord d'un précipice, écarté du chemin, & ſonde le terrein avec un bâton.

On doit mettre tout en uſage,
Pour s'éclairer; mais par malheur,
On aime à voir ſes yeux tout couverts d'un nuage;
Nous nous plaiſons dans notre Erreur.

Escarbot.

Ce vil Inſecte, qui le croiroit? avoit les Honneurs Divins chez les Égyptiens.

Quelqu'ignorant dans les choſes divines, dit Porphire dans Euſèbe, aura de l'horreur pour l'*Eſcarbot ;* mais les Égyptiens l'honorent comme une vive image du Soleil : car tous ces Inſectes ſont mâles, & jettent dans les marais la ſemence qui ſert à leur production. Cette ſemence eſt de forme ſphérique ; l'*Eſcarbot* la couvre des pieds de derrière, imitant en cela le mouvement du Soleil. Je ne vois pas comment l'*Eſcarbot* imite le mouvement du Soleil ; mais rien n'eſt plus vrai, que ce qu'il dit du Culte que les Égyptiens rendoient à l'*Eſcarbot*. On en trouve encore aujourd'hui en Égypte une infinité de figures qui déſignent clairement ce Culte. On en voit qui repréſentent un *Eſcarbot* avec la tête du Soleil rayonnant. Dans la *Table Iſiaque*, on voit un *Eſcarbot* avec une tête d'Iſis. Dans une autre figure, on voit deux femmes, ou peut-être deux Prêtreſſes, qui ſe tiennent devant un *Eſcarbot* les mains jointes, comme pour l'adorer. Les Baſilidiens qui mettoient dans leurs *Abraxas* ou Pierres magiques, toutes les Divinités des Égyptiens, ne manquoient pas d'y mettre auſſi l'*Eſcarbot*.

ESCULAPE.

On le repréſente quelquefois ſous la

figure d'un Serpent, quelquefois aussi avec une figure humaine tenant un bâton, autour duquel un Serpent est entortillé. Le Serpent est le Symbole de la Santé; parceque, dit Pline, cet Animal sert à plusieurs remèdes; ou parceque le Serpent est le Symbole de la Prudence, vertu si nécessaire aux Médecins; ou peut-être enfin parceque, comme le Serpent se renouvelle en changeant de peau, l'homme aussi est renouvellé par la médecine, qui lui donne un corps nouveau, par la force des remèdes. Le Coq est aussi un des Symboles d'*Esculape*, à cause de sa vigilance. Ce Coq fait ressouvenir de ces dernières paroles de Socrate, lorsqu'il alloit rendre l'âme : *Nous devons un Coq à ESCULAPE, donnez-le sans délai.*

ESPÉRANCE.

Cette Divinité se trouve figurée dans les anciens monumens, & fort souvent sur les Médailles. Une de ses figures la présente couronnée, tenant de la main gauche des Pavots & des Épis, comme Cérès; elle s'appuie de la droite sur une Colomne, & a devant elle une Ruche, du haut de laquelle s'élèvent des Epis & des Fleurs. La Ruche a rapport à l'*Espérance*, par les doux fruits qu'on espère

en tirer. Les Fleurs sont bien mieux encore le Symbole de l'*Espérance* ; parceque quand on les voit sur l'arbre, on a droit d'en espérer les fruits.

ESPÉRANCE, EN GÉNÉRAL.

Elle règne dans tout le monde, prétend l'empire sur tous les cœurs, parcequ'elle les soutient ; rien n'est plus obligeant ni plus flatteur, que son regard & son sourire. Ses distinctifs ordinaires sont une draperie verte, qui est sa couleur symbolique, & une couronne composée de Lys & de l'herbe nommée *Trèfle*. On l'appuie sur un Ancre, & en action d'observer un Navire qui paroît sur l'horison de la Mèr.

ESPÉRANCE EN DIEU.

C'est la seconde des Vertus Théologales, & la plus certaine des *Espérances* ; parcequ'elle est fondée sur un appui immanquable. Elle ne diffère de la précédente, qu'en ce qu'elle est à genoux, & comme en extase, regardant dans le Ciel ouvert, une Croix rayonnante. Elle a aussi l'Ancre pour Attribut.

ESPÉRANCE TROMPÉE.

Celle-ci s'habille de verd changeant ;

elle sème du grain, qu'un vent léger emporte. Elle a la gorge nuë, & tient une de ses mammelles comme pour donner du lait. Ses deux grandes aîles marquent son instabilité.

ESPION.

On le représente sous la figure d'un homme de basse extraction ; il est enveloppé d'un manteau parsemé d'yeux & d'oreilles, & tient une Lanterne sourde : proche de lui, est un Chien braque, qui flaire le terrein pour découvrir la proie.

Impénétrable à tous, je pénètre les autres ;
Je me cache de vous, imbécilles humains ;
Vous n'avez sçu jamais aucun de mes desseins :
Comme je suis tous yeux, je connois tous les vôtres.

ÉNIGME CIII.

Je suis tout ce que l'homme a de plus estimable ;
Je suis, sans vanité, le plus beau don des Dieux ;
Chacun me chérit en tous lieux,
Au Théâtre, au Palais, en Amour, à la Table.
Je désarme souvent l'homme le plus fâcheux ;
Je sçais fléchir les Rois, je sçais fléchir les Dieux.
Sans moi, tous ces Auteurs dont nous parle l'Histoire,
Ne seroient point gravés au Temple de Mémoire.

On voit de mes effèts, sans sçavoir qui je suis ;
Moi-même, je voudrois l'apprendre :
Je fais tous mes efforts pour pouvoir me comprendre,
Et cependant je ne le puis.

ÉNIGME CIV.

Quoique je sois formé d'une matière dure,
Rien de dur toutefois n'entre en mon aliment.
Mon corps plus long que large, est de telle figure,
Que je n'ai que deux yeux, & deux bras seulement.



Ces deux bras pour agir me seroient inutiles,
Sans l'aide de deux sœurs, qui, d'un commun effort,
Faisant de mon travail & le foible & le fort,
Me promènent par-tout dans les Champs & les Villes.



Je sers également le Sujèt & le Roi :
Que l'on me couvre d'or, qu'on me charge d'ordure,
Je n'en fais pas moins mon emploi ;
Et si quelquefois je murmure,
Ce n'est jamais de ma parure,
M'étant indifferent quoi qu'on mette sur moi.

Esté.

Si le brillant Phœbus se rendoit plus traitable,
Et qu'on pût adoucir l'effèt de ses rayons ;
Cette saison seroit incomparable,
Par le fruit que l'on doit tirer de ses moissons.

L'*Esté* ne sçauroit être mieux dépeint, ce me semble, que par la représentation d'une jeune fille qui est couronnée d'Épis, par son habillement jaunâtre ; ce qui représente la Moisson. Elle tient de la main gauche une Torche allumée jointe à la jeunesse ; ce qui représente le Soleil dans sa force, en donnant de la chaleur à la Terre, pour faire mûrir les fruits que la Nature a produit dans cette agréable Saison. Elle tient de la main droite un Bouquèt d'Épis, joint à la guirlande d'Épis dont elle est couronnée ; qui est le Symbole du principal fruit que donne cette Saison, comme le remarque Ovide, *Livre second*. On peut ajouter, au rapport de Grégoire Giraldy, que les Anciens représentoient ordinairement l'*Esté*, par la Déesse Cérès, qu'ils habilloient en Dame majestueuse & d'âge robuste, lui faisant tenir des Faisçeaux d'Épis, des Pavots, & autres Plantes qui lui étoient convenables.

ÉNIGME CV.

Chez moi, pour mes voisins je fais bouillir le pot ;
A ce mêtier je me ruine :
Quelqu'un d'eux cependant m'avance son écot,
En travaillant pour la cuisine.
Entr'eux est certaine voisine,
Chut, trop parler lui nuit : avec cette coquine,
On me confond assez souvent.
Je l'entretiens dès sa jeunesse ;
De son sèxe elle a la foiblesse ;
Et quand elle fait mal, c'est à moi qu'on s'en prend.

ÉSUS.

Grande Divinité des Gaulois, que l'on croit être leur Dieu de la Guerre : lorsqu'ils étoient sur le point de donner bataille, ils faisoient vœu de lui immoler non-seulement toutes les dépouilles & tous les chevaux qu'ils prendroient sur l'ennemi, mais encore tous les Captifs ; ce qu'ils n'éxécutoient que trop fidèlement. C'est par l'effusion du sang humain, dit Lucain, qu'ils appaisent leur Dieu *Ésus*. Ils portoient même quelquefois leur inhumaine superstition jusqu'à lui immoler leurs propres enfans, même leurs femmes, pour se le rendre favorable. On le représentoit à de-

mi-nud, ſemblant frapper avec une Hache ou une Serpe, qu'il laiſſe tomber.

Établissement.

L'âge mûr convient à ce ſujèt; on repréſente une homme d'aſpect ſérieux & impoſant. Il eſt aſſis ſur deux Ancres, qui ſont poſés en croix & plantés en terre; il s'aſſure en tenant de chacune de ſes mains les anneaux de ces Ancres.

Éternité.

Divinité des Romains, qui n'a pourtant jamais eu de Temple ni d'Autel : on la repréſentoit ſous la figure d'une femme, qui tient la tête du Soleil rayonnant, & celle de la Lune. Il n'y a rien qui repréſente mieux l'*Éternité*, que le Soleil, dont le cours ne devoit jamais ceſſer, ſelon l'Idée des Païens. Les autres Symboles de l'*Éternité* ſont le Phénix, un Globe, un Éléphant : le Phénix, parceque cet Oiſeau ſe renouvelle toujours, & arrive par ce moyen à l'Immortalité; un Globe, parceque c'eſt un corps qui n'a point de bornes; quant à l'Éléphant, c'eſt à cauſe de ſa longue vie.

ÉTERNITÉ.

Entre plusieurs idées dont on s'est servi pour représenter ce sujèt, j'ai choisi celle-ci, qui est nouvelle, & qui m'a semblée juste.

C'est une Matrône assise sur un Cube de Marbre ; elle tient dans ses mains la Boule du Monde, & a le Buste voilé ; pour marquer que son Essence est impénétrable. Elle est dans un cercle, qui est son Symbole ; mais dont le fond d'azur parsemé d'Étoiles d'or, désigne le Firmament.

L'Impie dans son cœur plein d'incrédulité,
Se moque de l'ETERNITE'.
Monstre du genre humain, l'horreur, la juste honte ;
Tu sçauras quelque jour, que ce n'est pas un conte.

ÉTHIQUE.

C'est un mot grèc, qui signifie la *Philosophie Morale*, qui sert de règle pour la conduite de la vie humaine, & qui en corrige les mœurs. On en donne l'Allégorie sous la figure d'une femme aimable & imposante, qui d'une main tient un Niveau, & de l'autre un Lion retenu par un frein, & qui est docilement couché à ses pieds.

ÉTOUFFEMENT

DE MAUVAISES PENSÉES.

Point de tendresse paternelle :
Etouffe sans remords comme un monstre naissant ;
Toutes pensées criminelles ;
C'est un parricide innocent.

Ce sujèt est représenté par la figure d'un homme qui tient dans ses mains un Enfant pour l'écraser ; on en voit d'autres abattus à ses pieds : ce qui signifie qu'il faut *étouffer les mauvaises Pensées* en leur naissance, de peur qu'elles ne s'enracinent, & ne prennent pied toujours plus avant. La Pierre triangulaire qui se trouve devant lui, est la figure de JESUS-CHRIST, pour montrer conformément à ces paroles du Pseaume XXXVI, *Heureux qui heurtera & qui écrasera les enfans contre la pierre* : ainsi il faut estimer véritablement heureuse la condition de ceux qui s'abstiennent des Vices, & qui brisent leurs premiers mouvemens contre cette Pierre mystérieuse, qui est la base inébranlable de notre âme.

ÉNIGME CVI.

Je suis ce qu'un Amant, pour prix de sa tendresse,
Présente en certain temps à sa chère maîtresse.

Un Père libéral me donne à son enfant ;
L'Ami de son Ami me reçoit très-souvent ;
Mais sous le voile obscur d'une amitié sincère,
L'intérêt plus souvent entre dans mon mystère.
En diverses façons je sçais me présenter.
Par mon accueil poli, j'ai l'art de contenter
L'homme le plus brutal & le moins débonnaire.
Il en est qui, doués d'un talent peu vulgaire,
En moi sçavent répandre un plus noble agrément.
De leurs soins, de leurs vœux, je suis le truche-
ment ;
J'exprime de leur cœur le sentiment fidèle ;
Je suis ainsi, Lecteur, plus simple, mais plus belle.

ÉTUDE.

Elle éxige du recueillement, & un éxercice sans relâche ; ainsi on en donne l'Allégorie par la figure d'un jeune homme vêtu modestement, & en action d'écrire avec attention à la lumière d'une lampe : le Coq qui est près de lui, est l'Attribut de la Vigilance. Il a le visage pâle. Juvénal dit :

Ac te nocturnis juvat impallescere cartis.

Horace dit aussi dans la seconde Épitre du premier Livre ;

. . . . *Et ni*
Posces ante diem librum cum lumine, si non

Intendes animum studiis . . . .
Invidia vel amore vigil torquebere.

Ce Livre que je lis avec attachement,
Cette Lampe, ce Coq, toute ma contenance,
Sont pour te faire voir que, sans la Vigilance,
On étudie vainement.

ÉVANGILE.

Ce mot en Grèc signifie *Heureuse Nouvelle.* C'est parmi nous le Nom du Livre qui contient la Vie, les Miracles & la Doctrine de JESUS-CHRIST.

On représente allégoriquement ce sujèt par un jeune homme assis sur une pierre angulaire, de laquelle sort une abondante source d'eau vive; Symbole de la Régénération par la Grâce. Près de lui, sont les quatre Attributs symboliques des quatre Évangélistes que l'Eglise a reconnu canoniquement. Il élève un Livre ouvert, sur lequel on lit ces paroles de l'Évangile de Saint Jean:

IN PRINCIPIO ERAT VERBUM.

ÉNIGME CVII.

Sans sçavoir les Loix de l'Amour,
Je n'avois pas un jour que j'épousai mon père,
Que l'on peut assurer n'avoir point eu de mère:
Lecteur, sans user de détour,

Je te dirai que j'eus un enfant dans l'année,
Que je mourus ſans être née.

ÉNIGME CVIII.

Mon corps n'eſt compoſé que de longues arrêtes,
Et je n'eus de tout temps que la peau ſur les os.
Je brille en compagnie ; & ſans aucun repos,
Dans le fort de l'Eſté je ſuis de toutes fêtes.
Par un petit effort, je cauſe un doux plaiſir :
Et dans pluſieurs replis tout mon corps ſe raſſemble ;
Mes os par un ſeul nerf ſe tiennent tous enſemble,
Et ſans les ſéparer, on peut les déſunir.
Sans avoir du Serpent la prudence en partage,
Comme lui quelquefois je puis changer de peau ;
Et répandant aux yeux un nouvel étalage,
On ne me connoît plus, tant je parois nouveau.

ÉVÈNEMENT HEUREUX.

Les Romains avoient fait une Divinité de l'*Heureux Évènement*, & en avoient placé la Statuë au Capitole, proche de celle de la Bonne Fortune. C'étoit un beau jeune homme, vêtu richement, ayant le viſage riant, tenant d'une main un Pavot & un Épi, & de l'autre un Coupe, dite *Patère*, qui ſervoit aux Libations.

EUROPE.

Fille d'Agénor, Roi de Phénicie, relevoit ſa beauté par une ſi grande blan-

cheur, que l'on dit qu'elle avoit dérobé le fard de Vénus. Jupiter épris d'amour pour elle, & la voyant un jour jouer sur le bord de la Mèr avec ses compagnes, se change en Taureau, s'approche de la Nymphe d'un air qui n'a rien de farouche, mange dans sa main, & l'enhardit de telle sorte, qu'elle ose monter sur son dos. Mais à peine y fut-elle assise, que le Taureau prit sa course vers la Mèr, se jetta dedans, & se mit à nager. *Europe* étonnée prit de la gauche la corne du Taureau, & de la droite elle retenoit son voile que le vent emportoit. « La Mèr » devint tranquille, dit Lucien; les Cu» pidons qui voloient tout autour avec » des flambeaux, chantoient l'hyménée; » les Néréides montées sur des Dauphins, » comme sur des Coursiers, caracolloient, » & donnoient des marques de réjouis» sances; les Tritons dansoient autour de » cette Nymphe ». *Europe* fut ainsi transportée en peu de temps de la Côte de Phénicie dans l'Isle de Crète. On croit que des Marchands Crétois qui trafiquoient sur la Côte de Phénicie, ayant vû la jeune *Europe*, dont la beauté les frappa, l'enlevèrent pour leur Roi Astérius; & comme leur Vaisseau portoit sur sa prouë un Taureau blanc, on publia que Jupiter

Jupiter s'étoit changé en Taureau, pour enlever cette Princeſſe. Elle arriva dans l'Iſle par l'embouchure du Fleuve Léthé, qui paſſoit à Gortyne..... Les Grècs voyant ſur cette Rivière des Platanes toujours verds, publièrent que ce fut ſous un de ces arbres, que ſe paſsèrent les premièrs Amours de Jupiter avec *Europe*. Auſſi a-t-on repréſenté *Europe* aſſez triſte, aſſiſe ſous un Platane, au pied duquel eſt un Aigle, à qui elle tourne le dos. Diodore dit, qu'elle fut enlevée par un Capitaine Crétois nommé *Taurus*, dont elle eut trois fils, Minos, Sarpédon & Radamanthe; qu'Aſtérius l'ayant épouſée enſuite, & n'en ayant point eu d'enfans, avoit adopté les trois fils de Taurus. *Europe* devenuë mère de ces trois Princes; s'attira l'eſtime & l'amitié de tous les Crétois, qui l'honorèrent après ſa mort comme une Divinité; ils inſtituèrent même une Fête en ſon honneur, nommée Hellotia, d'où on appella *Europe* Hellotès. Pluſieurs ont cru que cette Princeſſe, dont le nom exprime la blancheur, avoit donné ſon nom à l'Europe, dont les habitans ſont blancs. Au bruit de l'enlèvement d'*Europe*, Agénor ſon père, la fit chercher de tous côtés, & ordonna à

ses enfans de s'embarquer, & de ne point revenir sans elle.

EUROPE,

PARTIE DU MONDE.

Si je n'ai point tous les trésors
Et tous les parfums de l'Asie,
Je ne lui porte point envie:
Mes peuples sont robustes & forts,
Il ont la valeur en partage,
Et les autres leur font hommage.

L'*Europe* est une des quatre Parties du Monde, qui fut ainsi nommée par Agénor, Roi des Phéniciens; du nom de sa fille, qui fut enlevée par Jupiter, & menée en l'Isle de Crète. Elle est représentée en Reine superbemeut vêtuë de différentes couleurs, pour marquer ses diverses richesses. La couronne, qu'elle porte sur la tête, fait voir qu'elle a toujours eu le principal avantage sur les autres Parties du Monde, dont elle a triomphé. Comme Reine, elle est assise au milieu de deux Cornes d'Abondance, pour marquer sa Fertilité. On lui fait tenir un Temple d'une main, à cause que, dans son étenduë, est la vraie Religion. Elle tient un Scèptre de l'autre main, Symbole de la

Puiſſance. Un Cheval eſt remarquable auprès d'elle, avec quantité de Trophées d'Armes, de Couronnes, de Diadêmes, Globes, Compas, Règles, & tant d'autres ſortes d'Inſtrumens; pour marquer qu'elle emporte le prix par les plus nobles Sçiences & Arts, ſur les autres Parties du Monde.

EURYALE.

Semblable aux Dieux, dit Homère, commandoit les Argiens au Siège de Troye avec Diomède & Sténélus. Il étoit fils de Méciſtée, & petit-fils du Roi Talaüs.

EURYALE.

Le plus beau de tous les Troyens, qui portoient les armes, dit Virgile, *Énéide* 9, aimoit tendrement Niſus, autre jeune Troyen : ils ne ſe quittoient jamais dans les combats. S'étant expoſés tous deux à un grand péril pour la gloire de leur Nation, Niſus s'en tira heureuſement; mais *Euryale* eut le malheur de ſe laiſſer ſurprendre par les ennemis. Dès que Niſus vit ſon ami entre leurs mains, ſans eſpérance de l'en pouvoir tirer, il ſe livra lui-même à eux, offrant ſa vie pour celle de ſon ami; mais ils y périrent tous deux.

EURYDICE.

Eurydice, femme d'Orphée, fuyant les pourſuites d'Ariſtée le long d'un Fleuve, n'apperçut point un Serpent redoutable, caché ſous l'herbe : elle en fut piquée au talon, & perdit la vie peu de jours après ſon mariage. Orphée fuyant le commerce des hommes, tâchoit par le ſon de ſa Lyre de ſoulager ſa douleur. Nuit & jour ſur un rivage deſert, il déploroit ſa perte. Enfin, ne pouvant plus ſupporter ſon abſence, il oſa, dit Virgile, pénétrer dans le ſombre Royaume de Pluton, y traverſer ſes Forêts ténébreuſes, où règne un éternel effroi, s'approcher du terrible Monarque des Morts, & aborder les lugubres Divinités, que les Mortels n'ont jamais fléchies..... Les ſons de ſa Lyre pénétrèrent dans les plus profondes demeures du Tartare, & en ſurprirent tous les pâles habitans. Les oreilles mêmes des Furies, dont les têtes ſont armées de Serpens, en furent charmées. Le Cerbère fermant ſes trois gueules, ceſſa d'aboyer, & le mouvement de la Rouë d'Ixion fut ſuſpendu. Proſerpine & Pluton lui-même furent attendris : ils ordonnèrent qu'*Eurydice* lui feroit renduë, à condition toutefois qu'il ne tourneroit point la tête pour la voir,

qu'après qu'il seroit sorti des Enfers; & que s'il contrevenoit à cet ordre, elle lui seroit ravie pour toujours. Orphée revenoit donc sur la terre, suivi de sa chère *Eurydice*, qui marchoit après lui vers le séjour de la lumière : déja il étoit près des bornes de l'Empire des Morts, lorsque l'impatience de revoir son Épouse, ou un mouvement subit, dont il ne fut point le maître, lui fit oublier la Loi : il tourna la tête pour voir sa chère Épouse, & à l'instant elle disparut; il lui tendit les bras, mais il n'embrassa qu'une vapeur légère. *Eurydice*, soumise encore une fois à l'Empire de la Mort, ne fit aucune plainte contre son Époux; elle n'auroit eu à se plaindre, que d'avoir été trop aimée. Orphée courut après elle pour la joindres, mais il ne la vit plus. Le malheureux Époux, de retour sur la terre, passa sept mois entiers au pied d'un rocher, sur les rives désertes du Strymon, à pleurer sans cesse, & à faire retentir les Antres de ses gémissemens.

EURYNOME.

Un des Dieux Infernaux, selon Pausanias, se nourrissoit, disoit-on, de la chair des Morts, ne laissant que les os. Il avoit une Statuë dans le Temple de Delphe,

où il étoit représenté d'une couleur tirant sur le noir, telles que sont les mouches qui s'attachent à la chair, assis sur une eau de Vautour, & montrant les dents comme un affamé.

EURYSTHÉE,

Roi de Mycènes, étoit fils de Sténélus & de Micippe, fille de Pélops. Jupiter ayant juré que de deux garçons, dit la Fable, qui étoient encore dans le ventre de leur mère, l'un fils de Sténélus, l'autre d'Alcmène, celui qui naîtroit le premier obtiendroit l'Empire sur l'autre. Junon qui étoit irritée contre Alcmène, se vengea sur son fils, avança la naissance d'*Eurysthée*, qui vint avant le septième mois, & lui procura la supériorité sur son concurrent. Ce Prince politique, jaloux de la réputation d'Hercule, & craignant d'en être un jour détrôné, le persécuta sans relâche, & eut soin de lui donner assez d'occupation hors de ses États, pour lui ôter le moyen de troubler son gouvernement. Il exerça son grand courage, dans des entreprises également délicates & dangereuses; c'est ce que nous appellons les *Travaux d'Hercule*. On dit qu'Hercule devint si redoutable à *Eurysthée*, que malgré l'empire qu'il avoit sur ce Héros, il

n'osoit paroître devant lui; & qu'il avoit préparé un Tonneau d'Airain, pour s'y aller cacher en cas de besoin. Il ne laissoit point entrer le Héros dans la Ville : les Monstres, qu'il apportoit étoient laissés hors des murs; & *Eurysthée* lui envoyoit ses ordres par un Héraut. Non content de voir Hercule mort, il voulut exterminer les restes d'un nom si odieux pour lui : il poursuivit les enfans de ce Héros, de climats en climats, & jusques dans le sein de la Grèce. Ceux-ci s'étoient réfugiés à Athènes, auprès d'un Autel de Jupiter, dit Euripide, pour contrebalancer Junon qui animoit *Eurysthée*. Théfée, dont ils avoient imploré la protection, prit leur défense, refusa de les livrer à *Eurysthée*, qui étoit venu les redemander les armes à la main, & qui périt avec toute sa famille dans le combat.

ÉUTERPE,

Une des neuf Muses, ainsi appellée, parce qu'elle réjoüit. On lui attribuë l'Invention de la Flûte & de tous les Instruments à vents; c'est pourquoi on la représente couronnée de Fleurs, tenant de ses deux mains une double Flûte : un Cupidon devant elle, ayant déposé son Arc à ses pieds, tient aussi une Flûte de chaque

main. Il y a des Mythologues qui la font Inventrice de la Tragédie, & qui, pour cela, lui mettent au côté gauche un Masque, & à la main droite une Massuë; parce que la Tragédie célèbre les Héros, entre lesquels Hercule est le plus illustre. Aristophane prétend que cette Massuë est aussi la marque de la Comédie qui étoit consacrée à Hercule.

Éxercice.

L'*Éxercice* éxige de la Vigueur & de l'Éxactitude. C'est pour cette raison qu'on le personnifie sous la figure d'un jeune homme vêtu d'une robe retroussée, regardant une Montre, & s'appuyant sur un gros Volume, dont le Titre est *Encyclopedia*. Il tient un Cercle d'or, qui est le Symbole de la Perfection, à laquelle il aspire. Proche de lui sont des Armes & quelques Outils d'Agriculture, qui sont les Attributs distinctifs des diverses espèces d'*Éxercices*.

Expérience.

Elle est le fruit de l'Étude & du Temps; ainsi on la représente âgée, & en action d'essayer de l'Or sur une Pierre de touche; ayant proche d'elle un Fourneau de Chymie, & l'Inscription, Rerum Magistra.

Voici ce qu'en dit Aristote :

Multitudo temporis facit EXPERIENTIAM.

7. Ethica.

EXPIATION,

Acte de Religion établi pour purifier les Coupables, & les Lieux qu'on croyoit souillés. Quoique cette Cérémonie ne dût être employée que pour les crimes, cependant on en faisoit usage dans plusieurs autres occasions. La crainte des calamités publiques, l'espérance d'appaiser les Dieux irrités, firent établir plusieurs sortes d'*Expiations*; dont les principales étoient celles qui se faisoient pour les *Prodiges*, pour l'*Homicide*, pour *les Villes*, pour les *Armées*, pour les *Temples*.

EXPIATION POUR L'HOMICIDE.

Cette sorte d'Expiation étoit accompagnée, dès les Siècles héroïques, de Cérémonies solemnelles & génantes; & lorsque le Coupable étoit d'un haut rang, les Rois eux-mêmes ne dédaignoient pas d'en faire la Cérémonie. Ainsi Copréus, qui avoit tué Iphise, est expié par Eurystée; Aoraste, par Crésus, Roi de Lydie; Hercule, par Ceix, Roi de Trachine; Oreste, par Démophon, Roi d'Athènes; Jason, par Circé. On pourra juger de la Céré-

monie de cette sorte d'Expiation par celle qui se fit du Meurtre d'Asyrthe, frere de Médée, tué par Jason. Apollonius de Rhodes la décrit dans le plus grand détail. » Ce Prince, dit il, étant arrivé avec » Médée dans l'Isle d'Aéa, fit prier Circé » de vouloir faire pour eux la Cérémonie » de l'*Expiation*; & ayant reçu la per- » mission d'aller au Palais de cette Prin- » cesse, ils s'avancèrent l'un l'autre, les » yeux baissés, selon la coutume des Sup- » plians, jusqu'au foyer, où Jason ficha » en terre l'Épée dont il avoit tué son » Beau-frère. Leur silence & leur situation » firent aisément connoître à Circé, qu'ils » étoient fugitifs, & coupables de quel- » que homicide, & elle se prépare à les » expier. Elle fit d'abord apporter un petit » Cochon qui tettoit encore; & l'ayant » égorgé, elle frotta de son sang les mains » de Jason & de Médée. Elle fit ensuite » des Libations en l'honneur de Jupiter » Expiateur. Après quoi, ayant fait jetter » hors de la salle les restes du Sacrifice, » elle brûla sur l'Autel des gâteaux paitris » de farine, de sel, & d'eau; propres » à fléchir la colère des Euménides, qui » poursuivent ordinairement les coupa- » bles. La Cérémonie finie, elle régala » magnifiquement ses Hôtes. «

Mais toutes les *Expiations*, pour Meurtre, ne se faisoient pas avec tant de Cérémonies. Il y en avoit qui, pour se purifier d'un Meurtre, se contentoient de se laver dans de l'eau courante. C'est ainsi qu'Achille fut purifié, après avoir tué le Roi des Loléges. Énée n'ose toucher les Dieux Pénates, qu'il veut emporter, jusqu'à ce qu'il se soit purifié dans quelque Fleuve. Ovide parle de plusieurs Héros qui avoient été purifiés de cette manière; mais il ajoûte ensuite, qu'il faut être bien crédule, pour se persuader qu'on puisse, à si peu de frais, être purgé d'un homicide.

Les Romains avoient, pour l'*Expiation* du Meurtre, des Cérémonies différentes de celles des Grècs. Denis d'Halicarnasse raconte comment Horace fut expié du Meurtre de sa sœur. » Après qu'Horace « fut absous du crime de patricide, le Roi » qui ne crut pas que dans une Ville qui » faisoit profession de craindre les Dieux, » le jugement des hommes suffit pour absoudre un Criminel, fit venir les Pontifes, & voulut qu'ils appaisassent les » Dieux & les Génies, & que le Coupable » passât par toutes les épreuves qui étoient » en usage pour expier les crimes, où la » volonte n'avoit point eu de part. Les » Pontifes élevèrent donc deux Autels,

» l'un à Junon, Protectrice des Sœurs,
» l'autre au Génie du Pays. On offrit sur
» ces Autels plusieurs Sacrifices d'*Expia-*
» *tion*, après lesquels on fit passer le Cou-
» pable sous le joug. «

EXPIATION POUR LES PRODIGES.

C'étoit une des plus solemnelles chez les Romains. A l'apparition de quelque grand prodige, le Sénat, après avoir fait consulter le Livre des Sibyllins, ordonnoit des jours de Jeûne, des Fêtes, des Lectisternes, des Jeux, des Prières publiques, des Sacrifices. Toute la Ville étoit alors dans le deuil & dans la consternation; les Temples ornés, les Lectisternes préparés dans les Places publiques, les Sacrifices expiatoires réitérés, pour détourner les malheurs dont on se croyoit menacé.

EXPIATION POUR LES VILLES;

OU, POUR DES LIEUX PARTICULIERS.

Il y avoit, dans le Calendrier Romain, des jours marqués pour l'*Expiation* de la Ville de Rome; c'étoit le 5 de Février, où l'on immoloit pour cela des Victimes Amburbiales. Outre cette Fête annuelle, il y en avoit une qui revenoit tous les cinq

ans; & c'eſt du mot *Luſtrare*, expier, qu'on donnoit le nom de Luſtre à une eſpace de cinq ans.

EXPIATION POUR LES TEMPLES;

OU, POUR LES LIEUX SACRÉS.

Si quelque criminel entroit dans quelque Lieu Sacré, le Lieu étoit profané : il falloit l'expier. Œdipe, exilé de ſon Pays, alla par haſard vers Athènes, & s'arrêta à Colonnes, près du Temple des Euménides, dans un Bois ſacré : les habitans ſçachant qu'il étoit criminel, l'obligèrent de faire les *Expiations* néceſſaires. Ces *Expiations* conſiſtoient à faire des Libations d'eau tirée des trois ſources, à couronner des coupes ſacrées de laine récemment enlevée de la toiſon d'une jeune brebis, à verſer de l'eau pure, & non du vin; à verſer entièrement & d'un ſeul jèt, la dernière Libation; le tout en tournant le viſage vers le Soleil : enfin il falloit offrir trois fois neuf branches d'Olivier, (nombre myſtérieux) en prononçant une Prière aux Euménides. Œdipe, que ſon état rendoit incapable de faire une pareille Cérémonie, en chargea Iſmène, ſa fille.

EXPIATION DES ARMÉES,

Fête que célébroient les Romains dans le Champ de Mars, le dix-neuvième jour d'Octob. dans laquelle on offroit un Sacrifice pour l'*Expiation* des Armées, pour la Prospérité des Armes du Peuple Romain. Ceux qui y assistoient tournoient autour de la Place tous armés. Cette Fête étoit distinguée de celle des Ancilles, en ce qu'on se servoit de la Flûte dans celle-ci, & de la Trompette dans celle des Ancilles; outre qu'à cette dernière, on n'étoit armé que du Bouclier.

Outre ces *Expiations*, il y en avoit encore pour être initié aux grands & petits Mystères Élusins, à ceux de Mythras, aux Orgies, &c. Il y en avoit pour toutes les actions de la vie un peu importantes : les Noces, les Funérailles, les Voyages étoient précédés ou suivis d'*Expiations*. Tout ce qui étoit réputé de Mauvais Augure, la rencontre d'une Belette, d'un Corbeau ou d'un Lièvre, un Orage imprévu, un Songe, & mille autres accidens, obligeoient de recourir aux *Expiations*.

Fin du Tome premier.



TABLE DES ÉNIGMES

Contenues dans ce volume.

Fin de la Table.

